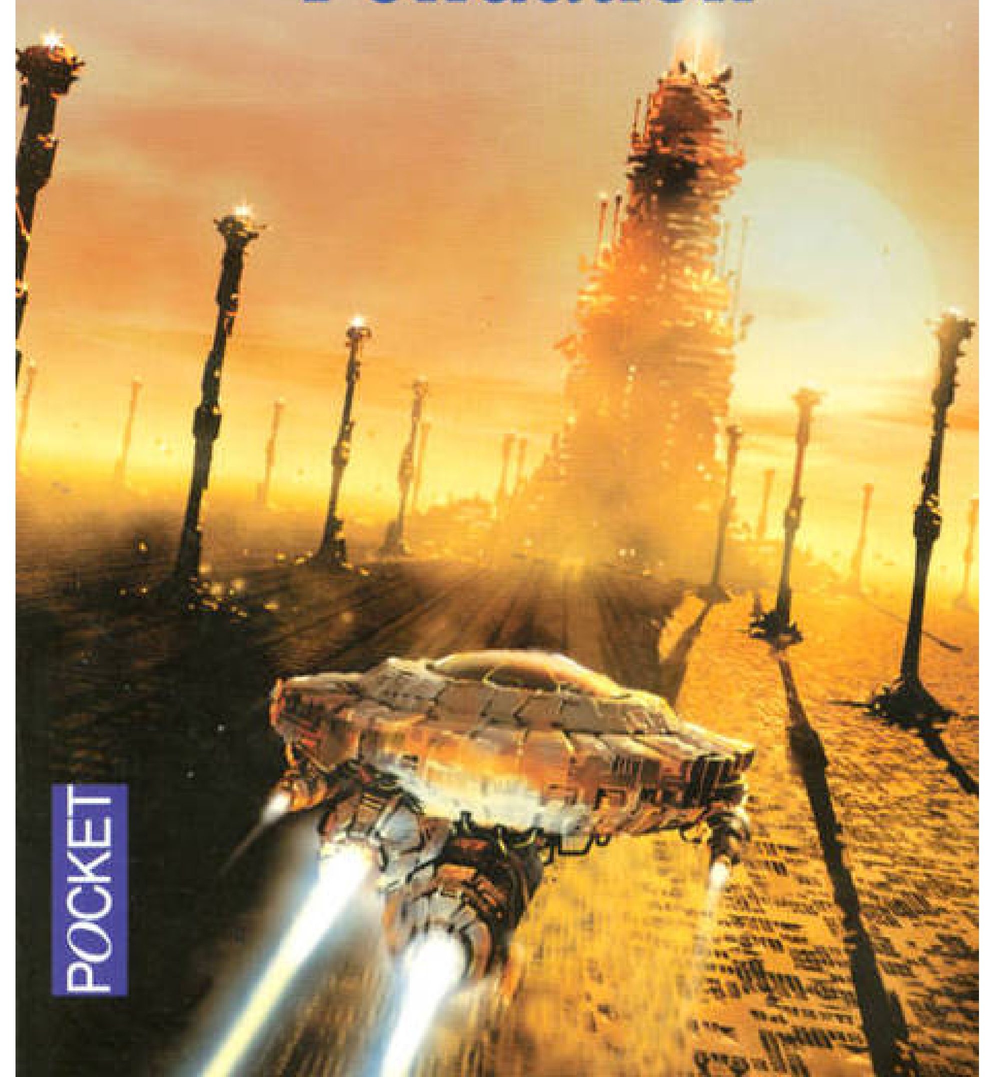
Science-fiction

Isaac

Asimov

L'aube de Fondation



Isaac Asimov

CYCLE FONDATION

L'AUBE DE FONDATION

(Forward the Foundation - 1993)

Traduction de Jean Bonnefoy.



*[Rev.2, **/12/10]*

À tous mes fidèles lecteurs.

PREMIÈRE PARTIE

Eto Demerzel

DEMERZEL, ETO […] Alors qu'il ne fait aucun doute que c'est Eto Demerzel qui gouverna réellement durant la plus grande partie du règne de l'Empereur Cléon Ier, les historiens restent divisés quant à la nature de ce pouvoir. Selon l'interprétation classique, il ne fut jamais qu'un de ces oppresseurs brutaux et sans pitié dont le dernier siècle d'unité de l'Empire Galactique connut une longue lignée, mais une opinion révisionniste affirme que, s'il gouverna en despote, ce fut en despote bienveillant. À l'appui de cette thèse, on fait grand cas de ses relations avec Hari Seldon, même si le fait reste à jamais incertain, en particulier durant le curieux épisode de Laskin Joranum, dont la fulgurante ascension…

Encyclopædia Galactica[1]

1

« Je vous le répète, Hari, votre ami Demerzel a de gros ennuis. »

Yugo Amaryl souligna imperceptiblement le mot « ami », avec une expression de dégoût non dissimulée.

Hari Seldon détecta cette pointe d'amertume et l'ignora. Il quitta des yeux son triordinateur et répondit :

« Et moi, je te répète, Yugo, que c'est absurde. » Puis, avec une trace d'ennui, il ajouta : « Pourquoi me fais-tu perdre mon temps en insistant de la sorte ?

— Parce que j'estime que c'est important. »

Amaryl s'assit. Ce geste de défi signifiait qu'il n'était pas prêt à se laisser chasser. Il était là et entendait bien y rester.

Huit années plus tôt, il travaillait encore aux puits thermiques dans le secteur de Dahl – le poste le plus bas de l'échelle sociale.

Seldon l'en avait sorti pour faire de lui un mathématicien et un intellectuel – mieux, même, un psychohistorien.

Pas une seule minute, il n'oubliait ce qu'il avait été, qui il était désormais et à qui il devait ce changement. Cela signifiait que s'il devait parler rudement à Hari Seldon – pour son propre bien – ce ne seraient pas des considérations de respect et d'amour, ni même d'égards pour sa carrière personnelle, qui l'arrêteraient. Cette fermeté, comme tant d'autres choses, il la devait à Hari Seldon.

« Écoutez, Hari, dit-il, tranchant l'air de sa main gauche, pour une raison qui me dépasse, vous tenez Demerzel en haute estime, ce qui n'est pas mon cas. Et, vous excepté, aucun homme d'avis respectable n'a une bonne opinion de lui. Peu m'importe son sort personnel, Hari, mais tant qu'il me semblera que cela vous importe à vous, je n'aurai de cesse de porter ce fait à votre attention. »

Seldon sourit, tant de la franchise de son interlocuteur que de sa vaine inquiétude. Il aimait bien Yugo Amaryl, et même plus encore. Yugo était l'un de ces quatre individus qu'il avait connus lors de cette brève période de son existence où il était en fuite à la surface de la planète Trantor[2] – Eto Demerzel, Dors Venabili, Yugo Amaryl et Raych –, quatre individus, à ses yeux, irremplaçables.

Chacun à sa manière, ces quatre-là lui étaient indispensables – Yugo Amaryl, pour sa vivacité à saisir les principes de la psychohistoire et sa capacité à imaginer de nouvelles voies. Il était réconfortant pour Seldon de savoir que s'il lui arrivait quelque chose avant d'avoir achevé de formaliser les mathématiques de ce domaine – et comme les progrès étaient lents, comme les obstacles étaient ardus ! –, il resterait au moins un esprit éclairé pour poursuivre la tâche.

Il reprit :

« Je suis désolé, Yugo. Je ne voulais pas avoir l'air impatient ou rejeter sans examen ce que tu brûles tant de me faire comprendre. C'est simplement à cause de mon travail ; cette tâche de chef de département… »

Ce fut au tour d'Amaryl de sourire en retenant sa bonne humeur.

« Je suis désolé, Hari, et je ne devrais pas rire, mais vous n'avez aucune aptitude naturelle pour ce poste.

— À qui le dis-tu ! Il faudra pourtant bien que j'apprenne. Je dois donner l'impression de me livrer à quelque tâche anodine, et rien, je dis bien rien, n'est plus anodin qu'un poste de chef du Département de Mathématiques de l'Université de Streeling. Je peux consacrer ma journée entière à des tâches sans importance, de sorte que personne n'aura l'idée de s'interroger, ou de nous interroger, sur le déroulement de nos recherches en psychohistoire mais le problème, vois-tu, c'est que je consacre effectivement mes journées à des tâches sans importance, et que je n'ai plus le temps de… »

Ses yeux balayèrent le bureau ; il pensa à la masse d'informations secrètes stockée dans les mémoires des ordinateurs dont seuls Amaryl et lui avaient la clé : l'ensemble des données avait été soigneusement rédigé selon un nouveau code symbolique inaccessible au commun des mortels.

« Une fois que vous aurez mieux assimilé vos devoirs, reprit Amaryl, vous pourrez commencer à les déléguer et vous aurez plus de temps.

— Je l'espère. » Seldon était dubitatif. « Mais au fait, que voulais-tu me dire de si important à propos d'Eto Demerzel ?

— Simplement qu'Eto Demerzel, Premier ministre de notre grand Empereur, fomente activement une insurrection. » Seldon fronça les sourcils. « Pourquoi voudrait-il faire une chose pareille ?

— Je n'ai pas dit qu'il le voulait. C'est ce qu'il fait, c'est tout – qu'il en soit ou non conscient – et avec l'aide notoire de certains de ses propres ennemis politiques. Personnellement, je n'y vois pas d'inconvénient, comprenez-moi bien. Je pense même que, dans l'idéal, ce serait une bonne chose de le chasser du Palais, loin de Trantor… et même hors des frontières de l'Empire. Mais vous le tenez en haute estime, je l'ai dit, donc je vous mets en garde, car je vous soupçonne de n'avoir pas suivi les récents événements politiques avec toute l'attention qu'ils méritent.

— Il y a bien plus important à faire, objecta doucement Seldon.

— De la psychohistoire, par exemple. Je suis d'accord. Mais comment développer la psychohistoire avec le moindre espoir de succès si nous restons ignorants de la politique ? Je parle de la politique contemporaine. C'est aujourd'hui même que le présent se

transforme en avenir. Nous ne pouvons nous contenter d'étudier le passé. C'est à l'épreuve du présent et du futur proche que nous devons confronter nos résultats.

— Il me semble avoir déjà entendu cet argument.

— Et vous l'entendrez encore, bien que j'aie l'impression de m'échiner en vain à vous l'expliquer. »

Seldon soupira, se cala dans son fauteuil, considéra Amaryl avec un sourire. Le jeune homme savait se montrer mordant mais il prenait la psychohistoire au sérieux – et cela compensait amplement.

Amaryl avait gardé la marque de ses jeunes années de puisatier : il avait les épaules carrées et la musculature des hommes formés aux travaux pénibles. Il n'avait pas laissé son corps s'amollir et c'était un bon point car il poussait Seldon à résister à l'envie de passer tout son temps à son bureau. Sans posséder la force physique d'Amaryl, il entretenait ses talents d'Esquiveur. Certes, il venait de dépasser la quarantaine et ne pourrait les entretenir indéfiniment, mais pour l'heure, il continuait. Grâce à ses exercices quotidiens, il avait gardé la taille fine, les bras et les jambes fermes.

— Ton inquiétude pour Demerzel ne vient pas seulement de ce qu'il est de mes amis. Tu dois bien avoir quelque autre raison.

— Il n'y a aucun mystère. Tant que vous resterez l'ami de Demerzel, votre position à l'Université sera sûre et vous pourrez poursuivre vos recherches psychohistoriques.

— Nous y voilà. J'ai donc une bonne raison de ne pas me brouiller avec lui. Cela ne dépasse pas ton entendement.

— Vous avez certes intérêt à le ménager. Je veux bien l'admettre. Mais quant à l'amitié… là, je ne saisis plus. En revanche, si Demerzel perd le pouvoir, en dehors de l'effet éventuel sur votre poste universitaire, Cléon se retrouverait seul dès lors à diriger l'Empire, ce qui ne ferait qu'en accélérer le déclin. L'anarchie pourrait nous submerger avant que nous ayons déterminé toutes les implications de la psychohistoire et permis à cette science de sauver l'humanité.

— Je vois. Mais tu sais, honnêtement, je ne crois pas que nous aurons mis au point la psychohistoire à temps pour éviter la Chute de l'Empire.

— Même si nous n'avons pas les moyens de l'empêcher, nous pourrions en amortir les effets, non ?

— Peut-être.

— Eh bien, voilà. Plus longtemps nous travaillerons en paix, plus nous aurons de chance de prévenir la Chute ou, du moins, d'en atténuer les effets. Dans cette optique, il peut se révéler nécessaire de sauver Demerzel, quelle que soit notre (ou mon) opinion sur le bonhomme.

— Tu viens pourtant de dire que tu aimerais le voir chassé du

Palais, loin de Trantor, hors des frontières de l'Empire, même.

— Certes. Dans l'idéal, ai-je précisé. Mais nous ne vivons pas dans des conditions idéales et nous avons besoin de notre Premier ministre, même s'il est un instrument de répression et de despotisme.

— Je vois. Selon toi, l'Empire serait si proche de la dissolution que la chute du Premier ministre la précipiterait. Qu'est-ce qui te permet d'avancer cela ?

— La psychohistoire.

— Nous n'avons même pas encore mis son cadre en place. Quelles prédictions peux-tu faire ?

— Il y a l'intuition, Hari.

— L'intuition a toujours existé. Nous voulons mieux, n'est-ce pas ? Nous voulons un traitement mathématique qui nous donne les probabilités de développements futurs spécifiques dans telle ou telle condition. Si l'intuition suffit à nous guider, alors nous n'avons plus du tout besoin de la psychohistoire.

— La question n'est pas de choisir entre l'une et l'autre, Hari. C'est leur combinaison qui peut se révéler plus efficace que l'une ou l'autre – en attendant que la psychohistoire se perfectionne.

— Si elle se perfectionne, observa Seldon. Mais dis-moi, d'où vient ce danger qui guette Demerzel ? Qu'est-ce qui est susceptible de lui nuire ou de le renverser ? Car c'est bien de son renversement que nous parlons ?

— Oui, confirma Amaryl, la mine devenue sinistre.

— Alors, dis-moi tout. Aie pitié de mon ignorance.

Amaryl rougit.

— Vous êtes condescendant, Hari. Vous avez bien sûr entendu parler de Jo-Jo Joranum.

— Certainement. C'est un démagogue. D'où vient-il, déjà ? De Nishaya, c'est ça ? Une toute petite planète d'éleveurs de chèvres, je crois. Excellents fromages.

— C'est cela. Ce n'est pas un simple démagogue, toutefois. Il a de nombreux partisans et leur force s'accroît de jour en jour. Son objectif, à l'entendre, est la justice sociale et le renforcement de la conscience politique du peuple.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu. Son slogan est : « Le gouvernement appartient au peuple. »

— Pas tout à fait, Hari. Il dit : « Le gouvernement, c'est le peuple. »

Seldon acquiesça :

— Eh bien, je t'avoue que c'est une idée que je partage volontiers.

— Et moi donc ! Je serais même entièrement d'accord si Joranum était sincère. Mais il ne l'est pas. Ce n'est pour lui qu'un tremplin. C'est un moyen, pas une fin. Il veut se débarrasser de Demerzel. Après

cela, il aura les coudées franches pour manipuler Cléon. Ensuite, Joranum prendra lui-même le trône et le peuple, ce sera lui. Vous m'avez dit vous-même qu'il s'est produit de nombreux épisodes de cette sorte dans l'histoire de l'Empire. Or de nos jours, l'Empire est plus faible et moins stable que jadis. Un coup qui, dans les siècles passés, l'aurait tout au plus ébranlé pourrait désormais le briser. L'Empire sombrera dans une guerre civile dont il ne se remettra pas si nous n'avons pas de psychohistoire établie pour nous enseigner ce qu'il convient de faire.

— Oui, je vois ton argument, mais il ne sera sans doute pas aussi aisé de se débarrasser de Demerzel.

— Vous ignorez à quel point grandit le pouvoir de Joranum.

— Peu importe l'accroissement de son pouvoir. » L'ombre d'une pensée parut obscurcir le front de Seldon. « Je me demande quelle idée ont eue ses parents de le baptiser Jo-Jo. Il y a quelque chose de juvénile dans ce prénom.

— Ses parents n'ont rien à voir dans l'affaire. Il s'appelle en fait Laskin, un prénom fort répandu sur Nishaya. Il a choisi lui-même ce surnom de Jo-Jo, sans doute d'après la première syllabe de son nom de famille.

— Plutôt idiot, tu ne trouves pas ?

— Non, pas du tout. Ses partisans le hurlent : Jo… Jo… Jo… Jo… interminablement. Cela a quelque chose d'hypnotique.

— Eh bien », dit Seldon et il fit mine de retrouver son triordinateur afin d'ajuster la simulation pluridimensionnelle qu'il y avait créée, « advienne que pourra. Nous verrons bien.

— Comment pouvez-vous vous montrer aussi désinvolte ? Je vous répète que le danger est imminent.

— Non, pas du tout. » L'œil de Seldon était devenu froid comme l'acier, sa voix s'était soudain durcie. « Tu ne détiens pas l'ensemble des données.

— C'est-à-dire ?

— Nous en discuterons en temps utile, Yugo. Pour l'heure, poursuis ton travail et laisse-moi me soucier de Demerzel et de l'état de l'Empire. »

Les lèvres d'Amaryl se pincèrent, toutefois l'habitude d'obéir à Seldon était bien ancrée.

« Oui, Hari. »

Bien ancrée, mais pas à l'excès. Parvenu à la porte, il se tourna et dit :

— Vous commettez une erreur, Hari.

Seldon eut un léger sourire.

— Je ne le crois pas, mais j'ai entendu ton avertissement et ne l'oublierai pas. D'ici là, tout se passera bien. »

Et, comme Amaryl sortait, le sourire s'effaça du visage de Seldon. Tout se passerait-il si bien que ça ?

2

S'il n'oubliait pas l'avertissement d'Amaryl, Seldon n'y songeait pas outre mesure. Son quarantième anniversaire arriva, accompagné du choc psychologique habituel.

Quarante ans ! Il avait cessé d'être jeune ! La vie ne s'étirait plus devant lui, tel un vaste terrain non cartographie dont l'horizon se perd dans le lointain. Il avait vécu huit années sur Trantor et ce temps était passé bien vite. Huit ans encore et il approcherait la cinquantaine. La vieillesse le guettait.

Et il n'avait même pas encore mis au point les fondations de la psychohistoire ! Yugo Amaryl parlait de ses lois avec emphase et calculait ses équations à partir d'hypothèses hardies, fondées sur l'intuition. Mais comment mettre à l'épreuve de telles hypothèses ? La psychohistoire n'était pas encore une science expérimentale. L'étude complète de la psychohistoire exigerait des expériences engageant la population de planètes entières, sur des siècles entiers, et dans une absence totale de responsabilité éthique.

Cela posait un problème insoluble. De plus, Seldon détestait devoir perdre son temps à des tâches administratives, aussi était-il d'humeur morose en rentrant chez lui à pied.

D'ordinaire, il pouvait toujours compter sur une promenade à travers le campus pour retrouver le moral. Le dôme de l'Université de Streeling était élevé et le campus vous donnait l'impression d'être à l'air libre sans avoir à supporter un temps comme celui qu'il avait enduré lors de sa seule (et unique) visite au Palais impérial. Au milieu des arbres, des allées, des pelouses, il se serait presque cru revenu dans son vieux collège sur Hélicon, sa planète natale.

L'illusion d'un ciel nuageux avait été prévue pour la journée avec des apparitions épisodiques et aléatoires de la lumière du soleil (pas le soleil, évidemment, juste la lumière). Et le temps était un rien frisquet.

Il semblait à Seldon que les journées fraîches étaient un peu plus fréquentes qu'auparavant. Pratiquait-on sur Trantor les économies d'énergie ? Était-ce la conséquence d'une inefficacité grandissante ? Ou (et il grimaça mentalement à cette idée) se faisait-il vieux et s'anémiait-il ? Il glissa les mains dans les poches de sa veste, arrondit les épaules.

Ses pieds connaissaient à la perfection l'itinéraire entre ses bureaux et la salle informatique, entre celle-ci et son appartement et retour. En général, il parcourait le trajet la tête ailleurs, mais aujourd'hui, un son pénétra sa conscience. Un son sans signification.

« Jo… Jo… Jo… Jo… »

Le bruit était plutôt sourd et lointain mais il raviva un souvenir :

l'avertissement d'Amaryl. Le démagogue. Était-il ici, sur le campus ?

Sans qu'il ait pris de décision consciente, ses jambes pivotèrent pour lui faire gravir la pente légère menant à l'esplanade réservée aux exercices de gymnastique, aux activités sportives et aux discours estudiantins.

Au milieu de celle-ci, un groupe d'étudiants assez important s'était assemblé. Ils psalmodiaient avec enthousiasme. Juché sur une plate-forme, il y avait un individu que Seldon ne reconnut pas, un individu doté d'une voix sonore au rythme incantatoire.

Ce n'était pas ce fameux Joranum, toutefois. Seldon l'avait vu plusieurs fois à l'holovision. Depuis l'avertissement d'Amaryl, il s'y était intéressé de près. Joranum était imposant, et il souriait avec une espèce de camaraderie vicieuse. Il avait d'épais cheveux blond filasse et les yeux bleu ciel.

Cet orateur était petit, mince, la bouche large, brun, et bruyant. Sans prêter attention à ses paroles, Seldon releva tout de même cette bribe de phrase : « … le pouvoir d'un à la multitude » et le cri unanime qui y répondit.

« Parfait, songea Seldon, mais comment compte-t-il y parvenir, et est-il sérieux, au moins ? »

Il s'approcha du groupe et chercha du regard une tête connue. Il repéra Finangelos, un jeune étudiant en première année de mathématiques. Pas un mauvais garçon, avec ses cheveux bruns bouclés.

« Finangelos ! lança-t-il.

— Professeur Seldon », répondit celui-ci, après l'avoir fixé un moment, comme s'il était incapable de reconnaître Seldon sans un clavier au bout des doigts. Il s'approcha en trottinant. « Vous êtes venu écouter ce type ?

— Je suis surtout venu découvrir l'origine de tout ce tapage. Qui est-ce ?

— Il s'appelle Namarti, Professeur. Il parle au nom de Jo-Jo.

— Ça, j'ai entendu, dit Seldon, remarquant de nouveau les cris qui ponctuaient chaque argument frappant de l'orateur. Mais qui est ce Namarti ? Le nom ne me dit rien. Dans quel département est-il ?

— Il n'est pas inscrit à l'Université, Professeur. C'est un des hommes de Jo-Jo.

— S'il n'est pas inscrit à l'Université, il n'a pas le droit de s'exprimer ici sans autorisation. En a-t-il une, à votre avis ?

— Je ne saurais dire, Professeur.

— Eh bien, nous allons vérifier. »

Seldon s'apprêtait à fendre le groupe mais Finangelos le prit par la manche.

« Ne prenez aucune initiative, Professeur. Il a ses sbires. »

Six jeunes hommes étaient en effet postés derrière l'orateur, jambes écartées, bras croisés, l'air renfrogné.

« Des sbires ?

— Pour ses basses œuvres, au cas où quelqu'un s'aviserait de faire le malin.

— Alors, il n'est certainement pas inscrit à l'Université et même une autorisation ne couvrirait pas ceux que vous baptisez ses sbires… Finangelos, allez chercher les vigiles de l'Université. Ils devraient même être ici sans qu'on ait à les prévenir.

— Je suppose qu'ils ne veulent pas s'attirer d'ennuis, marmonna Finangelos. Je vous en conjure, Professeur, pas d'initiatives. Si vous voulez que je prévienne les vigiles, je vais le faire, mais vous, contentez-vous d'attendre leur arrivée.

— Peut-être que je pourrai remettre de l'ordre dans tout ça avant qu'ils n'arrivent. »

Déjà, il cherchait à se frayer un passage. Ce n'était pas bien difficile. Certains des auditeurs le reconnurent, les autres remarquèrent le badge professoral à son épaule. Il parvint à l'estrade, y posa les mains et se hissa avec un léger grognement. Il se dit avec chagrin que, dix ans plus tôt, il aurait franchi ces quatre-vingt-dix centimètres avec une seule main, et sans broncher.

Il se redressa. L'orateur s'était tu et le considérait d'un œil méfiant et froid comme la glace.

Très calme, Seldon demanda :

— Votre autorisation de vous adresser aux étudiants, monsieur ?

— Qui êtes-vous ? lança l'homme d'une voix forte, qui portait loin.

— Je suis membre du corps professoral de cette Université, répondit Seldon sur le même ton. Votre autorisation, monsieur ?

— Je vous dénie le droit de m'interroger sur ce point. »

Les six jeunes, derrière l'orateur, s'étaient imperceptiblement rapprochés.

« Si vous n'en avez pas, je me vois contraint de vous demander de quitter sur-le-champ le domaine universitaire.

— Et si je n'en fais rien ?

— Eh bien, pour commencer, les vigiles de l'Université sont prévenus. » Il se tourna vers la foule. « Étudiants, lança-t-il, le droit de réunion et de libre expression nous est reconnu sur ce campus, mais il peut nous être enlevé si nous laissons des étrangers, sans autorisation, venir faire des… »

Une main s'abattit pesamment sur son épaule et il grimaça. Il pivota pour faire face à l'un des hommes que Finangelos avait qualifiés de sbires.

Avec un fort accent dont Seldon ne put situer aussitôt l'origine,

l'homme lui dit :

« Barre-toi d'ici… et vite.

— À quoi bon ? rétorqua Seldon. Les vigiles seront là d'une minute à l'autre.

— Dans ce cas, intervint Namarti avec un sourire de fauve, il y aura une émeute. Ça ne nous fait pas peur.

— Bien sûr que non. Cela vous plairait mais il n'y en aura pas. Vous allez tous vous en aller bien tranquillement. (Il se retourna vers les étudiants et, d'un mouvement, se libéra de la main posée sur son épaule.) Nous y veillerons, n'est-ce pas ? »

Il y eut un cri dans l'assistance :

« C'est le Professeur Seldon ! C'est un type bien ! Ne le tabassez pas ! »

Seldon sentit que l'auditoire était partagé : certains auraient été ravis d'assister à une bagarre avec les vigiles de l'Université, rien que par principe. D'un autre côté, il savait qu'un certain nombre l'appréciaient personnellement et que d'autres enfin, sans le connaître, s'opposeraient à ce que la violence s'exerce contre un membre de la faculté.

Une voix de femme résonna.

« Attention, Professeur ! »

Seldon soupira et considéra les six jeunes costauds en face de lui. Il ignorait s'il serait capable de les affronter, si ses réflexes demeuraient assez vifs, ses muscles assez robustes, même compte tenu de ses prouesses passées à l'Esquive.

Un sbire l'approchait, l'air arrogant. Pas trop vite, ce qui laissa à Seldon le laps de temps qu'exigeait son corps marqué par les ans. Le sbire ouvrit les bras pour engager la confrontation, Seldon lui saisit le droit, pivota et se pencha, le bras levé, avant de se baisser en grognant (pourquoi fallait-il qu'il grogne ?), et l'homme vola dans les airs, propulsé en partie par sa propre inertie. Il atterrit avec un bruit sourd à l'autre extrémité de l'estrade, l'épaule droite démise.

Un cri farouche jaillit de l'assemblée devant ce rebondissement totalement inattendu. Aussitôt, l'esprit de corps reprit le dessus.

« Donnez-leur une leçon, Prof ! » s'écria une voix. D'autres reprirent le cri.

Seldon se passa la main dans les cheveux, essayant de ne pas haleter. Du bout du pied, il fit choir le sbire de l'estrade.

« D'autres candidats ? lança-t-il, badin. Ou bien allez-vous partir sans esclandre ? » Il se retourna vers Namarti et ses cinq hommes de main. Comme ils s'étaient arrêtés, indécis, il poursuivit : « Je vous préviens, l'assistance est désormais avec moi. Si vous essayez de me rudoyer, ils vous mettront en pièces. Bien, alors, à qui le tour ? Allons-y. Un à la fois. »

Il avait élevé la voix sur cette dernière phrase tout en leur faisant signe d'approcher, du bout du doigt. Le groupe d'étudiants laissa échapper sa joie.

Namarti campait sur ses positions. Seldon bondit sur lui et lui bloqua le cou d'une clé du bras. Les étudiants avaient maintenant envahi l'estrade, aux cris de : « Un à la fois ! Un à la fois ! » pour venir s'interposer entre les gardes du corps et Seldon.

Seldon accrut sa pression sur la trachée de son adversaire et lui glissa au creux de l'oreille :

« Il y a une technique pour ça, Namarti, et je la connais. J'ai des années de pratique. Au moindre geste, à la moindre tentative pour vous échapper, je vous écrase le larynx et vous ne pourrez plus jamais parler plus haut qu'un murmure. Si vous tenez à votre voix, faites ce que je vous dis. Quand je vous aurai lâché, ordonnez à votre bande de brutes de déguerpir. Dites quoi que ce soit d'autre et ce seront les derniers mots que vous prononcerez normalement. Et si jamais vous remettez les pieds sur ce campus, fini les politesses. Je terminerai le boulot. »

Il relâcha momentanément sa pression. Namarti lança, d'une voix rauque :

« Vous tous ! Allez-vous-en. »

Ils battirent rapidement en retraite, emmenant avec eux leur camarade éclopé.

Quand les vigiles de l'Université arrivèrent quelques instants plus tard, Seldon leur dit :

« Désolé, messieurs. Fausse alerte. »

Il quitta l'esplanade et reprit le chemin de son domicile, passablement chagriné. Il avait dévoilé une facette de sa personnalité qu'il aurait préféré garder cachée. Il était Hari Seldon, mathématicien, pas Hari Seldon, Esquiveur sadique.

« En outre, songea-t-il, lugubre, Dors en aura vent. » En fait, mieux valait qu'il lui raconte lui-même l'incident, avant que ne lui parvienne une version déformée de la réalité.

Elle ne serait sûrement pas ravie.

3

Elle ne l'était pas.

Dors l'attendait à la porte de leur appartement, l'air dégagé, une main sur la hanche, tout à fait semblable à la jeune femme de leur première rencontre, dans cette même Université, huit ans auparavant : mince, sculpturale, des cheveux aux boucles d'or à reflets roux. Elle était très belle aux yeux de Seldon même si elle ne l'était pas objectivement, quoiqu'il n'ait plus été capable d'évaluer sa beauté de manière objective passés les premiers jours de leur relation.

Dors Venabili ! Voilà ce qu'il songea lorsqu'il vit son visage calme. Il y avait bien des mondes, bien des secteurs de Trantor où il eût été naturel de l'appeler Dors Seldon, mais cela eût été lui apposer une marque de propriété, or il ne le souhaitait pas, même si la coutume sévissait depuis les brumes lointaines de l'antiquité préimpériale.

Lorsque Dors parla, ce fut d'une voix douce et avec un petit hochement de tête triste qui dérangea à peine ses boucles soyeuses :

« Je suis au courant, Hari. Mais enfin, qu'est-ce que je vais faire de toi ?

— Un baiser ne serait pas de trop.

— Ma foi, peut-être, mais seulement après que nous aurons quelque peu éclairci cette affaire. Entre. » La porte se referma sur eux. « Tu sais, chéri, que j'ai mes cours et mes recherches. Je continue d'étudier cette sinistre histoire du royaume de Trantor qui, m'as-tu dit, est capitale pour tes propres travaux. Va-t-il falloir que j'y renonce pour me promener avec toi afin de te protéger ? C'est toujours ma mission, tu le sais. Ça l'est même plus que jamais maintenant que tu fais des progrès en psychohistoire.

— Des progrès ? Je le voudrais bien. Mais tu n'as pas besoin de me protéger.

— Crois-tu ? J'ai envoyé Raych au-devant de toi. Après tout, tu étais en retard et je m'inquiétais. Tu me préviens d'habitude quand tu risques d'être retardé. Je suis désolée si cela me donne des airs de chaperon, Hari, mais c'est ce que je suis effectivement.

— Vous est-il venu à l'idée, chaperon Dors, que de temps à autre, j'apprécie d'avoir les coudées franches ?

— Et s'il t'arrive quelque chose, qu'est-ce que je raconterai à Demerzel ?

— Suis-je trop en retard pour le dîner ? As-tu déjà passé commande ?

— Non. Je t'attendais. Et puisque tu es là, presse donc les boutons. Tu es beaucoup plus chicanier que moi lorsqu'il s'agit de

nourriture. Et ne change pas de sujet.

— Je suppose que Raych t'a dit que j'étais sain et sauf. Alors, pourquoi toutes ces histoires ?

— Quand il t'a retrouvé, tu étais maître de la situation et il est revenu aussitôt ici, mais peu de temps avant toi. Je n'ai eu aucun détail. Dis-moi… Qu'est-ce que tu faisais ? »

Seldon haussa les épaules.

« Il y avait un rassemblement illégal, Dors, et je l'ai dispersé. L'Université aurait risqué des tas d'ennuis bien inutiles si je n'étais pas intervenu.

— Était-ce vraiment à toi de le faire ? Hari, tu n'es plus un Esquiveur. Tu es un… »

Il l'interrompit brutalement : « Un vieux ?

— Pour l'Esquive, oui. Tu as quarante ans. Comment te sens-tu ?

— Eh bien… un peu raide.

— Je veux bien le croire. Si tu continues à jouer les jeunes athlètes héliconiens, un de ces jours tu te briseras une côte… À présent, raconte-moi un peu.

— Je t'ai dit qu'Amaryl m'avait prévenu des problèmes qui guettaient Demerzel à cause de la démagogie de Jo-Jo Joranum.

— Jo-Jo. Oui, ça, je sais. Mais qu'est-ce que je ne sais pas ? Que s'est-il passé aujourd'hui ?

— Il y avait une réunion sur l'esplanade de l'Université. Un partisan de Jo-Jo du nom de Namarti s'adressait à l'assemblée…

— Namarti, c'est Gambol Deen Namarti, le bras droit de Joranum.

— Eh bien, tu en sais plus que moi ! Toujours est-il qu'il s'adressait à un groupe important sans la moindre autorisation et je crois qu'il espérait plus ou moins déclencher une émeute. Jo-Jo se nourrit de ces désordres et s'il pouvait provoquer la fermeture de l'Université, même temporairement, il accuserait Demerzel de priver l'Académie de sa liberté. J'imagine qu'ils lui reprochent tout. Je les ai donc interrompus et les ai renvoyés sans incident.

— Tu as l'air fier de toi.

— Pourquoi pas ? Plutôt pas mal pour un quadragénaire.

— C'est pour cela que tu es intervenu ? Pour mettre à l'épreuve tes quarante ans ? »

Songeur, Seldon commanda le menu du dîner avant de répondre :

« Non. Je ne voulais pas que l'Université subisse d'inutiles ennuis. Et je m'inquiétais pour Demerzel. Je crains que les prétendus dangers cités par Yugo m'aient marqué plus que je ne l'aurais imaginé. C'est stupide, Dors, car je sais fort bien que Demerzel est capable de se débrouiller seul. Mais je ne pouvais l'expliquer à Yugo ou à quiconque d'autre que toi. » Il inspira profondément. « C'est incroyable le plaisir

que je ressens à pouvoir enfin t'en parler. Toi, Demerzel et moi sommes les seuls à savoir – du moins, à ma connaissance – que Demerzel est intouchable. »

Dors effleura un contact dans une alvéole du mur et le coin-repas de leur séjour s'illumina d'une douce lumière couleur pêche. Tous deux gagnèrent la table déjà dressée, avec la nappe, les cristaux, les couverts. Alors qu'ils s'asseyaient, le dîner commença d'arriver – l'attente n'était jamais bien longue à cette heure de la soirée – et Seldon l'accueillit négligemment. Il s'était depuis longtemps accoutumé à une position sociale qui leur épargnait de partager les repas du personnel universitaire.

Seldon savoura les assaisonnements qu'ils avaient appris à apprécier lors de leur séjour à Mycogène – en fait, la seule chose qu'il n'avait pas détestée dans ce secteur étrange, machiste, rétrograde et imprégné par la religion.

— Qu'entends-tu par « intouchable » ? demanda Dors, doucement.

— Voyons, chérie, il sait altérer les émotions, tu ne l'as pas oublié. Si Joranum devenait réellement dangereux, il pourrait » il esquissa un geste vague des deux mains « l'altérer ; l'amener à changer d'avis. »

Dors semblait mal à l'aise et le repas se poursuivit dans un silence inhabituel. Ce n'est que lorsqu'il fut achevé et les restes – assiettes, couverts, etc. – évacués par la trappe au milieu de la table (qui se referma aussitôt sans un bruit) qu'elle dit :

« Je ne suis pas certaine de vouloir en discuter, Hari, mais je ne peux pas te laisser abuser par ta propre innocence.

— Innocence ? »

Il plissa le front.

« Oui. Nous n'en avons jamais parlé car je ne pensais pas que la question se poserait un jour, mais Demerzel a des défauts. Il n'est pas intouchable, on peut l'atteindre et Joranum est une véritable menace pour lui.

— Parles-tu sérieusement ?

— Bien sûr. Tu ne comprends pas les robots – du moins pas un modèle aussi complexe que Demerzel. Moi, si. »

4

Il y eut de nouveau un bref silence mais uniquement parce que les pensées sont silencieuses. Celles de Seldon étaient passablement tumultueuses.

Oui, c'était vrai. Son épouse semblait avoir une troublante connaissance des robots. Hari s'était si souvent interrogé là-dessus au cours des dernières années qu'il avait fini par renoncer et ranger ses doutes au fond de son esprit. Sans Eto Demerzel – un robot –, il n'aurait jamais connu Dors. Car Dors travaillait pour Demerzel ; c'était Demerzel qui avait « assigné » Dors à Seldon huit ans auparavant, avec mission de le protéger durant sa fuite à travers les divers secteurs de Trantor. Même à présent qu'elle était sa femme, sa secrétaire, sa « meilleure moitié », Hari s'interrogeait encore parfois sur les rapports curieux de Dors avec le robot Demerzel. C'était le seul domaine de la vie de son épouse qui lui semblait étranger, voire interdit. Et cela l'amenait à se poser la plus douloureuse de toutes les questions : était-ce par obéissance pour Demerzel que Dors restait avec Hari ou bien réellement par amour pour lui ? Il voulait croire en ce dernier motif, et pourtant…

Sa vie avec Dors Venabili était certes heureuse, mais à cela, il y avait un prix, une condition d'autant plus contraignante qu'elle avait été instaurée non pas à la suite d'une discussion ou d'un commun accord mais par un agrément mutuel tacite.

Seldon savait qu'il avait trouvé en Dors tout ce qu'il recherchait chez une femme. Certes, ils n'avaient pas d'enfants mais Hari n'avait jamais escompté en avoir ou, pour être sincère, n'en avait pas franchement désiré. Il avait Raych qui, aux yeux de son cœur, était un fils tout autant que s'il avait hérité du génome seldonien – si ce n'est plus.

Le simple fait que Dors l'amenât à réfléchir sur la question rompait l'accord qui leur avait permis de vivre toutes ces années dans le calme et la paix, et il en conçut un ressentiment imperceptible mais grandissant.

Mais il chassa de nouveau ces pensées, ces interrogations. Il avait appris à accepter son rôle de protectrice et continuerait à le faire. Après tout, c'était avec lui qu'elle partageait le logis, la table et le lit, pas avec Eto Demerzel.

La voix de Dors le tira de sa rêverie.

« Je disais : ruminerais-tu, Hari ? »

Il sursauta, car le ton sous-entendait la répétition, et il se rendit compte qu'il s'était progressivement isolé dans ses pensées.

« Excuse-moi, ma chérie. Non, je ne ruminais pas – pas

délibérément. Je me demandais juste comment je devais réagir à ta remarque.

— Au sujet des robots ? »

Le mot ne semblait pas la troubler.

« Tu disais que je n'en savais pas autant que toi à leur sujet. Comment dois-je réagir à cela ? » Il marqua un temps, puis ajouta bien vite (conscient de prendre un risque) : « Je veux dire, sans me vexer.

— Je n'ai pas dit que tu n'y connaissais rien en robots. Si tu me cites, fais-le avec exactitude. J'ai dit que tu ne comprenais pas tout sur les robots. Je suis sûre que tu connais bien des choses sur la question, peut-être même plus que moi, mais savoir n'est pas nécessairement comprendre.

— À présent, voilà que tu manies le paradoxe alors que tu sais que ça m'agace. Un paradoxe jaillit d'une ambiguïté trompeuse par mégarde ou à dessein. Je n'aime pas les paradoxes dans la science et je ne les aime pas plus dans la conversation de tous les jours, sauf dans un but humoristique, ce qui ne me semble pas être le cas en l'occurrence. »

Dors rit, de son rire particulier, très doux, presque comme si l'amusement était bien trop précieux pour être répandu à tous les vents.

« Quand quelque chose t'agace, tu deviens pompeux et tu es toujours drôle lorsque tu es pompeux. Malgré tout, je vais m'expliquer. Loin de moi l'intention de t'agacer. »

Elle s'avança pour lui tapoter la main et Seldon découvrit, avec quelque surprise (et non sans un certain embarras), qu'il avait serré le poing sur la table.

« Tu parles beaucoup de psychohistoire, reprit Dors. Avec moi. Tu t'en rends compte ? »

Seldon se racla la gorge.

« Je m'en remets entièrement à toi, du moins dans ce domaine. Le projet est secret par sa nature même. La psychohistoire ne peut fonctionner que si les individus qu'elle affecte en ignorent tout, aussi ne puis-je en parler qu'à vous deux, Yugo et toi. Pour Yugo, tout se ramène à l'intuition. Il est brillant, mais il a une telle tendance à foncer dans l'inconnu que je dois en permanence jouer les rabat-joie pour le retenir. Mais j'ai mes idées folles, moi aussi, et cela m'aide parfois de les énoncer tout haut » il sourit « même si j'ai l'impression que tu ne saisis pas un mot de ce que je raconte.

— Je sais que je suis ta caisse de résonance et cela ne me gêne pas. Vraiment pas, Hari, alors ne commence pas à prendre de secrètes résolutions pour changer ton comportement. Bien sûr que je ne comprends rien à tes mathématiques. Je ne suis qu'une historienne, et même pas une historienne des sciences. L'influence des changements

économiques sur l'évolution politique, voilà ce à quoi je consacre mon temps pour l'instant…

— Je suis ta caisse de résonance en cette matière, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. J'aurai grand besoin de tes connaissances pour la psychohistoire le moment venu, aussi je soupçonne que ton aide me sera alors indispensable.

— Bien ! Maintenant que nous avons défini pourquoi tu restais avec moi – je savais bien que ce ne pouvait pas être pour ma beauté éthérée –, laisse-moi continuer à t'expliquer que parfois, quand ton exposé s'éloigne du strict aspect mathématique, il me semble saisir ton idée générale. Tu m'as plus d'une fois expliqué ce que tu appelles l'exigence du minimalisme. Je crois avoir compris. Par cette expression, tu entends…

— Je sais ce que j'entends. »

Dors prit un air blessé.

« Moins de condescendance, Hari, s'il te plaît. Je n'essaye pas de te l'expliquer. Je cherche à me l'expliquer à moi-même. Tu dis que tu es ma caisse de résonance, alors, comporte-toi comme tel. Chacun son tour, c'est équitable, n'est-ce pas ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient mais si c'est pour m'accuser de condescendance quand je fais une simple…

— Ça suffit ! Tais-toi ! Tu m'as dit que ce minimalisme était de la plus extrême importance en psychohistoire appliquée ; tout l'art est d'essayer de transformer un développement indésirable en un autre, sinon désiré, en tout cas moins indésirable. Tu as démontré qu'il convenait d'opérer la modification la plus infime, la plus minime possible…

— Oui, s'empressa de confirmer Seldon, c'est parce que…

— Non, non, Hari. C'est moi qui essaye d'expliquer. Nous savons l'un et l'autre que toi, tu as compris. On doit appliquer le minimalisme parce que tout changement, quel qu'il soit, entraîne une myriade d'effets secondaires pas toujours opportuns. Si le changement est trop brutal et ces effets trop nombreux, il devient alors certain que l'issue s'éloignera des plans initiaux au point d'être entièrement imprévisible.

— Exact, dit Seldon. C'est l'essence de la théorie du chaos. Le problème est de savoir s'il existe une modification assez minime pour que ses conséquences soient raisonnablement prévisibles ou si l'histoire humaine est inévitablement, inéluctablement, chaotique sous tous ses aspects. C'est cela qui, au début, m'a conduit à penser que la psychohistoire n'était pas…

— Je sais, mais tu ne me laisses pas terminer. La question n'est pas de savoir s'il existe un changement suffisamment minimal mais de savoir si tout changement supérieur au minimum conduit nécessairement au chaos. Le minimum requis peut être égal à zéro, or

si ce n'est pas le cas, il reste de toute manière très petit. Trouver un changement assez petit quoique significativement différent de zéro risque de se révéler un problème d'envergure. Voilà, je suppose, ce que tu entends par nécessité de minimalisme.

— Plus ou moins. Bien sûr, comme toujours, le problème s'exprime de manière plus compacte et rigoureuse dans le langage mathématique. Vois-tu…

— Épargne-le-moi. Puisque tu connais ce principe concernant la psychohistoire, Hari, tu devrais savoir qu'il s'applique également à Demerzel. Tu détiens le savoir mais pas la compréhension, car il ne t'est apparemment pas venu à l'esprit d'appliquer les règles de la psychohistoire aux Lois de la Robotique. » À quoi Seldon répondit d'une voix faible : « Cette fois, je ne vois vraiment pas où tu veux en venir.

— Le minimalisme est également une exigence pour lui, Hari. D'après la Première Loi de la Robotique, un robot ne peut nuire à un être humain. C'est la règle principale pour le robot ordinaire, mais Demerzel n'a rien d'un robot ordinaire. Pour lui, la Loi Zéro est une réalité qui prend le pas sur la Première Loi. La Loi Zéro dit qu'un robot ne peut nuire à l'humanité dans son ensemble. Mais cela soumet Demerzel à la même contrainte que tu connais dès que tu abordes la psychohistoire. Est-ce que tu vois ?

— Je commence.

— Je l'espère. Si Demerzel a la capacité de changer les esprits, il doit le faire sans induire d'effets secondaires indésirables et puisqu'il est le Premier ministre de l'Empereur, lesdits effets secondaires sont passablement nombreux.

— Et l'application au cas présent ?

— Réfléchis un peu ! Tu ne peux révéler à personne – moi exceptée, bien sûr – que Demerzel est un robot, car il a fait en sorte de t'en empêcher. Mais à quel degré d'influence t'a-t-il soumis ? Veux-tu révéler aux gens que c'est un robot ? Veux-tu ruiner son efficacité alors que tu dépends de lui pour ta protection, pour l'attribution de tes subventions, pour l'influence qu'il exerce discrètement en ta faveur ? Évidemment pas. Le changement qu'il doit opérer est donc extrêmement infime, juste suffisant pour t'empêcher de lâcher le morceau dans un moment d'excitation ou d'étourderie. Un changement si imperceptible qu'il n'aura pas d'effet secondaire décelable. Voilà comment Demerzel essaye de diriger l'Empire, d'une manière générale.

— Et pour Joranum ?

— Son cas est à l'évidence complètement différent du tien. Quelles que soient ses raisons, il est farouchement opposé à Demerzel. Sans aucun doute, ce dernier pourrait y remédier, mais ce serait au

prix d’altérations considérables du caractère de Joranum, ce qui induirait des résultats que Demerzel n’est pas à même de prévoir. Plutôt que prendre le risque de toucher à Joranum et de produire des effets secondaires nuisibles à des tiers et, peut-être, à l’ensemble de l’humanité, il doit le laisser tranquille jusqu’à ce qu’il ait trouvé un changement assez minime pour sauver la situation sans risque. C’est pourquoi Yugo a raison : Demerzel est vulnérable. »

Seldon avait écouté mais il ne réagit pas. Il semblait abîmé dans ses pensées. Plusieurs minutes s’écoulèrent avant qu’il ne réponde :

« Si Demerzel ne peut rien faire, alors c’est à moi d’agir.

— S’il est impuissant, que peux-tu, toi ?

— Le cas est différent. Je ne suis pas lié par les Lois de la Robotique. Je n’ai pas à me polariser sur le minimalisme. Pour commencer, il faut que je voie Demerzel. »

Dors parut légèrement inquiète.

« Est-ce indispensable ? Il serait certainement malvenu de dévoiler un rapport entre vous deux.

— Au point où nous en sommes, on ne peut plus se voiler la face ou faire comme s’il n’y avait pas de rapport. Naturellement, je ne vais pas m’y rendre en fanfare et annoncer l’entrevue à l’holovision, mais il faut que je le voie. »

5

Seldon se surprit à pester devant le temps qui passe. Huit années plus tôt, quand il était arrivé sur Trantor, rien n'entravait son action. Tout ce qu'il avait à perdre, c'était une chambre d'hôtel, quelques affaires et il pouvait sillonner à loisir les différents secteurs de Trantor.

Aujourd'hui, il se retrouvait coincé par des réunions de département, des décisions à prendre, du travail à accomplir. Il n'était pas si facile de s'éclipser pour aller voir Demerzel, d'autant qu'il avait, lui aussi, un emploi du temps surchargé. Il n'était pas si évident de trouver une plage commune où ils pourraient se rencontrer.

Pas plus que de voir Dors le regarder en hochant la tête.

« Je ne sais pas ce que tu as l'intention de faire, Hari. »

À quoi il répondit avec impatience :

« Je n'en sais rien non plus, Dors. J'espère le découvrir quand je verrai Demerzel.

— Ton devoir premier est à l'égard de la psychohistoire. C'est ce qu'il te dira.

— C'est possible. On verra bien. »

Quand, enfin, il finit par trouver une heure pour rencontrer le Premier ministre, huit jours plus tard, il reçut un message qui s'inscrivit sur l'écran mural de son bureau universitaire, dans une graphie légèrement archaïque. Et pour ne pas déparer, la teneur même du message était plus que légèrement archaïque : « Je sollicite une audience avec le Professeur Seldon. »

Seldon fixa le message, ahuri. Même avec l'Empereur, on n'employait plus ce genre de tournure datant de plusieurs siècles.

La signature dérogeait également aux strictes conventions de clarté. Elle se développait en arabesques qui, tout en restant parfaitement lisibles, lui donnaient cette touche de désinvolture qui marque la patte d'un maître. Le paraphe était celui de Laskin Joranum. C'était Jo-Jo en personne qui sollicitait une audience !

Seldon se prit à rire. Le choix des termes était limpide, comme celui de l'écriture. Ils faisaient d'une simple requête un appât propre à exciter la curiosité. Seldon n'avait pas spécialement envie de rencontrer le bonhomme – du moins, ne l'aurait-il pas eue en temps ordinaire. Mais que recouvrait l'archaïsme de l'expression et de la calligraphie ? Il brûlait de le découvrir.

Il laissa son secrétaire fixer les modalités du rendez-vous. Il aurait lieu au bureau, certainement pas à son domicile. Une conversation professionnelle, rien d'amical.

Et elle se déroulerait avant la rencontre prévue avec Demerzel.

« Cela ne me surprend pas, Hari, fit Dors. Tu as blessé deux de ses

partisans, dont l'un est son bras droit ; tu as perturbé une de ses petites réunions et tu l'as fait passer, par le biais de l'un de ses représentants, pour un idiot. Il veut t'évaluer de visu et je pense que je ferais mieux de t'accompagner. »

Seldon hocha la tête.

« Je prendrai Raych. Il connaît tous les trucs aussi bien que moi, et il a toute la force et la vigueur de ses vingt ans. Même si je suis sûr que je n'aurai pas besoin de protection.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Joranum vient me voir dans l'enceinte de l'Université. Il y aura quantité de jeunes gens dans les parages. Je ne suis pas précisément impopulaire auprès des étudiants et je soupçonne Joranum d'être le genre d'individu qui connaît son métier. Il me sait en sécurité sur mon territoire. Je suis certain qu'il se montrera parfaitement poli et amical.

— Hummph, fit Dors avec une légère moue.

— Et tout à fait meurtrier », acheva Seldon.

6

Hari Seldon garda un visage impassible en inclinant la tête juste assez pour suggérer un minimum de courtoisie. Il avait pris la peine d'examiner plusieurs hologrammes de Joranum mais, comme il arrive souvent, le modèle réel, pris sur le vif, réagissant constamment au gré des conditions changeantes, ne ressemble pas tout à fait à son hologramme, quel que soit le soin pris à le fabriquer. « Peut-être, se dit Seldon, est-ce la réaction du spectateur devant le "modèle réel" qui fait toute la différence. »

Joranum était un homme de grande taille – aussi grand que Seldon, en tout cas, mais plus large. Ce n'était pas dû à sa musculature, car il donnait une impression de mollesse, sans vraiment être gras. Un visage arrondi, une épaisse toison de cheveux blonds tirant plus sur le sable que sur le blond paille, des yeux bleu ciel. Il était vêtu d'une combinaison de couleur terne et son visage arborait un demi-sourire faussement amical tout en laissant clairement entendre que ce n'était qu'une illusion.

« Professeur Seldon… » La voix était profonde et parfaitement maîtrisée, une voix d'orateur. « Je suis ravi de faire votre connaissance. C'est aimable à vous d'accepter cette rencontre. J'espère que vous ne vous formaliserez pas de la présence de mon compagnon, bien que je ne vous en aie pas informé au préalable. C'est mon bras droit, il s'appelle Gambol Deen Namarti – trois noms, vous remarquerez. Je crois savoir que vous l'avez déjà vu.

— Effectivement. Je me souviens fort bien de l'incident. »

Seldon lorgna Namarti avec un regard légèrement sardonique. Lors de leur précédente rencontre, Namarti s'exprimait sur l'Esplanade de l'Université. À présent, Seldon l'examinait avec soin. Namarti était de taille moyenne, avec un visage étroit, un teint blafard, des cheveux bruns, la bouche large. Il n'arborait pas le demi-sourire de Joranum, son expression ne reflétait rien d'autre qu'une prudence un peu lasse.

« Mon ami le docteur Namarti – il est diplômé de littérature antique – est venu à sa demande », précisa Joranum et son demi-sourire s'intensifia légèrement, « pour vous présenter ses excuses. »

Joranum jeta un bref coup d'œil sur Namarti. Celui-ci, après un imperceptible pincement de lèvres, émit d'une voix sans timbre :

« Je suis désolé, Professeur, pour ce qui s'est produit sur l'Esplanade. Je n'étais pas parfaitement au courant des règles qui régissent les rassemblements sur le domaine universitaire et je me suis quelque peu laissé emporter par mon enthousiasme.

— C'est bien compréhensible, intervint Joranum. De même qu'il n'était pas réellement au fait de votre identité. Je pense que nous

pourrions tous oublier cet incident.

— Je vous assure, messieurs, répondit Seldon, que je n'ai aucun désir de le garder en mémoire. Mais voici mon fils, Raych Seldon. Vous pouvez constater que je suis également venu accompagné. »

Raych s'était laissé pousser une épaisse moustache brune, marque de virilité chez les Dahlites. Il n'en avait pas la première fois qu'il avait rencontré Seldon, huit ans plus tôt, alors qu'il était encore un gosse des rues, crevant la faim et vêtu de haillons. Il était de petite taille mais mince et souple, et il arborait cette expression hautaine qui lui permettait d'ajouter les quelques centimètres subjectifs qui manquaient à sa taille réelle.

« Bonjour, jeune homme, dit Joranum.

— Bonjour, monsieur, dit Raych.

— Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie, dit Seldon. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ou à manger ? »

Joranum éleva la main en signe de refus poli.

« Non, merci. Ce n'est pas une visite d'amitié. » Il s'installa dans le siège qu'on lui indiquait. « Même si j'espère que nous aurons d'autres occasions de nous rencontrer.

— S'il faut parler affaires, commençons.

— Lorsque j'ai appris, Professeur Seldon, le petit incident que vous avez si cordialement accepté d'oublier, je me suis demandé pourquoi vous aviez pris le risque de faire ce que vous avez fait. Car c'était bien un risque, vous devez l'admettre.

— Ce n'était pas mon opinion, à vrai dire.

— Mais c'est la mienne. J'ai donc pris la liberté d'effectuer une enquête approfondie sur vous, Professeur Seldon. Vous êtes un homme intéressant. Originaire d'Hélicon, ai-je découvert.

— Oui, c'est là que je suis né. Les archives sont sans ambiguïté.

— Et vous résidez sur Trantor depuis huit ans.

— C'est également de notoriété publique.

— Vous vous êtes immédiatement rendu fort célèbre en publiant un article de mathématiques sur… comment dites-vous déjà ? la psychohistoire ? »

Seldon secoua imperceptiblement la tête. Combien de fois avait-il regretté cette indiscrétion ? Bien sûr, il ne se doutait pas à l'époque que c'en était une. Il répondit :

« L'enthousiasme de la jeunesse. Cela ne déboucha sur rien.

— Est-ce possible ? » Joranum parcourut la pièce du regard avec une surprise ravie. « Et pourtant, vous voilà ici, à la tête du Département de Mathématiques de l'une des plus grandes universités de Trantor, alors que vous n'avez que quarante ans. J'en ai quarante-deux, aussi je ne vous considère pas du tout comme un homme âgé. Vous devez être un mathématicien fort compétent pour avoir acquis ce

statut. »

Seldon haussa les épaules.

« Je ne me permettrais pas d'émettre un jugement en la matière.

— Alors vous devez avoir des amis puissants.

— Nous aimerions tous en avoir, monsieur Joranum, mais les professeurs d'université ont rarement des amis puissants et même, comme j'ai parfois tendance à le penser, des amis tout court. »

Il sourit. Joranum l'imita.

« Ne qualifieriez-vous pas l'Empereur d'ami puissant, Professeur Seldon ?

— Sans nul doute, mais quel rapport avec moi ?

— J'ai comme l'impression que l'Empereur est de vos amis.

— Je suis certain que les archives vous révéleront, monsieur Joranum, que Sa Majesté impériale m'a accordé une audience il y a huit ans. Elle a duré environ une heure, voire moins, et je n'ai relevé aucun signe de grande amitié chez cet homme à l'époque. Je ne lui ai plus adressé la parole depuis, je ne l'ai même pas revu, excepté à l'holovision, bien sûr.

— Mais, Professeur, il n'est pas nécessaire de voir l'Empereur ou de lui parler pour avoir en lui un ami puissant. Il suffit de voir ou de parler à Eto Demerzel, son Premier ministre. Demerzel est votre protecteur, en conséquence, nous en déduisons que l'Empereur l'est aussi.

— Avez-vous retrouvé trace de cette prétendue protection du Premier ministre quelque part dans les archives ? Ou de quoi que ce soit vous autorisant à faire une telle déduction ?

— Pourquoi fouiller les archives quand il est de notoriété publique qu'il existe des relations entre vous. Vous le savez et je le sais. Considérons la chose comme admise et poursuivons. Et, s'il vous plaît… » Il leva la main. « Ne vous fatiguez pas à m'opposer un démenti sincère. Ce serait une perte de temps.

— À vrai dire, je m'apprêtais à vous demander pourquoi vous estimez qu'il voudrait me protéger. Dans quel but ?

— Professeur ! Cherchez-vous à me blesser en faisant semblant de me prendre pour un monstre de candeur ? J'ai évoqué votre psychohistoire ; voilà ce que désire Demerzel.

— Je vous ai dit qu'il s'agissait d'une indiscrétion de jeunesse qui n'a jamais débouché sur rien.

— Vos paroles n'engagent que vous, Professeur. Je ne suis pas forcé de croire tout ce que vous me racontez. Allons, jouons franc-jeu. J'ai lu votre article et j'ai essayé de le comprendre avec l'aide de mathématiciens de mon entourage. Ils m'ont dit que c'était un rêve délirant, et qu'il était tout à fait impossible…

— Je suis parfaitement d'accord avec eux.

— Mais j'ai le pressentiment que Demerzel attend sa mise au point pour l'appliquer. Et s'il peut attendre, moi aussi. Il serait plus utile pour vous, Professeur Seldon, que ce soit moi qui attende.

— Pourquoi donc ?

— Parce que Demerzel ne va pas tenir encore bien longtemps à son poste. L'opinion publique se retourne peu à peu contre lui. Il est bien possible que lorsque l'Empereur se lassera d'un Premier ministre impopulaire qui menace d'entraîner le trône dans sa chute, il lui trouve un remplaçant. Il se pourrait même que ce soit sur votre humble serviteur que se reporte le choix de l'Empereur. Vous n'en aurez pas moins besoin d'un protecteur, de quelqu'un susceptible de veiller à ce que vos travaux se déroulent en paix et avec tous les fonds nécessaires pour répondre à vos besoins en personnel et en équipements.

— Et vous seriez ce protecteur ?

— Bien sûr, pour la même raison que Demerzel. Je veux une technique psychohistorique qui fonctionne pour me permettre de diriger l'Empire avec plus d'efficacité. »

Seldon hocha pensivement la tête, attendit quelques instants, reprit :

« Dans ce cas, monsieur Joranum, pourquoi m'en préoccuperais-je ? Je ne suis qu'un pauvre lettré qui mène une existence sans histoire tout en se livrant à de bien lointaines spéculations pédagogiques et mathématiques. Vous dites que Demerzel est mon protecteur actuel et que vous serez mon futur protecteur. Rien ne m'empêche de continuer à vaquer tranquillement à mes occupations. Vous pouvez bien en découdre, le Premier ministre et vous. Quel que soit le vainqueur, j'aurai toujours un protecteur – à vous en croire, du moins. »

Le sourire figé de Joranum s'effaça quelque peu. À ses côtés, Namarti tourna son visage austère vers Joranum et fit mine de lui dire quelque chose, mais ce dernier agita discrètement la main et Namarti toussota, s'abstenant de parler.

Joranum reprit :

« Professeur Seldon, êtes-vous patriote ?

— Ma foi, bien sûr. L'Empire a procuré à l'humanité des millénaires de paix – presque générale, en tout cas – et il a encouragé un progrès constant.

— Certes, mais le rythme s'est ralenti au cours des deux derniers siècles. »

Seldon haussa les épaules.

« Je n'ai pas étudié la question en détail.

— Inutile. Vous savez que, politiquement, les deux derniers siècles ont été une période agitée. Les règnes des Empereurs ont été brefs et l'assassinat les a parfois encore raccourcis…

— La simple mention de ce fait, remarqua Seldon, s'apparente à la trahison. J'aimerais mieux que vous vous absteniez de…

— Vous voyez bien à quel point vous êtes inquiet, fit Joranum en se carrant dans son siège. L'Empire se décompose. J'aimerais pouvoir le dire ouvertement. Si j'ai des partisans, c'est parce qu'ils n'en sont que trop conscients. Nous avons besoin de quelqu'un à la droite de l'Empereur, capable de contrôler l'Empire, de mater les tendances rebelles qui émergent un peu partout, d'offrir aux forces armées le chef qu'elles réclament naturellement, de guider et diriger l'économie… »

Seldon l'arrêta d'un geste impatient du bras.

« Et vous êtes cet homme providentiel, c'est cela ?

— J'y compte bien. La tâche ne sera pas facile et je doute que les volontaires se bousculent, à juste titre. Mais il ne fait aucun doute que Demerzel en est incapable. Sous sa direction, le déclin de l'Empire s'accélère jusqu'à l'effondrement total.

— Mais vous, vous pouvez l'arrêter ?

— Oui, Professeur Seldon. Grâce à la psychohistoire.

— Peut-être Demerzel pourrait-il lui aussi inverser le cours des choses grâce à la psychohistoire – si la psychohistoire existait.

— Elle existe, répondit calmement Joranum. Cessons de prétendre le contraire. Mais son existence ne sauvera pas Demerzel. La psychohistoire n'est qu'un outil. Elle exige un cerveau pour en comprendre le fonctionnement et un bras pour le manier.

— Et vous avez les deux, je suppose ?

— Oui. Je connais mes qualités personnelles. Ce que je veux, c'est la psychohistoire. »

Seldon hocha la tête.

« Vous pouvez la vouloir autant qu'il vous plaira. Moi, je ne l'ai pas.

— Si, vous l'avez. Je refuse de discuter cette question. » Joranum se pencha vers Seldon comme s'il désirait que sa voix s'insinue directement dans son conduit auditif plutôt que de laisser simplement les ondes sonores la porter jusqu'à lui.

« Vous vous dites patriote. Il faut que je remplace Demerzel pour éviter la destruction de l'Empire. Toutefois, la façon dont s'opérera le remplacement pourrait en soi lui porter un coup fatal. Je ne le souhaite pas. C'est à vous de me conseiller sur le meilleur moyen de parvenir à mes fins en douceur, subtilement, sans heurts ni dommages pour le bien de l'Empire.

— Je ne le puis. Vous me prêtez des savoirs que je ne détiens pas. J'aimerais vous aider mais j'en suis incapable. »

Joranum se leva brusquement.

« Eh bien, vous connaissez mon dessein et ce que je désire de

vous. Réfléchissez-y. Je vous demande également de réfléchir à l'Empire. Vous pouvez estimer rester fidèle à Demerzel, ce spoliateur de millions de planètes de l'humanité. Prenez garde. Vous risquez ainsi d'ébranler les fondations mêmes de l'Empire. Je vous demande de m'aider au nom des quadrillions d'êtres humains qui habitent la Galaxie. Songez à l'Empire. »

Sa voix n'était plus qu'un murmure puissant et menaçant. Seldon se surprit presque à trembler.

« Je ne cesserai jamais de songer à l'Empire.

— C'est tout ce que je vous demande pour l'instant, répondit Joranum. Merci d'avoir consenti à me recevoir. »

Seldon le regarda s'en aller avec son compagnon, tandis que les portes du bureau coulissaient sans bruit et que les deux hommes sortaient à grands pas.

Il fronça les sourcils. Quelque chose le tracassait et il n'était pas sûr de savoir quoi.

7

Les yeux noirs de Namarti demeuraient fixés sur Joranum, assis comme lui dans leur bureau soigneusement blindé du secteur de Streeling. Ce n'était pas un quartier général luxueux ; jusqu'alors, ils étaient encore faibles à Streeling, mais ils ne tarderaient pas à se renforcer.

C'était étonnant de voir combien le mouvement prenait de l'ampleur. Parti de rien trois ans plus tôt, ses tentacules avaient envahi tous les secteurs de Trantor, avec une densité variable selon les endroits, bien sûr. Les Planètes extérieures restaient pour l'instant quasiment indemnes. Demerzel avait fait de laborieux efforts pour les satisfaire mais là résidait justement son erreur. C'était ici même, sur Trantor, que les rébellions étaient dangereuses. Ailleurs, on trouvait toujours moyen de les contrôler. Ici, Demerzel pouvait être renversé. Curieux qu'il ne s'en soit pas rendu compte. Joranum avait l'intime conviction que la réputation de Demerzel était surfaite, qu'il se dégonflerait comme une vulgaire baudruche le jour où quelqu'un oserait s'opposer à lui, et que l'Empereur n'hésiterait pas à le détruire si sa sécurité personnelle semblait menacée.

Jusqu'ici, en tout cas, toutes les prédictions de Joranum s'étaient réalisées. Il n'avait jamais dû céder une seule fois, sinon pour des affaires mineures, comme ce meeting récent à l'Université de Streeling, au cours duquel ce Seldon était venu mettre son grain de sel.

C'était peut-être la raison pour laquelle Joranum avait tenu à cette entrevue avec lui. Le plus petit coup sur les doigts n'était pas à négliger. Joranum jouissait d'un formidable sentiment d'infaillibilité et Namarti devait reconnaître que la perspective d'une succession ininterrompue de succès était le meilleur moyen d'en garantir la poursuite. D'ailleurs, plutôt que de risquer l'humiliation d'un échec, les gens rejoignaient le camp manifestement victorieux, même s'il ne correspondait pas à leurs opinions.

Mais l'entrevue avec ce Seldon avait-elle été un succès ou était-ce un autre coup sur les orteils à ajouter au premier ? Namarti avait peu apprécié d'être traîné là-bas pour lui faire d'humbles excuses, d'autant qu'il ne voyait pas en quoi cela avait amélioré les choses.

Joranum était donc assis, silencieux, visiblement perdu dans ses pensées ; il se mordillait le coin de l'ongle du pouce comme s'il voulait en tirer quelque nourriture mentale.

« Jo-Jo », dit Namarti, doucement. C'était l'une des rares personnes autorisées à l'appeler par le diminutif que la foule scandait sans cesse en public. Joranum se servait de son surnom, entre autres

moyens, pour exciter l'amour des foules, mais en revanche, il exigeait le respect de ses troupes en privé, à l'exception de ces amis intimes qui avaient été à ses côtés depuis le début.

« Jo-Jo », répéta Namarti.

Joranum leva les yeux.

« Oui, G.D., qu'y a-t-il ? »

Il semblait un peu à cran.

« Qu'allons-nous faire de ce Seldon, Jo-Jo ?

— Rien, pour l'instant. Il n'est pas exclu qu'il nous rejoigne.

— Pourquoi attendre ? On peut faire pression sur lui. Tirer quelques ficelles à l'Université et lui rendre la vie impossible.

— Non, non. Jusqu'ici, Demerzel nous a laissé le champ libre. L'imbécile est trop confiant. La dernière chose à faire pour nous, toutefois, serait de le contraindre à réagir avant que nous soyons entièrement prêts. Et une action trop brutale contre Seldon pourrait être le déclencheur. Je soupçonne Demerzel de lui attribuer une énorme importance.

— À cause de cette psychohistoire dont vous discutiez tous les deux ?

— Absolument.

— De quoi s'agit-il ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Peu de gens en ont entendu parler. C'est une méthode mathématique d'analyse de la société humaine qui permet de prédire l'avenir. »

Namarti fronça les sourcils et sentit son corps s'écarter légèrement de Joranum. Était-ce une plaisanterie ? Était-il censé rire ? Namarti n'avait jamais su quand ou pourquoi les gens escomptaient le voir rire. Il n'en éprouvait jamais le besoin.

« Prédire le futur ? Mais comment ?

— Ah ! Si je le savais, je n'aurais pas besoin de Seldon !

— Franchement, je n'y crois pas, Jo-Jo. Comment peut-on prédire l'avenir ? C'est de la voyance.

— Je sais, mais après que ce Seldon a dispersé ton petit meeting, j'ai fait enquêter sur lui. Une enquête détaillée. Il y a huit ans, il a débarqué sur Trantor et présenté à un congrès de mathématiques un article sur la psychohistoire, puis toute cette affaire est retombée. On n'en a plus entendu parler. Même par Seldon.

— Ça prouve bien qu'il n'y avait rien là-dessous.

— Bien au contraire, justement. Si la chose s'était doucement effacée, si on l'avait ridiculisée, j'aurais dit effectivement qu'il n'y avait rien là-dessous. Mais qu'elle disparaisse d'un coup, entièrement, signifie qu'on a décidé de mettre l'idée au congélateur. C'est peut-être pour ça que Demerzel n'a rien fait pour nous arrêter. Imagine qu'il ne soit pas guidé par un stupide excès de confiance mais par un

événement prédit par la psychohistoire dont il tirera parti le moment venu. S'il en est ainsi, nous pourrions échouer, à moins de récupérer la psychohistoire à notre profit.

— Seldon prétend qu'elle n'existe pas.

— Ne ferais-tu pas de même à sa place ?

— Je persiste à dire que nous devrions faire pression sur lui.

— Ce serait inutile, G.D. N'as-tu jamais entendu l'histoire de la Hache de Venn ?

— Non.

— Tu la connaîtrais si tu venais de Nishaya. C'est un célèbre récit folklorique chez nous. En bref, Venn était un bûcheron qui possédait une hache magique capable, d'un seul coup, d'abattre sans effort n'importe quel arbre. Sa valeur était inestimable mais il n'avait jamais fait le moindre effort pour la dissimuler ou la conserver – et pourtant, elle n'avait jamais été volée car personne ne pouvait la soulever ou la manier en dehors de Venn.

« Or, pour l'heure, personne ne peut manier la psychohistoire en dehors de Seldon. Si nous l'obligions à rallier notre camp contre sa volonté, nous ne pourrions jamais être sûrs de sa loyauté. Ne serait-il pas enclin à préconiser une ligne d'action apparemment en notre faveur mais tournée si habilement qu'un beau jour nous nous retrouverions détruits sans savoir comment ? Non, il faut qu'il nous rejoigne de son plein gré et collabore avec nous parce qu'il désire nous voir gagner.

— Mais comment peut-on le retourner ?

— Il y a son fils. Raych, je crois qu'il s'appelle. L'as-tu observé ?

— Pas spécialement.

— G.D., G.D., tu rates des tas de choses si tu n'observes pas tout. Ce garçon m'a écouté avec une admiration non dissimulée. Il était impressionné. Je l'ai bien vu. Si je sais déceler une chose, c'est bien l'effet que je produis sur les autres. Je sais quand j'ai ébranlé un esprit, quand je suis sur le point de convertir un de mes interlocuteurs. »

Joranum sourit. Ce n'était pas le sourire séducteur et faussement chaleureux de son image publique. C'était son sourire authentique, cette fois, un sourire froid, quelque part, et menaçant.

« Nous allons voir ce que nous pouvons faire de Raych, dit-il, et par son entremise, nous réussirons à atteindre Seldon. »

8

Raych regarda Hari Seldon après le départ des deux politiciens. Il se caressait la moustache, un geste qui lui était familier. Ici, dans le secteur de Streeling, certains hommes portaient une moustache peu glorieuse, à peine fournie de quelques poils tout fins de couleur indéterminée, même quand ils étaient bruns. La majorité des hommes n'en avaient pas et souffraient d'exhiber leur lèvre supérieure imberbe. Seldon, par exemple, et d'ailleurs c'était aussi bien. Avec sa couleur de cheveux, une moustache aurait été une mascarade.

Il observa Seldon de près, attendant qu'il émerge de ses pensées, puis estima qu'il ne pouvait attendre plus longtemps.

« Papa ! »

Seldon leva les yeux :

« Hein ? »

Il semblait quelque peu agacé d'être ainsi interrompu dans ses réflexions, estima Raych.

« Je ne crois pas qu'il ait été judicieux de recevoir ces deux types.

— Oh ? Et pourquoi cela ?

— Eh bien, le plus mince, je ne sais plus son nom, c'est précisément celui que vous avez interrompu sur l'Esplanade de l'Université. Il se peut qu'il n'ait pas apprécié.

— Mais il m'a présenté ses excuses.

— Guère sincères. Mais l'autre type, Joranum… je sens qu'il est dangereux. Qu'auriez-vous fait s'ils avaient été armés ?

— Quoi ? Ici, en plein domaine universitaire ? Dans mon bureau ? Bien sûr que non. Nous ne sommes pas à Billibotton. En outre, s'ils avaient tenté quoi que ce soit, j'aurais pu les maîtriser tous les deux. Sans problème.

— Je n'en sais rien, Papa. » Raych était dubitatif. » Vous commencez à vous faire…

— Surtout, ne dis plus rien, monstre d'ingratitude, coupa Seldon, le réprimandant d'un doigt levé. Je croirais entendre ta mère et sur ce thème, je ne l'ai que trop entendue. Non, je ne me fais pas vieux – ou en tout cas, pas à ce point. De plus, tu m'accompagnais et tu es presque aussi fin Esquiveur que moi. »

Raych fronça le nez.

« L'Esquive, c'est point bon. »

(Rien à faire. Raych s'entendit parler et il se rendit compte aussitôt que même après avoir quitté depuis plus de huit ans les bas-fonds de Dahl, il lui arrivait encore de retomber dans les travers de cet accent dahlite qui trahissaient ses origines prolétaires. Sans parler de sa petite taille qui lui donnait parfois l'impression d'être un enfant

retardé. Mais il avait sa moustache, et personne ne se risquait à le traiter de haut plus d'une fois.)

« Que comptez-vous faire avec Joranum ?

— Pour l'instant, rien.

— Bon alors, écoutez, Papa, j'ai vu Joranum deux ou trois fois sur TrantorVision. J'ai même quelques holocassettes de ses discours. Tout le monde parle de lui, j'ai donc cru utile d'écouter ce qu'il avait à dire. Et, voyez-vous, ce n'est pas si bête. L'homme ne me plaît pas et je n'ai aucune confiance en lui, mais ce qu'il dit n'est pas complètement idiot. Il réclame pour tous les secteurs l'égalité de droits et de chances ; il n'y a rien de mal à cela, n'est-ce pas ?

— Certes non. C'est un sentiment que partagent tous les peuples civilisés.

— Dans ce cas, pourquoi n'est-ce pas le cas chez nous ? L'Empereur partage-t-il cette opinion ? Et Demerzel ?

— L'Empereur et le Premier ministre ont la responsabilité d'un Empire. Ils ne peuvent pas concentrer tous leurs efforts sur la seule Trantor. Il est facile pour Joranum de parler d'égalité. Il n'a aucune responsabilité. S'il détenait le pouvoir, il aurait tôt fait de découvrir que les grandes idées se diluent complètement au sein d'un Empire qui compte vingt-cinq millions de planètes. Non seulement cela, mais il se verrait entravé à tout bout de champ par les secteurs eux-mêmes. Chacun d'eux revendique une bonne portion de cette égalité pour lui seul – mais pas trop d'égalité pour les autres. Dis-moi, Raych, estimes-tu qu'on devrait accorder à Joranum une chance de gouverner, rien que pour lui permettre de montrer ce qu'il sait faire ? »

Raych haussa les épaules.

« Je n'en sais rien. Je me pose la question… En revanche, s'il avait esquissé le moindre geste contre vous, je lui aurais sauté à la gorge avant même qu'il ait pu bouger d'un centimètre.

— Alors, c'est que ta loyauté à mon égard transcende ta fidélité à l'Empire.

— Bien sûr. Vous êtes mon Papa. »

Seldon considéra Raych avec affection, mais sous ce regard, il y avait une trace d'incertitude. Jusqu'où pouvait aller l'influence presque hypnotique de Joranum ?

9

Hari Seldon se cala dans son fauteuil. Le dossier vertical bascula pour lui permettre d'adopter une position semi-inclinée. Il avait croisé les doigts derrière sa nuque et son regard se perdait dans le vide. Sa respiration était presque imperceptible.

Dors Venabili était à l'autre bout de la pièce ; sa visionneuse était éteinte, les microfilms, rangés dans leur boîte. Elle sortait d'une intense période d'étude qui l'avait amenée à réviser son jugement sur l'Incident de Florina, au tout début de l'histoire de Trantor, et elle appréciait ces quelques instants de repos qui lui permettaient de réfléchir aux problèmes de Seldon.

Il devait encore s'agir de sa psychohistoire. Sans doute allait-elle l'accaparer jusqu'à la fin de ses jours. Il consacrerait sa vie à traquer les moindres pistes de cette technique semi-chaotique, laissant inachevée une œuvre qu'il serait forcé de transmettre à d'autres (dont Amaryl, si entre-temps le jeune homme ne s'était lui aussi épuisé à la tâche), ce qui ne manquerait pas de lui briser le cœur.

En attendant, la psychohistoire était sa raison de vivre. Il vivrait tant que cette question l'occuperait, le plus longtemps possible – et Dors en était ravie. Un jour, elle le perdrait, elle le savait, et elle s'aperçut que cette idée l'emplissait de chagrin. Elle ne l'aurait pas cru au début, quand sa tâche se limitait à le protéger pour sauvegarder ce qu'il savait.

À quel moment sa mission était-elle devenue une exigence personnelle ? Comment pouvait-elle ressentir un tel besoin personnel ? Qu'y avait-il chez cet homme pour la rendre si mal à l'aise dès qu'elle ne l'avait plus sous les yeux, même quand elle savait qu'il ne risquait rien et donc que les conditionnements profondément inscrits en elle n'avaient pas lieu de s'exercer ? D'après ses instructions, la sécurité de Seldon devait être son seul et unique souci. Comment le reste pouvait-il interférer ?

Elle s'en était ouverte à Demerzel, il y avait bien longtemps déjà, dès lors que ce sentiment était devenu indiscutable.

Il l'avait alors considérée gravement avant de répondre : « Vous êtes complexe, Dors, et il n'y a pas de réponses simples. J'ai connu dans ma vie plusieurs individus dont la présence enrichissait ma réflexion, accentuait mon plaisir à réagir. J'ai essayé d'évaluer dans quelle mesure mes réactions étaient facilitées en leur présence, ou au contraire entravées après leur disparition, afin de voir si, en définitive, le bilan était positif ou négatif. Or, le processus m'a permis de découvrir une chose : l'agrément de leur compagnie surpassait le regret de leur disparition. Dans l'ensemble, il est toujours préférable

de vivre ce qu'on vit sur le moment plutôt que de n'avoir rien vécu du tout. »

Elle songea : « Un jour, Hari laissera un vide et chaque jour, cet instant se rapproche. Je ne dois pas y penser. »

C'est pour se défaire de cette idée qu'elle finit par interrompre son époux :

« À quoi songes-tu, Hari ?

— Hein ? »

Il parut recouvrer ses esprits après un visible effort. « Toujours à la psychohistoire, je parie. J'imagine que tu as trouvé une nouvelle voie sans issue.

— Eh bien, à vrai dire, je n'y pensais pas du tout. » Il rit soudain. « Veux-tu savoir à quoi je pensais ? Aux cheveux !

— Aux cheveux ? Lesquels ?

— Pour l'instant, aux tiens. »

Il la regarda affectueusement.

« Ils ne sont pas bien coiffés ? Devrais-je les teindre d'une autre couleur ? Ou peut-être qu'après toutes ces années, il serait normal qu'ils tirent sur le gris.

— Allons donc ! Qui te demande d'avoir des cheveux gris ?

Mais cela m'a fait penser à d'autres choses. À Nishaya, par exemple.

— Nishaya ? C'est quoi, ça ?

— Elle n'a jamais fait partie du royaume préimpérial de Trantor, je ne suis donc pas surpris que tu n'en aies jamais entendu parler. C'est un monde, une petite planète. Isolée. Sans importance. Négligée. Le peu que j'en connais vient de ce que j'ai pris la peine de consulter les archives. Bien peu de planètes sur un total de vingt-cinq millions peuvent réellement se distinguer de manière notable, mais je doute qu'il en existe de plus insignifiantes que Nishaya. Ce qui est en soi fort significatif, vois-tu. »

Dors écarta sa documentation :

« Quel est ce nouveau penchant pour le paradoxe, alors que tu m'as toujours dit l'avoir en horreur ? En quoi l'insignifiant est-il significatif ?

— Oh, je n'ai rien contre les paradoxes quand je les commets moi-même. Vois-tu, Joranum est originaire de Nishaya.

— Ah. C'est Joranum qui te préoccupe.

— Oui. J'ai visionné quelques-uns de ses discours, sur l'insistance de Raych. Ils n'ont guère de sens, mais l'effet général est presque hypnotique. Raych reconnaît être fort impressionné par le personnage.

— J'imagine que n'importe quel Dahlite ne peut que l'être, Hari. Entendre Joranum revendiquer constamment l'égalité pour tous les secteurs touche forcément au cœur les puisatiers opprimés. Tu te

souviens de notre séjour à Dahl ?

— Je m'en souviens fort bien, et je ne le reproche pas à ce pauvre garçon. Non, ce qui me tracasse, c'est que Joranum soit originaire de Nishaya. »

Dors haussa les épaules.

« Il faut bien qu'il soit originaire de quelque part et, inversement, Nishaya, comme n'importe quelle autre planète, doit parfois envoyer ses habitants à l'extérieur, y compris sur Trantor.

— Certes, mais, comme je te l'ai dit, j'ai pris la peine de faire des recherches sur Nishaya. J'ai même réussi à établir un contact hyperspatial avec un fonctionnaire subalterne – ce qui a coûté une somme considérable de crédits que je ne peux, en conscience, laisser à la charge du département.

— As-tu au moins trouvé quelque chose qui justifie cette dépense ?

— Je crois. Tu sais que Joranum aime à conter des anecdotes pour étayer ses arguments, des légendes folkloriques de sa planète natale, Nishaya. Cela lui est bien utile, ici, sur Trantor, car cela lui donne les apparences d'un homme du peuple, empreint d'une philosophie marquée au coin du bon sens. Ces contes émaillent littéralement ses discours. Ils lui permettent de se faire passer pour un homme issu d'une petite planète, élevé dans une ferme isolée, cernée par un écosystème indompté. Les gens adorent ça, surtout les Trantoriens qui, par ailleurs, aimeraient mieux mourir que se retrouver piégés quelque part au milieu d'un écosystème indompté, mais qui n'en rêvent pas moins d'une telle aventure.

— Et qu'en est-il au juste ?

— Eh bien, le plus étrange, c'est qu'aucun de ces récits n'était familier à la personne à qui j'ai parlé à Nishaya.

— Cela n'est pas significatif, Hari. Ce monde a beau être petit, c'est quand même un monde. Ce qui est courant dans la région natale de Joranum peut ne pas l'être dans le secteur de ton fonctionnaire.

— Non, non. Le folklore, sous une forme ou une autre, a généralement une extension planétaire. Mais cela mis à part, j'ai eu de considérables difficultés à comprendre le bonhomme. Il parlait le galactique classique avec un très fort accent. J'ai pu m'adresser à quelques-uns de ses compatriotes, histoire de vérifier, et tous avaient le même accent.

— Et alors ?

— Alors, Joranum ne l'a pas. Il parle un excellent trantorien. Bien meilleur que le mien, même. Par exemple, j'accentue les « r » à l'héliconienne. Pas lui. D'après les archives, il a débarqué sur Trantor à l'âge de dix-neuf ans. Il est tout bonnement impossible, selon moi, de passer les dix-neuf premières années de sa vie à parler cette version

barbare du galactique classique que manient les Nishayens, puis de la perdre une fois arrivé sur Trantor. Quel que soit le temps qu'il a passé ici, il aurait dû garder une trace au moins de son accent natal. Regarde Raych et sa façon de retomber parfois dans ses tournures dahlites.

— Et que déduis-tu de tout cela ?

— Ce que j'en déduis – après toute une soirée planté dans ce fauteuil, à déduire comme une machine déductive –, c'est que Joranum ne vient absolument pas de Nishaya. En fait, je crois qu'il a choisi Nishaya comme monde prétendument natal tout simplement parce que la planète est si arriérée, si perdue, que personne n'aurait l'idée d'aller y vérifier ses dires. Il a dû s'astreindre à une recherche informatique poussée pour dénicher la planète le moins susceptible de lui faire courir le risque d'être pris en flagrant délit de mensonge.

— Mais c'est ridicule, Hari. Pourquoi ferait-il semblant d'être natif d'un monde d'où il ne vient pas ? Songe à la quantité de documents à falsifier.

— Et c'est précisément ce qu'il a dû faire. Il a sans doute suffisamment de partisans dans la fonction publique pour rendre la chose possible. Il est probable que personne avant lui n'ait déployé de tels efforts en matière de révisionnisme et tous ses disciples sont trop fanatiques pour en parler.

— Mais la question reste : pourquoi ?

— Je soupçonne Joranum de ne pas vouloir que l'on connaisse ses origines réelles.

— Pourquoi ? Tous les mondes de l'Empire sont égaux, tant par les lois que par les usages.

— Ça, je n'en sais rien. Ces belles théories me paraissent quelque peu détachées de la réalité.

— Alors, d'où vient-il donc ? En as-tu la moindre idée ?

— Oui. C'est ce qui nous ramène à cette histoire de cheveux.

— À savoir ?

— Quand j'étais en face de Joranum au bureau, je le dévisageais avec un malaise croissant, sans arriver à déterminer la raison de ce malaise. Puis finalement, j'ai réalisé que c'étaient ses cheveux qui me mettaient mal à l'aise. Ils avaient quelque chose de particulier, une vigueur, un éclat… Oui, une perfection que je n'avais encore jamais vue. Et soudain, j'ai compris. Ses cheveux sont artificiels et soigneusement implantés sur un crâne qui aurait dû être vierge de pareils ornements.

— Qui aurait dû ? » Dors plissa les paupières. Il était évident qu'elle avait compris à son tour. « Est-ce que tu veux dire…

— Oui, c'est ce que je veux dire. Il est originaire de ce secteur archaïque de Trantor, marqué par la mythologie, tourné vers le passé,


le secteur de Mycogène. Voilà ce qu’il cherche tant à dissimuler. »

10

Dors Venabili réfléchit froidement à la question. C'était son unique mode de pensée : froidement. Les brûlants éclairs d'émotion, très peu pour elle.

Elle ferma les yeux pour se concentrer. Cela faisait huit ans qu'elle et Hari avaient visité Mycogène, et leur séjour avait été bref. Il n'y avait pas grand-chose à y admirer, hormis la cuisine.

Les images jaillirent. La société machiste, rude, puritaine, tournée vers le passé ; l'épilation totale, un processus douloureux délibérément subi pour se différencier des autres afin de « savoir qui est qui » ; leurs légendes ; leurs souvenirs (ou leurs rêves) d'un temps où ils dirigeaient la Galaxie, quand leur vie était plus longue, quand les robots existaient.

Dors rouvrit les yeux :

« Mais pourquoi, Hari ?

— Pourquoi quoi, chérie ?

— Pour quelle raison ferait-il semblant de ne pas être natif de Mycogène ? »

Elle doutait qu'il ait des souvenirs plus détaillés qu'elle sur ce secteur ; en fait, elle savait qu'il n'en était rien, mais il avait l'esprit plus aiguisé que le sien – différent, en tout cas. Alors qu'elle était seulement capable de tirer les inférences évidentes de ses souvenirs à la manière d'une déduction mathématique, l'esprit de son époux faisait des bonds imprévisibles. Seldon se plaisait à répéter que l'intuition était le domaine réservé de son assistant, Yugo Amaryl, mais Dors n'était pas dupe de ces affirmations. Seldon aimait jouer les mathématiciens détachés qui contemplaient le monde avec un émerveillement perpétuel, mais de cela non plus, elle n'était pas dupe.

« Pourquoi devrait-il faire semblant de ne pas être natif de Mycogène ? » répéta-t-elle à son mari, toujours assis, les yeux noyés dans cette espèce de regard intérieur que Dors associait toujours à ses tentatives de déterminer la quintessence des concepts de la psychohistoire.

Enfin, Seldon parla :

« C'est une société rude, une société bornée. Or, il y en a toujours pour critiquer cette manière de dicter chaque acte, chaque pensée. Quand ils découvrent qu'ils ne pourront jamais se soumettre entièrement au harnais, ils aspirent aux libertés plus vastes disponibles dans le monde extérieur, ouvert sur le siècle. C'est compréhensible.

— Alors, ils se font pousser une toison artificielle ?

— Pas toujours. Le Dissident moyen – c'est ainsi que les Mycogéniens baptisent leurs déserteurs, et ils les méprisent, bien

évidemment – porte une perruque. C'est plus simple, mais beaucoup moins efficace. Les Dissidents vraiment sérieux se font implanter de faux cheveux, m'a-t-on dit. Le processus est délicat et coûteux mais le résultat est presque indétectable. Je ne l'avais encore jamais rencontré, même si j'en avais entendu parler. J'ai passé des années à étudier l'ensemble des huit cents secteurs de Trantor pour essayer d'établir les règles fondamentales, les bases mathématiques de la psychohistoire. J'ai malheureusement bien peu de résultats concrets à montrer, mais cela m'a permis d'apprendre certaines choses.

— Mais enfin pourquoi les Dissidents doivent-ils dissimuler leurs origines mycogéniennes ? Ils ne sont pas persécutés, que je sache.

— Non, ils ne le sont pas. En fait, on ne peut même pas dire que les Mycogéniens soient jugés inférieurs. C'est bien pire que cela. Ils ne sont pas pris au sérieux. Ils sont intelligents – nul n'en disconvient –, bien élevés, très dignes, cultivés, excellents cuisiniers et presque effrayants dans leur capacité à maintenir la prospérité de leur secteur. Mais personne ne les prend au sérieux. Leurs croyances frappent par leur côté ridicule, risible, incroyablement stupide. Et cela touche même les Dissidents mycogéniens. Une tentative de prise de pouvoir par un Mycogénien se verrait brisée… par des éclats de rire. Être redouté n'est rien. On peut aussi vivre en étant détesté. Mais être la risée de tous… voilà qui est fatal. Joranum veut être Premier ministre, donc il faut qu'il ait des cheveux et, par mesure de sécurité, il doit se présenter comme étant originaire de quelque obscure planète aussi éloignée de Mycogène qu'il est possible.

— Il y a quand même des gens naturellement chauves.

— Jamais imberbes au point où se contraignent à l'être les Mycogéniens. Sur les Planètes extérieures, cela n'aurait guère d'importance. Mais Mycogène est un murmure lointain pour les Planètes extérieures. Les Mycogéniens tiennent tellement à rester entre eux qu'à vrai dire rares sont ceux qui ont déjà quitté Trantor. Ici, toutefois, c'est différent. Il y a certes des chauves, mais ils ont en général une couronne de cheveux qui les différencie des Mycogéniens, à moins qu'ils ne se fassent pousser la moustache ou la barbe. Les exceptions qui sont totalement imberbes, en général à la suite d'une maladie, n'ont pas de chance. J'imagine qu'ils sont obligés de se balader avec un certificat médical attestant qu'ils ne sont pas mycogéniens. »

Dors fronça légèrement les sourcils.

« Cela nous avance-t-il en quoi que ce soit ?

— Je n'en suis pas sûr.

— Et si tu laissais courir le bruit qu'il est mycogénien ?

— Je ne suis pas certain que cela soit si facile. Il a dû soigneusement brouiller les pistes et même si c'était faisable…

— Oui ? »

Seldon haussa les épaules.

« Je n’ai pas envie de favoriser le fanatisme. La situation sociale sur Trantor est déjà suffisamment dégradée sans que l’on coure le risque de libérer des passions que ni moi ni personne ne pourrait ensuite maîtriser. Si je suis contraint de lever l’affaire de Mycogène, ce sera vraiment en dernier ressort.

— Alors, tu cherches le minimalisme, toi aussi.

— Bien sûr.

— Et que comptes-tu donc faire ?

— J’ai pris rendez-vous avec Demerzel. Il saura peut-être quoi faire, lui. »

Dors le tança du regard.

« Hari, es-tu en train de tomber dans le piège qui consiste à compter sur Demerzel pour résoudre tous les problèmes à ta place ?

— Non, mais peut-être résoudra-t-il celui-ci.

— Et sinon ?

— Sinon, il faudra que j’imagine autre chose.

— Par exemple ? »

Une expression douloureuse traversa le regard de Seldon. « Dors, je n’en sais rien. Ne compte pas non plus sur moi pour résoudre tous les problèmes. »

11

Eto Demerzel n'était pas facile à rencontrer, sauf quand on était l'Empereur Cléon. Différentes raisons l'incitaient à rester dans l'ombre, la première étant que son aspect extérieur ne changeait pas malgré les ans.

Hari Seldon ne l'avait pas vu depuis plusieurs années et il n'avait pas eu de véritable entretien privé avec lui depuis les tout débuts de son séjour sur Trantor.

Compte tenu de l'aspect troublant de sa rencontre récente avec Laskin Joranum, Seldon jugea, en accord avec Demerzel, qu'il valait mieux ne pas ébruiter leur relation. Une visite de Hari Seldon aux bureaux du Premier ministre au Palais impérial ne passerait pas inaperçue, aussi, pour des raisons de sécurité, avaient-ils décidé de se retrouver dans une suite discrète quoique luxueuse de l'Hôtel du Bord du Dôme, juste à la lisière de l'enclave impériale.

Voir le Premier ministre rappela douloureusement à Seldon que le temps passe. Le seul fait que Demerzel n'ait absolument pas changé ne fit que raviver la douleur. Son visage avait les mêmes traits réguliers et affirmés. Il était toujours aussi grand et bien bâti, avec ces mêmes cheveux bruns marqués d'une touche de blond. Sans être beau, il était d'une distinction grave. Il évoquait l'image idéale d'un Premier ministre de l'Empire, complètement différent de tous ses prédécesseurs à ce poste dans l'histoire. C'était son aspect, estima Seldon, qui lui procurait la moitié de son pouvoir sur l'Empereur et par conséquent, sur la Cour impériale, et par conséquent enfin, sur l'ensemble de l'Empire.

Demerzel s'avança vers lui, un doux sourire se dessinait sur ses lèvres sans altérer en rien la gravité de son maintien.

« Hari, dit-il, c'est un plaisir de vous voir. J'avais un peu peur que vous ne changiez d'avis et n'annuliez le rendez-vous.

— C'était surtout moi qui avais peur que vous l'annuliez, Premier ministre.

— Eto… si vous redoutez d'utiliser mon vrai nom.

— Je serais incapable de le prononcer. Vous le savez bien.

— Mais si. Dites-le. J'aimerais bien l'entendre. »

Seldon hésita, comme s'il ne pouvait croire que ses lèvres arriveraient à articuler les mots, ses cordes vocales les faire résonner.

« Daneel, dit-il enfin.

— R. Daneel Olivaw, dit Demerzel. Oui. Vous allez dîner avec moi, Hari. Si je dîne avec vous, je n'aurai pas à manger, ce qui sera un soulagement.

— Avec joie, même si manger seul n'est pas mon idéal de la

convivialité. Sûrement qu'une bouchée ou deux…

— Pour vous faire plaisir…

— Malgré tout, je ne peux m'empêcher de penser qu'il est risqué de passer trop de temps ensemble.

— Soyez sans crainte. Ordre de l'Empereur. Sa Majesté Impériale me l'a demandé.

— Pourquoi, Daneel ?

— Dans deux ans, le Congrès décennal se réunit de nouveau. Vous avez l'air surpris. L'aviez-vous oublié ?

— Pas vraiment. Je n'y avais pas songé, c'est tout.

— Ne deviez-vous pas y assister ? Vous y avez fait sensation, la dernière fois.

— Oui, avec ma psychohistoire. Vous l'avez dit.

— Vous aviez attiré l'attention de l'Empereur. Jamais aucun autre mathématicien n'y était parvenu.

— C'est vous qui avez été attiré au début, pas l'Empereur. Par la suite, j'ai dû fuir et me tenir à l'écart de la curiosité impériale jusqu'au moment où j'ai cru pouvoir vous informer que mes recherches en psychohistoire commençaient à prendre tournure, après quoi vous m'avez permis de rester dans une prudente obscurité.

— Être à la tête d'un prestigieux département de mathématiques, ce n'est pas précisément de l'obscurité.

— Mais si, car cela dissimule mes travaux sur la psychohistoire.

— Ah, le repas arrive. Parlons d'autre chose, comme il convient entre amis. Comment se porte Dors ?

— À merveille. Une véritable épouse. Elle m'étouffe tant elle s'inquiète pour ma sécurité.

— C'est sa mission.

— Elle ne se prive pas de me le répéter. Sérieusement, Daneel, je ne saurais jamais trop vous remercier de nous avoir réunis.

— Merci, Hari mais, pour être sincère, je ne vous prévoyais pas un avenir conjugal heureux, surtout pas pour Dors…

— Merci tout de même pour le cadeau, même si les suites n'ont pas tout à fait répondu à vos attentes.

— J'en suis ravi mais c'est un cadeau, vous le découvrirez, susceptible d'avoir des conséquences discutables – comme mon amitié. »

À cela, Seldon ne sut que répondre, aussi, sur un signe de Demerzel, se tourna-t-il vers son assiette.

Au bout d'un moment, il hocha la tête en considérant le morceau de poisson planté sur sa fourchette et remarqua :

« Je ne reconnais pas vraiment l'organisme, mais c'est de la cuisine mycogénienne.

— Oui, tout à fait. Je sais que vous l'appréciez.

— C'est bien la seule chose qui justifie l'existence des Mycogéniens. La seule. Mais ils revêtent pour vous un attrait particulier. Je ne dois pas l'oublier.

— Cet attrait s'est dissipé. Leurs ancêtres fort lointains habitaient sur la planète Aurora. Ils vivaient jusqu'à trois cents ans et plus, et ils étaient les seigneurs des cinquante mondes de la Galaxie. C'est un Aurorain qui m'a conçu et fabriqué. Je ne l'oublie pas ; je m'en souviens avec plus de précision et moins de distorsions que leurs descendants mycogéniens. Mais ensuite, il y a bien, bien longtemps, je les ai quittés. J'ai fait mon choix quant à ce qui devait être le bien de l'humanité et je m'y suis conformé de mon mieux depuis ce temps reculé.

— Nous ne risquons pas d'être écoutés ? intervint Seldon, soudain inquiet. »

Demerzel parut amusé.

« Si vous n'y pensez que maintenant, c'est un peu tard. Mais ne craignez rien, j'ai pris toutes les précautions nécessaires. J'ajoute que rares sont les yeux à vous avoir suivi jusqu'ici. Il n'y en aura pas plus à votre départ. Et ceux qui vous verront ne seront pas surpris. Tout le monde sait que je suis un mathématicien amateur aux grandes prétentions mais aux capacités limitées. C'est un motif d'amusement à la Cour pour ceux qui ne sont pas tout à fait mes amis et personne ici ne s'étonnera de me voir travailler sur les bases du prochain Congrès décennal. C'est au sujet de celui-ci que je désire vous consulter.

— J'ignore si je puis vous être utile. Je ne vois qu'un seul thème à aborder au Congrès – et il m'est impossible d'en parler. Si même j'y participe, ce ne pourra être qu'en auditeur. Je n'ai aucune intention de présenter la moindre contribution.

— Je comprends. Malgré tout, si vous voulez apprendre quelque chose de curieux, eh bien, Sa Majesté Impériale se souvient de vous.

— Parce que vous lui avez rafraîchi la mémoire, je suppose.

— Non, je n'ai fait aucun effort en ce sens. Malgré tout, il arrive encore que Sa Majesté Impériale me surprenne. Il est au courant de la tenue prochaine du Congrès et se souvient de votre intervention lors du précédent. Il reste intéressé par la psychohistoire et cela peut aller plus loin, je dois vous prévenir. Il n'est pas totalement irréaliste qu'il demande à vous voir. La Cour y verra sans aucun doute un honneur insigne – recevoir la reconnaissance impériale deux fois dans sa vie.

— Vous plaisantez ! Quel serait l'intérêt d'une visite de ma part ?

— En tout cas, si vous êtes convoqué en audience, vous pourrez difficilement refuser. Mais au fait, comment vont vos jeunes protégés, Yugo et Raych ?

— Vous devez le savoir. J'imagine que vous me surveillez de près.

— Certes. Nous veillons à votre sécurité mais sans vous surveiller

dans tous les aspects de votre vie. J'ai peur d'être trop pris par mes obligations et je n'ai pas le don de double vue.

— Dors ne vous rend-elle pas de comptes ?

— Elle le ferait en cas d'urgence. Exclusivement. Elle est réticente à jouer le rôle d'espionne pour des détails mineurs. »

De nouveau ce petit sourire. Seldon grommela.

« Mes garçons se débrouillent très bien. Yugo est de plus en plus difficile à tenir. Il est meilleur psychohistorien que moi et je crois qu'il a l'impression que je le retiens. Quant à Raych, c'est un adorable vaurien, comme toujours. Il m'avait déjà séduit alors que ce n'était qu'un horrible garnement, et le plus surprenant, c'est qu'il a également séduit Dors. Je crois honnêtement, Daneel, que si Dors se lassait de moi et voulait me quitter, elle resterait quand même, par amour pour Raych. »

Demerzel hocha la tête et Seldon poursuivit, sombrement.

« Si Rachelle de Kan ne l'avait pas trouvé adorable, je ne serais pas ici aujourd'hui. J'aurais été abattu… » Il se dandina, mal à l'aise. « Je déteste remuer ces souvenirs, Daneel. Ce fut un événement purement accidentel et imprévisible. Comment la psychohistoire aurait-elle pu être d'un quelconque secours ?

— Ne m'avez-vous pas dit que, dans le meilleur des cas, la psychohistoire ne peut produire que des probabilités, et encore, en se servant de grands nombres, en aucun cas des individus ?

— Mais si l'individu se révèle crucial…

— Aucun individu n'est jamais vraiment crucial. Pas même moi… pas même vous.

— Peut-être avez-vous raison. Il me semble que, quelle que soit ma façon d'aborder ces hypothèses, je persiste à m'estimer crucial, avec une sorte d'égotisme surnaturel qui transcende toute logique. Et vous êtes crucial vous aussi, c'est précisément ce qui motive ma venue ici, pour en discuter le plus franchement possible. Il faut que je sache.

— Quoi au juste ? »

Les reliefs du repas avaient été débarrassés par un employé et l'éclairage de la pièce décrut légèrement ; c'était comme si les murs s'étaient refermés sur eux, accentuant l'impression d'intimité.

« Joranum… » commença Seldon.

Il n'en dit pas plus, comme s'il sentait que ce nom seul était une explication suffisante.

« Ah, oui.

— Vous avez entendu parler de lui ?

— Bien sûr. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Eh bien, je veux en savoir plus, moi aussi.

— Que voulez-vous savoir ?

— Allons, Daneel, ne jouez pas avec moi. Est-il dangereux ?

— Bien sûr qu'il est dangereux. En doutez-vous ?
— Je veux dire, pour vous, à votre poste de Premier ministre ?
— C'est précisément là qu'il est dangereux.
— Et vous le laissez faire ? »
Demerzel se pencha, posant le coude gauche sur la table.
« Il y a des événements qui se passent de ma permission pour survenir, Hari. Considérons la chose avec philosophie. Sa Majesté Impériale, Cléon, Premier du nom, est sur le trône depuis maintenant dix-huit ans et au cours de cette période, j'ai été successivement son chef d'état-major, puis son Premier ministre, après avoir servi à des postes à peine moins importants durant les dernières années du règne de son père. Cela fait une longue période et les Premiers ministres demeurent rarement aussi longtemps en fonction.
— Vous n'êtes pas un Premier ministre comme les autres, Daneel, et vous le savez fort bien. Vous devez absolument rester au pouvoir tant que se poursuivront les recherches sur la psychohistoire. Ne souriez pas. C'est la vérité. Lors de notre première rencontre, il y a huit ans, vous m'avez dit que l'Empire était proche du déclin et de la décadence. Avez-vous changé d'avis ?
— Non, bien sûr que non.
— En fait, le déclin est encore plus marqué aujourd'hui, n'est-ce pas ?
— Tout à fait, malgré tous mes efforts pour l'empêcher.
— Sans vous, qu'arriverait-il ? Joranum s'emploie à dresser l'Empire contre vous.
— Trantor, Hari, Trantor. Les Planètes extérieures sont solides et plutôt satisfaites de mon action jusqu'ici, malgré une économie déclinante et un commerce qui s'étiole.
— Mais c'est à Trantor que se passent les choses importantes. Trantor – la Planète impériale où nous vivons, la capitale de l'Empire, son cœur, son centre administratif –, Trantor a les moyens de vous renverser. Vous ne pouvez conserver votre poste si Trantor dit non.
— En effet.
— Et si vous partez, qui s'occupera des Planètes extérieures et qu'est-ce qui empêchera le déclin de se précipiter et l'Empire de sombrer rapidement dans l'anarchie ?
— C'est une éventualité, sans aucun doute.
— Donc, vous devez y parer. Yugo est convaincu que vous courez un danger mortel et que vous ne pourrez pas conserver votre poste. C'est ce que lui dicte son intuition. Dors dit la même chose et l'explique d'après les Trois Lois de la… de la…
— De la Robotique, souffla Demerzel.
— Le jeune Raych semble attiré par les doctrines de Joranum. Il est d'origine dahlite, voyez-vous. Quant à moi… je suis dans

l'incertitude, c'est sans doute pour ça que je suis venu chercher du réconfort auprès de vous. Dites-moi que vous avez la situation bien en main.

— Je le ferais si c'était vrai. Mais je n'ai aucun réconfort à vous offrir. Je suis bel et bien en danger.

— Et vous ne faites rien ?

— Non. Je fais bien des efforts pour endiguer le mécontentement et atténuer la portée du message de Joranum. Si je m'en étais abstenu, je ne serais peut-être déjà plus en fonction. Mais cela n'est pas suffisant. »

Seldon hésita. Finalement, il avoua :

« Je crois que Joranum est en réalité un Mycogénien.

— Est-ce possible ?

— C'est en tout cas mon opinion. J'ai cru pouvoir m'en servir contre lui mais j'hésite à libérer les forces du sectarisme.

— Vous êtes sage d'hésiter. Il y a tant de choses que l'on pourrait faire au risque d'entraîner des effets secondaires indésirables. Voyez-vous, Hari, je ne redouterais pas de perdre mon poste si l'on trouvait un successeur qui appliquerait les principes que j'ai mis en œuvre pour ralentir le plus possible le déclin. D'un autre côté, si c'était Joranum qui devait me succéder, alors, selon moi, l'issue serait fatale.

— Dans ce cas, tous les moyens seront bons pour l'en empêcher.

— Pas entièrement. L'Empire peut sombrer dans l'anarchie même si Joranum est détruit et que je reste en place. Je dois donc m'abstenir de faire quoi que ce soit qui détruise Joranum et me permettrait de rester, même si cette action favorise la chute de l'Empire. Je n'ai pas encore trouvé la solution qui à coup sûr détruirait Joranum et tout aussi sûrement éviterait l'anarchie.

— Le minimalisme, murmura Seldon.

— Pardon ?

— Dors expliquait que vous étiez tenu par le minimalisme.

— C'est bien le cas.

— Ma visite est un échec, Daneel.

— Vous voulez dire que vous êtes venu chercher un réconfort que vous n'avez pas trouvé.

— J'en ai peur.

— J'ai souhaité vous voir parce que je cherche moi aussi un réconfort.

— Auprès de moi ?

— Dans la psychohistoire, qui devrait nous indiquer cette voie vers la sécurité que je suis incapable de déterminer. »

Seldon poussa un gros soupir.

« Daneel, la psychohistoire n'en est pas encore arrivée à ce stade. »

Le Premier ministre le considéra avec gravité.

« Vous avez eu huit ans, Hari.

— Ce pourrait être huit années ou huit siècles que nous n'en serions pas plus avancés. C'est un problème insoluble.

— Je n'escomptais pas une technique parfaitement au point, mais une esquisse, un squelette, un principe quelconque qui me servirait de guide. Imparfait, peut-être, mais ce serait toujours mieux que d'agir en ne comptant que sur son flair.

— Je n'en sais pas plus qu'il y a huit ans, confessa Seldon, lugubre. Voilà à quoi cela se résume : vous devez rester au pouvoir et Joranum doit être détruit de sorte que la stabilité de l'Empire soit maintenue le plus longtemps possible afin de me laisser une chance de mettre au point la psychohistoire. Mais on ne pourra y parvenir que si j'ai d'abord mis au point la psychohistoire. C'est cela ?

— On dirait bien, Hari.

— Alors nous tournons vainement en rond et l'Empire court à sa perte.

— À moins qu'il ne se produise un événement inattendu. Un événement que vous provoqueriez.

— Moi ? Daneel, comment y parviendrais-je sans la psychohistoire ?

— Je n'en sais rien, Hari. »

Seldon se leva pour partir, empli de désespoir.

12

Plusieurs jours durant, Hari Seldon négligea ses devoirs universitaires pour utiliser son ordinateur comme banque de données d'actualité.

Il n'y avait pas beaucoup de machines capables de gérer la masse d'informations quotidiennes en provenance de vingt-cinq millions de planètes. Il y en avait plusieurs au quartier général de l'Empire, où elles étaient d'une absolue nécessité. Certaines capitales des planètes les plus importantes en disposaient également, même si la majorité se contentait d'une liaison par hyper-faisceau avec l'Agence Centrale d'Informations de Trantor.

Un ordinateur de la taille de celui du Département de Mathématiques pouvait, s'il était suffisamment évolué, être modifié en terminal d'agence indépendant et c'est ce que Seldon s'était empressé de faire avec sa machine. Après tout, c'était nécessaire à ses travaux de psychohistoire, même s'il avait pris soin de justifier les capacités supplémentaires de l'ordinateur par d'autres raisons tout à fait plausibles.

Dans l'idéal, l'ordinateur devait signaler tout événement sortant de l'ordinaire sur n'importe quelle planète de l'Empire. Un signal discret et codé apparaîtrait alors et Seldon pourrait sans mal en retrouver la source. Un tel voyant s'allumait rarement car le caractère « sortant de l'ordinaire » avait été défini de manière extrêmement limitative et ne concernait que des bouleversements rares et de grande ampleur.

En l'absence d'un tel signal, il fallait se contenter de sonder au hasard parmi ces divers mondes – non pas dans l'ensemble des vingt-cinq millions, bien entendu, mais en en sélectionnant quelques douzaines. Tâche déprimante et même débilitante, car aucune planète n'était épargnée par sa catastrophe quotidienne relativement mineure. Une éruption volcanique ici, une inondation là, une crise économique ailleurs, sans oublier, bien sûr, les émeutes. Il ne s'était pas passé de jour au cours du dernier millénaire sans que n'éclate une émeute pour telle ou telle raison sur chacune des cent et quelques planètes sélectionnées.

Naturellement, il ne fallait pas en tenir compte. On pouvait difficilement attacher plus d'importance aux émeutes qu'aux éruptions volcaniques quand l'un et l'autre événements étaient des constantes sur des planètes habitées. En revanche, si un beau jour aucune émeute n'était signalée nulle part il faudrait peut-être y voir le signe annonciateur d'une situation assez inhabituelle pour susciter les plus vives inquiétudes.

L'inquiétude, voilà un sentiment que ne pouvait se permettre Seldon. Les Planètes extérieures, avec tous leurs désordres et leurs infortunes, lui faisaient penser à un grand océan par une journée paisible, agité par une houle douce et quelques vagues mineures, sans plus. Il ne trouva nulle trace d'un bouleversement significatif qui trahirait un déclin au cours des huit et même des quatre-vingts dernières années. Pourtant, Demerzel (en son absence, Seldon était incapable de l'appeler Daneel) affirmait que le déclin se poursuivait et il prenait quotidiennement le pouls de l'Empire par des méthodes que Seldon n'était pas en mesure de reproduire – en attendant le jour où il aurait à sa disposition la force directrice de la psychohistoire.

Il était possible que le déclin soit si peu marqué qu'il reste indécelable avant que soit atteint un point crucial bien défini – comme un logis qui se dégrade peu à peu, sans montrer de signes de cette détérioration, jusqu'à ce qu'une nuit le toit s'effondre.

Quand le toit allait-il s'effondrer ? Tel était le problème et Seldon n'avait pas de réponse.

À l'occasion, Seldon jetait un œil sur Trantor même. Là, les nouvelles étaient toujours bien plus substantielles. D'une part, Trantor était de loin la planète la plus peuplée, avec près de quarante milliards d'habitants. D'autre part, ses huit cents secteurs formaient un mini-Empire à eux seuls. Enfin, il fallait bien suivre la pénible routine de l'activité gouvernementale et les faits et gestes de la Famille impériale.

Seldon fut toutefois frappé par ce qui se déroulait dans le secteur de Dahl. Les élections du Conseil de secteur de Dahl venaient de donner le pouvoir aux Joranumites. C'était la première fois, d'après le commentaire, que des Joranumites accédaient à de si hautes fonctions.

Ce n'était pas une surprise : Dahl était une véritable forteresse joranumite, mais Seldon y vit le signe inquiétant d'une progression du démagogue. Il commanda une micropuce de l'information et la rapporta chez lui ce soir-là.

Raych leva les yeux de son ordinateur à l'entrée de Seldon et éprouva apparemment le besoin de se justifier.

« J'aidais M'man à trouver certaines références dont elle a besoin.

— Et ton travail personnel ?

— Terminé, P'pa. Complètement.

— Bien. Regarde plutôt ça. »

Il montra à Raych la puce au creux de sa main avant de la glisser dans le microprojecteur.

Raych consulta la dépêche suspendue dans les airs devant ses yeux et dit :

« Oui, je sais.

— Tu sais ?

— Bien sûr. Je garde toujours un œil ouvert sur Dahl. C'est mon

secteur natal, après tout.

— Et qu'en penses-tu ?

— Ça ne me surprend pas. Et vous ? Le reste de la planète traîne Dahl dans la boue. Pourquoi ne suivraient-ils pas les idées de Joranum ?

— Et toi, les suis-tu ?

— Eh bien… » Raych grimaça pensivement. « Je dois admettre que j'ai été séduit par certains de ses arguments. Il prétend revendiquer l'égalité pour tous. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Absolument rien, si telle est bien son intention. S'il est sincère. Si ce n'est pas un simple argument électoral.

— Certes, Papa, mais la plupart des Dahlites se disent sans doute : qu'avons-nous à perdre ? Nous n'avons pas l'égalité aujourd'hui, même si les lois affirment le contraire.

— C'est un domaine sur lequel il est difficile de légiférer.

— Ce n'est pas ça qui vous console quand vous suez au fond des mines. »

Seldon réfléchit rapidement. Il n'avait pas cessé depuis qu'il était tombé sur cette dépêche.

« Raych, dit-il, tu n'es pas retourné à Dahl depuis que ta mère et moi t'avons fait sortir du secteur, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que si, quand je vous ai accompagnés, il y a cinq ans, lors de votre visite.

— Certes, certes, dit Seldon en écartant l'objection d'un geste, mais cela ne compte pas. Nous sommes descendus dans un hôtel de l'intersecteur qui n'était pas le moins du monde dahlite et, à ma souvenance, Dors ne t'a laissé aucune occasion de sortir seul dans les rues. Après tout, tu n'avais que quinze ans. Que dirais-tu de visiter Dahl aujourd'hui, seul, entièrement autonome – maintenant que tu as vingt ans révolus ? »

Raych étouffa un rire.

« M'man ne voudra jamais.

— Je ne dis pas que je me réjouis à la perspective de l'affronter sur ce sujet mais je n'ai pas l'intention de lui demander son avis. La question est : es-tu prêt à le faire pour moi ?

— Par curiosité, bien sûr. J'aimerais bien voir ce qu'est devenu le pays.

— Peux-tu prendre ce temps sur tes études ?

— Bien sûr. Une semaine ou deux, ça ne me manquera pas. D'ailleurs, si vous enregistrez les conférences, je me rattraperai à mon retour. Je pourrai obtenir une permission. Après tout, mon paternel est dans le corps enseignant – à moins qu'on vous ait viré, P'pa.

— Pas encore. Mais je ne considère pas ce voyage comme une partie de plaisir.

— Le contraire m'aurait surpris. Je ne crois pas que vous sachiez ce qu'est une partie de plaisir, P'pa. Je suis même surpris que vous connaissiez l'expression.

— Ne sois pas impertinent. Dès que tu seras là-bas, je veux que tu rencontres Laskin Joranum. » Air surpris de Raych. « Et comment dois-je faire ? Je ne sais même pas où le chercher.

— Il sera de retour à Dahl. On lui a demandé d'intervenir devant le Conseil du secteur de Dahl avec ses nouveaux membres joranumites. Nous trouverons la date exacte et tu t'y rendras quelques jours à l'avance.

— Comment vais-je m'arranger pour le voir, P'pa ? Je ne pense pas qu'il tienne table ouverte.

— Je n'en sais rien, moi non plus, mais je te laisse le soin de décider. Tu aurais su comment faire quand tu avais douze ans. J'espère que ton esprit acéré ne s'est pas trop émoussé dans l'intervalle. »

Raych sourit.

« Je l'espère aussi. Mais supposons que je parvienne à le voir. Qu'est-ce que je fais ?

— Eh bien, découvre tout ce que tu peux. Ce qu'il trame réellement. Ce qu'il pense réellement.

— Croyez-vous vraiment qu'il va me le révéler ?

— Ça ne me surprendrait pas outre mesure. Tu as le don d'inspirer confiance, misérable chenapan. Discutons-en. » Ce qu'ils firent. À plusieurs reprises.

Les pensées de Seldon étaient douloureuses. Il ne savait pas où tout cela allait mener, mais il n'osait consulter ni Yugo Amaryl ni Demerzel, et encore moins Dors. Ils risquaient de le dissuader, de lui démontrer que son idée était trop fragile et qu'il n'avait pas besoin de cette preuve. Or, ce qu'il envisageait lui semblait l'unique porte de sortie vers le salut et il ne voulait pas la voir se fermer.

Mais existait-elle au moins, cette porte de sortie ? Raych était le seul, lui semblait-il, capable de se faufiler et de gagner la confiance de Joranum, mais Raych était-il l'instrument idéal pour ses projets ? C'était un Dahlite, un sympathisant de Joranum. Jusqu'à quel point Seldon pouvait-il lui faire confiance ?

Quelle horreur ! Raych était son propre fils et jamais jusqu'ici, il n'avait eu à se méfier de lui.

13

Si Seldon doutait de l'efficacité de son idée, s'il redoutait qu'elle fasse prématurément exploser la situation ou la fasse basculer dans la mauvaise direction, s'il était envahi d'un doute pénible quant à la confiance qu'il pouvait mettre en Raych pour jouer correctement son rôle, il n'avait en revanche aucun doute – absolument aucun – sur la réaction de Dors lorsqu'il la mettrait devant le *fait accompli*[3].

Et il ne fut pas déçu – si le terme était approprié pour exprimer son émotion.

D'un autre côté, il le fut quand même, déçu, car Dors ne se mit pas à pousser des cris horrifiés comme il l'avait plus ou moins prévu.

Mais comment pouvait-il savoir ? Elle n'était pas comme les autres femmes et il ne l'avait jamais vue réellement en colère. Peut-être n'était-ce pas dans son caractère de se mettre vraiment en colère – ou ce qu'il considérait en tout cas comme être vraiment en colère.

Elle se contenta de lui lancer un regard froid en s'adressant à lui d'une voix rendue sourde par une amère désapprobation.

« Tu l'envoies à Dahl ? Seul ? »

Très doucement. Interrogative.

Un instant, Seldon fut désarçonné par le calme de sa voix. Puis il répondit fermement :

« Il le faut. C'est nécessaire.

— Attends que je comprenne. Tu l'expédies dans ce nid de brigands, ce repaire d'assassins, ce rassemblement de tout ce que le monde compte comme criminels ?

— Dors ! Tu me mets en rogne quand tu parles de la sorte. De tels stéréotypes sont dignes de la bouche d'une fanatique.

— Tu nies que Dahl est tel que je l'ai décrit ?

— Absolument. Il y a des criminels et des taudis à Dahl. Je le sais fort bien. Nous le savons tous les deux. Mais Dahl ne se réduit pas à cela. Et il y a des criminels et des taudis dans tous les secteurs, même dans le secteur impérial, même à Streeling.

— Il y a des degrés, quand même ! Un n'est pas dix. Si toutes les planètes et tous les secteurs connaissent le crime, Dahl fait partie des pires, n'est-ce pas ? Tu as l'ordinateur. Tu peux vérifier les chiffres.

— Je n'en ai pas besoin. Dahl est le secteur le plus pauvre de Trantor et il existe une corrélation positive entre la pauvreté, la misère et le crime. Je te l'accorde.

— Tu me l'accordes ! Et tu l'envoies là-bas tout seul ? Tu aurais pu l'accompagner, ou me demander de le faire, ou envoyer une demi-douzaine de ses camarades étudiants avec lui. Je suis sûre qu'ils auraient apprécié de sécher leurs cours.

— Pour ce que je lui demande, j'ai besoin qu'il soit seul.

— Et que lui demandes-tu ? »

Mais là-dessus, Seldon garda obstinément le silence.

« On en est donc arrivés là ! Tu ne me fais plus confiance ?

— C'est un pari. Je veux prendre le risque seul. Je ne peux pas t'impliquer ni impliquer quiconque.

— Mais ce n'est pas toi qui cours des risques. C'est ce pauvre Raych.

— Il ne court aucun risque, rétorqua Seldon avec impatience. Il a vingt ans, il est jeune et vigoureux, solide comme un arbre – et je ne parle pas de ces arbrisseaux que nous cultivons sous cloche à Trantor. Je parle d'un bon gros arbre comme ceux des forêts d'Hélicon. Et c'est un Esquiveur, ce que ne sont pas les Dahlites.

— Toi et ton Esquive, répliqua Dors, sans se départir de sa froideur. Tu crois que c'est la réponse à tout. Les Dahlites portent des poignards. Tous. Et même des fulgurants, j'en suis sûre.

— Je ne suis pas au courant pour les fulgurants. Les lois sont plutôt strictes au sujet de ce type d'armes. Quant aux poignards, je te garantis que Raych en a toujours un. Il le porte même sur le campus, ce qui est absolument interdit. Crois-tu qu'il s'en séparerait à Dahl ? »

Dors garda le silence.

Seldon resta silencieux lui aussi durant plusieurs minutes puis il jugea qu'il était grand temps de l'apaiser.

« Écoute, je veux bien te dire au moins ceci : j'espère qu'il verra Joranum, qui doit aussi se rendre à Dahl.

— Oh ? Et qu'attends-tu de Raych ? Qu'il l'emplisse de regrets amers pour sa politique malfaisante et le renvoie dans ses foyers à Mycogène ?

— Franchement, si c'est pour t'obstiner dans cette attitude sardonique, il est inutile de discuter. » Il détourna les yeux pour contempler par la fenêtre le ciel gris-bleu sous le dôme. « Ce que j'espère de lui » et sa voix hésita un instant, « c'est qu'il sauve l'Empire.

— Bien entendu. Ce serait tellement plus facile. »

Le ton de Seldon se raffermit.

« C'est ce que j'espère. Tu n'as pas de solution. Demerzel lui-même n'a pas de solution. Il est allé jusqu'à dire que la solution dépendait de moi. C'est ce que je recherche et c'est pour cela que j'ai besoin de Raych à Dahl. Après tout, tu connais son don pour susciter l'affection. Ça a bien marché avec nous et je suis convaincu que ça marchera avec Joranum. Si j'ai raison, tout se passera bien. »

Dors écarquilla légèrement les yeux.

« Es-tu en train de me dire que tu te laisses guider par la psychohistoire ?

— Non. Je ne vais pas te mentir. Je ne suis pas encore parvenu au point où la psychohistoire pourrait me guider d'une manière quelconque, mais Yugo Amaryl ne cesse de parler d'intuition, et j'ai la mienne.

— L'intuition ? C'est quoi, ça ? Définis-la !

— Facile. L'intuition est l'art, spécifique à l'esprit humain, d'élaborer une réponse correcte à partir de données qui, par elles-mêmes, sont incomplètes, voire trompeuses.

— Et c'est ce que tu as réussi ? »

À quoi Seldon répondit avec une conviction affirmée :

« Oui, absolument. »

Mais intérieurement, il était rongé d'inquiétudes qu'il n'osait partager avec Dors. Le charme de Raych agissait-il toujours ? Ou, pire, sa conscience d'être dahlite prendrait-elle le dessus chez lui ?

14

Billibotton était toujours Billibotton. Sale, grouillante, sinueuse, exsudant la pourriture et pourtant pleine d'une vitalité que Raych était certain de ne trouver nulle part ailleurs sur Trantor. Peut-être même nulle part ailleurs dans tout l'Empire, même si Raych ne connaissait personnellement pas d'autre monde que Trantor.

La dernière fois qu'il avait vu Billibotton, il n'avait guère plus de douze ans mais les gens n'avaient pas changé ; toujours ce mélange d'arrogance et d'air de chien battu ; d'orgueil artificiel et d'amer ressentiment ; les hommes avaient le visage barré d'une épaisse moustache sombre et les femmes étaient vêtues de robes sacs qui semblaient à présent terriblement négligées au regard plus expérimenté de Raych.

Comment des femmes vêtues de telles robes pouvaient-elles séduire des hommes ? Mais c'était une question stupide. Même à douze ans, il savait très bien avec quelle vitesse et quelle aisance on pouvait les ôter.

Il se retrouvait là, perdu dans ses songes et ses souvenirs, longeant les devantures d'une rue et cherchant à se convaincre qu'il se souvenait de tel ou tel endroit précis en se demandant si, inversement, dans tous ces endroits, il y avait encore des gens qui se souvenaient de lui quand il avait huit ans. Ses amis d'enfance peut-être – et il s'aperçut, mal à l'aise, que s'il se rappelait certains des sobriquets qu'ils s'étaient mutuellement attribués, il était incapable de se souvenir d'un seul nom réel.

En fait, ses trous de mémoire étaient gigantesques. Non pas que huit années fussent une si longue période, mais cela représentait les deux cinquièmes de la vie d'un jeune homme de vingt ans et cette vie, depuis qu'il avait quitté Billibotton, avait été tellement différente que tous ses souvenirs antérieurs s'étaient dissipés comme un rêve brumeux.

Mais les odeurs étaient restées. Il s'arrêta devant une boulangerie, basse et décrépie, et huma l'odeur de glaçage à la noix de coco qui imprégnait l'air. Il ne l'avait jamais vraiment retrouvée ailleurs. Même quand il s'était arrêté pour acheter des tartelettes à la noix de coco, même quand on les disait préparées « à la dahlite », ce n'était que de pâles imitations, sans plus.

Il se sentit extrêmement tenté. Après tout, pourquoi pas ? Il avait les crédits et Dors n'était pas là pour froncer le nez et s'interroger tout haut sur la propreté – ou plutôt, le manque de propreté – de l'endroit. Et d'abord, qui s'occupait de propreté en ce temps-là ?

L'échoppe était obscure et ses yeux mirent un moment à

s'accommoder. Il y avait quelques tables basses, garnies chacune de deux chaises plutôt branlantes. Les gens venaient sans doute y prendre un repas léger, l'équivalent d'un café et d'une tarte. Un jeune homme était installé à l'une des tables, une tasse vide devant lui ; il portait un t-shirt blanc sale qui aurait probablement paru encore plus crasseux à la lumière.

Le boulanger, ou peut-être son mitron, sortit de l'arrière-boutique et lança d'une voix peu amène :

« Ouais, qu'est-ce que ce s'ra ?

— Un coco-glace », répondit Raych, sur un ton presque aussi aigre (il ne serait pas billibottonien s'il manifestait de la courtoisie), recourant au terme d'argot du bon vieux temps qu'il n'avait pas oublié.

Le terme était encore courant car le serveur lui tendit la pâtisserie demandée avec ses doigts. Le jeune Raych de jadis l'aurait pris sans sourciller mais l'homme d'aujourd'hui se sentit quelque peu pris au dépourvu.

— 'Voulez un sac ?

— Non, dit Raych. Je vais le manger ici. »

Il régla le serveur et prit le coco-glace, puis mordit dans la pâte savoureuse, les yeux mi-clos. Ç'avait été l'une des rares friandises de son enfance. Il avait parfois réussi à économiser suffisamment pour en acheter un, parfois il avait droit à une bouchée offerte par un ami provisoirement fortuné, qui, le plus souvent, en avait piqué un quand personne ne regardait. Maintenant, il pouvait s'en acheter autant qu'il voulait.

« Hé ! » lança une voix.

Raych rouvrit les yeux. C'était l'homme attablé qui le lorgnait.

Raych dit doucement :

« C'est à moi que tu causes, mec ?

— Ouaip. Qu'est-ce tu fous ?

— J'bouffe un coco-glace. Ça t'défrise ? » Automatiquement, il avait repris le parler local. Ce n'était pas difficile.

« Qu'est-ce tu fous à Billibotton ?

— J'y suis né. J'y ai grandi. Dans un lit. Pas dans la rue, comme toi. »

L'insulte était venue sans peine, comme s'il n'était jamais parti de chez lui.

« Voyez-vous ça ? Dis donc, tu te sapes plutôt bien pour un Billibottonien. Vachté chicos. Ça cocotte même le parfum. »

Et il leva le petit doigt de manière suggestive. « J'aime mieux pas parler de ce que tu sens, renchérit Raych. Moi, je suis monté dans le monde.

— T'es monté dans le monde ? Ouah, le mec-euh. »

Deux autres clients entrèrent dans la boulangerie. Raych fronça légèrement les sourcils, car il n'était pas certain d'avoir été ou non interpellé. L'homme assis s'adressa aux deux arrivants.

« Môssieur est monté dans le monde. Et y s'dit billibottonien. » L'un des deux hommes feignit un salut et sourit sans la moindre amabilité. Ses dents étaient décolorées.

« C'est-y pas chouette ? C'est toujours sympa de voir un pays qu'est monté dans le monde. Ça lui donne une chance d'aider ses pauv'malheureux compatriotes restés au secteur. Disons, avec des crédits. On a bien un ou deux crédits pour les pauvres, pas vrai ?

— Combien qu'vous avez sur vous, m'sieur ? dit l'autre, qui avait soudain cessé de sourire.

— Eh ! intervint le commerçant derrière le comptoir. Vous allez m'faire le plaisir d'quitter ma boutique. J'veux pas d'ennuis ici.

— Il n'y aura pas d'ennuis, dit Raych. Je m'en vais. »

Il fit mine de partir mais l'homme assis tendit la jambe pour lui bloquer le passage.

« Tu vas nulle part, mec. Tu nous manquerais. »

L'homme au comptoir, redoutant manifestement le pire, disparut dans l'arrière-boutique. Raych sourit. « Une fois, les gars, quand j'étais à Billibotton avec mes vieux, y a des mecs comme vous qui nous ont agacé les miches. Dix, qu'ils étaient. Je les ai comptés. L'a fallu leur régler leur compte.

— Ah ouais ? dit le premier à avoir parlé. Ton vieux leur a réglé leur compte ?

— Mon vieux ? Nân. L'aurait pas voulu perdre son temps. Non, c'est ma mère qui s'en est chargée. Et je me débrouille mieux qu'elle. Et vous êtes que trois. Alors, si ça vous dérange pas, de l'air !

— Sans problème. T'as qu'à nous laisser tous tes crédits. Et une partie de tes fringues avec. »

L'homme attablé se leva. Il avait un couteau à la main.

« Nous y voilà, dit Raych. Maintenant, vous voulez me faire perdre mon temps. »

Il avait fini son coco-glace et s'était à moitié retourné. Puis, vif comme la pensée, il prit appui contre la table et rua de la jambe droite, atteignant pile le bas-ventre du porteur du couteau.

L'homme s'effondra avec un grand cri. La table bascula, entraînant le second type vers le mur et le clouant là, tandis que le bras droit de Raych jaillissait et que le tranchant de sa main s'abattait sur le larynx du troisième. L'homme s'écroula en toussant.

Cela avait pris deux secondes en tout ; Raych se redressa, un couteau dans chaque main et dit :

« Et maintenant, qui veut remettre ça ? »

Ils le fusillèrent du regard mais restèrent figés sur place ; Raych

poursuivit :

« Dans ce cas, je m’en vais vous quitter. »

Mais le serveur qui avait battu en retraite dans l’arrière-boutique avait dû appeler des renforts : trois autres types venaient d’entrer dans le magasin tandis que le serveur piaillait :

« Des provocateurs ! De sales provocateurs ! »

Les nouveaux venus étaient tous vêtus de manière identique ; c’était visiblement un uniforme mais d’un modèle que Raych n’avait jamais vu : pantalons glissés dans les bottes, t-shirts verts trop grands avec ceinture, et drôles de chapeaux hémisphériques qui leur donnaient une allure vaguement comique, ainsi perchés au sommet de leur crâne. En haut à gauche, les t-shirts portaient imprimées les deux lettres G.J.

Si leur aspect était dahlite, leur moustache ne l’était pas. Elles étaient noires et fournies, mais taillées avec soin au-dessus de la lèvre, les débordements pileux strictement rasés. Raych se permit un ricanement intérieur. Elles étaient loin d’avoir la belle vigueur de sa moustache à lui, même s’il devait admettre qu’elles faisaient propre et net.

Le chef de la bande prit la parole :

« Je suis le caporal Quinber. Que se passe-t-il ici ? »

Les Billibottoniens vaincus se relevaient tant bien que mal, visiblement plus mal que bien. Le premier était encore plié en deux, le second se massait la gorge et le troisième donnait l’impression d’avoir l’épaule démise.

Le caporal les lorgna d’un œil philosophe, tandis que ses deux hommes barraient la porte. Il se tourna vers Raych – le seul homme apparemment indemne.

« Êtes-vous billibottonien, mon garçon ?

— De naissance et d’éducation, mais je vis ailleurs depuis huit ans. »

Il ne cherchait plus à forcer son accent natal mais il était toujours là, comparable à celui du caporal. Il y avait d’autres régions de Dahl en dehors de Billibotton et certaines aspiraient nettement à la distinction.

« Êtes-vous des policiers ? s’enquit Raych. Je ne crois pas me souvenir de ce type d’uniforme…

— Nous ne sommes pas policiers. Vous n’en trouverez guère à Billibotton. Nous sommes la garde joranumite et nous faisons office de gardiens de la paix. Nous connaissons ces trois gaillards et ils avaient été prévenus. On va s’occuper d’eux. C’est vous qui posez problème, mon bonhomme. Nom ? Numéro de référence ? »

Raych les lui dit.

« Que s’est-il passé ? »

Raych le lui dit.

« Et que faites-vous ici ? »

Cette fois, Raych protesta :

« Qu'est-ce qui vous donne le droit de m'interroger ? Si vous n'êtes pas fonctionnaires de police…

— Écoutez, intervint le caporal, posez pas de questions sur vos droits. Ici, on est à Billibotton et on a le droit parce qu'on le prend. Vous dites avoir tabassé ces trois types et je vous crois. Mais nous, on ne se laissera pas faire. Nous ne sommes pas autorisés à porter de fulgurant… » Sur ces mots, le caporal dégaina lentement son arme. « Maintenant, dites-moi ce qui vous amène ici. »

Raych soupira. Si seulement il s'était rendu directement à l'hôtel de secteur, comme il aurait dû le faire, au lieu de s'autoriser ce détour pour se noyer dans sa nostalgie de Billibotton et des pâtisseries à la noix de coco…

Il répondit :

« Je suis venu pour traiter d'une affaire importante avec M. Joranum et puisque vous semblez faire partie de son organi…

— Pour voir le chef ?

— Oui, caporal.

— Avec deux couteaux sur vous ?

— Pour l'autodéfense. Je ne comptais pas les garder sur moi quand je rencontrerai M. Joranum.

— C'est ce que vous dites. Nous allons vous incarcérer, monsieur, et tirer cela au clair. Cela peut prendre du temps, mais nous le ferons.

— Vous n'avez pas le droit ! Vous n'avez pas de mandat légal pour…

— Eh bien, trouvez quelqu'un à qui vous plaindre. D'ici là, on vous tient. »

Les couteaux furent confisqués et Raych, conduit en prison.

15

Cléon n'était plus tout à fait un jeune et fringant monarque. Il l'était peut-être toujours sur les hologrammes le représentant, mais quand il se regardait dans la glace, c'était une autre histoire. On avait beau avoir fêté son dernier anniversaire avec le rituel et la pompe habituels, c'était quand même le quarantième.

L'Empereur ne voyait rien de mal à avoir quarante ans. Sa santé était parfaite. Il avait pris quelques kilos mais pas trop. Il aurait semblé plus âgé sans ces microajustements effectués périodiquement, microajustements qui lui donnaient un aspect légèrement laqué.

Il était sur le trône depuis dix-huit ans – l'un des plus longs règnes du siècle – et il sentait que rien a priori ne l'empêcherait de régner quarante années encore et peut-être d'exercer l'un des plus longs règnes de toute l'histoire de l'Empire.

Cléon se regarda de nouveau dans la glace et estima qu'il avait encore meilleure mine sans actualiser le relief.

Tenez, prenez donc Demerzel – le fidèle, le sûr, l'indispensable, l'insupportable Demerzel. Pas le moindre changement. Il gardait toujours le même physique et, à la connaissance de Cléon, il n'avait pas subi le moindre microajustement. Mais allez savoir, Demerzel restait tellement discret sur tout. En outre, il n'avait jamais vraiment été jeune. Cléon ne l'avait pas connu sous une allure juvénile, même du temps où il servait son père et qu'il était lui-même le petit prince impérial. Et il en était toujours ainsi. Valait-il mieux avoir l'air vieux dès le début et éviter de changer par la suite ?

Changer !

Cela lui rappela qu'il avait convoqué Demerzel pour une raison précise et pas seulement pour qu'il reste planté devant l'Empereur pendant que celui-ci ruminait. Demerzel risquait de prendre cet excès d'impériale rumination comme un signe de grand âge.

— Demerzel, commença-t-il.

— Sire ?

— Ce Joranum. J'en ai assez d'entendre parler de lui.

— Il n'y a aucune raison que vous entendiez parler de cet homme, Sire. Il fait partie de ces phénomènes qui émergent durant un temps à la surface des informations pour disparaître ensuite.

— Mais il ne disparaît pas. Bien au contraire.

— Parfois cela prend du temps, Sire.

— Qu'est-ce que vous pensez de lui, Demerzel ?

— Il est dangereux car il jouit d'une certaine popularité. C'est la popularité qui accroît le danger.

— Si vous le trouvez dangereux et que je le trouve ennuyeux,

pourquoi devons-nous attendre ? Ne peut-on simplement l'emprisonner, l'exécuter, que sais-je ?

— La situation politique sur Trantor, Sire, est délicate et…

— Elle est toujours délicate. Quand m'avez-vous dit qu'elle était autre chose que délicate ?

— Nous vivons en des temps délicats, Sire. Il serait vain d'agir trop brutalement contre lui, cela risque d'augmenter le danger.

— Je n'aime pas ça. Je n'ai peut-être pas lu grand-chose – un Empereur n'en a guère le temps – mais je connais mon histoire impériale, en tout cas. Un certain nombre de populistes, comme on les appelle, se sont emparés du pouvoir au cours des deux derniers siècles. Chaque fois, ils ont réduit l'Empereur en titre au statut de simple potiche. Je n'ai pas du tout envie d'être une potiche, Demerzel.

— Pareille chose serait impensable, Sire.

— Elle ne le sera pas si vous ne faites rien.

— J'essaye de prendre des mesures, Sire, mais des mesures prudentes.

— Je connais au moins un bonhomme qui oublie d'être prudent. Il y a environ un mois, un professeur d'université – oui, un professeur – a arrêté, à lui seul, un début d'émeute joranumite. Il lui a suffi de s'interposer.

— C'est exact, Sire. Comment se fait-il que vous en ayez eu connaissance ?

— Parce qu'il se trouve que c'est un professeur qui m'intéresse. Et vous, comment se fait-il que vous ne m'en ayez pas parlé ? » C'est presque avec servilité que Demerzel répondit : « Serait-il convenable que je vous dérange chaque fois qu'un détail insignifiant parvient sur mon bureau ?

— Insignifiant ? Cet homme plein d'initiative s'appelle Hari Seldon.

— C'est effectivement son nom.

— Et ce nom ne m'est pas inconnu. N'est-ce pas lui qui avait présenté au dernier Congrès décennal une contribution qui avait attiré notre attention ?

— Tout à fait, Sire. »

Cléon parut ravi.

« Comme vous voyez, j'ai quand même de la mémoire. Je ne dépends pas tout le temps de mon entourage. J'avais même interrogé ce Seldon au sujet de son article, n'est-ce pas ?

— Votre mémoire est effectivement infaillible, Sire.

— Qu'est-il advenu de cette idée ? C'était un système divinatoire. Ma mémoire infaillible n'a pas retenu comment il l'appelait.

— La psychohistoire, Sire. Ce n'est pas exactement un système divinatoire, mais une théorie visant à prédire les tendances générales

affectant l’histoire future de l’humanité.

— Et qu’a-t-elle donné ?

— Rien du tout, Sire. Comme je l’ai expliqué à l’époque, l’idée s’est révélée totalement inapplicable. C’était un concept brillant mais sans utilité pratique.

— Pourtant, ce Seldon est capable d’initiatives permettant d’étouffer une émeute dans l’œuf. Aurait-il osé agir de la sorte s’il n’avait pas su à l’avance qu’il réussirait ? N’est-ce pas la preuve que cette – comment, déjà ? – psychohistoire est opérationnelle ?

— C’est plutôt la preuve que Hari Seldon est téméraire, Sire. Même si la théorie psychohistorique était opérationnelle, elle n’aurait pas permis de fournir des résultats concernant un individu ou un acte isolé.

— Vous n’êtes pas mathématicien, Demerzel. Lui, si. Je crois qu’il est temps de l’interroger à nouveau. Après tout, le prochain Congrès décennal approche à grands pas.

— Ce serait une inutile…

— Demerzel, tel est mon désir. Je compte sur vous.

— Bien, Sire. »

16

Raych écoutait avec une impatience mal contenue. Il avait été placé dans une cellule improvisée, quelque part dans les bas-fonds de Billibotton, après un trajet dans un dédale de ruelles dont il était incapable de se souvenir. Il enrageait à l'idée que dans le temps, il aurait pu se faufiler dans ces mêmes ruelles sans une hésitation et y semer n'importe quel poursuivant.

L'homme qui lui faisait face portait la tenue verte de la garde joranumite. C'était peut-être un missionnaire, ou un laveur de cerveau, ou encore une espèce de théologien *manqué*[4]. En tout cas, il s'était présenté sous le nom de Sander Nee avant de délivrer, avec un fort accent dahlite, un long message visiblement appris par cœur :

« Si les citoyens de Dahl veulent goûter à l'égalité, ils doivent s'en montrer dignes. De bonnes lois, un comportement calme, des plaisirs sains, c'est tout ce qu'on leur demande. Notre agressivité et le port d'armes blanches sont utilisés contre nous pour justifier l'intolérance à notre égard. Nous devons être propres en paroles comme en… »

Raych l'interrompit.

« Je suis d'accord avec vous, garde Nee, mot pour mot… Mais je dois malgré tout voir monsieur Joranum. »

Le garde secoua la tête avec lenteur.

« Vous ne pouvez pas tant que vous n'aurez pas obtenu un rendez-vous, une autorisation quelconque…

— Écoutez, je suis le fils d'un professeur important à l'Université de Streeling, un professeur de mathématiques.

— J'connais point d'professeur. J'croyais que vous étiez dahlite.

— Bien sûr que je le suis. Ça s'voit pas à ma façon de parler ?

— Et vous avez un paternel qu'est professeur dans une grande Université ? Ça paraît pas très probable.

— Eh bien, c'est mon père adoptif. »

Le garde absorba la nouvelle, puis il hocha la tête.

« Vous connaissez quelqu'un à Dahl ?

— Il y a Mère Rittah. Elle me reconnaîtra. »

Elle était déjà fort vieille quand il l'avait connue. Elle risquait d'être sénile aujourd'hui – si elle n'était pas morte.

« Jamais entendu parler. »

Qui d'autre ? Il ne voyait pas quelle ancienne connaissance aurait pu marquer la conscience bornée de son interlocuteur. Son meilleur ami avait été un jeune de son âge nommé Smoodgie – ou du moins, c'était sous ce seul nom qu'il le connaissait. Malgré son désespoir, Raych se voyait mal lui demander : « Connaissez-vous un gars de mon âge qui s'appelle Smoodgie ? »

Finalement, il dit :
« Il y a Yugo Amaryl. »
Une vague étincelle parut illuminer les yeux de Nee.
« Qui ?
— Yugo Amaryl, répéta Raych avec empressement. Il travaille pour mon père adoptif, à l'Université.
— C'est aussi un Dahlite ? Tout le monde est dahlite, à l'Université ?
— Non, seulement lui et moi. C'était un puisatier.
— Qu'est-ce qu'il fiche à l'Université ?
— Mon père l'a sorti des puits thermiques, il y a huit ans.
— Eh bien, j'enverrai quelqu'un. »
Raych dut attendre. Même s'il s'échappait, où aller dans le dédale des ruelles de Billibotton sans risquer de se faire reprendre aussitôt ?
Vingt minutes s'écoulèrent avant que Nee revienne, accompagné du caporal qui avait arrêté Raych. Ce dernier ressentit une lueur d'espoir ; avec un peu de chance, le caporal aurait un minimum de cervelle.
« Qui est ce Dahlite que vous connaissez ? demanda le caporal.
— Yugo Amaryl, caporal, un puisatier que mon père a recueilli ici même à Dahl, il y a huit ans, pour l'emmener avec moi à l'Université de Streeling.
— Pourquoi a-t-il fait ça ?
— Mon père estimait que Yugo avait mieux à faire que rester puisatier, caporal.
— Quoi donc ?
— Des mathématiques. Il … » Le caporal leva la main. « À quel puits thermique travaillait-il ? » Raych réfléchit quelques instants.
« Je n'étais qu'un gosse à l'époque, mais je crois que c'était au C-2.
— Pas loin. C-3.
— Alors, vous le connaissez, caporal ?
— Pas personnellement, mais l'histoire est fameuse dans les puits thermiques et j'y ai travaillé, moi aussi. Peut-être que c'est ainsi qu'elle vous est parvenue. Avez-vous une preuve quelconque que vous connaissez vraiment Yugo Amaryl ?
— Écoutez, je vais vous dire ce que j'aimerais faire. Je vais écrire mon nom et celui de mon père sur un bout de papier. Puis je vais rajouter un mot, un seul. Vous n'aurez qu'à contacter – par le moyen qu'il vous plaira – un responsable quelconque de l'entourage de M. Joranum, qui sera ici à Dahl dès demain, et lui lire simplement mon nom, celui de mon père et ce mot. Si rien ne se produit, alors je resterai moisir ici jusqu'à ce que je pourrisse sur place, mais je ne pense pas que ce sera le cas. En fait, je suis même sûr qu'ils viendront

me chercher dare-dare et que vous aurez droit à une promotion pour avoir transmis le message. Si vous refusez et qu'ils découvrent que je suis ici – et ils le découvriront – vous risquez de connaître de très gros ennuis. Après tout, si vous savez que Yugo Amaryl est parti avec un mathématicien de haute volée, vous n'avez qu'à vous dire que ce même mathématicien est aussi mon père. Son nom est Hari Seldon. »

Le visage du caporal révéla sans ambages que ce nom ne lui était pas inconnu.

« Quel est donc ce fameux mot que vous allez écrire ?

— Psychohistoire. »

Le caporal fronça les sourcils.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Peu importe. Contentez-vous de remettre mon message et de voir ce qui se passe. »

Le caporal lui tendit une petite feuille de papier arrachée à un calepin.

« Très bien. Écrivez-le et on verra bien ce qui se passe. »

Raych se rendit compte qu'il tremblait. Il avait hâte de connaître la tournure que prendraient les événements. Tout allait dépendre de l'identité de celui que le caporal rencontrerait et de la magie contenue dans le mot qu'il avait écrit.

17

Hari Seldon regardait les gouttes de pluie s'écraser sur les vitres enveloppantes du véhicule terrestre impérial et il se sentit poignardé par une intolérable nostalgie.

Ce n'était que la seconde fois en huit ans qu'il avait reçu l'ordre de se rendre auprès de l'Empereur, dans l'unique enclave de la planète restée à l'air libre et cette fois encore, le temps était mauvais. La première, peu après son arrivée à Trantor, ces intempéries l'avaient tout au plus irrité. Pour lui, c'était de l'inédit. Son monde natal d'Hélicon avait son content de tempêtes, après tout, en particulier dans la zone où il avait grandi.

Mais cela faisait huit ans maintenant qu'il vivait dans ce climat de rêve où les tempêtes se réduisaient à des passages nuageux déclenchés par ordinateur à intervalles aléatoires, avec des pluies faibles régulières durant les heures nocturnes. Les vents en rafales étaient remplacés par des zéphyrs et il n'y avait ni chaleur ni froid extrêmes – tout juste d'infimes changements qui vous obligeaient parfois à descendre la fermeture à glissière de votre chemise ou au contraire à passer un blouson léger. Il avait même entendu des gens se plaindre d'aussi faibles variations.

Mais à présent, Hari voyait de la pluie véritable dégringoler, lugubre, d'un ciel glacial et il se rendit compte qu'il adorait ça. Cela lui rappelait Hélicon, sa jeunesse, ces jours de relative insouciance, et il se demanda s'il pourrait convaincre le chauffeur d'éviter de prendre au plus court pour rejoindre le Palais.

Impossible ! L'Empereur voulait le voir et le trajet était déjà bien assez long par voie de terre, même en ligne droite et sans embouteillages. L'Empereur, bien sûr, n'attendait pas.

C'était un Cléon différent de celui que Seldon avait rencontré huit ans plus tôt. Il avait pris quatre ou cinq kilos et son visage avait quelque chose de boudeur. Pourtant la peau autour des yeux et sur les pommettes semblait tirée et Hari reconnut aussitôt les résultats d'un excès de microajustements. En un sens, il plaignait Cléon. Malgré tout son pouvoir et sa pompe impériale, l'Empereur restait impuissant face au passage du temps.

Cette fois encore, Cléon rencontra Hari Seldon seul à seul, dans le même salon luxueusement décoré de leur première entrevue. Comme l'exigeait l'étiquette, Seldon attendit qu'il lui adresse la parole.

Après avoir brièvement jaugé du regard son interlocuteur, l'Empereur dit simplement :

« Heureux de vous voir, Professeur. Dispensons-nous des formalités, comme nous l'avons fait la dernière fois que je vous ai vu.

— Bien, Sire », répondit Seldon, un peu raide.

Il n'était pas toujours prudent de se passer de cérémonies, même si c'était l'Empereur qui vous en priait dans un moment d'effusion.

Cléon fit un mouvement imperceptible et, aussitôt, la pièce s'anima, tandis que la table se dressait automatiquement et qu'assiettes et couverts commençaient d'apparaître. Confus, Seldon avait du mal à suivre tous les détails.

L'Empereur demanda négligemment :

« Vous dînerez bien avec moi, Seldon ? »

La formulation avait la politesse d'une question, mais le ton avait la force d'un ordre.

« J'en serais honoré, Sire. »

Seldon regarda alentour, méfiant. Il savait fort bien qu'on ne posait pas (qu'on ne devait pas poser) de questions à l'Empereur, mais il ne voyait pas comment l'éviter. Sur un ton relativement dégagé, en essayant de n'avoir pas l'air inquisiteur, il observa :

« Le Premier ministre ne dînera pas avec nous ?

— Non. Il est pris par d'autres tâches et je souhaite, de toute façon, vous parler en privé. »

Ils commencèrent à manger sans un mot ; Cléon l'observait attentivement et Seldon souriait, crispé. Cléon n'avait pas la réputation d'être cruel ni même irresponsable mais il disposait, en théorie, du pouvoir de faire arrêter Seldon sous un prétexte quelconque, et si l'Empereur voulait exercer son influence, l'affaire pouvait même ne jamais venir devant les tribunaux. Il valait toujours mieux éviter de se faire remarquer.

Certes, la situation avait été pire huit ans auparavant, quand on l'avait conduit au Palais sous bonne garde. Ce n'est pas pour autant qu'il se sentait aujourd'hui soulagé.

Enfin, Cléon parla.

« Seldon, dit-il, le Premier ministre m'est d'une grande utilité, pourtant, je sens que par moments le peuple pense que je n'ai pas d'avis personnel. Est-ce parfois votre avis ?

— Jamais, Sire », répondit calmement Seldon.

Pas d'excès de protestations.

« Je ne vous crois pas. Malgré tout, j'ai bien un avis personnel et je n'ai pas oublié qu'à votre arrivée à Trantor vous aviez cette psychohistoire avec laquelle vous vous amusiez.

— Je suis donc sûr, répondit doucement Seldon, que vous n'aurez pas non plus oublié, Sire, ce que j'avais expliqué à l'époque, à savoir qu'il s'agissait d'une simple théorie mathématique sans aucune application pratique.

— C'est ce que vous disiez. Le dites-vous toujours ?

— Oui, Sire.

— Y avez-vous travaillé depuis ?

— À l'occasion, je m'amuse avec, comme vous dites, mais sans déboucher sur rien. Le chaos interfère malheureusement et les qualités de prévision ne sont pas… »

L'Empereur l'interrompit.

« J'ai un problème précis auquel je désire que vous vous atteliez… Mais prenez du dessert, Seldon. Il est excellent.

— Quel est le problème, Sire ?

— Cet homme, ce Joranum. Demerzel me dit – oh, fort poliment – que je ne peux ni arrêter cet individu ni recourir à la force armée pour écraser ses partisans. À l'en croire, cela ne pourrait qu'aggraver la situation.

— Si le Premier ministre le dit, je présume que c'est vrai.

— Mais je ne veux pas que ce Joranum… en tout cas, je ne serai jamais sa marionnette. Or Demerzel ne fait rien.

— Je suis sûr qu'il fait ce qu'il peut, Sire.

— S'il travaille à résoudre le problème, il ne m'en tient pas informé.

— C'est bien possible, Sire, par un désir tout naturel de vous préserver. Le Premier ministre estime peut-être que si Joranum devait… s'il devait…

— Prendre le pouvoir, compléta Cléon sur un ton d'infini dégoût.

— Oui, Sire. Il serait alors malvenu de laisser apparaître que vous lui êtes personnellement opposé. Vous devez demeurer en dehors de tout cela, dans l'intérêt de la stabilité de l'Empire.

— J'aimerais mieux assurer la stabilité de l'Empire sans Joranum. Que suggérez-vous, Seldon ?

— Moi, Sire ?

— Oui, vous, Seldon, dit Cléon, impatient. Disons que je ne vous crois pas quand vous me dites que cette psychohistoire n'est qu'un jeu. Demerzel reste en bons termes avec vous. Me croyez-vous idiot au point de ne pas l'avoir remarqué ? Il compte tirer quelque chose de vous. Il s'agit de la psychohistoire et puisque je ne suis pas un idiot, je compte bien en profiter moi aussi… Seldon, êtes-vous pour Joranum ? La vérité !

— Non, Sire, je ne suis pas pour lui. Je le considère comme un danger absolu pour l'Empire.

— Fort bien, je vous crois. Vous avez arrêté un début d'émeute joranumite sur le domaine universitaire, à vous seul, m'a-t-on dit.

— C'était pur réflexe de ma part, Sire.

— Allez raconter ça à d'autres, pas à moi. Vous l'aviez calculé par la psychohistoire.

— Sire !

— Ne protestez pas. Que faites-vous pour régler le problème

Joranum ? Vous devez bien faire quelque chose si vous êtes dans le camp de l’Empire.

— Sire, commença Seldon, prudent, car il ne savait pas trop ce que l’Empereur connaissait de la question. J’ai envoyé mon fils le rencontrer dans le secteur de Dahl.

— Pourquoi ?

— Mon fils est dahlite – et malin. Il pourrait découvrir quelque chose d’utile pour nous.

— Pourrait ?

— Pourrait seulement, Sire.

— Vous me tiendrez au courant ?

— Oui, Sire.

— Seldon, ne venez plus me raconter que la psychohistoire n’est qu’un jeu, qu’elle n’existe pas. Épargnez-moi ces sornettes. Je compte sur vous pour agir contre ce Joranum. Comment ? Je ne saurais le dire, mais vous trouverez un moyen. Je refuse qu’il en soit autrement. Vous pouvez disposer. »

Seldon s’en revint à l’Université de Streeling, l’esprit bien plus sombre qu’à l’aller. À l’entendre, Cléon semblait peu enclin à accepter l’échec.

Tout reposait sur Raych désormais.

18

Raych attendait dans l'antichambre d'un édifice public de Dahl dans lequel il n'avait jamais mis les pieds quand il était un jeune garnement. À vrai dire, il se sentait quelque peu gêné de se retrouver là, comme s'il y était entré par effraction.

Il essaya de nouveau de paraître calme, digne, aimable.

Papa lui avait dit que c'était une qualité qu'il portait en lui mais il n'en avait jamais été conscient. Elle lui était naturelle et il risquait sans doute de la gâcher en cherchant trop à vouloir paraître ce qu'il était réellement.

Il voulut se relaxer un peu tout en surveillant le fonctionnaire installé derrière un ordinateur à l'accueil. L'employé n'était pas un Dahlite. C'était en fait Gambol Deen Namarti, l'homme qui accompagnait Joranum lors de la rencontre avec son père à laquelle il avait assisté.

De temps en temps, Namarti quittait son bureau des yeux pour jeter sur Raych un regard hostile. Ce Namarti ne se laissait pas séduire par son caractère aimable. Raych le voyait bien.

Il ne chercha pas à contrer l'hostilité de Namarti par un sourire qui aurait paru trop artificiel. Il se contenta d'attendre. Il était bien venu jusqu'ici. Si Joranum arrivait, comme il l'escomptait, Raych aurait une chance de lui parler.

Joranum apparut effectivement à l'intérieur de l'édifice, avec son sourire public chaleureux et confiant. La main de Namarti se leva et Joranum l'arrêta. Ils s'entretinrent à voix basse tandis que Raych les regardait avec attention en essayant en vain d'adopter un air dégagé. Namarti était manifestement opposé à la rencontre, ce qui mettait Raych sur des charbons ardents.

Puis Joranum se retourna vers Raych, sourit, écarta Namarti. Raych comprit alors que si Namarti était le cerveau de l'équipe, c'était Joranum qui possédait le charisme.

Joranum s'avança vers lui et lui tendit une main potelée, légèrement moite.

« Voyez-vous ça ! Le jeune fils du Professeur Seldon. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci, monsieur.

— J'ai cru comprendre que vous aviez eu certaines difficultés pour venir ici.

— Pas trop, non, monsieur.

— Vous nous apportez un message de votre père, je parie. J'espère qu'il aura révisé sa décision et décidé de se joindre à ma grande croisade.

— Je ne pense pas, monsieur. » Joranum fronça légèrement les sourcils. « Êtes-vous venu à son insu ?

— Pas du tout, monsieur. Il m'a envoyé ici.

— Je vois… Avez-vous faim, mon garçon ?

— Pas pour le moment, monsieur.

— Dans ce cas, ça ne vous gêne pas si je mange ? Je n'ai guère de temps pour les petits conforts de l'existence, dit-il avec son grand sourire.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, monsieur. »

Ensemble, ils se dirigèrent vers une table et s'assirent. Joranum déballa un sandwich et mordit dedans. La voix légèrement étouffée, il reprit :

« Alors pourquoi vous a-t-il envoyé, fils ? »

Raych haussa les épaules.

« Je crois qu'il me pensait en mesure de découvrir quelque chose qu'il pourrait exploiter contre vous. Il est cœur et âme avec le Premier ministre Demerzel.

— Et pas vous ?

— Non, monsieur. Je suis un Dahlite.

— Je sais que vous l'êtes, monsieur Seldon, mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que je suis opprimé, donc que je suis dans votre camp et désire vous aider. Bien sûr, j'aimerais mieux que mon père ne le sache pas.

— Il n'y a aucune raison qu'il le sache. Comment vous proposez-vous de m'aider ? » Il jeta un rapide coup d'œil à Namarti, les bras croisés sur son bureau, l'expression de plus en plus maussade. « Connaissez-vous quoi que ce soit à la psychohistoire ?

— Non, monsieur. Mon père ne m'en parle pas – et s'il le faisait, je n'y pigerais rien. Je crois qu'il ne débouche nulle part avec ça.

— En êtes-vous sûr ?

— Évidemment que j'en suis sûr. Il y a ce gars, là, Yugo Amaryl, un Dahlite également, qui en cause parfois. Je sais qu'il ne se passe rien.

— Ah ! Pourrais-je voir Yugo Amaryl un jour, à votre avis ?

— Je ne pense pas. Il n'est pas trop pour Demerzel mais il ne jure que par mon père. Il ne le trahirait pas.

— Mais vous, si ? »

Raych parut embêté et grommela sombrement :

« Je suis un Dahlite. » Joranum se racla la gorge.

« Alors, laissez-moi vous reposer la question. Comment vous proposez-vous de m'aider, jeune homme ?

— J'ai quelque chose à vous révéler que vous ne croirez peut-être pas.

— Vraiment ? Dites toujours. Si je ne le crois pas, je vous préviendrai.

— C'est au sujet du Premier ministre, Eto Demerzel.

— Eh bien ? »

Raych regarda autour de lui, hésitant.

« Quelqu'un peut-il m'entendre ?

— Il n'y a que Namarti et moi.

— Très bien, alors voilà : ce bonhomme n'est pas un humain. C'est un robot.

— Quoi ? » explosa Joranum.

Raych crut bon d'expliquer.

« Un robot est un homme mécanique, monsieur. Il n'est pas humain. C'est une machine. »

Namarti intervint avec fougue :

« Jo-Jo, n'en croyez rien. C'est ridicule. »

Mais Joranum leva la main dans un geste impérieux. Ses yeux étincelaient.

« Pourquoi dites-vous cela ?

— Mon père est allé une fois à Mycogène. Il m'en a longuement parlé. À Mycogène, on discute souvent des robots.

— Oui, je sais. Du moins, c'est ce que j'ai entendu dire.

— Les Mycogéniens croient que jadis les robots étaient très répandus parmi leurs ancêtres, mais qu'ils ont été éliminés. »

Namarti plissa les paupières.

« Qu'est-ce qui vous fait penser que Demerzel est un robot ? Du peu que je sache de ces fariboles, les robots sont faits de métal, non ?

— C'est exact, dit Raych, avec conviction. Mais d'après ce que j'ai entendu, il existe quelques robots qui ressemblent tout à fait à des êtres humains et qui vivent éternellement… »

Namarti secoua violemment la tête.

« Légendes ! Légendes ridicules ! Jo-Jo, pourquoi écoutons-nous de telles… »

Mais Joranum le coupa aussitôt.

« Non, G.D. Je veux écouter. J'ai entendu ces légendes, moi aussi.

— Mais c'est une absurdité, Jo-Jo.

— Ne sois pas si pressé de parler d'absurdité. Et même si tu étais dans le vrai, des gens vivent et meurent pour des raisons absurdes. Ce n'est pas tant la réalité qui importe que ce que les gens croient… Dites-moi, jeune homme, légendes mises à part, qu'est-ce qui vous fait penser que Demerzel est un robot ? Supposons que les robots existent. Qu'y a-t-il donc, chez Demerzel, qui vous pousse à affirmer qu'il est bien un robot ? Vous l'a-t-il dit lui-même ?

— Non, monsieur.

— Votre père vous l'a-t-il dit ? demanda Joranum.

— Non, monsieur. C'est juste une idée personnelle, mais j'en suis convaincu.

— Pourquoi, qu'est-ce qui vous permet d'être si sûr ?

— Quelque chose dans son apparence. Il ne change pas. Il ne vieillit pas. Il ne trahit pas d'émotions. Quelque chose en lui donne vraiment l'impression qu'il est fait de métal. »

Joranum se cala dans son fauteuil et fixa Raych un long moment. On aurait presque pu entendre bourdonner ses pensées.

Finalement, il reprit :

« Supposons donc, jeune homme, qu'il s'agisse bien d'un robot. Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Cela vous concerne-t-il ?

— Bien sûr que cela me concerne, dit Raych. Je suis un être humain. Je ne veux pas d'un robot pour diriger l'Empire. »

Joranum se tourna vers Namarti avec un signe de vive approbation.

« T'entends ça, G.D. ? Je suis un être humain. Je ne veux pas d'un robot pour diriger l'Empire. Passe-le à l'holovision et fais-lui répéter ça. Je veux entendre cette phrase martelée à l'envi jusqu'à ce qu'elle soit gravée dans la cervelle de tous les citoyens de Trantor…

— Eh, dit Raych, reprenant enfin son souffle. Je ne peux pas dire ça à l'holovision. Mon père découvrirait que…

— Oui, évidemment, se hâta de corriger Joranum. Nous ne pouvons nous le permettre. Nous citerons simplement vos paroles. Nous trouverons bien un autre Dahlite. Un représentant de chacun des secteurs, chacun dans son propre dialecte, mais toujours avec le même message : Je ne veux pas d'un robot pour diriger l'Empire.

— Et qu'arriverait-il, intervint Namarti, si d'aventure Demerzel prouve qu'il n'est pas un robot ?

— Vraiment, dit Joranum. Et comment fera-t-il ? C'est impossible. Psychologiquement impossible. Quoi ? Le grand Demerzel, le pouvoir caché derrière le trône, l'homme qui tire les ficelles de Cléon Ier depuis tant d'années et celles du père de Cléon avant lui ? Le vois-tu descendre de son piédestal pour gémir devant le public qu'il est vraiment un être humain ? Ce serait presque aussi destructeur pour lui que d'avouer qu'il est un robot G.D., nous avons la possibilité d'acculer l'ennemi dans une impasse et nous la devons à ce jeune homme, ici présent. »

Raych rougit.

« Votre nom est Raych, c'est bien cela ? Une fois notre parti placé en bonne position, nous ne serons pas ingrats. Dahl sera bien traitée et vous aurez un bon poste à nos côtés. Vous deviendrez chef du secteur de Dahl, Raych, et vous ne regretterez pas votre geste. Le regrettez-vous maintenant ?

— Je vous jure que non dit Raych avec ferveur.

— Dans ce cas, nous allons veiller à vous faire retrouver votre père. Vous lui ferez savoir que nous ne lui voulons aucun mal, que nous le tenons en haute estime. Vous pouvez lui exposer votre découverte de la manière qui vous plaira. Et si jamais vous apprenez autre chose qui vous semble pouvoir nous être utile – sur la psychohistoire, en particulier –, prévenez-nous.

— Comptez sur moi ! Mais êtes-vous sérieux quand vous dites que vous veillerez à ce que Dahl en retire quelque avantage ?

— Tout à fait. L'égalité des secteurs, mon garçon ! L'égalité des mondes ! Nous aurons un nouvel Empire débarrassé de l'infamie des privilèges et de l'inégalité. »

Et Raych d'acquiescer avec vigueur :

« C'est mon plus cher désir. »

19

Cléon, Empereur de la Galaxie, traversait d'un pas pressé la galerie reliant ses appartements privés du Petit Palais aux bureaux qui accueillaient le personnel pléthorique logé dans les diverses annexes du Palais impérial et qui servaient de centre nerveux a l'Empire.

Plusieurs de ses secrétaires personnels l'accompagnaient et sur leurs traits se lisait une extrême inquiétude. L'Empereur n'avait pas coutume de se rendre en visite. Il convoquait et l'on se présentait à lui. S'il devait marcher, il ne trahissait jamais le moindre signe de hâte ou de choc émotionnel. Comment aurait-il pu ? Il était l'Empereur et, à ce titre, il était plus un symbole de l'ensemble des mondes qu'un simple mortel.

En cet instant pourtant, il avait l'air d'un banal mortel. Il écartait tout le monde d'un geste impatient de la main droite. Dans la gauche, il tenait un hologramme étincelant.

— Le Premier ministre, dit-il d'une voix presque étranglée, fort éloignée de l'accent extrêmement châtié qu'il s'efforçait d'associer au trône. Où est-il ? »

Tous les hauts fonctionnaires croisés sur son passage bredouillaient, incapables de trouver une réponse cohérente. Il les bousculait, impatient et furieux, leur donnant sans aucun doute l'impression de vivre un cauchemar éveillé.

Enfin, il déboula dans le bureau privé de Demerzel, légèrement haletant et cria – oui, cria :

« Demerzel ! »

L'intéressé leva les yeux un rien surpris et quitta son siège avec souplesse, car on ne restait pas assis en présence de l'Empereur, à moins qu'il ne vous y ait formellement invité.

« Sire ? »

L'Empereur posa violemment l'hologramme sur le bureau de son Premier ministre et dit :

« Qu'est-ce que cela ? Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ? »

Demerzel regarda ce que l'Empereur avait posé devant lui. C'était un superbe hologramme, net, plein de vie. On pouvait presque entendre le petit garçon, âgé de dix ans environ, prononcer les paroles de la légende : « Je ne veux pas d'un robot pour gouverner l'Empire. »

Demerzel répondit tranquillement qu'il avait reçu le même.

« Et qui d'autre, à part vous ?

— Sire, je soupçonne que c'est un tract extrêmement répandu sur l'ensemble de Trantor.

— Oui, et voyez-vous sur qui se dirige le regard de ce mioche ? » L'index impérial tapota le cliché. « Ne serait-ce pas sur vous ?

— La ressemblance est frappante, Sire.

— Me trompe-je en supposant que le but de ce tract, comme vous l'appelez, est de vous accuser d'être un robot ?

— Cela semble bien être son but, en effet, Sire.

— Arrêtez-moi si je me trompe, mais les robots ne sont-ils pas ces hommes mécaniques légendaires que l'on trouve dans… les romans à suspense et les contes pour enfants ?

— Les Mycogéniens tiennent pour article de foi, Sire, que les robots…

— Peu m'importent les Mycogéniens et leurs articles de foi. Pourquoi vous accuse-t-on d'être un robot ?

— Simple tournure métaphorique, j'en suis sûr, Sire. On veut me décrire comme un homme sans cœur, dont les vues sont les calculs sans conscience d'une machine.

— C'est trop subtil, Demerzel, je ne suis pas idiot. » Il tapota de nouveau l'hologramme.

— Ils essayent de persuader les gens que vous êtes vraiment un robot.

— On peut difficilement l'empêcher, Sire, si les gens décident de le croire.

— Nous ne pouvons les laisser faire. Cela porte atteinte à la dignité de votre fonction. Pis que cela, cela porte atteinte à la dignité de l'Empire. Cela laisse entendre que j'aurais, moi, choisi comme Premier ministre un homme mécanique. C'est insupportable. Voyons, Demerzel, n'y a-t-il donc pas de lois qui interdisent la diffamation des fonctionnaires de l'Empire ?

— Oui, il y en a, et de fort sévères, Sire, car elles remontent aux grands Codes civil et pénal d'Aburamis.

— Diffamer la personne de l'Empereur est un crime capital, n'est-ce pas ?

— Puni de mort, Sire. Oui.

— Eh bien, ceci non seulement vous diffame, mais me diffame également et son auteur, quel qu'il soit, devrait être exécuté sur-le-champ. C'est évidemment ce Joranum qui est derrière tout ceci.

— Sans aucun doute, Sire, mais le prouver risque de se révéler assez difficile.

— Balivernes ! J'ai suffisamment de preuves ! Je veux une exécution.

— Le problème, Sire, c'est que les lois sur la diffamation ne sont quasiment jamais appliquées. Pas depuis le début du siècle, en tout cas.

— Voilà pourquoi la société devient aussi instable, et l'Empire, ébranlé jusqu'aux fondations. Les lois sont toujours inscrites dans les textes, alors appliquez-les.

— Demandez-vous, Sire, si la décision est sage. Elle risque de vous faire passer pour un tyran et un despote. Votre pouvoir a connu de grands succès par la douceur et la mansuétude…

— Certes, mais voyez où cela nous a menés. Qu'ils me craignent un peu, pour changer, plutôt que de m'aimer. Surtout de cette manière !

— Je vous recommande instamment de n'en rien faire, Sire. Ce geste peut être l'étincelle qui provoquera une rébellion.

— Que feriez-vous donc, vous ? Vous présenter devant le peuple et dire : « Regardez-moi. Je ne suis pas un robot ? »

— Non, Sire car comme vous l'avez dit, cela ruinerait ma dignité et, pis encore, la vôtre.

— Alors ?

— Je ne suis pas certain, Sire. Je n'y ai pas encore vraiment réfléchi.

— Pas encore vraiment réfléchi ? Contactez-moi Seldon.

— Sire ?

— Qu'y a-t-il de difficile à comprendre dans mon ordre ? Contactez-moi Seldon !

— Vous voulez que je le convoque au Palais, Sire ?

— Non, nous n'avons pas le temps. Je présume que vous pouvez établir entre nous une communication sûre, à l'abri des écoutes ?

— Certainement, Sire.

— Eh bien, faites-le. Maintenant !

20

Seldon ne possédait pas la maîtrise de soi de Demerzel, n'étant, pour sa part, fait que de chair et de sang. La convocation à son bureau et la brusque lueur faible et crépitante du champ de brouillage suffisaient à révéler qu'il se passait quelque chose d'insolite. Il avait déjà eu l'occasion de communiquer sur des lignes protégées mais jamais encore dans le cadre du dispositif de sécurité impérial.

Il s'attendait à voir quelque fonctionnaire gouvernemental annoncer Demerzel en personne. Vu le scandale grandissant provoqué par le tract du robot, c'était bien le moins.

Mais il ne s'attendait à rien d'autre, et quand l'image de l'Empereur, cernée du mince liseré scintillant du champ brouilleur, s'avança (pour ainsi dire) sur le pas de son bureau, Seldon se tassa dans son siège, bouche bée, totalement paralysé.

D'un geste impatient, Cléon lui fit signe de rester assis.

— Vous devez savoir ce qui se passe, Seldon.

— Voulez-vous parler du tract sur le robot, Sire ?

— Tout juste. Que convient-il de faire ?

Malgré la permission de rester assis, Seldon se leva.

— Il y a plus, Sire. Joranum organise des rassemblements sur toute la planète sur le thème de cette affaire de robot. Du moins, c'est ce que j'ai entendu aux informations.

— Et moi, la nouvelle ne m'est pas encore parvenue, comme de juste. Pourquoi l'Empereur n'est-il pas tenu au courant de ce qui se passe ?

— Ce n'est pas à l'Empereur de s'en soucier, Sire. Je suis sûr que le Premier ministre…

— Le Premier ministre ne fait rien, il ne me tient même pas informé. Je m'en remets à vous et à votre psychohistoire. Dites-moi ce qu'il convient de faire.

— Sire ?

— Je ne marche pas dans votre jeu, Seldon. Vous travaillez à la psychohistoire depuis huit ans. Le Premier ministre me dissuade d'intenter la moindre action en justice contre Joranum. Alors, qu'est-ce que je fais, moi ?

— Si… si… Sire… ! bredouilla Seldon. Rien !

— Vous n'avez rien à me dire ?

— Non, Sire. Ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux dire que vous ne devez rien faire. Rien ! Le Premier ministre a tout à fait raison quand il vous conseille de n'entreprendre aucune action en justice. Cela ne ferait qu'aggraver les choses.

— Très bien. Et qu'est-ce qui les améliorerait ?

— Pour vous, de ne rien faire. Pour le Premier ministre, de ne rien faire. Pour le gouvernement, de laisser Joranum agir comme bon lui semble.

— En quoi cela nous aidera-t-il ? »

Et Seldon répondit, en essayant de masquer son désespoir : « On le verra bientôt. »

L'Empereur parut brusquement libéré de toute sa colère et son indignation. Il s'exclama :

« Ah, je comprends ! Vous avez la situation bien en main !

— Sire ! Je n'ai pas dit cela…

— Inutile de le dire. J'en ai assez entendu. Vous avez la situation bien en main mais je veux des résultats. J'ai encore la Garde impériale et les forces armées. Mes soldats resteront loyaux et, en cas de désordres, je n'hésiterai pas à employer les grands moyens. Mais je vais d'abord vous donner une chance. »

L'image s'effaça et Seldon se retrouva seul, à fixer l'espace vide où l'image était apparue une seconde avant.

Depuis ce tout premier instant malencontreux où il avait mentionné la psychohistoire lors du Congrès décennal, huit ans plus tôt, il avait dû assumer le fait qu'il ne maîtrisait pas ce dont il avait imprudemment parlé.

Il n'avait rien d'autre aujourd'hui que le vague spectre de quelques idées délirantes – et ce que Yugo Amaryl baptisait intuition.

21

En quarante-huit heures, Joranum avait fait le tour de Trantor, pour une part en personne, mais surtout par l'entremise de ses lieutenants. Comme Hari le fit remarquer à Dors en grommelant, il avait mené une campagne dont l'efficacité rappelait les méthodes militaires.

« Il était fait pour être amiral de la flotte de l'ancien temps. Il a gâché son talent dans la politique.

— Le gâcher ? s'exclama Dors. En tout cas, il est bien parti pour devenir Premier ministre en une semaine et s'il le désire, Empereur en quinze jours. On dit que certaines garnisons l'acclament déjà. »

Seldon hocha la tête.

« Il finira bien par s'effondrer.

— Quoi donc ? Le parti de Joranum ou l'Empire ?

— Le parti de Joranum. L'histoire du robot a créé une brusque agitation grâce à l'usage habile de ce tract mais un minimum de réflexion, un peu de sang-froid et le public verra à quel point l'accusation est ridicule.

— Mais, Hari, intervint Dors, crispée, tu n'as pas besoin de faire semblant avec moi. Ce n'est pas du tout un conte ridicule. Comment Joranum a-t-il pu découvrir que Demerzel était un robot ?

— Oh, ça ! C'est Raych qui le lui a dit.

— Raych !

— Tout à fait. Il a accompli sa tâche à la perfection avant de revenir sain et sauf avec la promesse d'être un jour promu chef du secteur de Dahl. Et bien sûr, ils l'ont cru. J'en étais sûr.

— Tu veux dire que tu as révélé à Raych que Demerzel était un robot pour qu'il transmette l'information à Joranum ? »

Dors paraissait horrifiée.

« Non, bien évidemment. Tu sais que je suis incapable de révéler à Raych – ou à quiconque – que Demerzel est un robot. Je lui ai dit au contraire avec la plus extrême fermeté que Demerzel n'était absolument pas un robot – et même cela, ça n'a pas été facile. Mais je lui ai effectivement demandé d'affirmer le contraire à Joranum. Il est intimement persuadé de lui avoir menti.

— Mais enfin, pourquoi, Hari ? Pourquoi ?

— Ce n'est pas de la psychohistoire, je te l'assure. Ne viens pas comme l'Empereur me prendre pour un magicien. Je voulais juste amener Joranum à croire que Demerzel était un robot. Il est mycogénien d'origine, de sorte que depuis sa naissance, toute sa culture est imprégnée de récits de robots. Par conséquent, il est tout disposé à y croire et il est convaincu que le public le croira comme lui.

— Eh bien, n'est-ce pas le cas ?

— Pas vraiment. Une fois passé le choc initial, les gens se rendront bien compte que c'est une fiction délirante – du moins, c'est ce qu'ils penseront. J'ai persuadé Demerzel d'intervenir sur les ondes holographiques et de diffuser l'émission par subéther dans toutes les régions clés de l'Empire et dans tous les secteurs de Trantor. Il doit s'exprimer sur tous les sujets sauf sur cette affaire de robot. Il existe suffisamment de crises, nous le savons bien, pour lui fournir de la matière. Les gens l'écouteront et n'entendront pas parler de robots. Puis, sur la fin, on l'interrogera sur le tract et il n'aura pas besoin de répondre. Il lui suffira d'éclater de rire.

— Rire ? Je n'ai jamais vu rire Demerzel. Il ne sourit presque jamais.

— Cette fois, Dors, il rira. C'est la dernière chose à laquelle on s'attend chez un robot. Tu as déjà vu des robots dans des films holographiques, n'est-ce pas ? Ils sont toujours dépeints comme des créatures sans imagination, dénuées d'émotion, parfaitement inhumaines. C'est cette image que les gens ont en tête. Donc, Demerzel n'aura qu'à rire. Et par-dessus le marché… Te souviens-tu de Maître-du-Soleil Quatorze, le chef religieux de Mycogène ?

— Bien sûr que je m'en souviens. Sans imagination, dénué d'émotion, parfaitement inhumain. Il ne riait jamais, lui non plus.

— Et il ne rira pas plus ce coup-ci. J'ai beaucoup étudié le cas Joranum depuis notre petit accrochage sur l'Esplanade. Je connais son vrai nom. Je sais où il est né, qui étaient ses parents, où il a été formé. Le dossier, qui contient tous les documents pour le prouver, a été transmis à Maître-du-Soleil Quatorze. Je ne crois pas que Maître-du-Soleil aime beaucoup les Dissidents.

— Mais je pensais que tu ne voulais pas déclencher de réaction fanatique.

— Je ne le ferai pas. Si j'avais donné ces informations aux gens de l'holovision, c'eût été le cas, mais je les ai transmises à Maître-du-Soleil, qui en est, après tout, le dépositaire logique.

— Et qui déclenchera les réactions fanatiques.

— Certainement pas. Personne sur Trantor ne prêtera la moindre attention à Maître-du-Soleil, quoi qu'il puisse dire.

— Alors, quel intérêt ?

— C'est ce que nous allons voir, Dors. Je n'ai pas d'analyse psychohistorique de la situation. Je ne sais même pas si une telle analyse est possible. J'espère simplement que mon jugement est correct. »

22

Eto Demerzel rit.

Ce n'était pas la première fois. Il était installé avec Hari Seldon et Dors Venabili dans une salle protégée des écoutes et, de temps en temps, sur un signal de Hari, il riait. À un moment, il recula pour éclater de rire mais Seldon hocha la tête.

« Jamais vous ne paraîtrez convaincant. »

Demerzel sourit, rit de nouveau, avec dignité, et Seldon fit alors la grimace.

« Là, je sèche, avoua-t-il. Ça ne sert à rien de vous raconter des histoires drôles. Vous ne les saisissez qu'à un niveau intellectuel.

— Servez-vous d'un rire préenregistré, suggéra Dors.

— Surtout pas ! Aucune de ces bandes où des crétins sont payés pour glousser ne s'approchera du rire de Demerzel. Nous obtiendrions l'effet contraire à celui que nous recherchons. Essayez encore, Demerzel. »

Demerzel essaya encore jusqu'à ce que Seldon lui dise : « Bon, alors vous allez tâcher de mémoriser le son du rire et vous le reproduirez quand on vous posera la question. Vous devez avoir l'air amusé. Vous ne pouvez pas émettre le son d'un rire, si réaliste soit-il, avec un visage grave. Souriez un peu, juste un peu. Retroussez le coin des lèvres. » Lentement, la bouche de Demerzel s'élargit en un sourire. « Pas mal. Pouvez-vous faire pétiller vos yeux ?

— Que veux-tu dire : pétiller ? s'indigna Dors. Personne ne fait pétiller ses yeux. C'est une expression métaphorique.

— Non, pas du tout. Il y a un début de larmes dans les yeux, – des larmes de joie, de tristesse, de surprise, qu'importe – et c'est le reflet de la lumière sur cette mince pellicule liquide qui provoque le pétillement.

— Espères-tu sérieusement voir Demerzel produire des larmes ? »

À quoi l'intéressé répondit, sans se démonter :

« Mes yeux produisent effectivement des larmes dans un but de nettoyage. Donc, peut-être que si j'imagine que mes globes oculaires sont légèrement irrités…

— Essayez, dit Seldon. Ça ne peut pas faire de mal. »

Ainsi, lorsque le discours holovisé subéthérique du Premier ministre s'acheva, ses paroles ayant atteint des millions de mondes à des milliers de fois la vitesse effective de la lumière – des paroles graves, franches, informatives, sans aucun artifice rhétorique – et après que l'on eut discuté de tout sauf des robots, Demerzel se déclara prêt à répondre aux questions. Il n'eut pas longtemps à attendre. La première fut : « Monsieur le Premier ministre, êtes-vous un robot ? »

Demerzel se contenta de fixer calmement son interlocuteur, laissant monter la tension. Puis il sourit, son corps tressaillit légèrement et il rit. Ce n'était pas un rire éclatant et sonore, mais un rire profond, le rire d'un homme qui goûtait un moment d'intense détente. Il était contagieux. L'audience gloussa et bientôt rit de conserve.

Demerzel attendit que le calme fût revenu. Alors, le regard pétillant, il dit :

« Dois-je vraiment répondre à cette question ? Est-ce bien nécessaire ? »

Il souriait encore quand l'écran s'obscurcit.

23

« Je suis sûr que ça a marché, dit Seldon. Naturellement, il ne s’agit pas d’un renversement immédiat de la situation. Cela prend du temps. Mais les choses évoluent désormais dans le bon sens. Je l’avais déjà noté en interrompant le petit discours de Namarti sur l’esplanade universitaire. L’auditoire était pour lui jusqu’à ce que je l’affronte et ose lui résister contre toute attente. Les auditeurs ont aussitôt tourné casaque. »

Dors était dubitative :

« Penses-tu que la situation soit analogue ?

— Bien sûr. Faute d’avoir la psychohistoire, je fais appel à l’analogie – et au cerveau avec lequel je suis né, je suppose. Notre Premier ministre était gravement mis en cause, et voilà qu’il réduit à néant la pire des accusations – être un robot – avec un sourire et un rire, l’attitude la moins robotique qu’on pût imaginer. Aussitôt, les opinions ont commencé à basculer en sa faveur. On ne peut plus rien y faire. Mais ce n’est qu’un début. Attendons d’entendre ce que Maître-du-Soleil Quatorze aura à dire.

— De ce côté aussi, tu es confiant ?

— Tout à fait. »

24

Le tennis était l'un des sports préférés de Hari mais il aimait encore plus jouer que regarder les autres. C'est donc avec une certaine impatience qu'il regardait l'Empereur Cléon, en tenue de sport, aller et venir sur le court pour renvoyer la balle. Il pratiquait le tennis impérial, ainsi dénommé car il avait la préférence des Empereurs : la raquette informatisée permettait de modifier légèrement son angle de frappe grâce à des pressions idoines sur le manche. Hari avait essayé à plusieurs reprises de se perfectionner dans cette technique mais la maîtrise de la raquette informatisée exigeait énormément d'entraînement – et son temps était bien trop précieux pour ce qui n'était en somme qu'une quête futile.

Cléon plaça une balle impossible à retourner et gagna le jeu. Il sortit du court en trottinant sous les applaudissements convenus des fonctionnaires. Seldon le félicita :

« Sire, vous avez fait une partie superbe.

— Pensez-vous, Seldon ? répondit Cléon, indifférent. Ils se donnent tous tant de mal à me laisser gagner que je n'en retire aucun plaisir.

— En ce cas, Sire, vous devriez ordonner à votre adversaire de durcir son jeu.

— Ça n'y changerait rien. Il prendrait soin de perdre malgré tout. De toute façon, je serais encore plus mécontent de perdre que de gagner vainement. Être Empereur a ses fardeaux, Seldon. Joranum n'aurait pas tardé à le découvrir s'il était parvenu à le devenir. »

Il disparut dans ses vestiaires privés et en ressortit après s'être douché, récuré, séché et vêtu d'une tenue un peu plus officielle.

« Maintenant, Seldon, dit-il en congédiant les autres de la main, le court de tennis est le meilleur endroit isolé qui soit et le temps est superbe, alors restons donc dehors. J'ai pris connaissance du message aux Mycogéniens de ce Maître-du-Soleil Quatorze. Fera-t-il l'affaire ?

— Tout à fait, Sire. Comme vous l'avez lu, Joranum y est dénoncé comme un Dissident mycogénien et accusé de blasphème dans les termes les plus sévères.

— Cela suffit-il à mettre un terme à ses ambitions politiques ?

— Cela diminue fatalement son importance, Sire. Rares, désormais, sont ceux qui prêtent foi à cette folle histoire de Premier ministre robot. Qui plus est, Joranum y est démasqué comme un imposteur et, pire encore, comme un menteur pris sur le fait.

— Pris sur le fait, oui, répéta Cléon, pensif. Vous voulez dire qu'être simplement fourbe c'est être futé et c'est donc admirable, alors qu'être pris, c'est être un crétin et donc, ce n'est plus admirable du

tout.

— C'est bien résumé, Sire.

— Alors, Joranum a cessé d'être un danger.

— Gardons-nous d'en être certains, Sire. Il peut se reprendre, même maintenant. Il a toujours une organisation et certains de ses disciples lui demeurent fidèles. L'histoire fournit des exemples d'hommes et de femmes qui ont réussi à revenir au premier plan après des désastres aussi grands, voire plus grands encore, que celui-ci.

— En ce cas, on n'a qu'à l'exécuter, Seldon. »

Seldon hocha la tête.

« Ce serait inopportun, Sire. En faisant de lui un martyr, vous passeriez pour un despote. »

Cléon fronça les sourcils.

« On croirait entendre Demerzel. Chaque fois que je veux prendre des décisions énergiques, il grommelle le mot « despote ». D'autres Empereurs avant moi ont pris des décisions énergiques, et on les a admirés pour leur conduite ferme et tranchée.

— Sans aucun doute, Sire, mais nous vivons en des temps troublés. Une exécution n'est pas forcément nécessaire. Vous pouvez parvenir à vos fins d'une manière qui vous fera passer pour un esprit à la fois éclairé et bienveillant.

— Me faire passer pour un esprit éclairé, dites-vous ?

— Vous révélera comme un esprit éclairé, Sire, je me suis mal exprimé. Exécuter Joranum serait exercer une vengeance, ce qui pourrait être jugé ignoble. En tant qu'Empereur, vous avez une attitude bienveillante, voire paternelle, à l'égard des croyances de tous vos sujets. Vous ne faites aucune distinction, vous êtes l'Empereur de tous sans distinction.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends, Sire, que Joranum a froissé la sensibilité des Mycogéniens et que vous êtes horrifié de son sacrilège, car il est natif de Mycogène. Que pourriez-vous faire de mieux que le remettre aux Mycogéniens et les laisser se charger de lui ? On applaudira la justesse de votre arbitrage impérial.

— Les Mycogéniens vont donc l'exécuter ?

— C'est bien possible, Sire. Leurs lois sur le blasphème sont extrêmement sévères. Au mieux, ils le condamneront aux travaux forcés à vie. »

Cléon sourit.

« À la bonne heure ! Je retire tout le crédit d'un geste plein d'humanité et de tolérance, et ils se chargent du sale boulot.

— Ce serait le cas, Sire, si vous leur remettiez effectivement Joranum. Mais encore une fois, vous en feriez un martyr.

— Là, vous me rendez perplexe. Que voulez-vous me voir faire ?

— Lui laisser le choix. Dites que votre souci du bien-être de tous les citoyens de l'Empire vous pousse à le remettre aux Mycogéniens pour qu'il soit jugé, mais que, d'un autre côté, votre humanité redoute un jugement trop sévère. Par conséquent, vous lui proposez comme autre possibilité l'exil sur Nishaya, la petite planète isolée d'où il prétend justement être natif, pour qu'il y finisse ses jours dans une paisible obscurité. En veillant, bien entendu, à ce qu'il y soit sous bonne garde.

— Et cela réglera la situation ?

— Tout à fait. Joranum commettrait un suicide virtuel s'il choisissait de retourner à Mycogène, or il ne semble franchement pas avoir de tendances suicidaires. Il choisira sans aucun doute Nishaya et si son choix paraît logique, il n'en est pas moins piteux. Une fois réfugié à Nishaya, je ne vois pas comment il relancerait un mouvement destiné à s'emparer de l'Empire. Ses partisans sont appelés à se disperser. On conçoit qu'ils suivent un martyr avec un zèle sacré, mais pas un pleutre.

— Étonnant ! Comment faites-vous pour penser à tout cela, Seldon ? »

Il y avait une note évidente d'admiration dans la voix de l'Empereur.

« Eh bien, il semblait raisonnable de supposer…

— Peu importe, coupa Cléon. Même si vous m'expliquiez votre méthode, il n'est pas certain que je sois capable de la comprendre. Venons-en aux faits : Demerzel quitte ses fonctions. La dernière crise a révélé ses limites et je suis d'accord avec lui : il est temps qu'il prenne sa retraite. Mais je ne peux pas me passer de Premier ministre, aussi, à partir de cet instant, c'est vous qui le remplacez.

— Sire ! s'exclama Seldon avec un mélange d'étonnement et d'horreur.

— Premier ministre Hari Seldon, dit calmement Cléon. Tel est le souhait de l'Empereur. »

25

— Ne vous inquiétez pas, dit Demerzel. C'était ma suggestion. Je suis en poste depuis trop longtemps et l'aggravation des crises a atteint le point où le constant respect des Trois Lois me paralyse. Vous êtes le successeur logique.

— Je ne suis pas du tout le successeur logique, s'emporta Seldon. Qu'est-ce que je peux bien connaître à la direction d'un Empire ? L'Empereur est assez stupide pour croire que j'ai résolu cette crise par la psychohistoire. C'est évidemment faux !

— Peu importe, Hari. S'il croit que vous détenez cette réponse psychohistorique, il sera trop content de vous suivre et cela fera de vous un bon Premier ministre.

— Il peut me suivre tout droit au fond du gouffre.

— Je sens que votre bon sens – ou votre intuition – vous permettra de maintenir le cap… avec ou sans psychohistoire.

— Mais que vais-je faire sans vous, Daneel ?

— Merci de m'appeler par ce nom. Dorénavant, il n'y a plus de Demerzel, juste Daneel. Quant à ce que vous ferez sans moi… Imaginez que vous tentiez de mettre en pratique certaines des idées de Joranum sur l'égalité et la justice sociale. Il n'y pensait peut-être pas sincèrement – ce n'était sans doute pour lui qu'un moyen d'attirer des fidèles – mais ce ne sont pas de mauvaises idées en soi. Et puis, trouvez le moyen de vous faire aider par Raych. Il s'est raccroché à vous malgré son attirance personnelle pour les idées de Joranum et il doit aujourd'hui se sentir déchiré, se considérer à moitié comme un traître. Montrez-lui que non. De surcroît, vous pourrez d'autant mieux travailler à la psychohistoire que l'Empereur sera désormais avec vous, corps et âme.

— Mais vous, qu'allez-vous faire, Daneel ?

— D'autres missions m'appellent dans la Galaxie. Conformément à la Loi Zéro, je dois œuvrer pour le bien de l'humanité, pour autant que je puisse déterminer en quoi il consiste. Et puis, Hari…

— Oui, Daneel.

— Vous avez toujours Dors.

Seldon acquiesça.

— Oui, j'ai toujours Dors. – Il observa le silence avant d'agripper la main ferme de Daneel. – Adieu, Daneel.

— Adieu, Hari, répondit Daneel.

Et sur ces mots, le robot tourna les talons et s'éloigna, dans le froissement de sa lourde toge de Premier ministre, la tête levée, le dos bien droit, dans la galerie du Palais.

Seldon resta plusieurs minutes immobile après le départ de

Daneel, abîmé dans ses pensées. Soudain, il prit la direction des appartements du Premier ministre. Il avait encore une chose à dire à Daneel, la plus importante de toutes.

Seldon hésita dans la galerie doucement éclairée avant d'entrer. Mais la pièce était vide. La toge sombre était pliée sur une chaise. Les appartements du Premier ministre résonnèrent encore des derniers mots d'Hari au robot : « Adieu, mon ami. » Eto Demerzel avait disparu ; R. Daneel Olivaw s'était volatilisé.

DEUXIÈME PARTIE

Cléon IER

CLÉON IER […] Même si on a souvent loué Cléon Ier pour avoir été le dernier Empereur sous le règne duquel le Premier Empire galactique demeura relativement uni et prospère, le quart de siècle de son règne fut marqué par un déclin continu. On ne peut lui en imputer toute la responsabilité, car le Déclin de l'Empire tenait à des facteurs économiques et politiques trop considérables pour être réglés par qui que ce soit à l'époque. Il eut de la chance dans le choix de ses Premiers ministres – Eto Demerzel, puis Hari Seldon, l'inventeur de la psychohistoire, dans le développement de laquelle l'Empereur ne perdit jamais foi. Cléon et Seldon, objets de l'ultime complot joranumite, dont le couronnement bizarre…

Encyclopædia Galactica

1

Mandell Gruber était un homme heureux. C'est du moins l'impression qu'il donnait à Hari Seldon, qui avait interrompu son exercice matinal pour l'observer.

Gruber, la cinquantaine dépassée et donc de quelques années plus jeune que Seldon, était un peu voûté par son travail continuel dans les Jardins du Palais impérial mais il avait un visage jovial, bien rasé, surmonté d'un crâne rose que dissimulaient mal des cheveux blond filasse clairsemés. Il sifflotait doucement tout en inspectant les feuillages des bosquets, à l'affût du moindre parasite.

Il n'était pas Jardinier en chef, bien entendu. Le Jardinier en chef du Palais impérial était un haut fonctionnaire doté d'un bureau officiel dans l'un des bâtiments de l'immense complexe impérial, et d'une armée d'hommes et de femmes sous ses ordres. Il ne descendait jamais inspecter les jardins impériaux plus d'une ou deux fois par an.

Gruber n'était que l'un des éléments de cette armée. Son titre, Seldon le savait, était celui de Jardinier de première classe et il l'avait bien mérité après trente années de bons et loyaux services.

Seldon le héla en s'arrêtant dans l'allée de gravier parfaitement ratissé.

« Encore une journée superbe, Gruber. »

Gruber leva la tête et son regard pétilla.

« Oui, tout à fait, Premier ministre, et j'en suis bien désolé pour tous ceux qui sont claquemurés dans leur bureau.

— Comme je ne vais pas tarder à l'être.

— Les gens ne trouvent guère de motifs à vous plaindre, Premier ministre, mais quand il vous faut disparaître dans une de ces bâtisses par une belle journée comme celle-ci, nous sommes quelques rares élus à pouvoir vous plaindre au moins pour cela.

— Je vous remercie de votre sympathie, Gruber, mais vous n'ignorez pas que nous avons quarante milliards de Trantoriens sous le dôme. Les plaignez-vous tous ?

— Mais tout à fait. J'ai la chance de ne pas être d'ascendance trantorienne, ce qui m'a permis de briguer un poste de jardinier. Nous sommes bien peu sur ce monde à travailler à l'air libre, et il se trouve que je fais partie de ces heureux élus.

— Le temps n'est pas toujours idéal.

— Si fait. Et je sors pareillement sous l'averse et dans la bise. Pourvu qu'on soit vêtu comme il convient… Et puis, regardez… » Et Gruber ouvrit les bras comme s'il voulait embrasser l'ensemble des jardins impériaux. « J'ai mes amis, les arbres, les pelouses, et toutes les formes de vie animale pour me tenir compagnie, et les plantations

à entretenir dans leur forme géométrique, même au cour de l'hiver. Avez-vous déjà vu, vraiment vu, la géométrie des jardins, Premier ministre ?

— Je la contemple en cet instant même, non ?

— Je veux parler des plans. Ils vous permettent de juger à quel point ces jardins sont merveilleux. Ils ont été dessinés par Tapper Savand, il y a plus d'un siècle, et fort peu modifiés depuis. Tapper était un grand horticulteur, le plus grand. Il venait de ma planète.

— C'est Anacréon, n'est-ce pas ?

— Oui. Un monde lointain à la lisière de la Galaxie, où la nature est encore sauvage et où la vie peut être douce. Je suis arrivé ici quand j'étais encore un galopin sans expérience, à l'époque où l'actuel Jardinier en chef a pris son service auprès du vieil Empereur. Bien sûr, ils parlent aujourd'hui de redessiner les jardins. » Gruber poussa un gros soupir en hochant la tête. « Ce serait une erreur. Ils sont parfaits tels quels, de proportions judicieuses, bien équilibrés, plaisants à l'œil et à l'esprit. Mais il est vrai qu'au cours de l'histoire, le domaine a été plusieurs fois redessiné. Les Empereurs se lassent de l'ancien et recherchent toujours du nouveau, comme si le nouveau était meilleur en soi. Notre présent Empereur, qu'il vive longtemps, envisage de redessiner le domaine avec le Jardinier en chef. C'est du moins le bruit qui court parmi le personnel de jardinage. »

Il avait ajouté cette dernière remarque en vitesse, comme honteux de contribuer à répandre un ragot de Palais.

« Cela risque de ne pas se produire de sitôt.

— J'espère bien que non. Premier ministre. S'il vous plaît, si vous avez l'occasion de distraire quelques instants de votre labeur harassant, étudiez le dessin du domaine. Il est d'une rare beauté et, si j'avais mon mot à dire, il ne faudrait pas y déplacer la moindre feuille, la moindre fleur, pas même un seul lapin, sur toutes ces centaines de kilomètres carrés. »

Seldon sourit.

« Vous êtes un homme passionné, Gruber. Je ne serais pas surpris de vous voir finir un jour Jardinier en chef.

— Que le Destin m'en protège. Le Jardinier en chef ne respire plus l'air pur, ne contemple plus le paysage et il oublie tout ce que lui a enseigné la nature. Il vit là-bas » Gruber pointa un doigt méprisant vers les bâtisses « et je crois qu'il ne saurait même plus distinguer un bosquet d'un ruisseau si l'un de ses sous-fifres ne le prenait par la main pour lui faire tâter le premier ou sonder le second. »

Un moment, on put croire que Gruber allait cracher son mépris, mais il ne trouva aucun endroit où il osât le faire.

Seldon rit tranquillement.

« Gruber, c'est bon de pouvoir vous parler. Quand on est

submergé par les tracas du jour, il est plaisant de prendre quelques instants pour écouter votre philosophie de la vie.

— Ah, Premier ministre, je suis un piètre philosophe en vérité. Mon éducation fut fort sommaire.

— Nul besoin d'éducation pour être philosophe. Il suffit d'un esprit vif et d'une expérience de la vie. Prenez garde, Gruber. Je pourrais bien vous faire monter en grade.

— Si vous vous contentez de me laisser tel que je suis, Premier ministre, vous aurez ma totale gratitude. »

Seldon souriait quand il reprit sa marche mais son sourire s'effaça dès que son esprit revint aux problèmes de l'Empire. Dix ans au poste de Premier ministre – si Gruber avait pu soupçonner l'étendue de son écœurement et de sa lassitude, sa sympathie aurait atteint des proportions phénoménales. Gruber pouvait-il se douter que les progrès de Seldon dans les techniques de la psychohistoire lui promettaient d'être confronté bientôt à un insupportable dilemme ?

2

Tout en se promenant, Seldon songeait que les jardins impériaux étaient l’image même de la paix. Il lui était difficile de concevoir, ici même au cœur du domaine privé de l’Empereur, qu’il se trouvait en réalité sur une planète qui, cette zone exceptée, était entièrement coiffée par un dôme. En cet endroit précis, il aurait pu se croire sur son monde natal d’Hélicon ou sur le monde natal de Gruber, Anacréon.

Bien sûr, le sentiment de paix était une illusion. Le domaine était soumis à une sécurité redoublée.

Jadis, mille ans plus tôt, l’enclave du Palais impérial était certes moins grandiose, moins à l’écart d’un monde qui commençait seulement à bâtir des dômes au-dessus de chacune des régions, mais elle était ouverte à tous les citoyens et l’Empereur lui-même en parcourait les allées, sans aucune garde, inclinant la tête ça et là, pour saluer ses sujets.

Puis le dispositif de sécurité avait été mis en place et il était devenu impossible d’envahir l’enclave depuis Trantor. Cela ne supprimait pas le danger pour autant mais, s’il devait se présenter, il viendrait de fonctionnaires impériaux mécontents, et de soldats corrompus et achetés. C’était en fait à l’intérieur de l’enclave que l’Empereur et son entourage couraient le plus de risques. Que serait-il arrivé si, près de dix ans plus tôt, Seldon n’avait pas été accompagné par Dors Venabili ?

L’incident s’était produit durant la première année de Seldon au poste de Premier ministre et il n’était que naturel, avait-il alors supposé (après les faits), que le choix inattendu de l’Empereur ait provoqué des rancœurs et des jalousies. Combien d’autres postulants qui s’estimaient plus qualifiés que lui – au vu de leurs années de service ou, surtout, de leur propre jugement – avaient appris cette nomination avec colère ? Ils ignoraient la psychohistoire ou l’importance que l’Empereur y attachait et pour eux, le meilleur moyen de corriger la situation était de corrompre quelques-uns des gardes attachés à la protection du Premier ministre.

Dors avait dû être plus méfiante que Seldon. À moins que, après la disparition de Demerzel du devant de la scène, ses instructions quant à la sécurité de Seldon eussent été renforcées. Quoi qu’il en soit, durant les premières années de fonction de celui-ci, on la voyait presque toujours à ses côtés.

C’est par une belle fin d’après-midi d’une chaude journée d’été que Dors nota un reflet de soleil couchant – un soleil qu’on ne voyait jamais sous le dôme de Trantor – sur le métal d’un fulgurant.

« Couche-toi, Hari ! cria-t-elle soudain tandis qu'elle se précipitait sur un sergent. Donnez-moi cette arme, sergent », dit-elle d'une voix crispée.

L'assassin en puissance, un instant figé par le spectacle de cette femme qui se ruait sur lui, réagit promptement, élevant l'arme qu'il avait dégainée.

Mais Dors était déjà sur lui, refermant l'étau de sa main sur le poignet droit du sergent, et soulevant bien haut son bras.

« Lâchez cette arme, souffla-t-elle entre ses dents serrées. » Le visage du sergent se tordit tandis qu'il essayait de dégager son arme. « N'essayez pas, sergent, prévint Dors. Mon genou est à dix centimètres de votre bas-ventre et si vous bougez ne serait-ce qu'une paupière, vos parties ne seront plus qu'un souvenir. Alors, plus un geste. Parfait. Maintenant, ouvrez la main. Si vous ne lâchez pas ce fulgurant immédiatement, je vous brise le bras. »

Un jardinier vint à la rescousse avec un râteau. Dors lui fit signe de s'écarter. Le sergent lâcha son arme, qui chut à terre.

Seldon était arrivé.

« Je prends les choses en main, Dors.

— Tu ne prends rien du tout. File entre ces arbres et emporte l'arme avec toi. Il peut avoir des complices prêts à agir. » Dors n'avait pas lâché sa prise. « Maintenant, dit-elle au sergent, je veux que vous me donniez les noms de tous ceux que vous avez persuadés d'attenter à la vie du Premier ministre. »

Le sergent garda le silence.

« Ne sois pas idiot, reprit Dors. Parle ! » Elle lui tordit le bras et il s'effondra à genoux. Elle posa le pied contre son cou. « Si c'est au silence que tu aspires, je vais t'écraser le larynx et tu resteras muet pour le restant de tes jours. Mais pour commencer, je m'en vais t'arranger comme il faut. Je ne te laisserai pas un seul os intact. Tu ferais mieux de parler. »

Le sergent parla.

Plus tard, Seldon s'était étonné.

« Comment as-tu pu faire ça, Dors ? Je ne t'aurais jamais cru capable d'une telle violence. »

À quoi Dors répondit sans se démonter :

« Je ne lui ai pas fait grand mal, en réalité, Hari. La menace a suffi. De toute façon, ta sécurité passait avant tout.

— Tu aurais dû me laisser m'occuper de lui.

— Pourquoi ? Pour ne pas heurter ton orgueil de mâle ? Tu n'aurais pas été assez rapide. De plus, même si tu avais réussi à le maîtriser, tu es un homme, donc ça n'aurait étonné personne. Je suis une femme, or dans la croyance populaire, les femmes ne sont pas jugées aussi féroces que les hommes et la plupart n'ont pas la force

physique d'accomplir ce que j'ai fait. La rumeur va enjoliver l'incident et j'inspirerai la terreur à tout le monde. Plus personne n'osera s'attaquer à toi par crainte de ma réaction.

— Par crainte de ta réaction et surtout de l'exécution. Le sergent et ses complices sont promis à la peine capitale, tu le sais bien. »

À ces mots, un voile d'angoisse recouvrit le visage d'ordinaire impassible de Dors. Elle ne pouvait supporter l'idée de la mise à mort, même celle du sergent félon qui n'aurait pas hésité, lui, à tailler en pièces son Hari bien-aimé.

« Mais, s'exclama-t-elle, il est inutile d'exécuter les conspirateurs. L'exil suffira.

— C'est trop tard. Cléon ne veut pas entendre parler d'autre chose que d'exécutions. Ce sont ses propres termes.

— Tu veux dire qu'il a déjà arrêté sa décision ?

— Il l'a fait sur-le-champ. Je lui ai dit que l'exil ou l'emprisonnement seraient des peines suffisantes mais il a refusé. Et il a ajouté : Chaque fois que j'essaye de résoudre un problème par une décision franche et énergique, Demerzel jadis et vous maintenant me parlez de despotisme et de tyrannie. Mais je suis ici dans mon palais. C'est mon domaine. Ce sont mes gardes. Ma sécurité dépend de la sûreté de cet endroit et de la loyauté de mes gens. Tout manquement à cette loyauté absolue ne vaut rien d'autre que la mort immédiate à son auteur. Comment sinon garantir votre sécurité ? Comment surtout garantir la mienne ?

« J'ai rétorqué alors qu'il devrait y avoir un procès. Bien sûr, m'a-t-il répondu, un procès expéditif, en cour martiale et, j'y compte bien, sans qu'une seule voix se prononce contre l'exécution. Je veillerai à ce que ce soit bien clair. »

Dors parut atterrée.

« Tu prends cela avec un tel calme… Es-tu d'accord avec l'Empereur ? »

Seldon acquiesça à contrecœur.

« Oui.

— Parce qu'on a voulu attenter à ta vie. As-tu renoncé à tes principes par désir de vengeance ?

— Non, Dors, ce n'est pas dans mon caractère. Mon souci n'est pas la sécurité de ma personne, ni même celle de l'Empereur. S'il est un enseignement à tirer de l'histoire récente de l'Empire, c'est que les Empereurs vont et viennent. C'est la psychohistoire qu'il faut protéger. Même s'il m'arrive quelque chose, la psychohistoire sera opérationnelle un jour ; mais l'effondrement de l'Empire s'accélère et nous ne pouvons plus attendre. Or je suis le seul à avoir suffisamment progressé jusqu'ici pour mettre les techniques nécessaires en pratique à temps.

— Et il te faudra encore enseigner aux autres ce que tu sais, ajouta Dors, gravement.

— C’est ce que je fais. Yugo Amaryl est un successeur raisonnable et j’ai déjà formé un groupe de techniciens qui seront utiles un jour mais ils ne seront pas aussi… »

Il se tut.

« Pas aussi bons que toi, ni aussi sages, aussi doués ? Vraiment ?

— Il se trouve que c’est ce que je pense. Je ne suis qu’un homme, Dors. La psychohistoire est mon invention et, si j’en ai la possibilité, je veux en retirer le crédit.

— Un homme… », soupira Dors, avec un hochement de tête presque triste.

Les exécutions eurent lieu. On n’avait pas vu de purge de cette ampleur depuis plus d’un siècle. Deux ministres, cinq sous-officiers et quatre soldats, dont l’infortuné sergent, trouvèrent la mort. La totalité des gardes furent soumis au crible de l’enquête la plus rigoureuse, bon nombre furent relevés de leurs fonctions et exilés sur de lointaines planètes.

Dès lors, on n’entendit plus parler de déloyauté, et si grande était la réputation des mesures de protection entourant le Premier ministre, sans parler de sa terrifiante garde du corps (beaucoup la surnommaient « la Tigresse »), que Dors n’avait même plus besoin de l’accompagner partout. Sa présence invisible constituait un bouclier suffisant et l’Empereur Cléon put goûter à près de dix années de calme et d’absolue sécurité.

À présent, la psychohistoire était enfin parvenue au stade où une certaine forme de prédiction devenait réalisable et, alors que Seldon traversait les jardins pour passer de son bureau (de Premier ministre) à son laboratoire (de psychohistorien), il eut le pressentiment que cette ère de paix pourrait bientôt s’achever.

3

Malgré tout, Hari Seldon ne put réprimer le plaisir qu'il ressentit en franchissant le seuil de son laboratoire.

Comme les choses avaient changé !

Tout avait commencé vingt ans plus tôt avec ses premiers tâtonnements sur son méchant ordinateur héliconien. C'est à cette époque que les prémices de ce qui devait devenir les mathématiques parachaotiques lui apparurent d'une manière brumeuse.

Puis ce furent les années à l'Université de Streeling, quand, avec Yugo Amaryl, ils tentaient de renormaliser les équations, c'est-à-dire de se débarrasser des termes infinis qui les gênaient, afin de contourner le plus gros des effets chaotiques. À vrai dire, leurs progrès avaient été minimes.

Mais maintenant, après dix années au poste de Premier ministre, Seldon disposait d'un étage entier d'ordinateurs ultraperformants et de toute une équipe de chercheurs attelés à une grande variété de problèmes.

Par nécessité, aucun d'eux – Yugo et Seldon exceptés, bien sûr – n'en savait réellement plus que ce qui concernait le champ limité de sa compétence immédiate. Chacun n'explorait qu'une vallée ou un surplomb étroit de cette gigantesque chaîne de montagnes qui constituait la psychohistoire. Ils ne pouvaient donc la distinguer que de manière vague, avec ses pics cachés dans les nuages, ses pentes voilées de brume.

Dors Venabili avait raison, bien sûr. Il faudrait bien qu'il se mette à initier ses chercheurs à l'ensemble du mystère. La technique dépassait largement les capacités de deux hommes. Et Seldon prenait de l'âge. Même s'il pouvait espérer vivre encore quelques décennies, ses années les plus fructueuses étaient certainement derrière lui.

Amaryl aurait trente-neuf ans d'ici à un mois et, bien qu'il fût encore jeune, il ne l'était plus tant que cela pour un mathématicien. Il travaillait au problème depuis presque aussi longtemps que Seldon, et son aptitude à l'imagination scientifique, aux points de vue originaux, risquait de s'émousser avec le temps.

Seldon le contempla avec affection. Amaryl était tout aussi dahlite que son fils adoptif, Raych, et pourtant, malgré son physique musclé et sa stature râblée, il n'avait rien d'un Dahlite. Il lui manquait la moustache, l'accent, et surtout la conscience d'être dahlite. Il s'était montré insensible à l'attrait fallacieux d'un Jo-Jo Joranum, qui avait pourtant tellement fasciné ses compatriotes.

C'était comme si Amaryl ne reconnaissait aucun esprit de secteur, aucun esprit planétaire, aucune forme de patriotisme, même impérial.

Il appartenait corps et âme à la psychohistoire.

Seldon ressentit sa propre faillibilité avec un petit pincement au cœur. Il restait conscient de ses vingt premières années passées sur Hélicon et ne pouvait s'empêcher de se sentir héliconien. Il se demanda si cette conscience ne risquait pas de le trahir en influençant sa réflexion sur la psychohistoire. Dans l'idéal, pour utiliser convenablement cette science, on devait se placer au-dessus des planètes et des secteurs pour n'embrasser que l'humanité dans son abstraction anonyme – et c'était ce que faisait Amaryl.

Mais pas lui, reconnut-il avec un soupir muet.

« Nous faisons vraiment des progrès, Hari, je suppose.

— Tu supposes, Yugo ? Tu supposes simplement ?

— Je n'ai pas envie de sortir me balader dans l'espace sans scaphandre. »

Il l'avait dit avec le plus grand sérieux (il n'avait pas vraiment le sens de l'humour, Seldon le savait) ; ils se rendirent dans leur bureau privé. Il était exigu mais parfaitement protégé des oreilles indiscrètes.

Amaryl s'assit et croisa les jambes.

« Votre dernier plan pour contourner le chaos pourra peut-être marcher, mais ce sera bien sûr au prix de la précision.

— Ce que l'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre. C'est la loi de l'Univers. Il faut simplement trouver un moyen quelconque de l'abuser.

— Nous avons déjà réussi en partie. Disons que nous regardons à travers un verre dépoli.

— C'est déjà mieux que toutes ces années où l'on s'est escrimé à regarder à travers du plomb. »

Amaryl grommela quelque chose dans sa barbe puis dit : « On arrive à distinguer de vagues contours lumineux.

— Explique-toi !

— Je ne peux pas, mais j'ai le Premier Radiant, sur lequel je travaille comme un… comme un…

— Comme un macheau. C'est un animal, une bête de somme, que nous avons sur Hélicon. Il n'y en a pas sur Trantor.

— Si le macheau est dur à la tâche, alors c'est à un macheau que je ressemble depuis que je travaille sur le Premier Radiant. » Il pressa sur le clavier de codage de son bureau et un tiroir se déverrouilla pour coulisser sans bruit. Il en sortit un cube noir opaque que Seldon examina avec intérêt. Il avait lui-même élaboré les circuits du Premier Radiant mais c'était Amaryl qui avait construit la machine – un homme adroit de ses mains que cet Amaryl.

La pièce s'assombrit, des équations et des relations scintillèrent dans les airs. Les chiffres planaient devant eux, à quelques centimètres du plan de travail, comme suspendus par d'invisibles fils de

marionnettes.

« Magnifique, dit Seldon. Un jour, si nous vivons jusque-là, nous ferons générer au Premier Radiant tout un flot de symboles mathématiques qui dessineront le graphique de l'histoire passée et future. En son sein, nous pourrons déceler des courants, des rivières, et parviendrons à trouver le moyen d'en changer le cours pour qu'ils créent d'autres courants, d'autres rivières à notre guise.

— Oui, dit sèchement Amaryl, si nous réussissons à vivre en sachant que les décisions censées être prises pour le meilleur peuvent se révéler l'être pour le pire.

— Crois-moi, Yugo, je ne me couche jamais le soir sans que cette pensée ne vienne me harceler. Et pourtant, nous n'en sommes pas encore là. Tout ce que nous avons, c'est cela – et, tu l'as dit, cela ne révèle guère plus que de vagues jeux de lumière au travers d'un verre dépoli.

— C'est ma foi vrai.

— Et que penses-tu y voir, toi, Yugo ? »

Seldon fixa attentivement Amaryl, un rien mécontent. Son assistant prenait du poids, devenait quelque peu rondelet. Il passait trop de temps penché sur ses ordinateurs (et maintenant sur le Premier Radiant) et pas assez à des activités physiques. Et même si, Seldon le savait, il voyait une femme de temps en temps, il ne s'était jamais marié. Erreur ! Un drogué du travail doit décrocher périodiquement pour satisfaire une compagne et veiller aux besoins de ses enfants.

Seldon songea à sa propre silhouette encore svelte grâce aux efforts de Dors pour l'obliger à s'entretenir.

Amaryl répondit :

« Ce que je vois ? Que l'Empire est mal en point.

— L'Empire a toujours été mal en point.

— Oui, mais là, c'est plus précis. Il est possible que nous connaissions des problèmes par ici.

— À Trantor ?

— Ou à la Périphérie. Soit c'est la situation ici qui va se dégrader – peut-être une guerre civile – soit ce sont les Planètes extérieures qui vont entreprendre de larguer les amarres.

— Il n'est sûrement pas nécessaire de recourir à la psychohistoire pour discerner ces éventualités.

— Le point intéressant, c'est qu'elles semblent s'exclure mutuellement. C'est ou l'une ou l'autre. La probabilité que les deux surviennent ensemble est infime. Tenez ! Regardez plutôt ! Ce sont vos propres équations. Observez ! »

Ils restèrent un long moment penchés sur les données du Premier Radiant.

Enfin, Seldon remarqua :

« Je n'arrive pas à voir pourquoi les deux éventualités devraient s'exclure mutuellement.

— Moi non plus, Hari, mais où serait la valeur de la psychohistoire si elle ne nous montrait que ce que nous pourrions découvrir sans elle ? Là, en revanche, elle nous révèle un phénomène que nous n'aurions pas décelé. Ce qu'elle ne nous indique pas, c'est, primo, quelle voie est la meilleure, et secundo, ce qu'il faut faire pour la favoriser tout en réduisant la probabilité que survienne la pire. »

Seldon pinça les lèvres, puis il répondit lentement : « Je peux te dire, moi, quel choix est préférable. Abandonner la Périphérie et conserver Trantor.

— Vraiment ?

— Sans le moindre doute. Nous devons maintenir la stabilité de Trantor, ne serait-ce que parce que nous y sommes.

— Notre propre confort ne doit pas être l'élément décisif.

— Non, mais la psychohistoire, si. Quel intérêt pour nous de conserver intacte la Périphérie si les conditions sur Trantor nous forcent à renoncer à nos travaux ? Je ne dis pas que nous serons tués mais nous pouvons être mis dans l'impossibilité de travailler. Le développement de la psychohistoire est lié à ce que sera notre destin. Pour ce qui est de l'Empire, si la Périphérie fait sécession, cela ne fera qu'entamer une désintégration qui mettra longtemps à gagner le cœur.

— Même si vous avez raison, Hari, que faire pour préserver la stabilité de Trantor ?

— Pour commencer, il convient d'y réfléchir. » Le silence tomba entre eux, alors Seldon remarqua : « Mes réflexions sont peu réjouissantes. Je me demande si l'Empire n'est pas engagé sur la mauvaise voie, et ce depuis le début de son histoire. J'y pense chaque fois que je bavarde avec Gruber.

— Qui est Gruber ?

— Mandell Gruber. Un jardinier.

— Celui qui s'est précipité avec son râteau pour vous secourir le jour de l'attentat ?

— Oui. Je lui en ai toujours été reconnaissant. Il n'avait qu'un râteau à opposer à un (ou plusieurs) conspirateur armé de fulgurants. Voilà ce qui s'appelle de la loyauté. Toujours est-il que parler avec lui, c'est comme un souffle d'air frais. Je ne peux passer mon temps à discuter exclusivement avec des fonctionnaires de la cour et des psychohistoriens.

— Merci quand même.

— Allons ! Tu m'as compris. Gruber aime être dehors, il aime le vent, la pluie, le froid mordant, enfin tout ce que lui apportent les caprices de la météo. Cela me manque parfois.

— Pas à moi. Ça ne me dérangerait pas de ne jamais sortir.

— Parce que tu as grandi sous le dôme, mais imagine l'Empire composé de simples planètes non industrialisées, vivant d'agriculture et d'élevage, avec des populations dispersées, de grands espaces libres. Ne vivrions-nous pas mieux ?

— Horrible perspective.

— J'ai trouvé le temps d'effectuer quelques simulations. Il me semble que c'est un exemple typique d'équilibre instable. Un monde peu peuplé comme je le décris a le choix entre s'appauvrir jusqu'à un niveau préculturel quasiment primitif, ou s'industrialiser. Il oscille sur un point d'équilibre étroit avant de basculer dans l'une ou l'autre direction et, comme par hasard, on constate que presque toutes les planètes de la Galaxie ont opté pour l'industrialisation.

— Parce que c'est préférable.

— Peut-être. Mais ça ne peut pas continuer indéfiniment. Nous en subissons aujourd'hui les conséquences. L'Empire ne survivra pas longtemps parce qu'il… parce qu'il est en surchauffe. Je ne vois pas d'autre expression. Qu'adviendra-t-il ? J'ignore si, grâce à la psychohistoire, nous réussirons à éviter la Chute ou si nous ne servirons qu'à remettre l'Empire sur pied après la Chute, ne serait-ce que pour supporter une nouvelle période de surchauffe. Est-ce donc là le seul avenir de l'humanité, pousser le rocher, comme Sisyphe, jusqu'au sommet de la colline pour le voir à nouveau rouler en bas de la pente ?

— Qui est Sisyphe ?

— Un personnage d'un mythe primitif. Yugo, tu devrais lire un peu plus. »

Amaryl haussa les épaules.

« Pour apprendre qui est Sisyphe ? Aucune importance. La psychohistoire nous montrera peut-être la voie vers une société nouvelle, complètement différente de tout ce que nous avons connu, une société stable et désirable.

— Je l'espère, soupira Seldon. Je l'espère, mais on n'en voit aucun signe annonciateur. Pour l'avenir proche, il nous faudra nous contenter de laisser partir la Périphérie. Cela marquera le début de la chute de l'Empire Galactique. »

4

« Et j'ai donc conclu : Cela marquera le début de la chute de l'Empire Galactique… C'est ce qui nous attend, Dors. »

Dors écoutait Seldon, les lèvres pincées. Elle avait accepté sa nomination au poste de Premier ministre comme elle avait accepté tout le reste : avec calme. Sa seule mission était de les protéger, lui et sa psychohistoire, mais cette tâche, elle en était consciente, était compliquée par sa position. La meilleure protection était de passer inaperçu or tant que l'emblème du Soleil et de l'Astronef, symbole de l'Empire, brillerait au-dessus de Seldon, toutes les barrières matérielles imaginables resteraient insatisfaisantes.

Le luxe dans lequel ils vivaient désormais – libérés des interférences habituelles, écoute électronique ou intervention physique ; l'avantage, pour ses recherches historiques personnelles, de disposer de fonds quasiment illimités – tout cela ne la satisfaisait pas. Elle aurait volontiers échangé sa situation actuelle contre ses anciens quartiers à l'Université de Streeling. Ou, encore mieux, contre un appartement anonyme dans un secteur tout aussi anonyme où personne ne les connaîtrait.

« Tout cela est bel et bon, Hari chéri, mais ce n'est pas suffisant.

— Qu'est-ce qui n'est pas suffisant ?

— Les informations que tu me donnes. Tu me dis que nous allons perdre la Périphérie. Comment ? Pourquoi ? »

Seldon eut un bref sourire.

« Comme il serait pratique de le savoir, Dors, mais la psychohistoire n'est pas encore capable de répondre à ces questions.

— Donne-moi ton opinion alors. Est-ce l'ambition des gouverneurs locaux de ces mondes lointains de déclarer leur indépendance ?

— C'est un facteur, certainement. Cela s'est déjà produit par le passé – tu le sais mieux que moi – mais cela n'a jamais duré longtemps. Peut-être que cette fois ce sera permanent.

— Parce que l'Empire est affaibli ?

— Oui, parce que les échanges se font moins librement que jadis, parce que les communications sont moins souples qu'auparavant, parce que les gouverneurs de la Périphérie sont, en réalité, plus proches de l'indépendance qu'ils ne l'ont jamais été. Que l'un d'eux se présente avec des ambitions particulières…

— Peux-tu savoir qui ?

— Pas le moins du monde. Tout ce que peut nous révéler la psychohistoire à ce stade, c'est la certitude que si jamais un gouverneur aux ambitions et aux aptitudes peu communes devait

apparaître, il rencontrerait des conditions plus favorables à ses objectifs que par le passé. Il ne faut pas pour autant exclure d'autres facteurs – une grande catastrophe naturelle par exemple, ou bien le déclenchement soudain d'une guerre civile entre deux coalitions de lointaines Planètes extérieures. Rien de tout cela ne peut être prédit avec précision à l'heure qu'il est, mais j'ose affirmer que l'un ou l'autre de ces événements aurait aujourd'hui des conséquences plus sérieuses que s'il était survenu il y a un siècle.

— Mais si tu ne sais pas précisément ce qui va se passer à la Périphérie, comment peux-tu « programmer » son éclatement plutôt que celui de Trantor ?

— En surveillant étroitement les deux et en essayant de stabiliser Trantor tout en m'abstenant de stabiliser la Périphérie. La psychohistoire n'orientera pas les événements de manière automatique tant qu'on n'en connaîtra pas mieux les rouages, si bien que nous sommes en permanence obligés de recourir aux commandes manuelles, si l'on peut dire. Au fur et à mesure, la technique s'affinera et la nécessité d'intervenir manuellement diminuera.

— Mais cela, c'est pour l'avenir. Exact ?

— Exact. Ce n'est d'ailleurs qu'un espoir.

— Quel genre d'instabilité menace au juste Trantor si nous conservons la Périphérie ?

— Les mêmes : facteurs économiques et sociaux, catastrophes naturelles, rivalités d'ambitions entre hauts fonctionnaires. Avec quelque chose de plus. J'ai dit à Yugo que l'Empire était en surchauffe, or c'est à Trantor que cette surchauffe est la plus accentuée. La planète semble au bord de la rupture. L'infrastructure – distribution d'eau, chauffage, évacuation des déchets, alimentation en énergie, etc. – connaît des problèmes inhabituels qui me préoccupent de plus en plus ces derniers temps.

— Et la disparition de l'Empereur ? »

Seldon ouvrit les mains.

« Cela se produira fatalement mais Cléon est en bonne santé. Il n'a jamais que mon âge, que je préférerais certes moins avancé, mais enfin, il n'est pas si vieux. Son fils est totalement inapte à la succession mais ce ne sont pas les prétendants au trône qui manquent. Sa mort provoquerait des troubles inévitables mais probablement pas une catastrophe définitive – dans la perspective historique.

— Disons alors, son assassinat. » Seldon leva les yeux, nerveusement.

« Ne dis pas ça. Même si nous sommes à l'abri des écoutes, ne prononce jamais ce mot.

— Hari, ne sois pas stupide. C'est une éventualité qu'il faut envisager. Il fut un temps où les Joranumites auraient pu prendre le

pouvoir et, s'ils l'avaient fait, l'Empereur, d'une façon ou d'une autre…

— Sans doute pas. Il leur aurait été plus utile comme faire-valoir. Et de toute façon, n'y pense plus. Joranum est mort l'an dernier sur Nishaya ; le personnage était devenu plutôt pathétique.

— Il avait des partisans.

— Comme tout le monde. N'es-tu jamais tombée sur le Parti mondialiste de ma planète natale lorsque tu as étudié l'histoire ancienne du royaume de Trantor et de l'Empire Galactique ?

— Non. Sans vouloir heurter ta susceptibilité, Hari, je n'ai souvenir d'aucun événement historique où Hélicon ait pu jouer un rôle.

— Ça ne me heurte pas, Dors. Heureux les mondes sans histoires, comme je dis souvent. Toujours est-il qu'il y a vingt-quatre siècles environ apparut sur Hélicon un groupe d'individus absolument convaincus que leur planète était le seul globe habité de l'Univers. Hélicon était l'Univers et il n'existait au-delà qu'une sphère céleste rigide saupoudrée d'étoiles minuscules.

— Comment pouvaient-ils croire une chose pareille ? Ils étaient intégrés à l'Empire, je présume.

— Certes, mais les Mondialistes soutenaient que toutes les preuves de l'existence de l'Empire n'étaient qu'illusion ou tromperie délibérée, que les émissaires et les fonctionnaires impériaux étaient en vérité des Héliconiens jouant un rôle pour quelque obscure raison. Ils étaient parfaitement imperméables à la réalité.

— Et qu'est-il arrivé ?

— Je suppose qu'il est toujours agréable de se dire que son monde natal est LE monde. À leur apogée, les Mondialistes avaient peut-être réussi à convaincre dix pour cent des habitants de la planète. Dix pour cent c'est peu, mais ils constituaient une minorité véhémente qui noyait la majorité silencieuse et menaçait de prendre le pouvoir.

— Mais ils n'y ont pas réussi, n'est-ce pas ?

— Non. En revanche, le Mondialisme a entraîné une diminution des échanges avec l'Empire et l'économie d'Hélicon a bientôt plongé dans le marasme. Quand la croyance a commencé à affecter le porte-monnaie de la population, elle a rapidement perdu sa popularité. Cette ascension puis cette chute en ont intrigué plus d'un à l'époque mais la psychohistoire, j'en suis sûr, aurait démontré que ce mouvement était inévitable et ne valait même pas qu'on s'y attache.

— Je vois. Mais, Hari, où veux-tu en venir avec cette anecdote ? Je présume qu'elle a un certain rapport avec le sujet de notre discussion ?

— Le rapport est que de tels mouvements ne disparaissent jamais complètement, si ridicule que soit leur doctrine pour des gens sensés.

Aujourd'hui encore sur Hélicon, oui, aujourd'hui, il reste des Mondialistes. Pas beaucoup, mais de temps en temps, ils sont soixante-dix ou quatre-vingts à se réunir pour ce qu'ils appellent un Congrès mondial et ils prennent un plaisir évident à discuter entre eux de Mondialisme. Or, il y a dix ans seulement, le mouvement joranumite a représenté une semblable menace pour Trantor, et il ne serait pas du tout surprenant qu'il en existe encore un reliquat dans mille ans.

— Crois-tu que ce reliquat puisse être dangereux ?

— J'en doute. C'était le charisme de Jo-Jo Joranum qui rendait le mouvement dangereux or il est mort. Il n'a même pas connu une fin héroïque. Il a simplement dépéri et il s'est éteint en homme brisé, exilé. »

Dors se leva pour arpenter la pièce à grands pas, les poings serrés. Elle se retourna et revint se planter devant Seldon, toujours assis.

« Hari, dit-elle, laisse-moi te dire le fond de ma pensée. Si la psychohistoire prédit de sérieux troubles sur Trantor, et s'il subsiste encore des Joranumites, alors ils peuvent encore comploter contre l'Empereur. »

Seldon rit nerveusement.

« Ce sont des ombres qui te font peur, Dors. Détends-toi. »

Mais il s'aperçut qu'il ne pouvait pas aussi facilement se débarrasser de ce qu'elle avait dit.

5

Le secteur de Kan était par tradition opposé à la dynastie Entun de Cléon Ier, qui régnait sur l'Empire depuis plus de deux siècles. L'opposition remontait à l'époque où une lignée de Maires de Kan avait fourni des Empereurs. La dynastie kanique n'avait pas duré longtemps ni obtenu de succès remarquables, mais le peuple et les dirigeants de Kan avaient du mal à oublier qu'ils avaient exercé jadis – si imparfaitement et si temporairement que ce soit – le pouvoir suprême. La brève période durant laquelle Rachelle, Maire autoproclamée de Kan, avait défié l'Empire, dix-huit ans plus tôt, avait à la fois renforcé l'orgueil de ses compatriotes et leur frustration.

Tout cela rendait compréhensible que la petite bande de conspirateurs décidés se sentît plus en sécurité à Kan qu'en tout autre endroit de Trantor.

Ils étaient cinq assis autour d'une table dans une salle d'une zone abandonnée du secteur. Le mobilier n'avait rien de luxueux mais la protection contre les écoutes était excellente.

Dans un fauteuil de qualité légèrement supérieure aux autres était assis un homme qu'on pouvait donc considérer comme le chef. Il avait un visage étroit, le teint blafard et une large bouche aux lèvres si pâles qu'elles étaient presque invisibles. Une touche de gris éclaircissait ses cheveux mais ses yeux brûlaient d'une colère inextinguible.

Il fixait l'homme assis juste en face de lui, manifestement plus vieux et plus flasque, aux cheveux presque blancs, et dont les joues rebondies avaient tendance à tressauter lorsqu'il parlait.

Le chef parla d'un ton brusque :

« Eh bien ? Il est clair que tu n'as rien fait. Explique-toi !

— Je suis un vieux Joranumite, Namarti, répondit le vieillard. Pourquoi dois-je justifier mes actions ? »

Gambol Deen Namarti, jadis bras droit de Laskin Jo-Jo Joranum, rétorqua :

« Ce ne sont pas les vieux Joranumites qui manquent. Certains sont incompétents, certains sont mous, certains ont oublié. Être un vieux Joranumite peut ne rien signifier d'autre qu'être un vieil imbécile. »

Le vieil homme se tassa sur sa chaise.

« Est-ce moi que tu traites de vieil imbécile ? Moi ? Kaspal Kaspalov ? J'étais avec Jo-Jo quand tu n'avais pas encore rejoint le parti, quand tu n'étais qu'un va-nu-pieds à la recherche d'une cause.

— Je ne te traite pas d'imbécile, dit sèchement Namarti. Je dis simplement que certains vieux Joranumites sont des imbéciles. Tu as justement l'occasion de me prouver que tu n'en fais pas partie.

— Mon association avec Jo-Jo…

— Oublie cela. Il est mort !

— J'ose dire que son esprit est toujours vivant.

— Si cette pensée doit nous aider dans notre lutte, alors oui, son esprit est toujours vivant. Mais pour les autres, pas pour nous. Nous savons qu'il a commis des erreurs.

— Je refuse de l'admettre.

— Ne cherche pas à faire un héros d'un simple mortel qui a commis des erreurs. Il pensait pouvoir s'emparer de l'Empire par la seule force du verbe…

— L'histoire a montré que les paroles ont déplacé des montagnes par le passé.

— Pas les paroles de Joranum, en tout cas, parce qu'il a commis des erreurs. Il a dissimulé bien trop maladroitement ses origines mycogéniennes. Pis encore, il s'est laissé convaincre d'accuser le Premier ministre Eto Demerzel d'être un robot. Je l'avais mis en garde contre une telle manœuvre mais il a refusé de m'écouter et elle l'a détruit. Aujourd'hui, repartons sur de nouvelles bases, d'accord ? Quel que soit l'usage que nous ferons du souvenir de Joranum pour les étrangers, ne nous laissons pas obnubiler par lui. »

Kaspalov resta silencieux. Les regards des trois autres passaient d'un orateur à l'autre ; ils semblaient ravis de laisser Namarti faire les frais de la conversation.

« Avec l'exil de Joranum sur Nishaya, le mouvement joranumite s'est désagrégé et a semblé se volatiliser, dit sèchement Namarti. Et il se serait effectivement volatilisé si je n'avais pas été là. Petit à petit, débris après débris, je l'ai rebâti pour former un réseau qui recouvre entièrement Trantor. Tu le sais.

— Je le sais, Chef », marmonna Kaspalov.

L'usage du titre signifiait que Kaspalov cherchait la réconciliation.

Namarti eut un sourire crispé. Sans exiger le titre, il était toujours ravi de l'entendre employé.

« Tu fais partie de ce réseau et tu y assumes des fonctions. »

Kaspalov frémit, à l'évidence en proie à un débat intérieur.

« Tu me dis, Chef, avoir voulu dissuader Joranum d'accuser l'ancien Premier ministre d'être un robot. Tu regrettes qu'il ne t'ait pas écouté, mais au moins tu as eu ton mot à dire. Puis-je avoir le même privilège de t'indiquer ce que je crois être une erreur et de te voir m'écouter comme Joranum t'a écouté même si, à l'instar de celui-ci, tu ne veux pas suivre le conseil donné ?

— Bien sûr que tu peux t'exprimer, Kaspalov. Tu es même ici pour le faire. Quel est ton argument ?

— Cette nouvelle tactique, Chef, est une erreur. Elle va créer des ruptures et provoquer des dégâts.

— Bien entendu ! Elle est faite pour ça. » Namarti s'efforçait de maîtriser sa colère. « Joranum a essayé la persuasion. Ça n'a pas marché. Nous abattrons Trantor par l'action.

— En combien de temps ? Et à quel prix ?

— Le temps qu'il faudra et pour un prix dérisoire, en fait. Un délestage de courant ici, une coupure d'eau là, un égout obturé, une panne de climatisation. Inconfort et gêne, rien de plus. »

Kaspalov secoua la tête.

« Ces incidents sont cumulatifs.

— Bien sûr, Kaspalov. Et nous voulons que le désarroi et le ressentiment de la population le soient également. Écoute, Kaspalov, l'Empire se désagrège. Tout le monde le sait. Tout être doté de pensée intelligente le sait. La technologie finit toujours par tomber en panne ici ou là, même si nous ne faisons rien. Nous ne faisons que lui donner un coup de pouce.

— C'est dangereux, Chef. Les infrastructures de Trantor sont incroyablement complexes. Une initiative imprudente peut entraîner leur ruine. Qu'on tire la mauvaise ficelle et Trantor s'effondre comme un château de cartes.

— Ça ne s'est pas produit pour l'instant.

— Cela peut à l'avenir. Et qu'arrivera-t-il si les gens découvrent que nous sommes derrière ? Ils nous mettront en pièces. Inutile même de recourir à la police ou aux forces armées. La foule s'en chargera.

— Comment veux-tu qu'on nous reproche les dégâts ? La cible naturelle du ressentiment public sera le gouvernement, les conseillers de l'Empereur. Ils n'iront pas chercher plus loin.

— Et comment pourrons-nous vivre, sachant ce que nous aurons fait ? »

Cette dernière question avait été posée dans un souffle ; le vieillard était manifestement en proie à une forte émotion. Kaspalov regarda, implorant, son chef, l'homme à qui il avait juré allégeance. Il l'avait fait en croyant que Namarti continuerait fidèlement à brandir l'étendard de la liberté transmis par Jo-Jo Joranum ; à présent, il se demandait si c'est ainsi que Jo-Jo aurait voulu voir son rêve se concrétiser.

Namarti claqua la langue, un peu comme un parent réprobateur devant un enfant dévoyé.

« Kaspalov, sérieusement, tu ne vas pas nous faire le coup du sentiment, quand même ? Une fois au pouvoir, on ramassera les morceaux et on reconstruira. Nous rassemblerons le peuple grâce à tout le vieux baratin de Joranum sur la participation populaire au gouvernement, sur une représentativité accrue, et une fois fermement établis, nous instaurerons un gouvernement plus efficace et énergique. Nous aurons dès lors une meilleure Trantor et un Empire renforcé.

Nous réussirons bien à instaurer un vague système parlementaire pour que les représentants des autres mondes puissent se saouler de paroles, mais ce sera nous qui gouvernerons. »

Kaspalov était muet, indécis.

Namarti lui adressa un sourire sans joie :

« Tu n'es pas convaincu ? Nous ne pouvons pas perdre. Tout a marché parfaitement jusqu'ici et ça va continuer. L'Empereur ignore ce qui se passe. Il n'a pas le moindre soupçon. Et son Premier ministre est un mathématicien. Il a défait Joranum, certes, mais depuis, il n'a plus rien fait.

— Il a un truc appelé… appelé…

— Laisse tomber. Joranum y prêtait une grande importance, mais cela faisait partie de son côté mycogénien, comme sa fixation sur les robots. Ce mathématicien n'a rien du tout…

— La psycho-analyse historique ou un truc comme ça… J'ai entendu Joranum dire un jour…

— Laisse tomber, je t'ai dit ! Contente-toi de jouer ton rôle. Tu t'occupes de la ventilation dans le secteur d'Anemoria, c'est ça ? Parfait. Tâche d'y provoquer une défaillance quelconque. Une panne qui fera monter le degré hygrométrique, ou la diffusion d'une odeur particulière ou je ne sais quoi. Cela ne tuera personne, donc inutile de te ronger les sangs dans un accès de culpabilité vertueuse. Tu auras simplement embêté les usagers, contribué à accroître le sentiment général d'inconfort et de désagrément Peut-on compter sur toi ?

— Mais ce qui n'est qu'inconfort et désagrément pour les jeunes et les valides risque d'être plus grave pour les nourrissons, les vieillards, les malades…

— Tu tiens donc vraiment à ce que personne n'en souffre ? » Kaspalov grommela quelque chose. « Il est impossible d'entreprendre quoi que ce soit avec l'absolue garantie que personne n'aura à en pâtir. Contente-toi de faire ton boulot. Fais-le de manière à nuire au moins de gens possible si tu as des scrupules de conscience, mais bon sang, fais-le !

— Attends ! J'ai encore un truc à dire, Chef !

— Eh bien, dis-le, fit Namarti, d'une voix lasse.

— Nous pouvons passer des années à donner des coups d'épingle aux infrastructures. Le temps finira par venir où tu tireras profit du mécontentement grandissant pour t'emparer du pouvoir. Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Tu veux savoir exactement comment nous procéderons ?

— Oui. Plus vite nous frapperons, plus limités seront les dégâts et plus efficace sera l'opération chirurgicale.

— Je n'ai pas encore décidé de la nature de cette « frappe chirurgicale », répondit lentement Namarti. Cela viendra en son

temps. D'ici là, veux-tu bien te contenter d'accomplir ta tâche ? »

Kaspalov hocha la tête, résigné.

« Oui, Chef.

— Eh bien va », et Namarti le congédia d'un geste sec.

Kaspalov se leva, pivota, sortit. Namarti le regarda s'en aller. Il s'adressa à l'homme sur sa droite :

« On ne peut plus lui faire confiance. Il nous a vendus et c'est pour mieux nous trahir qu'il veut connaître mes plans futurs. Occupe-toi de lui. »

L'autre secoua la tête et tous trois sortirent, laissant Namarti seul dans la pièce. Il éteignit les panneaux muraux luminescents, ne laissant qu'une unique dalle éclairée au plafond, suffisante pour lui procurer la lumière qui l'empêcherait d'être plongé dans l'obscurité totale.

Il songea : » Toute chaîne a ses maillons faibles qu'il convient d'éliminer. Nous avons déjà dû le faire par le passé et le résultat est que notre organisation est devenue intouchable. »

Et dans la pénombre, il sourit, le visage déformé par une joie de fauve. Après tout, le réseau s'étendait jusqu'au sein même du Palais – peut-être pas d'une manière aussi nette, aussi fiable, mais il y était. Et on allait le renforcer.

6

Le temps se maintenait au-dessus de l'étendue sans dôme des jardins du Palais, chaud et ensoleillé.

Cela n'était pas si courant. Hari se souvenait que Dors lui avait un jour raconté dans quelles circonstances on avait choisi cette région pluvieuse aux hivers rigoureux.

« En vérité, on ne l'a pas vraiment choisie, avait-elle expliqué. C'était une propriété héréditaire de la famille morabienne, aux tout premiers temps du royaume de Trantor. Quand le royaume devint un Empire, on comptait de nombreux domaines où pouvait séjourner l'Empereur : stations estivales, résidences hivernales, pavillons de chasse, propriétés balnéaires. Et alors que la planète se recouvrait peu à peu de dômes, un des Empereurs régnants séjourna ici et s'y plut tellement qu'il décida de garder le domaine à l'air libre. Et comme il finit par rester le seul, ce site devint un endroit à part ; cette particularité plut à l'Empereur suivant… puis à son successeur… et au successeur de celui-ci. C'est ainsi que s'instaura la tradition. »

Et comme toujours en entendant pareille anecdote, Seldon se prit à penser : « Comment la psychohistoire aborderait-elle la question ? Prédirait-elle qu'une zone resterait sans dôme tout en étant absolument incapable de préciser laquelle ? Pourrait-elle même aller aussi loin ? Pourrait-elle prédire qu'il resterait plusieurs zones sans dôme, ou au contraire aucune – et donc se tromper ? Comment prendre en compte les préférences et les aversions personnelles d'un Empereur qui se trouvait être sur le trône à l'époque cruciale et prenait une décision dans un moment de caprice, rien de plus ? » Ce genre de raisonnement menait au chaos – et à la folie.

Cléon Ier appréciait visiblement le beau temps.

« Je me fais vieux, Seldon. Je n'ai pas besoin de vous le dire, nous sommes du même âge, vous et moi. C'est sûrement signe qu'on vieillit quand on n'a plus goût à jouer au tennis ou à aller à la pêche (alors qu'ils viennent de réempoissonner le lac), et qu'on préfère simplement déambuler dans les allées. »

Tout en parlant, il mangeait de petits fruits à coque, qui ressemblaient à ce que, sur l'Hélicon natale de Seldon, on aurait appelé des graines de courge, mais en un peu plus gros et avec un goût moins délicat. Cléon les ouvrait soigneusement avec les dents, puis il les décortiquait de leur mince enveloppe avant de propulser l'amande dans sa bouche.

Seldon appréciait modérément leur goût mais, bien entendu, quand il s'en vit offrir par l'Empereur, il les accepta et en mangea quelques-unes.

L’Empereur avait pas mal de coquilles dans la main et il cherchait vaguement du regard un réceptacle quelconque pour s’en débarrasser. Il n’en vit pas mais avisa un jardinier non loin de là, figé au garde-à-vous (comme il sied en présence de Sa Majesté impériale), la tête inclinée avec respect.

« Jardinier ! » lança Cléon.

Le jardinier se précipita.

« Sire !

— Débarrassez-moi de cela, dit-il en déversant les coquilles dans la main du jardinier.

— Oui, Sire.

— J’en ai quelques-unes, moi aussi, Gruber », ajouta Seldon. Gruber tendit la main et dit, presque avec timidité : « Bien sûr, Premier ministre. »

Il s’éclipsa en hâte et l’Empereur le regarda s’éloigner avec curiosité.

« Vous connaissez le bonhomme, Seldon ?

— Oui, tout à fait, Sire. Un vieil ami.

— Le jardinier est un vieil ami ? Qui est-ce ? Un collègue mathématicien dans la dèche ?

— Pas du tout, Sire. Vous vous souvenez peut-être de l’anecdote. C’était à l’époque… » Il se racla la gorge, cherchant la façon la plus diplomate d’évoquer l’incident « à l’époque où ce sergent a menacé ma vie peu après que vous m’aviez fait l’insigne honneur de me nommer à mon poste actuel.

— La tentative d’assassinat. » Cléon leva les yeux au ciel, comme pour y trouver patience. « Je ne sais pas pourquoi tout le monde a si peur de ce terme.

— Peut-être, dit Seldon, apaisant, tout en se méprisant quelque peu de l’aisance avec laquelle il avait appris à manier la flatterie, sommes-nous plus perturbés que vous par l’éventualité qu’il arrive quelque chose de funeste à notre Empereur. »

Cléon sourit avec ironie.

« C’est le moins qu’on puisse dire. Et quel rapport avec Gruber ? C’est bien son nom ?

— Oui, Sire. Mandell Gruber. Je suis sûr qu’il vous reviendra à l’esprit qu’un jardinier avait alors surgi, brandissant son râteau pour me défendre contre le sergent armé.

— Ah, oui. Et c’était notre bonhomme, ce fameux jardinier ?

— Lui-même, Sire. Je le considère comme un ami depuis ce jour et je le rencontre presque chaque fois que je parcours le domaine. Je crois en fait qu’il veille sur moi, qu’il se sent… responsable. Et bien entendu, j’éprouve de l’affection pour lui.

— Je ne vous le reproche pas. Puisque nous y sommes, comment

va votre formidable épouse, le docteur Venabili ? Je ne la vois plus guère.

— C'est une historienne, Sire. Perdue dans le passé.

— Elle ne vous effraye pas ? Moi, elle me terrifierait. On m'a raconté la façon dont elle a traité ce sergent. On en viendrait presque à le plaindre.

— C'est pour mon bien qu'elle est devenue sauvage, Sire, mais elle n'a pas eu l'occasion de le manifester récemment. Tout est bien calme. »

L'Empereur chercha du regard le jardinier déjà loin d'eux.

« Avons-nous au moins songé à récompenser cet homme ?

— J'y ai veillé, Sire. Il a une femme et deux filles et j'ai pris des mesures pour que chacune dispose d'une bourse pour l'éducation de ses enfants, quand elle en aura.

— Fort bien. Mais il mérite une promotion. Est-ce un bon jardinier ?

— Excellent, Sire.

— Le Jardinier en chef, Malcomber, je crois – je ne suis pas bien sûr du nom –, se fait vieux et n'est peut-être plus tout à fait à la hauteur de la tâche. C'est qu'il est bientôt octogénaire. Croyez-vous que ce Gruber pourrait lui succéder ?

— J'en suis certain, Sire, mais il aime son poste actuel. Il lui permet d'être dehors par tous les temps.

— Un bien étrange avantage pour un poste. Je suis sûr qu'il saura se faire aux tâches administratives et, par ailleurs, j'ai besoin de quelqu'un pour étudier le renouvellement des jardins. Hummm. Il faut que j'y réfléchisse. Votre ami Gruber est peut-être le candidat idéal… Au fait, Seldon, qu'entendez-vous en disant que tout était bien calme ?

— Je voulais dire simplement, Sire, qu'il n'y avait aucun signe de discorde à la Cour impériale. La tendance inévitable aux intrigues semble avoir atteint son degré minimal.

— Vous ne diriez pas cela si vous étiez Empereur, Seldon, et deviez affronter tous ces fonctionnaires avec leurs jérémiades. Comment pouvez-vous prétendre que la situation est calme alors que je reçois à peu près tous les quinze jours un rapport m'informant de tel ou tel incident grave ici ou là sur Trantor ?

— Ce sont des choses qui arrivent fatalement.

— Je n'ai pas souvenance d'une telle multiplication des défaillances dans les années passées.

— Peut-être parce que ce n'était pas le cas, Sire. Les infrastructures vieillissent elles aussi. Effectuer les réparations nécessaires exigerait du temps, du travail et d'énormes dépenses. L'époque n'est pas favorable à une augmentation des impôts.

— Elle ne l'est jamais. Je crois savoir que les gens sont de plus en

plus mécontents de ces pannes à répétition. Il faut que cela cesse et vous devez y veiller, Seldon. Que dit la psychohistoire ?

— Elle dit ce que dit le bon sens : que tout vieillit.

— Bon, tout cela m'aura complètement gâché une journée agréable. Je vous confie le problème, Seldon.

— Bien, Sire », dit tranquillement Seldon.

L'Empereur repartit à grands pas et Seldon constata que tout cela lui gâchait également une journée agréable. Ces pannes affectant Trantor constituaient le choix qu'il avait repoussé. Mais comment l'empêcher et transférer la crise vers la Périphérie ?

La psychohistoire restait muette là-dessus.

7

Raych Seldon se sentait extraordinairement satisfait, car c'était son premier dîner *en famille*[5] depuis plusieurs mois avec les deux personnes qu'il considérait comme son père et sa mère. Il savait parfaitement qu'ils n'étaient pas ses parents au sens biologique du terme, mais peu importait. Il leur sourit simplement, avec un amour total.

Le décor n'était pas aussi chaleureux que dans le temps, à Streeling, dans leur petit logis si intime, un joyau virtuel enchâssé dans le vaste domaine universitaire. Aujourd'hui, malheureusement, rien n'atténuait le caractère majestueux des appartements de fonction du Premier ministre.

Raych se dévisageait parfois dans la glace. Il n'était pas grand, un mètre soixante-trois seulement, nettement plus petit que ses parents. Il était plutôt râblé (mais que du muscle, pas de graisse), avec des cheveux bruns et la moustache dahlite caractéristique qu'il prenait soin de garder noire et fournie.

Dans la glace, il décelait encore le garnement des rues qu'il était jadis avant que le plus incroyable des hasards eût provoqué sa rencontre avec Hari et Dors. Seldon était beaucoup plus jeune à l'époque, d'ailleurs l'allure actuelle de Raych indiquait qu'il avait presque l'âge de Seldon à l'époque où ils s'étaient rencontrés. Curieusement, Dors n'avait en revanche que très peu changé. Elle était aussi mince et souple que le jour où Raych leur avait indiqué où trouver Mère Rittah, à Billibotton. Et lui, Raych, destiné à la misère et la pauvreté, appartenait désormais à la fonction publique, modeste rouage du ministère de la Population.

« Comment marche ton boulot au ministère ? s'enquit Seldon. Des progrès ?

— Quelques-uns, Père. Des lois sont adoptées. La justice se prononce. On a fait des discours. Malgré tout, il est difficile de faire bouger les gens. On peut prêcher la fraternité tant qu'on voudra, personne ne se sent le frère de son voisin. Ce qui m'énerve, c'est que les Dahlites ne valent pas mieux que les autres. Ils veulent être traités en égaux, comme ils disent, et ils le sont, mais ils n'ont aucun désir de traiter les autres en égaux. »

Dors intervint :

« Il est quasiment impossible de changer l'esprit et le cœur des gens, Raych. C'est déjà bien de chercher et peut-être de réussir à éliminer les injustices les plus flagrantes.

— Le problème, dit Seldon, c'est que personne au cours de l'histoire ne s'est vraiment penché sur cette question. On a incité les

hommes à se corrompre au jeu délicieux du je-suis-meilleur-que-toi et réparer tout ce gâchis n'a rien de facile. Si nous laissons les choses suivre leur cours naturel et empirer pendant mille ans, n'allons pas nous plaindre s'il faut, disons, un siècle pour élaborer l'ombre d'un progrès.

— Parfois, Père, j'ai l'impression que vous m'avez confié ce travail pour me punir. » Seldon haussa les sourcils. « Quelle raison aurais-je eue de te punir ?

— Pour avoir été attiré par le programme de Joranum prônant l'égalité des secteurs et une plus grande représentation populaire au gouvernement.

— Je ne te le reproche pas. Ce sont des idéaux attrayants, mais tu sais bien que pour Joranum et sa bande, ce n'était qu'un moyen de parvenir au pouvoir. Cela fait…

— Mais vous m'avez demandé de le piéger, malgré mon attirance pour ses vues.

— Ça ne m'a pas été facile de te demander ça.

— Et maintenant, vous continuez à me faire travailler à la mise en œuvre du programme de Joranum, juste pour me montrer combien la tâche est dure en réalité. »

Seldon se tourna vers son épouse.

« Qu'est-ce que tu dis de ça, Dors ? Ce garçon m'attribue une espèce de fourberie tortueuse qui n'est vraiment pas dans mon caractère.

— Tu ne prêtes quand même pas de telles idées à ton père, répondit Dors avec l'ombre d'un sourire aux lèvres.

— Non, pas vraiment. Dans le cours ordinaire de l'existence, nul n'est plus franc que vous, Père. Mais si vous y étiez contraint, vous seriez capable de fausser les cartes. N'est-ce pas ce que vous espérez faire avec la psychohistoire ?

— Jusqu'ici, répondit tristement Seldon, je n'ai pas avancé beaucoup de ce côté-là.

— Tant pis. Je persiste à croire qu'il existe une solution psychohistorique au problème du fanatisme.

— Peut-être, mais si c'est le cas, je ne l'ai pas encore trouvée. »
Quand le dîner fut achevé, Seldon dit :

« À présent, Raych, nous allons avoir une petite conversation tous les deux.

— Vraiment ? fit Dors. J'en déduis que je ne suis pas invitée.

— Affaires gouvernementales, Dors.

— Absurdités gouvernementales, Hari. Tu vas demander à ce pauvre garçon une chose que je ne voudrais pas qu'il fasse.

— Je ne le forcerai certainement pas à faire quoi que ce soit contre sa volonté », rétorqua Seldon avec fermeté.

Raych intervint :

« Pas de problème, M'man. On va avoir notre petite discussion, Papa et moi. Je te promets de tout te raconter par la suite. »

Dors leva les yeux au ciel.

« Vous allez encore me faire le coup du secret d'État, je vous connais.

— Justement, coupa Seldon, c'est précisément ce dont nous devons discuter. Et un secret de la plus haute importance. Je suis sérieux, Dors. »

Dors se leva, les lèvres pincées. Elle quitta la pièce sur une dernière injonction :

« Ne va pas jeter ce garçon dans la gueule du loup, Hari. »

Après son départ, Seldon remarqua tranquillement :

« J'ai bien peur que ce soit exactement ce que je vais être contraint de faire, Raych : te jeter dans la gueule du loup. »

8

Ils se faisaient face dans le bureau particulier de Seldon, son « antre de réflexion », comme il l'appelait. C'est là qu'il passait un nombre incalculable d'heures à tenter de démêler l'écheveau complexe des gouvernements trantorien et impérial.

« As-tu obtenu beaucoup d'indications sur les récents incidents techniques qu'ont connu nos services planétaires, Raych ?

— Oui, mais vous savez, Papa, notre planète est bien vieille. Ce qu'il faudrait, c'est virer tout le monde, tout déterrer, tout remplacer, intégrer les derniers progrès informatiques avant de réinstaller la population, ou du moins la moitié de celle-ci. Trantor se porterait mille fois mieux avec seulement vingt milliards d'habitants.

— Quels vingt milliards ? demanda Seldon en souriant.

— J'aimerais bien le savoir, dit Raych, sombrement. Le problème, de toute façon, c'est qu'on ne peut pas refaire intégralement une planète, alors on est bien forcé de continuer à bricoler.

— J'en ai peur, Raych, mais il y a quand même certains points bizarres. Tu m'arrêtes si je me trompe, mais j'ai quelques idées là-dessus. »

Il sortit de sa poche une petite sphère.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Raych.

— C'est une carte de Trantor, soigneusement programmée. S'il te plaît, Raych, débarrasse-moi ce bureau.

Seldon plaça la sphère à peu près au milieu du plan de travail, puis il posa la main sur un clavier intégré dans le bras de son fauteuil. D'une pression du pouce, il ferma un contact et l'éclairage de la pièce s'éteignit tandis que le bureau s'illuminait d'une douce lumière ivoire qui semblait avoir un centimètre d'épaisseur. La sphère s'aplatit pour recouvrir l'intégralité du plan de travail.

La lumière décrût lentement par endroits, dessinant un motif. Au bout d'une trentaine de secondes, Raych s'exclama :

— Mais c'est une carte de Trantor !

— Bien sûr. Je te l'ai dit. Mais tu ne trouveras pas ce genre d'article dans une galerie marchande du secteur. C'est un de ces bidules avec lesquels font joujou les militaires. Il représente Trantor sous la forme d'une sphère mais une projection plane révélera de manière plus flagrante ce que je veux te montrer.

— Et que voulez-vous me montrer, papa ?

— Eh bien, depuis un an ou deux, nous avons eu des pannes. Comme tu l'as dit, cette planète est vieille et il faut s'attendre à des défaillances techniques, mais celles-ci se multiplient et il semblerait, presque toujours, qu'elles soient dues à l'erreur humaine.

— N'est-ce pas logique ?

— Oui, bien sûr. Dans certaines limites. Car cela se vérifie, même quand il s'agit de séismes.

— Des séismes ? Sur Trantor ?

— Trantor est une planète quasiment non sismique – et c'est tant mieux, parce que mettre sous dôme une planète qui risque d'être sérieusement ébranlée plusieurs fois par an ne serait pas des plus pratiques. Ta mère dit que l'une des raisons pour laquelle Trantor est devenue capitale impériale, c'est qu'elle était géologiquement moribonde – c'est son expression peu flatteuse. Toutefois, moribonde ne veut pas dire morte. Il se produit à l'occasion des secousses mineures trois, ces deux dernières années.

— Je n'étais pas au courant, papa.

— Presque personne ne l'est. Le dôme n'est pas construit d'un seul bloc. Il est formé de plusieurs centaines de sections qui peuvent se soulever et s'incliner pour absorber les tensions et les compressions d'un séisme. Puisqu'un tremblement de terre ne dure qu'entre une dizaine de secondes et une minute, l'ouverture du dôme est si rapide que les Trantoriens situés dessous ne s'en rendent même pas compte. Ils sentent plus la légère secousse et le discret tintement de la vaisselle que l'ouverture et la fermeture du dôme qui les surmonte, accompagnant l'infime intrusion de l'air extérieur, quel que soit l'état de la météo.

— Tout est pour le mieux, donc ?

— Théoriquement. Le système est piloté par ordinateur, bien sûr. Où qu'il se produise, le début d'un séisme déclenche la manœuvre de la section du dôme correspondante, de sorte qu'il s'ouvre juste avant que la secousse soit assez violente pour l'endommager.

— Parfait, donc.

— Sauf que pour aucun des trois séismes mineurs survenus ces deux dernières années, les contrôles du dôme n'ont réagi. Le dôme ne s'est jamais ouvert et chaque fois, il a fallu effectuer des réparations. Cela a pris du temps, cela a coûté de l'argent, et le contrôle climatique s'en est trouvé affecté durant une période considérable. Maintenant, Raych, quelle est la probabilité pour qu'un tel équipement ait connu une défaillance dans ces trois cas ?

— Faible ?

— Extrêmement faible. Inférieure à un pour cent. On peut donc supposer que quelqu'un a trafiqué les contrôles avant le séisme. Cela dit, environ une fois par siècle, nous avons une fuite de magma, beaucoup plus délicate à contrôler et je préfère ne pas songer aux résultats si on la décelait trop tard. Par chance, ça ne s'est pas encore produit et l'événement reste improbable mais j'attire ton attention… Cette carte détaille la localisation des diverses défaillances qui nous

ont empoisonné la vie ces deux dernières années et qu'on peut semble-t-il imputer à l'erreur humaine – même si dans aucun des cas on n'a pu réellement en attribuer la responsabilité.

— C'est parce que chacun prend soin de protéger ses arrières.

— J'ai bien peur que tu aies raison. C'est un trait caractéristique de toute bureaucratie et Trantor est la plus grande de toute l'histoire. Mais que penses-tu de la répartition de ces incidents ?

— La carte s'était illuminée de petits points lumineux rouges, comme autant de pustules recouvrant l'ensemble de la surface de Trantor.

— Eh bien, hasarda Raych, prudemment, ils semblent répartis avec régularité.

— Très juste, et c'est cela qui est intéressant. En toute logique, les sections les plus anciennes de Trantor, celles mises sous dôme depuis le plus longtemps, devraient avoir les infrastructures les plus détériorées et donc connaitre l'essentiel des incidents exigeant des décisions humaines rapides et donc susceptibles d'entraîner des erreurs. Je vais marquer en bleu les sections les plus anciennes de Trantor et tu noteras aussitôt que les incidents ne semblent pas y survenir plus souvent.

— Et ?

— Et cela m'amène à conclure, Raych, que les pannes ne sont pas d'origine naturelle mais ont été délibérément provoquées et réparties de telle manière qu'elles affectent le plus de gens possible, afin d'engendrer un mécontentement qui soit également le plus large possible.

— Ça ne me semble guère probable.

— Non ? Dans ce cas, regarde cette répartition des pannes, non plus dans l'espace, cette fois, mais dans le temps. »

Zones bleues et points rouges disparurent et, durant quelques secondes, la carte de Trantor redevint vierge, puis les marquages réapparurent un par un, successivement, ça et là.

« Remarque, dit Seldon, qu'ils ne sont pas regroupés dans le temps. Il en survient un, puis un autre, un autre encore, et ainsi de suite, presque avec une régularité de métronome.

— Vous pensez que c'est fait exprès, là aussi ?

— Il faut bien. Je ne sais pas qui est derrière, mais il veut engendrer le maximum de perturbations avec le moins d'efforts possible, donc il évite d'en provoquer deux à la fois, pour que le premier incident n'annule pas l'impact du second dans la conscience du public. Chacun doit se distinguer avec son maximum de potentiel d'irritation. »

La carte s'éteignit et la lumière revint. Seldon remit dans sa poche la sphère qui avait repris sa taille initiale.

« Qui aurait intérêt à faire une chose pareille ? » demanda Raych.

Seldon était pensif.

« Il y a quelques jours, j'ai reçu un rapport sur un meurtre commis dans le secteur de Kan.

— Cela n'a rien d'inhabituel. Même si Kan n'est pas de ces secteurs où règne vraiment l'anarchie, il doit s'y produire un bon nombre de meurtres chaque jour.

— Des centaines, confirma Seldon en hochant la tête. Nous avons connu une époque sombre où le chiffre quotidien des disparitions violentes sur l'ensemble de la planète avoisinait le million. En général, on n'a guère de chances de retrouver les coupables. Le mort devient un simple chiffre dans les statistiques. Celui-ci, toutefois, était particulier. On l'avait poignardé, mais maladroitement. Il avait encore un souffle de vie quand on l'a trouvé. Il eut juste le temps de souffler un mot avant de mourir et ce mot était « Chef ».

« Cela suscita une certaine curiosité et on est finalement parvenu à l'identifier. Il travaillait à Anemoria et l'on ignore encore ce qu'il faisait à Kan. Mais un policier de valeur a réussi à découvrir que c'était un ancien Joranumite. L'homme s'appelait Kaspal Kaspalov et était bien connu pour avoir été l'un des intimes de Laskin Joranum. Et voilà qu'il est mort… poignardé. »

Raych fronça les sourcils.

« Soupçonnez-vous un nouveau complot Joranumite, Père ? Ses partisans ont disparu.

— Il n'y a pas si longtemps, ta mère m'a demandé si je pensais que les Joranumites étaient encore actifs et je lui ai répondu que toute croyance, si bizarre soit-elle, conservait toujours un certain nombre de cellules, parfois plusieurs siècles. Ce sont en général de petits groupes dissidents peu actifs. Malgré tout, suppose que les Joranumites aient conservé une organisation d'un certain poids, suppose qu'ils soient capables de tuer un des leurs parce qu'ils le considèrent comme un traître, et suppose qu'ils déclenchent ces séries de pannes pour préparer une prise de pouvoir ?

— Cela fait un sacré paquet de suppositions, Papa.

— Je le sais. Et je peux me tromper complètement. Le meurtre a eu lieu à Kan et, comme par hasard, il n'y a eu aucune panne d'infrastructures à Kan.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela pourrait prouver que le centre du complot est à Kan et que les conjurés ne veulent pas se rendre la vie impossible mais gêner le reste de Trantor. Cela pourrait aussi vouloir dire que les coupables ne sont pas du tout les Joranumites mais des membres de l'ancienne famille de Kan qui rêvent de diriger à nouveau l'Empire.

— Oh ! Diantre, Père. Là, vous poussez le bouchon un peu loin.

— Je sais. À présent, suppose qu'il s'agisse effectivement d'un nouveau complot Joranumite. Joranum avait pour bras droit Gambol Deen Namarti. Nous n'avons aucune trace de la mort de Namarti, aucune trace de son éventuel départ de Trantor, pas le moindre indice sur son existence depuis plus de dix ans. Ce n'est pas surprenant outre mesure. Après tout, il est facile de perdre la trace de quelqu'un parmi quarante milliards d'individus. À une certaine époque de ma vie, c'est précisément ce que j'ai cherché à faire. Bien sûr, Namarti est peut-être mort. Ce serait l'explication la plus simple, mais il peut aussi ne pas l'être.

— Que faire selon vous ? »

Seldon soupira.

« La solution logique serait de s'adresser aux services de la Sûreté, mais je ne peux pas. Je n'ai pas la présence de Demerzel. Lui, il savait amadouer les gens ; moi pas. Lui, il avait une forte personnalité ; moi, je ne suis qu'un… un simple mathématicien. Je ne devrais même pas être Premier ministre ; je ne suis pas fait pour ça. Et je ne l'aurais jamais été… si l'Empereur ne faisait pas cette fixation sur la psychohistoire, qui est bien loin de la mériter.

— Là, vous êtes en train de faire de l'autoflagellation, père, je me trompe ?

— Non, je suppose que tu as raison, mais je me vois mal me présenter à la Sûreté, simplement muni de ce que je t'ai montré sur la carte (il tendit la main vers le bureau désormais vide) et prétendre que nous courons le risque imminent d'une terrible conspiration aux conséquences indéfinies. Ils m'écouteraient avec solennité mais, sitôt que j'aurais le dos tourné, ils se ficheraient du mathématicien cinglé et ne lèveraient pas le petit doigt.

— Alors, que comptez-vous faire ? répéta Raych, revenant au problème initial.

— C'est toi qui vas faire quelque chose, Raych. J'ai besoin de preuves supplémentaires et je veux que tu les découvres pour moi. J'aurais bien envoyé ta mère mais elle ne voudra m'abandonner sous aucun prétexte. Moi-même, je ne peux quitter pour l'instant l'enceinte du Palais. Après Dors et moi-même, tu es le premier en qui j'ai confiance. Plus même qu'en Dors ou moi-même. Tu es encore jeune, tu es vigoureux, tu es meilleur à l'Esquive héliconienne que je ne l'ai jamais été, et tu es futé.

« Cela dit, attention ! Il n'est pas question que tu risques ta vie. Pas d'héroïsme, pas de vaines prouesses. Je ne pourrais plus regarder ta mère en face s'il t'arrivait quoi que ce soit. Tâche de faire de ton mieux. Tu découvriras peut-être que Namarti est vivant et actif – ou mort. Que les Joranumites sont un groupe actif – ou moribond. Que la famille régnante de Kan est en activité – ou pas. L'une ou l'autre

éventualité serait intéressante, mais pas vitale. Ce que je veux que tu découvres, c'est si les pannes des infrastructures sont d'origine humaine, comme je le pense, et, encore plus important dans cette hypothèse, quels sont les plans des conspirateurs. Il me semble qu'ils préparent un coup d'envergure et je veux savoir lequel. »

Raych demanda, méfiant :

« Avez-vous une ligne d'action à me proposer ?

— Oui, tout à fait, Raych. Je veux que tu ailles visiter la région de Kan où Kaspalov s'est fait tuer. Tâche de savoir s'il était un Joranumite actif et essaie de t'inscrire dans une cellule joranumite.

— Ce sera peut-être possible. Je peux toujours prétendre être un vieux Joranumite. C'est vrai que j'étais tout jeune quand Jo-Jo était leur leader, mais ses idées m'impressionnaient beaucoup. En fait, ce ne serait pas faux.

— Effectivement, mais il faut se méfier d'un piège : tu risques d'être reconnu. Après tout, tu es le fils du Premier ministre. On t'a vu de temps en temps à l'holovision et l'on t'a interviewé pour connaître tes opinions sur l'égalité des secteurs.

— Bien sûr, mais…

— Pas de mais, Raych. Tu porteras des chaussures à talonnettes pour gagner trois centimètres et je vais charger quelqu'un de te montrer comment modifier le dessin de tes sourcils, te remplir un peu le visage, changer le timbre de ta voix. »

Raych haussa les sourcils.

« Bien du souci pour pas grand-chose.

— Et, poursuivit Seldon avec un distinct tremblement dans la voix, tu vas me raser cette moustache. »

Les yeux de Raych s'agrandirent et, durant quelques instants, il resta abasourdi. Enfin, il dit avec un soupir rauque :

« Raser ma moustache ?

— Com-plè-te-ment. Sans elle, plus personne ne te reconnaîtra.

— Mais c'est impossible. Ce serait comme de me couper la… Comme une castration. »

Seldon secoua la tête.

« Simple curiosité culturelle. Amaryl est un Dahlite comme toi et il ne porte pas de moustache.

— Yugo est cinglé. Je ne crois même pas qu'il soit vivant, en dehors de ses mathématiques.

— C'est un grand mathématicien et l'absence de moustache n'y change rien. En outre, cela n'a rien d'une castration. Ta moustache repoussera en quinze jours.

— Quinze jours ! Il m'a fallu deux années, deux années, pour parvenir à ce… à cette… »

Il leva la main, comme pour couvrir et protéger cet attribut.

Seldon était inexorable.

« Raych, tu n'as pas le choix. C'est un sacrifice qu'il te faut accomplir. Si tu dois être mon espion et que tu gardes ta moustache, tu pourrais… avoir des problèmes. Je refuse de prendre ce risque.

— J'aimerais encore mieux mourir, s'écria Raych.

— Ne sois pas mélodramatique, fit Seldon, sévère. Tu ne veux sûrement pas mourir et tu dois faire ce que je te demande. Toutefois… » et là, il hésita « n'en dis pas un mot à ta mère. Je m'en charge. »

Raych dévisagea son père, au comble de la frustration puis enfin, il répondit, d'une voix basse et désespérée :

« Très bien, P'pa. »

Seldon reprit :

« Je vais te trouver quelqu'un pour superviser ta transformation, ensuite tu te rendras à Kan par aérojet. Allons, secoue-toi un peu, Raych, ce n'est pas la fin du monde. »

Raych eut un pauvre sourire et Seldon le regarda partir, le visage profondément inquiet. Une moustache, ça repousse vite, mais pas un fils. Seldon savait parfaitement qu'il envoyait Raych au cœur du danger.

9

Nous avons tous nos petites illusions et Cléon – Empereur de la Galaxie, roi de Trantor, et une longue collection d’autres titres qu’on entendait égrener en de rares occasions – était convaincu d’être un esprit profondément démocrate.

Cela le mettait toujours en rogne quand il était dissuadé d’agir par Demerzel (ou plus tard par Seldon), sous prétexte qu’une telle action serait vue comme « tyrannique » ou « despotique ».

Cléon n’était ni un tyran ni un despote par tempérament, il en était certain ; il cherchait juste à prendre des décisions fermes.

Il évoquait souvent avec nostalgie cette époque où les Empereurs pouvaient se mêler librement à leurs sujets, d’autant plus qu’aujourd’hui l’histoire des coups d’État et des assassinats politiques – tentés ou réussis – étant devenue une sordide réalité, l’Empereur devait, par nécessité, vivre coupé du monde.

On peut douter que Cléon, qui de sa vie n’avait jamais approché le peuple, hormis dans les conditions les plus strictes, se serait vraiment senti à l’aise lors d’une rencontre impromptue avec des étrangers, mais il s’était toujours imaginé qu’il y prendrait plaisir. Il était par conséquent tout excité quand l’une de ces rares occasions se présentait. Discuter avec l’un des sous-fifres du domaine, sourire et échapper durant quelques minutes au cérémonial du protocole impérial lui donnait l’impression d’être démocrate.

Il y avait par exemple ce jardinier dont avait parlé Seldon. Il serait juste de le récompenser, même tardivement, pour sa loyauté et sa bravoure. D’ailleurs il aurait la satisfaction de le faire lui-même plutôt que de déléguer la chose à quelque vague fonctionnaire.

Il prit donc des dispositions pour rencontrer le gaillard dans la vaste roseraie, qui était tout en fleurs. Le cadre serait approprié, estima Cléon, mais bien sûr, il faudrait d’abord y faire venir le jardinier. Il était impensable que l’Empereur soit obligé d’attendre. C’est une chose d’être démocrate, c’en est une autre d’être importuné.

Le jardinier l’attendait parmi les rosés, le regard vide, les lèvres tremblantes. Cléon s’avisa qu’il était bien possible que personne n’eût averti l’intéressé du motif exact de leur rencontre. Qu’à cela ne tienne, il le rassurerait fort aimablement – sauf qu’il n’arrivait plus à se souvenir du nom du bonhomme.

Il se tourna vers l’un des fonctionnaires de sa suite et le lui demanda.

« Sire, c’est Mandell Gruber. Jardinier ici depuis trente ans. »

L’Empereur hocha la tête et s’écria :

« Ah, Gruber ! Comme je suis content de rencontrer un jardinier

digne et travailleur !

— Sire, marmonna Gruber qui claquait des dents, je ne suis pas un homme aux talents bien variés, mais je fais toujours de mon mieux pour plaire à Votre Gracieuse Majesté.

— Bien sûr, bien sûr, dit l'Empereur en se demandant si le jardinier ne le soupçonnait pas d'être sarcastique. »

Les hommes de basse extraction manquaient de cette finesse qui va de pair avec la culture et l'éducation, ce qui complique toujours les tentatives pour se montrer démocrate.

Cléon reprit :

« Mon Premier ministre m'a fait part de la loyauté avec laquelle vous lui êtes venu en aide, et du savoir-faire que vous déployez pour l'entretien du domaine. Le Premier ministre m'a dit que vous êtes bons amis tous les deux.

— Sire, le Premier ministre est bien aimable avec moi mais je sais où est ma place. Je ne lui adresse jamais la parole avant qu'il ne m'ait parlé en premier.

— C'est bien, Gruber. Cela témoigne de vos bonnes manières mais le Premier Ministre, tout comme moi, est un homme de sensibilité démocrate et je me fie à son jugement sur les êtres. »

Gruber s'inclina avec respect.

L'Empereur poursuivit :

« Comme vous le savez Gruber, Malcomber, le Jardinier en chef, se fait vieux et il a hâte de prendre sa retraite. Les responsabilités commencent à dépasser ses capacités.

— Sire, le Jardinier en chef est très respecté de tous ses subordonnés. Qu'il nous reste encore de nombreuses années pour que nous continuions tous à bénéficier de sa sagesse et de son jugement.

— Bien parlé, Gruber, dit négligemment Cléon, mais laissons là les salamalecs. Il n'est plus fait pour cette tâche, il n'a plus la vivacité d'esprit et la force nécessaires pour l'accomplir. Il a spontanément réclamé de prendre sa retraite dès cette année et j'ai volontiers accédé à son désir. Reste à lui trouver un remplaçant.

— Oh, Sire, il y a cinquante hommes et femmes dans ce vaste Palais qui sont dignes de prendre sa succession.

— Si fait, dit Cléon, mais mon choix s'est porté sur vous. »

L'Empereur sourit avec grâce. C'était le moment qu'il avait attendu. Gruber allait tomber à genoux dans une gratitude extatique.

Il n'en fit rien et l'Empereur plissa le front.

« Sire, dit Gruber, c'est un honneur trop grand pour moi. Bien trop grand.

— Balivernes, dit Cléon vexé qu'on pût mettre en doute son jugement. Il est plus que temps que l'on reconnaisse vos vertus. Vous n'aurez plus à être exposé aux intempéries à longueur d'année. Vous

disposerez du bureau du Jardinier en chef, d'une maison superbe que je ferai redécorer pour vous et où vous pourrez installer votre famille. Vous avez bien une famille, n'est-ce pas, Gruber ?

— Oui, Sire. Une femme et deux filles. Et un gendre.

— Parfait. Vous serez très confortablement installé et vous apprécierez cette existence nouvelle, Gruber. Vous voilà enfin à l'intérieur, Gruber, à l'abri des caprices du temps, comme un vrai Trantorien.

— Sire, n'oubliez pas que je suis anacréonien d'origine.

— Je ne l'ai pas oublié, Gruber. Tous les mondes sont équivalents pour l'Empereur. Allez, c'est dit. Ce nouveau poste est ce que vous méritez. »

Il inclina la tête et s'éloigna à grandes enjambées.

Cléon était satisfait de cette dernière manifestation de sa bienveillance. Certes, un peu plus de gratitude de la part du gaillard n'aurait pas été pour lui déplaire, un peu plus d'enthousiasme, aussi, mais enfin, sa tâche était accomplie.

Ah ! Comme elle était plus facile à régler que cette histoire d'infrastructures défaillantes !

Dans un moment d'irritation, Cléon avait déclaré que chaque fois qu'une panne pourrait être attribuée à l'erreur humaine, les responsables devraient être exécutés sur-le-champ.

« Deux ou trois exécutions, et vous verrez comme tout le monde redeviendra scrupuleux.

— J'ai peur, avait répondu Seldon, que ce type de comportement despotique n'ait pas les résultats que vous escomptez. Cela poussera probablement les ouvriers à se mettre en grève, et si vous les obligez à reprendre le travail par la force, vous courez droit à l'insurrection. De même, si vous les faites remplacer par l'armée, vous vous apercevrez que les soldats ne savent pas contrôler les machines, de sorte que les pannes se multiplieront. »

Pas étonnant dans ces conditions que Cléon se soit rabattu avec soulagement sur ce problème de nomination d'un Jardinier en chef.

Quant à Gruber, il contemplait l'Empereur qui s'éloignait avec un frisson de pure horreur. Voilà qu'on allait le priver de sa liberté de respirer l'air pur et le condamner à une vie de reclus. Mais comment pouvait-on refuser quoi que ce soit à l'Empereur ?

10

Raych se contempla sombrement dans la glace de sa chambre d'hôtel à Kan (c'était une chambre plutôt miteuse, mais Raych n'était pas censé disposer de beaucoup de crédits). Il n'aimait pas ce qu'il voyait. Sa moustache avait disparu ; ses pattes avaient raccourci ; ses cheveux étaient tondus sur les côtés et sur la nuque.

Il avait l'air… déplumé.

Pis que ça : le changement des contours de son visage lui donnait un aspect poupin.

C'était répugnant.

De plus, sa mission n'avançait pas. Seldon lui avait confié les résultats de l'enquête sur la mort de Kaspal Kaspalov. Il avait étudié sans y trouver grand-chose : Kaspalov avait été assassiné mais les officiers de police du secteur n'avaient trouvé aucun indice permettant d'élucider ce meurtre. Il semblait évident que la police n'y accordait que peu ou pas d'importance, de toute façon.

Ce n'était pas surprenant. Au cours du dernier siècle, le taux de criminalité avait notablement augmenté sur la plupart des planètes, et a fortiori sur ce monde terriblement complexe de Trantor. Or la police locale n'était pas à la hauteur de sa tâche. Partout les effectifs avaient diminué, l'efficacité en avait pâti et les agents de la sécurité (même si c'était délicat à prouver) étaient toujours plus corrompus. Comment l'éviter alors que leur rémunération refusait de suivre la hausse du coût de la vie ? Les fonctionnaires doivent être bien payés pour rester honnêtes. À défaut, ils trouvent toutes sortes de moyens pour compenser un salaire insuffisant.

Cela faisait plusieurs années que Seldon prêchait cette doctrine, mais en vain. Il était impossible d'augmenter le traitement des fonctionnaires sans augmenter les impôts, or la population n'admettrait pas une telle décision sans réagir. Les gens préféraient apparemment dilapider dix fois plus de crédits en pots-de-vin.

Tout cela, selon Seldon, avait favorisé la détérioration de la société impériale au cours des deux derniers siècles.

Cela dit, que pouvait faire Raych ? Il se retrouvait dans cet hôtel où Kaspalov était descendu les derniers jours précédant son assassinat. Quelque part dans cet hôtel, il y avait sûrement un homme mouillé dans cette histoire – ou qui connaissait quelqu'un qui l'avait été.

Raych se dit qu'il devait se faire remarquer. En manifestant de la curiosité pour la mort de Kaspalov, il attirerait peut-être l'attention de quelqu'un. C'était dangereux mais s'il réussissait à paraître suffisamment inoffensif, ils pouvaient ne pas l'attaquer tout de suite.

Bon…

Raych consulta son bracelet-chrone. C’était l’heure où les clients prenaient l’apéritif au bar. Autant qu’il se mêle à eux, il verrait bien ce qui se produirait.

11

Sous certains aspects, Kan pouvait se montrer fort puritaine. (C'était vrai de tous les secteurs, même si, selon les lieux, ces rigidités revêtaient des aspects radicalement différents.) Ici, par exemple, les boissons n'étaient pas alcoolisées, mais élaborées par synthèse pour stimuler par d'autres moyens. Raych n'appréciait pas le goût de la sienne, mais cela lui permit de siroter lentement son verre en inspectant les alentours.

Il intercepta le regard d'une jeune femme assise à quelques tables de lui et eut du mal à détourner les yeux. Elle était séduisante et, de toute évidence, les usages à Kan n'étaient pas tous marqués par le puritanisme.

Au bout d'un moment, la jeune femme esquissa un sourire et se leva. Elle s'approcha de la table de Raych, sous le regard spéculatif de celui-ci. Il pouvait difficilement (à son plus grand regret) se permettre une aventure dans les circonstances actuelles.

Elle s'arrêta un instant à la hauteur de Raych puis se coula souplement sur le siège voisin.

« Salut, fit-elle. Tu m'as pas l'air d'un habitué de la maison. »

Raych sourit.

« Non. Vous connaissez tous les habitués ?

— Presque, répondit-elle sans aucune honte. Je m'appelle Manella. Et toi ? »

Raych sentait croître ses regrets. Elle était de grande taille – un trait qui l'avait toujours attiré –, plus grande que lui sans ses talonnettes, elle avait un teint de lait et de longs cheveux souples aux reflets roux sombre. Ses vêtements n'étaient pas trop voyants et elle aurait pu, avec un minimum d'effort, passer pour une femme respectable de la classe ouvrière aisée.

« Mon nom importe peu. Je n'ai pas beaucoup de crédits.

— Oh, quel dommage ! » Manella fit la moue. « Tu peux pas en gagner un peu ?

— J'aimerais bien. J'ai besoin d'un boulot. Vous avez un tuyau ?

— Quel genre ? »

Raych haussa les épaules.

« Je n'ai aucune expérience particulière mais je suis pas fier. »

Manella le jaugea pensivement.

« Je vais te dire une chose, Monsieur l'Anonyme. Il m'arrive de ne pas prendre un seul crédit. »

Raych se figea aussitôt. Il avait remporté de jolis succès avec les femmes mais lorsqu'il avait sa moustache. Comment ce visage poupin pouvait-il lui plaire ?

Il reprit :

« Vous savez quoi… J'ai un ami qui est descendu ici il y a une quinzaine, et j'arrive plus à mettre la main dessus. Puisque vous connaissez tous les habitués, peut-être que vous le connaissez. Il s'appelle Kaspalov. »

Manella le fixa d'un regard inexpressif, puis elle hocha la tête.

« Je ne connais personne de ce nom.

— Dommage. C'était un Joranumite, comme moi. » Même regard inexpressif. « Vous savez ce qu'est un Joranumite ? »

Signe de dénégation.

« N-non. J'ai entendu le terme, bien sûr, mais ne sais pas ce qu'il signifie. C'est un genre de métier ? »

Raych sentit le désappointement le gagner.

« Ce serait trop long à expliquer. »

Cela ressemblait à une fin de non-recevoir et, après quelques instants d'hésitation, Manella se leva et s'éloigna. Elle ne souriait pas et Raych fut même surpris qu'elle soit restée aussi longtemps avec lui.

(Enfin, Seldon avait toujours soutenu que Raych avait le don de susciter l'affection – mais sûrement pas auprès de ce genre de femme d'affaires. Pour elles, l'argent comptait plus que tout.)

Il suivit machinalement Manella des yeux alors qu'elle s'arrêtait à une autre table, où un homme était assis seul. La quarantaine, les cheveux blond beurre plaqués en arrière, il était rasé de près, mais Raych estima qu'il aurait dû se laisser pousser la barbe pour dissimuler ce menton trop proéminent et quelque peu dissymétrique.

Apparemment, Manella n'eut guère plus de succès avec ce client imberbe. Quelques mots furent échangés, puis elle repartit.

Pas de veine ! Elle ne devait pourtant pas essuyer beaucoup de refus car elle était fort désirable.

Raych se surprit à fantasmer, bien malgré lui, sur l'issue éventuelle, s'il avait pu… Quand soudain il se rendit compte qu'un homme l'avait rejoint à sa table. En fait, il s'agissait de l'homme auquel Manella venait de s'adresser. Il s'étonna d'avoir été à ce point absorbé par sa rêverie pour se laisser approcher et, finalement, surprendre. Il ne pouvait pas se permettre une telle distraction.

L'homme l'examina avec une lueur de curiosité dans les yeux.

« Tu viens de parler à l'une des mes amies. »

Raych ne put retenir un grand sourire.

« Elle est très amicale.

— Oui, sans aucun doute. Et c'est une très bonne amie. Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce que tu lui as dit.

— Rien de mal, je pense.

— Absolument pas, mais tu t'es présenté comme un Joranumite. »

Le cœur de Raych bondit. Sa remarque à Manella avait touché

dans le mille, en définitive. Si, pour elle, elle n'avait rien signifié, il semblait qu'il en allait différemment pour son « ami ».

Cela voulait-il dire qu'il était désormais sur la voie du succès ? ou plutôt sur celle des ennuis ?

12

Raych fit son possible pour jauger son nouveau compagnon, sans se départir de sa fausse naïveté. L'homme avait des yeux perçants, tirant sur le vert, et son poing droit posé sur la table était presque menaçant.

Raych le regarda d'un œil rond et attendit.

L'autre relança :

« J'ai cru comprendre que tu te disais joranumite. »

Raych fit de son mieux pour avoir l'air mal à l'aise. Ce n'était pas difficile.

« Pourquoi me demandez-vous cela, m'sieur ?

— Parce que je ne crois pas que tu sois assez âgé.

— Mais si. Je regardais les discours de Jo-Jo Joranum à l'holovision.

— Pourrais-tu les citer ? »

Raych haussa les épaules.

« Non, mais j'ai saisi l'idée générale.

— Tu es un jeune homme courageux pour oser te dire ouvertement joranumite. Il y a des gens qui n'apprécient pas.

— On m'a dit qu'il y avait des tas de Joranumites à Kan.

— C'est bien possible. Est-ce la raison de ta venue ici ?

— Je cherche du boulot. Peut-être qu'un autre Joranumite pourrait m'aider.

— À Dahl aussi, il y a des Joranumites. Tu viens d'où ? »

Il ne faisait pas de doute qu'il avait reconnu l'accent de Raych.

On ne pouvait pas le déguiser.

« Je suis né à Millimaru mais j'ai surtout vécu à Dahl dans mon enfance.

— Et tu faisais quoi ?

— Pas grand-chose. J'allais un peu à l'école.

— Pourquoi es-tu joranumite ? »

Raych se permit de s'enflammer un peu. Difficile d'avoir grandi à Dahl, secteur déshérité, victime de discrimination, sans être poussé vers les thèses Joranumites. Il répondit :

« Parce que j'estime qu'il faudrait un gouvernement représentant mieux l'Empire, avec plus de participation du peuple et plus d'égalité entre les secteurs et les mondes. Tous ceux qui ont un minimum de cœur et de cervelle pensent ça, non ?

— Tu réclames l'abolition de l'Empire ? »

Raych marqua une pause. On pouvait laisser passer bon nombre de déclarations subversives mais toute opinion ouvertement anti-impériale dépassait les bornes. Il protesta :

« Je n'ai pas dit ça. Je crois en l'Empereur, mais diriger tout un Empire, c'est trop pour un seul homme.

— Ce n'est pas un seul homme. Il y a toute une bureaucratie impériale. Que penses-tu de Hari Seldon, le Premier ministre ?

— J'ai pas d'opinion. Je le connais pas.

— Tout ce que tu sais, c'est que le peuple devrait être mieux représenté dans les affaires du gouvernement. C'est cela ? »

Raych fit mine d'être confondu.

« C'est exactement ce que disait Jo-Jo Joranum. Je ne sais pas comment vous appelez ça. J'ai entendu un jour quelqu'un employer le terme « démocratie », mais j'ignore ce qu'il signifie.

— La démocratie est un régime que plusieurs planètes ont essayé. Certaines l'appliquent encore. Je ne sais pas si elles sont mieux gouvernées que d'autres. Alors comme ça, tu es un démocrate ?

— C'est comme ça qu'on dit ? » Raych baissa la tête, comme plongé dans de profondes réflexions. « Je me sens plus à l'aise dans la peau d'un Joranumite.

— Bien sûr, en tant que Dahlite…

— Je n'ai vécu qu'un temps à Dahl.

— … tu es à fond pour l'égalité des peuples. Les Dahlites ont toujours été opprimés, c'est donc normal qu'ils pensent ce genre de choses.

— Je crois savoir que Kan s'y entend en réflexion joranumite. Pourtant, les Kanites ne sont pas opprimés.

— La raison est différente. Les anciens Maires de Kan ont toujours voulu être Empereurs. Est-ce que tu sais pourquoi ? »

Raych fit non de la tête.

« Il y a dix-huit ans, dit l'homme, la Maire Rachelle a failli réussir un coup d'État. On peut donc dire que les Kanites sont des rebelles, plus anti-Cléon que joranumites, d'ailleurs.

— Vous me l'apprenez. Moi, j'ai rien contre l'Empereur.

— Mais tu es bien pour la représentation populaire, non ? Penses-tu qu'une forme d'assemblée élue pourrait gouverner l'Empire Galactique sans se noyer dans la politique et les luttes partisanes ? Sans paralysie ?

— Hein ? Je ne comprends pas.

— Crois-tu qu'une telle masse d'individus réussirait à prendre rapidement des décisions urgentes ? Ou qu'ils se contenteraient de discutailler sans fin entre eux ?

— Je n'en sais rien, mais il ne me semble pas juste que seule une minorité d'individus décide de tout pour toutes les planètes.

— Es-tu prêt à te battre pour tes idées ? Ou tu aimes simplement en discuter ?

— Jamais personne ne m'a demandé de me battre, objecta Raych.

— Suppose que ce soit le cas. Quelle importance accordes-tu au juste à tes idées sur la démocratie – ou la philosophie joranumite ?

— Je suis prêt à me battre pour elles si je trouve que ça en vaut la peine.

— En voilà un brave garçon ! Donc, tu es venu à Kan te battre pour tes idées.

— Non, dit Raych, mal à l'aise, je ne peux pas dire ça. Je suis venu chercher du boulot, m'sieur. C'est pas facile de trouver du boulot, d'nos jours et j'ai peu de crédits. Faut bien vivre.

— Je suis d'accord. Comment tu t'appelles ? »

La question jaillit à l'improviste mais Raych y était préparé.

« Planchet, m'sieur.

— Nom ou prénom ?

— J'ai pas de prénom, autant que je sache.

— T'as pas de crédits et, j'en déduis, pas beaucoup d'éducation.

— J'en ai peur.

— Et aucune expérience d'un boulot spécialisé ?

— J'ai pas beaucoup travaillé, mais je suis prêt.

— Bon. Je vais voir ce qu'on peut faire, Planchet. » Il sortit de sa poche un petit triangle blanc et le pressa de telle manière qu'un message imprimé apparut. Puis il passa le pouce dessus, gelant l'image. « Je vais te dire où aller. Prends ça sur toi, ça t'aidera à obtenir un boulot. »

Raych prit la carte et l'examina. Les caractères semblaient fluorescents mais Raych était incapable de les lire. Il regarda l'autre, méfiant.

« Et si on croit que je l'ai volée ?

— Impossible. Elle porte ma marque et maintenant ton nom est inscrit dessus.

— Et si on me demande qui vous êtes ?

— On te le demandera pas. T'as qu'à dire que tu cherches un boulot. C'est une chance à saisir. J'te garantis rien mais c'est une chance. » Il lui donna une autre carte. « Voilà où tu dois te rendre. »

Celle-ci, Raych put la déchiffrer. Il marmonna des remerciements.

L'homme les écarta d'un geste de la main.

Raych se leva et partit en se demandant dans quoi il s'embarquait.

13

Aller et venir. Aller et venir. Aller et venir.

Gleb Andorin regardait Gambol Deen Namarti effectuer ses allers-retours. Il était visiblement incapable de rester en place, emporté par la violence de sa passion.

Andorin songea : » Ce n'est pas l'homme le plus brillant de l'Empire, ni même du mouvement ; ce n'est pas non plus le plus rusé et c'est certainement le moins capable de pensée rationnelle. Il faut sans cesse le retenir, mais aucun de nous n'a son enthousiasme. On pourrait tous abandonner, lâcher prise, lui, jamais. Pousser, tirer, harceler, taper. Enfin, peut-être a-t-on besoin de quelqu'un comme ça. Il faut qu'on ait quelqu'un comme ça sinon rien n'arrivera jamais. »

Namarti s'arrêta, comme s'il sentait le regard d'Andorin dans son dos. Il se retourna et dit :

« Si c'est encore pour me faire la leçon à propos de Kaspalov, te fatigue pas. »

Andorin haussa légèrement les épaules.

« Pourquoi me fatiguerais-je à vous faire la leçon, Chef ? Le mal, si mal il y a, est déjà fait.

— Quel mal, Andorin ? Quel mal ? C'est si je n'avais pas agi qu'on aurait eu des problèmes. L'homme était sur le point de devenir un traître. Avant un mois, il se serait barré…

— Je sais. J'étais là. J'ai entendu ce qu'il a dit.

— Alors, tu comprends qu'il n'y avait pas le choix. Tu crois peut-être que ça me plaît de faire tuer un vieux camarade ? Je n'avais pas le choix.

— Très bien. Vous n'aviez pas le choix. »

Namarti reprit ses allers-retours. Puis il se retourna encore :

« Andorin, crois-tu aux dieux ?

— Aux quoi ? fit Andorin, ahuri.

— Aux dieux.

— Première fois que j'entends ce mot. C'est quoi ?

— Ce n'est pas du galactique classique, expliqua Namarti. Les influences surnaturelles, si tu préfères.

— Oh, les influences surnaturelles. Pourquoi ne pas causer simplement ? Non, je crois pas à ce genre de trucs. Par définition, une chose est surnaturelle si elle existe en dehors des lois de la nature et rien n'existe en dehors des lois de la nature. Vous seriez pas en train de devenir mystique ? »

Andorin avait posé la question sur le ton de la plaisanterie mais il plissa les yeux avec une soudaine inquiétude.

Namarti soutint son regard. Ses prunelles flamboyantes pouvaient

soutenir n'importe quel regard.

« Ne sois pas idiot. C'est un truc que j'ai lu. Des trillions de gens croient aux influences surnaturelles.

— Je sais, dit Andorin. Ça a toujours existé.

— Il en est ainsi depuis avant le commencement de l'histoire. Le mot « dieu » est d'origine inconnue. C'est, apparemment, une survivance de quelque langue primitive dont il n'existe plus aucune trace, excepté ce mot. Sais-tu combien il existe de variétés de croyances en diverses sortes de dieux ?

— En gros, autant que de variétés d'imbéciles parmi la population galactique, je dirais. »

Namarti ignora le sarcasme.

« Certains pensent que le mot remonte à l'époque où toute l'humanité vivait rassemblée sur une planète unique.

— C'est en soi un concept mythologique aussi délirant que la notion d'influences surnaturelles. Il n'y a jamais eu de monde humain originel.

— Il le faut pourtant bien, Andorin, rétorqua Namarti, ennuyé. Les hommes n'ont pas pu évoluer sur des mondes distincts et se retrouver pour former une espèce unique.

— Malgré tout, matériellement, il n'existe pas de monde originel. Il est impossible à localiser, impossible à définir, on ne peut donc en parler raisonnablement, donc il n'a pas d'existence matérielle.

— Ces dieux, reprit Namarti, qui poursuivait son raisonnement, sont censés protéger l'humanité, veiller sur elle, ou du moins sur les fractions de l'humanité qui savaient s'en servir. À l'époque de ce monde unique, il est logique de supposer que les dieux s'occupaient avec un soin particulier de cette minuscule planète et de sa maigre population. Ils auraient veillé sur elle comme de grands frères – ou des parents.

— Touchante attention de leur part. J'aimerais les voir essayer de s'occuper de tout l'Empire.

— Et s'ils en étaient capables ? S'ils étaient infinis ?

— Et si le soleil était un glaçon ? À quoi bon se casser la tête avec des « si » ?

— Je ne faisais que spéculer. Réfléchir. Tu ne laisses donc jamais vagabonder ton esprit ? Tu le tiens toujours en laisse ?

— Je trouve ça moins risqué. Mais que vous dit votre esprit vagabond, Chef ? »

Les yeux de Namarti flamboyèrent comme s'il soupçonnait son interlocuteur de quelque sarcasme mais le visage d'Andorin demeurait jovial et curieux.

« Mon esprit me dit que s'il y a des dieux, ils doivent être de notre côté.

— Fantastique ! Vous en avez la preuve ?

— La preuve ? Sans les dieux, ce ne serait qu'une coïncidence, je suppose, mais bien utile. »

Soudain, Namarti bâilla et s'assit, visiblement épuisé.

« Bien, se dit Andorin. Son esprit en vadrouille a fini par se fatiguer et il va peut-être enfin entendre raison. »

« Cette histoire de défaillances internes des infrastructures… » reprit Namarti, sur un ton nettement plus bas.

Andorin l'interrompit.

« Vous savez, Chef, Kaspalov n'avait pas entièrement tort à ce sujet. Plus nous continuons, plus s'accroît le risque que les forces impériales découvrent notre cause. Tout le programme va, tôt ou tard, nous péter à la figure.

— C'est au nez de l'Empire que tout va exploser. Le mécontentement à Trantor est devenu quasiment palpable. » Il leva les mains, se frottant le bout des doigts. « Je le sens. Et puis, nous avons presque terminé. Nous sommes prêts pour l'étape suivante. »

Andorin sourit sans humour.

« Je ne demande pas de détails, Chef. Kaspalov l'a fait, et regardez ce qui lui est arrivé. Je ne suis pas Kaspalov.

— C'est précisément parce que tu n'es pas Kaspalov que je peux te le dire. D'autant que j'ai appris une chose que j'ignorais à l'époque.

— Je présume, dit Andorin, sans trop y croire, que vous avez l'intention de déclencher une grève à l'intérieur même du Palais impérial. »

Namarti leva les yeux.

« Bien sûr. Qu'y a-t-il d'autre à faire ? Le problème, toutefois, c'est de trouver comment pénétrer dans l'enclave du Palais. J'y ai mes sources d'information mais ce ne sont que des espions. J'aurai besoin d'hommes d'action sur place.

— Faire entrer des hommes d'action dans l'enceinte la mieux gardée de toute la Galaxie ne sera pas aisé.

— Certes non. C'est ce qui me flanquait une insupportable migraine… jusqu'à ce que les dieux interviennent. »

Andorin remarqua doucement (il lui fallut toute son emprise sur lui-même pour dissimuler son dégoût) :

« Je ne pense pas que nous ayons besoin d'une discussion métaphysique. Que s'est-il passé – l'intervention des dieux mise à part ?

— Mon information est que Sa Gracieuse et à jamais Bien-Aimée Altesse Impériale Cléon Ier a décidé de nommer un nouveau Jardinier en chef. C'est la première nouvelle nomination depuis près d'un quart de siècle.

— Et après ?

— N’y vois-tu pas un signe ? » Andorin réfléchit un instant.

« Je ne suis pas dans la confidence de vos dieux. Non, je n’y vois aucun signe particulier.

— Un nouveau Jardinier en chef, Andorin, fait la même chose que n’importe quel autre nouveau fonctionnaire – la même chose qu’un nouveau Premier ministre ou un nouvel Empereur. Le nouveau Jardinier en chef constitue sa propre équipe. Il va pousser à la retraite tous ceux qu’il considérera comme des poids morts pour engager de jeunes jardiniers à la place.

— C’est possible.

— C’est plus que possible. C’est certain. C’est exactement ce qui s’est produit quand l’actuel occupant du poste a été nommé, et ce qui s’est produit également lors de la nomination de son prédécesseur et ainsi de suite. Des centaines d’étrangers venus des Planètes extérieures…

— Pourquoi des Planètes extérieures ?

— Sers-toi de ta cervelle si tu en as une, Andorin. Qu’est-ce que les Trantoriens connaissent au jardinage quand ils passent toute leur vie sous cloche, à cultiver des plantes en pot, entretenir des zoos et faire pousser des légumes et des fruits bien alignés ? Qu’est-ce qu’ils connaissent à la nature sauvage ?

— Ahhh. Je commence à comprendre.

— Donc, tous ces étrangers vont envahir le domaine. Ils seront soigneusement contrôlés, je présume, mais la sélection ne sera pas aussi sévère que s’il s’agissait de Trantoriens. Cela signifie que nous avons une chance d’infiltrer quelques-uns de nos hommes, sous une fausse identité. Même si certains se font éliminer à la sélection, d’autres pourraient – devraient – passer, et ce malgré les mesures de sécurité draconiennes instaurées depuis l’échec du coup d’État au tout début du mandat de Seldon. » Comme à son habitude, il avait quasiment craché le nom du Premier ministre. « Nous finirons par avoir notre chance. »

C’était à présent Andorin qui se sentait pris de vertige, comme s’il était tombé dans le tourbillon d’un maelström.

« Ça me fait drôle de dire ça, Chef, mais il doit y avoir du vrai dans cette histoire de dieux, en fin de compte, parce que j’attendais l’occasion de vous parler d’un truc qui, je m’en rends compte à présent, colle parfaitement. »

Namarti dévisagea l’autre avec soupçon, puis il balaya la pièce d’un regard circulaire, comme s’il craignait soudain pour sa sécurité. Mais une telle crainte était infondée. La salle était située dans les sous-sols d’un vieux complexe résidentiel et parfaitement à l’abri des écoutes. Nul ne pouvait les espionner et même avec un plan détaillé, nul ne pouvait les débusquer – et encore moins franchir les rideaux de

protection successifs installés par des fidèles de l'organisation.

« De quoi parles-tu ?

— J'ai trouvé votre homme. Un jeune gars très naïf. Un brave type, à qui l'on sent au premier regard qu'on peut faire confiance. Il a un visage ouvert, de grands yeux ébahis ; il a vécu à Dahl ; c'est un passionné de l'égalité ; il pense que Joranum est le plus grand truc depuis l'invention des coco-glaces dahlites ; et je suis sûr qu'on n'aurait aucun mal à le convaincre de faire à peu près n'importe quoi pour la cause.

— Pour la cause ? s'étonna Namarti, toujours aussi soupçonneux. Il est des nôtres ?

— À vrai dire, il n'est d'aucun côté. Il s'est plus ou moins mis dans la tête que Joranum réclamait l'égalité des secteurs.

— C'était une ruse de sa part. Sans aucun doute.

— De la nôtre aussi. Mais ce gamin y croit, lui. Il parle d'égalité, de participation populaire au gouvernement, Il a même évoqué la démocratie.

Namarti ricana :

— En vingt mille ans d'histoire, la démocratie n'a jamais duré bien longtemps avant de partir en fumée.

— D'accord, mais ce n'est pas notre problème. L'intéressant, c'est ce qui motive ce jeune gars et je vais vous dire un truc, Chef, j'ai su qu'on tenait notre instrument à la seconde où je l'ai vu, mais je ne savais pas encore de quelle manière on pourrait l'utiliser. Maintenant, je sais. On va le faire entrer dans l'enclave impériale comme jardinier.

— Comment ? Est-ce qu'il y connaît quelque chose en jardinage ?

— Non. Je suis sûr que non. Il n'a jamais effectué que des travaux d'ouvrier non spécialisé. Pour l'instant, il manœuvre un camion et je crois que même ça, il a fallu le lui apprendre. Malgré tout, si on réussit à le faire entrer comme aide-jardinier, et il suffit pour cela qu'il sache tenir un sécateur, alors, on aura réussi.

— Réussi quoi ?

— Réussi à introduire un agent susceptible d'approcher qui l'on voudra sans éveiller le moindre soupçon – et s'en approcher suffisamment pour frapper. Je vous répète qu'il dégouline quasiment d'une espèce de sottise foncière, une sorte de vertu bêtasse propre à inspirer confiance.

— Il fera tout ce qu'on lui dira de faire ?

— Absolument.

— Comment l'as-tu rencontré ?

— Ce n'est pas moi, c'est Manella qui l'a repéré.

— Qui ça ?

— Manella Dubanqua.

— Oh, cette amie à toi.

Le visage de Namarti afficha un rictus de désapprobation pincée.

— Elle est l'amie de tas de gens, remarqua Andorin, avec tolérance. C'est une des choses qui la rendent si utile. Elle vous jauge un homme vite fait, sans même qu'il ait besoin de lui raconter sa vie. Elle a parlé à ce type parce qu'il l'a attirée au premier coup d'œil – or d'habitude seuls les gros porte-monnaie attirent Manella – ce qui vous prouve que notre bonhomme est vraiment spécial. Il a suffi qu'elle lui parle quelques minutes – il s'appelle Planchet, au fait, pour m'annoncer qu'elle avait déniché l'oiseau rare. Et en matière d'oiseaux rares, je lui fais confiance les yeux fermés.

— À ton avis, objecta Namarti, sournoisement, qu'est-ce que ton merveilleux spécimen va faire pour nous, une fois qu'il aura la clé du domaine impérial, hein, Andorin ?

Andorin inspira un grand coup.

— Que voulez-vous qu'il fasse ? Si on se débrouille convenablement, il se chargera de nous débarrasser de ce cher Empereur Cléon, Premier du nom.

Namarti rougit de colère.

— Quoi ? Tu es cinglé ? Tuer Cléon alors que grâce à lui, nous tenons le gouvernement ! Il est la façade derrière laquelle nous dirigerons l'Empire, notre passeport pour la légitimité. Où as-tu la tête ? Nous avons besoin de lui. Non seulement il ne nous gêne pas mais son existence même nous renforce.

Le visage blondinet d'Andorin vira au cramoisi et sa bonne humeur tomba.

— Et vous, qu'est-ce que vous avez en tête, en fin de compte ? Qu'est-ce que vous tramez ? J'en ai marre de toujours devoir jouer aux devinettes.

Namarti leva la main.

— Très bien. Très bien. On se calme. Je ne disais pas ça méchamment. Mais réfléchis un peu, malgré tout. Qui a détruit Joranum ? Qui a détruit nos espoirs, il y a dix ans ? Ce mathématicien. C'est lui aujourd'hui qui dirige l'Empire avec ses discours idiots sur la psychohistoire. Cléon n'est rien. C'est Hari Seldon qu'il nous faut détruire. C'est Hari Seldon que je m'efforce de tourner en ridicule avec cette multiplication des pannes. Les déboires qu'elles occasionnent s'accumulent devant sa porte. C'est son incapacité qu'on y lit, son inefficacité. – Un filet de bave coula au coin des lèvres de Namarti. – Une fois qu'il sera abattu, un cri d'allégresse montera de l'Empire qui noiera pendant des heures tous les comptes rendus holovisés. Ils ne chercheront même pas à connaître l'identité de l'assassin. – Il leva la main puis la planta dans le vide comme s'il plongeait un couteau dans le cœur de sa victime. – Nous serons considérés comme des héros de l'Empire, comme des sauveurs… Hein ? Qu'est-ce que t'en dis ? Est-ce

que tu crois que ton petit jeunot est capable d'abattre Hari Seldon ?

Andorin retrouva sa sérénité, en apparence du moins.

— J'en suis sûr, répondit-il avec une légèreté forcée. Pour Cléon, il est possible qu'il ait un certain respect, l'Empereur est plus ou moins entouré d'une aura mystique, comme vous le savez. – Il avait légèrement appuyé sur le « vous », faisant tiquer Namarti. – Mais il n'aura pas le même sentiment à l'égard de Seldon.

En son for intérieur, toutefois, Andorin était furieux. Ce n'était pas ce qu'il désirait. On était en train de le trahir.

14

Manella écarta les cheveux de devant ses yeux et sourit à Raych. « Je t'avais bien dit que ça ne te coûterait pas un crédit. » Raych plissa les paupières, gratta son épaule nue. « Mais tu vas m'en réclamer, maintenant ? » Elle haussa les épaules et sourit, mutine. « Pourquoi t'en réclamerais-je ?

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'on me laisse parfois le droit de prendre du bon temps.

— Avec moi ?

— Je n'avais personne d'autre sous la main. » Après un long silence, Manella reprit, apaisante : « Tu n'as pas beaucoup de crédits de toute façon. Comment va le boulot ?

— Pas terrible, mais c'est toujours mieux que rien. Bien mieux. T'as dit à ce mec de m'en dégoter un ? »

Manella hocha lentement la tête.

« Tu veux parler de Gleb Andorin ? Je ne lui ai rien demandé. Je lui ai juste dit que tu serais susceptible de l'intéresser.

— Est-ce qu'il risque de mal prendre le fait que toi et moi…

— Pourquoi ? C'est pas ses oignons. Les tiens non plus, d'ailleurs.

— Qu'est-ce qu'il fait ? Je veux dire, comme boulot ?

— Je ne crois pas qu'il travaille. Il est riche. Il est de la famille des anciens Maires.

— De Kan ?

— Oui. Il n'aime pas le gouvernement impérial. Dans ces familles, personne ne les aime. Il dit que Cléon devrait… » Elle se tut soudain et ajouta : « Je parle trop. Va pas répéter ce que je t'ai raconté.

— Moi ? Je t'ai rien entendu raconter. Et je le répéterai pas.

— Très bien.

— Mais Andorin, là-dedans ? Il a un poste élevé dans la hiérarchie joranumite ? C'est un type important dans leur groupe ?

— Je ne sais pas.

— Il t'en parle jamais ?

— Pas à moi.

— Oh… »

Raych essaya de masquer sa déception.

Manella le fixa, l'œil perçant.

« Dis donc, toi, pourquoi es-tu si intéressé ?

— Je veux entrer dans leur mouvement. J'ai l'impression que ça me permettra de mieux faire ma pelote. De décrocher de meilleurs boulots. Plus de crédits. Enfin, tu vois.

— Peut-être qu'Andorin t'aidera. Tu lui plais bien. Je sais au moins ça.

— Tu pourrais le pousser dans ce sens ?

— Ça coûte rien d'essayer. Je ne vois pas ce qui m'en empêcherait. Je t'aime bien, moi aussi. Même plus que lui.

— Merci, Manella. Tu me plais bien, toi aussi. Tu me plais beaucoup. »

Il fit courir sa main le long de son corps et regretta ardemment de ne pas pouvoir se consacrer plus à elle et moins à sa mission.

15

« Gleb Andorin, dit Hari Seldon, d'une voix lasse, en se frottant les yeux.

— Qui est-ce ? s'enquit Dors Venabili, glaciale, comme tous les jours depuis le départ de Raych.

— Jusqu'à ces derniers jours, je n'avais jamais entendu parler de lui. C'est le problème quand on essaye de gouverner un monde de quarante milliards d'habitants. On n'entend jamais parler de personne, hormis des quelques éléments qui font tout pour se faire remarquer. Malgré l'information la plus poussée, Trantor demeure la planète de l'anonymat. On peut certes extraire les individus avec leur numéro de référence et leurs données statistiques, mais qui sélectionne-t-on ainsi ? Ajoutes-y vingt-cinq millions de Planètes extérieures et le prodige, c'est que l'Empire Galactique soit resté opérationnel durant tous ces millénaires. Franchement, je crois que s'il a tenu, c'est surtout parce qu'il fonctionne en grande partie tout seul. Et voilà qu'il arrive en fin de course.

— Assez philosophé, Hari, coupa Dors. Qui est cet Andorin ?

— Quelqu'un que, je l'admets, j'aurais dû remarquer plus tôt. J'ai réussi à cajoler les services de la Sûreté pour qu'ils me transmettent une partie de leur dossier le concernant. C'est un membre de la famille des Maires de Kan – son membre le plus en vue, en fait – aussi la Sûreté l'avait-elle mis sur écoute. Ils pensent qu'il a des ambitions, mais qu'il est trop playboy pour les concrétiser.

— Il est de mèche avec les Joranumites ? » Seldon eut un geste d'incertitude.

« La Sûreté ignore tout des Joranumites. Cela peut signifier soit que les Joranumites n'existent plus, soit qu'ils sont sans influence. Cela peut également signifier qu'ils n'intéressent pas la Sûreté. Or je n'ai aucun moyen de les contraindre à s'y intéresser. Je dois déjà m'estimer heureux qu'un de leurs responsables ait bien voulu me transmettre des informations, bien que je sois quand même Premier ministre.

— Est-il possible que tu ne sois pas un très bon Premier ministre ? remarqua Dors, sèchement.

— C'est même quasiment certain. Cela fait sans doute des générations qu'on n'a pas vu nommer quelqu'un d'aussi inapte à la tâche que moi. Mais cela n'a rien à voir avec l'attitude de la Sûreté. C'est une branche du gouvernement totalement autonome. Je doute que Cléon lui-même soit au courant de ce qu'ils font, même si en théorie les fonctionnaires de sécurité sont censés lui rendre des comptes. Crois-moi, si nous en savions plus sur cet établissement, nous

essayerions d’intégrer ses actions à nos équations psychohistoriques.

— Les fonctionnaires de la Sûreté sont-ils au moins de notre côté ?

— Je le crois mais je n’en jurerais pas.

— Et pourquoi t’intéresses-tu à ce… comment déjà ?

— Gleb Andorin. Parce que j’ai reçu, par des voies détournées, un message de Raych.

Les yeux de son épouse flamboyèrent.

— Pourquoi ne me l’as-tu pas dit ? Est-ce qu’il va bien ?

— Autant que je sache, oui, mais j’espère qu’il n’essayera pas de transmettre d’autres messages. S’il se fait prendre, il risque de ne plus aller bien du tout. En tout cas, il est entré en contact avec Andorin.

— Et avec les Joranumites ?

— C’est assez improbable car une connexion entre eux paraît illogique. Le mouvement joranumite touche essentiellement les classes inférieures – c’est un mouvement prolétarien, pour ainsi dire. Or Andorin est l’archétype de l’aristocrate. Qu’irait-il fricoter avec les Joranumites ?

— S’il est de la famille des Maires de Kan, il aspire peut-être au trône impérial, non ?

— Ils y aspirent depuis des générations. Tu te souviens de Rachelle, j’imagine. Eh bien, c’était la tante d’Andorin.

— Donc, il pourrait utiliser les Joranumites comme tremplin, c’est ce que tu crois ?

— Si c’est le cas, je crains qu’il ne joue un jeu dangereux. Les Joranumites – s’ils existent – doivent avoir leurs propres plans et Andorin risque de se retrouver à cheval sur un gréti…

— Qu’est-ce qu’un gréti ?

— Une bête féroce aujourd’hui disparue. Ce n’est qu’un proverbe originaire d’Hélicon. Quand on chevauche un gréti, on s’aperçoit qu’on ne peut plus en descendre sinon l’on se fait dévorer. – Seldon marqua une pause. – Encore un détail. Raych semble être en rapport avec une femme qui connaît Andorin et par l’entremise de laquelle il pense obtenir d’importants renseignements. Je te le dis pour ne pas que tu m’accuses de t’avoir dissimulé quoi que ce soit.

Dors fronça les sourcils.

— Une femme ?

— De celles, j’imagine, qui connaissent un grand nombre d’hommes enclins à se confier imprudemment dans des circonstances intimes.

— Une de ces femmes-là. – Son froncement s’accentua. – Je n’aime pas imaginer Raych…

— Allons, allons. Raych a trente ans et il a sans aucun doute pas mal d’expérience. Tu peux te fier à son bon sens. – Puis il tourna vers

Dors un regard bien las, bien usé, et ajouta : – Tu crois que ça me plaît ? Tu crois vraiment que ça me plaît, toute cette histoire ?

Dors ne trouva rien à lui répondre.

16

Gambol Deen Namarti n’était pas, même dans ses meilleurs jours, réputé pour sa douceur et sa politesse et l’imminence de l’aboutissement de dix ans de préparatifs le mettait dans des dispositions peu amènes.

Il se leva de son siège, fort agité, et lança :

— Tu as pris ton temps pour venir, Andorin.

L’intéressé haussa les épaules.

— Mais je suis ici.

— Et ton jeune protégé, ce remarquable instrument que tu essayes de me caser. Où est-il ?

— Il sera là en son temps.

— Pourquoi pas tout de suite ?

Le visage élégant d’Andorin se ferma. Finalement, il répondit :

— Je ne veux pas l’amener ici avant d’avoir définitivement arrêté ma position.

— Qu’est-ce que cela veut dire ?

— Simple formule de galactique classique. Depuis combien de temps cherchez-vous à vous débarrasser d’Hari Seldon ?

— Depuis toujours ! Est-ce si dur à comprendre ? On mérite une revanche pour ce qu’il a fait subir à Jo-Jo. De toute façon, le simple fait qu’il soit Premier ministre nous oblige à nous débarrasser de lui.

— Mais c’est Cléon qu’il faut abattre ! Au moins Cléon, en plus de Seldon.

— Pourquoi te tracasser pour un simple homme de paille ?

— Vous n’êtes pas né d’hier. Je n’ai jamais pris la peine de vous expliquer mon rôle dans cette opération parce que vous n’êtes pas bête au point de l’ignorer. Pourquoi voulez-vous que je m’intéresse à vos plans s’ils ne prévoient pas un remplaçant sur le trône ?

— Bien sûr, rit Namarti. Je savais depuis longtemps que tu me considérais comme un tremplin, un moyen de te faire accéder au trône impérial.

— Vous escomptiez autre chose ?

— Absolument pas. J’élabore les plans, je prends les risques et quand tout est réglé, c’est toi qui empoches la récompense. C’est logique, non ?

— Oui, c’est tout à fait logique, car la récompense sera partagée. Ne deviendrez-vous pas Premier ministre ? N’aurez-vous pas besoin du soutien sans réserve d’un Empereur plein de gratitude ? Ne serai-je pas (un rictus déforma son visage lorsqu’il cracha ces mots) le nouvel homme de paille ?

— C’est là ton ambition ? Devenir homme de paille ?

— Mon ambition est de devenir Empereur. Je vous ai fourni des subsides quand vous n'aviez pas un crédit. Je vous ai fourni un encadrement et la respectabilité nécessaire pour bâtir une vaste organisation ici même à Kan. Je puis encore retirer tout ce que j'ai apporté.

— Je ne le crois pas.

— Voulez-vous courir le risque ? Et n'allez pas imaginer que vous pouvez me traiter comme vous avez traité Kaspalov. Qu'il m'arrive quoi que ce soit, et Kan deviendra inhabitable pour vous et vos partisans – et vous vous apercevrez qu'aucun autre secteur ne vous procurera ce dont vous avez besoin. »

Namarti soupira.

« Alors, tu tiens à faire tuer l'Empereur.

— Je n'ai pas dit « tuer ». J'ai dit « abattre ». Les détails, je vous les laisse. »

Cette dernière phrase fut accompagnée d'un geste presque dédaigneux, un bref mouvement de poignet, comme si Andorin était déjà assis sur le trône impérial.

« Alors tu seras Empereur ?

— Oui.

— Non, tu ne le seras pas. Tu seras mort et pas de ma main. Andorin, laisse-moi t'enseigner un certain nombre de vérités. La mort de Cléon provoquera forcément une crise de succession et, pour éviter une guerre civile, la Garde impériale s'emploiera aussitôt à liquider tous les survivants de la famille des Maires de Kan – toi le premier. En revanche, si seul le Premier ministre est tué, tu auras la vie sauve.

— Pourquoi ?

— Un Premier ministre n'est qu'un Premier ministre. Ils vont, ils viennent. On peut même imaginer que Cléon ait commencé à se lasser de lui et qu'il ait arrangé le meurtre. Sois certain que nous ferons tout pour propager ce genre de rumeur. La garde impériale pourrait hésiter, et nous laisser instaurer le nouveau gouvernement. À vrai dire, il est tout à fait possible qu'eux aussi soient ravis d'être débarrassés de Seldon.

— Une fois le nouveau gouvernement en place, qu'est-ce que je fais, moi ? Je continue d'attendre ? Indéfiniment ?

— Non. Quand je serai Premier ministre, on trouvera une solution pour se défaire de Cléon. Je pourrais même faire de la Garde impériale, voire de la Sûreté, mes instruments. Dès lors, il ne sera pas très compliqué de se débarrasser de Cléon et de le remplacer par toi. »

Andorin explosa.

« Et qu'est-ce qui vous y obligerait ?

— Comment ça ?

— Vous avez une rancœur personnelle contre Seldon. Une fois

celui-ci disparu, pourquoi iriez-vous courir des risques inutiles au plus haut niveau de l'État ? Vous ferez la paix avec Cléon et je n'aurai plus qu'à me retirer dans mon domaine en ruine avec mes rêves impossibles. Peut-être même que, par mesure de sécurité, vous me ferez liquider.

— Non ! s'exclama Namarti. De naissance, Cléon était destiné au trône. Il est l'héritier de plusieurs générations d'Empereurs – la fière dynastie Entun. Il serait trop délicat à manipuler, une vraie plaie. Toi, en revanche, tu représentes une nouvelle dynastie, sans liens puissants avec la tradition, car les précédents Empereurs kaniques n'ont pas laissé, reconnais-le, de souvenir impérissable. Tu te retrouveras donc installé sur un trône branlant et tu auras besoin de quelqu'un pour te soutenir – moi, en l'occurrence. De mon côté, j'aurai besoin de quelqu'un qui dépende de moi et avec qui je puisse gouverner – toi, en l'occurrence. Allons, Andorin, notre mariage n'est pas un mariage d'amour qui se brise en un an ; c'est un mariage de convenance, et ceux-là peuvent durer aussi longtemps que vivent les deux époux. Faisons-nous mutuellement confiance.

— Vous jurez que je serai Empereur.

— À quoi bon jurer si tu ne te fies pas à ma parole ? Disons que je te considère comme un Empereur extraordinairement utile et que j'aimerais te voir remplacer Cléon dès que possible. Maintenant, présente-moi cet homme que tu considères comme l'instrument idéal pour accomplir tes desseins.

— Très bien. Souvenez-vous de ce qui fait sa différence. Je l'ai étudié. C'est un idéaliste pas très futé. Il fera tout ce qu'on lui demandera, au mépris du danger, sans arrière-pensées. Il émane de lui une aura telle que sa victime sera portée à lui faire confiance, même s'il a un fulgurant dans la main.

— Ça me paraît incroyable.

— Attendez de l'avoir vu », dit simplement Andorin.

17

Raych gardait les yeux baissés. Il avait jeté un bref regard à Namarti : il ne lui en fallait pas plus. Il avait rencontré l'homme dix ans plus tôt, quand il avait pour mission d'attirer Jo-Jo Joranum dans le piège qui allait le détruire, et un regard était plus que suffisant.

Namarti avait peu changé en dix ans. La colère et la haine restaient ses traits dominants – du moins aux yeux de Raych, mais il se rendit compte qu'il n'était pas un témoin impartial – et ces traits semblaient s'être incrustés en un masque parcheminé. Son visage était un peu moins émacié, ses cheveux étaient teintés de gris, mais les lèvres minces avaient la même dureté et les yeux noirs, le même éclat dangereux.

Raych garda donc les yeux détournés. Namarti, il le sentait, n'était pas le genre d'individu à supporter qu'on soutienne crânement son regard.

Namarti en revanche dévorait le jeune homme des yeux sans se départir du rictus narquois qui semblait ne jamais devoir le quitter.

Il se tourna vers Andorin, qui se tenait, mal à l'aise, un peu à l'écart, et dit, comme si Raych n'était pas présent :

« C'est donc ton homme. »

Andorin confirma d'un signe de tête et ses lèvres prononcèrent un « Oui, Chef » muet.

Namarti se retourna brusquement vers Raych.

« Ton nom.

— Planchet, monsieur.

— Tu crois à notre cause ?

— Oui, monsieur. » Il répondait prudemment, selon les instructions d'Andorin. « Je suis un démocrate et je veux une plus grande participation du peuple au gouvernement. »

Bref coup d'œil de Namarti en direction d'Andorin.

« Un orateur. »

Il se retourna vers Raych.

« Es-tu prêt à prendre des risques pour la cause ?

— Tous les risques, monsieur.

— Tu feras ce qu'on t'ordonnera sans poser de questions ? Sans réticences ?

— Je suivrai les ordres.

— Est-ce que tu t'y connais en jardinage ? » Raych hésita. « Non, monsieur.

— T'es donc trantorien ? Né sous le dôme ?

— Je suis né à Millimaru, monsieur et j'ai grandi à Dahl.

— Parfait », dit Namarti. Puis, à Andorin : « Emmène-le et confie-

le provisoirement aux hommes qui attendent là-bas. Ils s'occuperont de lui. Puis reviens me voir, Andorin. J'ai à te parler. »

Quand Andorin revint, un profond changement s'était opéré sur les traits de Namarti. Ses yeux luisaient et sa bouche était déformée par un sourire de fauve.

« Andorin, les dieux dont nous parlions l'autre jour sont avec nous à un point que je n'aurais pas imaginé.

— Je vous avais bien dit que c'était l'homme de la situation.

— Bien plus que tu ne le crois. Tu connais bien sûr l'histoire selon laquelle Hari Seldon, notre révéré Premier ministre, aurait envoyé son fils – son fils adoptif, plutôt – voir Joranum pour lui tendre le piège dans lequel Joranum, contre toute attente, est finalement tombé ?

— Oui, je connais l'histoire. »

Andorin hocha la tête avec la lassitude de celui qui ne la connaît que trop bien.

« Je n'ai vu ce garçon que deux fois mais son image s'est gravée dans ma mémoire. Est-ce que tu crois que je pourrais me laisser abuser par un intervalle de dix ans, des talonnettes et le rasage d'une moustache ? Ton Planchet s'appelle Raych, fils adoptif de Hari Seldon. »

Andorin pâlit et retint un instant son souffle.

« En êtes-vous sûr, Chef ?

— Aussi sûr que de t'avoir devant moi. Tu as introduit un ennemi parmi nous.

— Loin de moi l'idée de…

— Ne sois pas nerveux. J'estime que c'est ce que tu as fait de mieux dans toute ton existence oisive d'aristocrate. Tu as joué le rôle que les dieux t'avaient réservé. Si j'avais ignoré son identité, il aurait pu remplir la fonction à laquelle on l'avait manifestement destiné : celle d'espion, et il aurait transmis nos plans les plus secrets. Mais puisque je sais qui il est, ça ne se passera pas ainsi. Au contraire, nous avons désormais tous les atouts de notre côté. »

Namarti se frotta les mains avec plaisir et, par saccades, comme s'il se rendait compte à quel point cette mimique chez lui était déplacée, il s'autorisa un sourire – puis un rire.

Manella observa, songeuse :

« Je suppose que je ne vais pas te revoir, Planchet. »

Raych se séchait après la douche.

« Pourquoi donc ?

— Gleb Andorin ne veut plus.

— Pourquoi donc ? »

Elle haussa ses douces épaules.

« Il dit que tu as un travail important à accomplir et plus de temps à perdre. Ça signifie peut-être que tu vas avoir un meilleur boulot. »

Raych se raidit.

« De quel genre ? A-t-il mentionné quelque chose de particulier ?

— Non, mais il a dit qu'il devait se rendre dans le secteur impérial.

— Pas possible ? Il te raconte souvent des trucs comme ça ?

— Tu sais comment ça se passe, Planchet. Dès qu'on a un bonhomme dans son lit, il devient causant.

— Je sais, dit Raych, qui surveillait toujours ses paroles. Qu'a-t-il dit d'autre ?

— Pourquoi demandes-tu ça ? » Elle fronça légèrement les sourcils. « Lui aussi, il me pose sans arrêt des questions sur toi. J'ai remarqué ça chez les hommes. Ils sont curieux les uns des autres.

— Que lui as-tu raconté sur mon compte ?

— Pas grand-chose. Juste que t'avais l'air d'un gars bien. Naturellement, je ne lui ai pas dit que je te préfère à lui. Cela lui aurait fait du mal – et il aurait pu m'en faire, à moi aussi. »

Raych finissait de s'habiller.

« Bon, eh bien, adieu.

— J'espère que c'est un adieu provisoire, Gleb pourrait changer d'avis. J'adorerais me rendre dans le secteur impérial – s'il m'emmenait avec lui. Je n'y suis jamais allée. »

Raych faillit se trahir mais il réussit à toussoter.

« Moi non plus.

— On y trouve les plus grands bâtiments, les plus beaux endroits, les restaurants les plus luxueux, car c'est là-bas que vivent les riches. J'aimerais bien rencontrer des gens riches – en dehors de Gleb, je veux dire.

— Je suppose que, de ce côté, tu n'as pas grand-chose à attendre de moi.

— On ne peut pas penser tout le temps aux crédits mais on est bien obligé de temps en temps. Surtout depuis que Gleb commence à

se lasser de moi. »

Raych crut devoir dire :

« Personne ne pourrait se lasser de toi, puis il s'aperçut, à sa légère confusion, qu'il le pensait sincèrement.

— Les hommes disent toujours ça mais on a parfois des surprises. Enfin, passons, ça a été chouette, toi et moi, Planchet. Tâche de faire attention et, qui sait, on se reverra peut-être. »

Raych acquiesça et se retrouva à court de mots. Il ne savait comment lui exprimer ses sentiments.

Il reporta son esprit ailleurs. Il devait découvrir ce que tramaient les partisans de Namarti. S'ils le séparaient de Manella, c'est que le dénouement de la crise approchait. Sa seule piste était cette insolite question sur le jardinage.

Il ne lui était désormais plus possible d'informer Seldon. On l'avait mis sous bonne garde depuis sa rencontre avec Namarti et toutes les voies de communication étaient coupées – autre indice certain de l'imminence de la crise.

Mais s'il ne découvrait ce qui se préparait qu'après coup, il aurait échoué.

19

C’était une mauvaise journée pour Hari Seldon. Sans nouvelles de Raych depuis son premier communiqué, il n’avait pas la moindre idée de ce qui se passait.

En dehors de son inquiétude naturelle pour la sécurité de son fils (il l’apprendrait sûrement, si jamais les choses tournaient mal), restait son incertitude face à ce qui se tramait.

Le plan devait être subtil. Une attaque directe contre le Palais était totalement exclue, les mesures de sécurité y étaient bien trop strictes. Sachant cela, que pouvait-on inventer qui soit suffisamment efficace ?

Cette affaire l’empêcha de dormir, puis accapara ses pensées toute la journée.

Le signal lumineux clignota.

— Monsieur le ministre, votre rendez-vous de quatorze heures…

— Quel rendez-vous de quatorze heures ?

— Mandell Gruber, le jardinier. Il a les accréditations nécessaires.

Seldon se souvint :

— Ah oui. Faites-le entrer.

Le moment était malvenu pour voir Gruber mais il avait accepté le rendez-vous dans un instant de faiblesse l’homme semblait si désemparé. Un Premier ministre ne devrait pas avoir de tels moments de faiblesse mais Seldon était Seldon bien avant d’être devenu Premier ministre.

— Entrez, Gruber, dit-il aimablement.

Gruber s’avança jusqu’à lui, inclinant machinalement la tête. Ses yeux furetaient ici et là. Seldon était à peu près certain que le jardinier n’avait jamais mis les pieds dans une pièce aussi somptueuse que celle-ci et il dut se retenir de lui dire : « Elle vous plaît ? Prenez-là, je vous en prie. Moi, je n’en veux pas. »

Mais il se contenta de lui demander :

— Qu’y a-t-il, Gruber ? Pourquoi êtes-vous si malheureux ? – Gruber ne répondit pas immédiatement ; il souriait, l’air niais. Seldon reprit : – Asseyez-vous, mon ami. Là, dans ce fauteuil.

— Oh, non ! Monsieur le ministre. Ce ne serait pas convenable. Je risquerais de le salir.

— Et alors ! Il sera facile à nettoyer. Faites donc ce que je vous dis. À la bonne heure ! À présent, restez tranquille une ou deux minutes, le temps de recouvrer vos esprits. Quand vous serez prêt, vous me direz ce qui se passe.

Gruber s’assit et resta silencieux quelques instants, puis les mots jaillirent de ses lèvres en un torrent précipité :

— Premier ministre, c'est rapport à ma nomination de Jardinier en chef. Notre Empereur béni me l'a annoncée lui-même.

— Oui, je l'ai appris, mais ce n'est sûrement pas cela qui vous tourmente. Votre nouveau poste mérite des félicitations et je vous les adresse bien volontiers. Il se peut même que j'y sois pour quelque chose, Gruber. Je n'ai jamais oublié votre courage le jour où j'ai failli me faire tuer et je n'ai pas manqué d'en parler à Sa Majesté impériale. C'est une récompense adéquate, Gruber, car il est manifeste, vu vos états de service, que vous avez toutes les compétences pour le poste. Maintenant que ce problème est réglé, dites-moi ce qui vous tracasse.

— Premier ministre, c'est justement le poste et la promotion qui me tracassent. Je n'y arriverai jamais car je ne suis pas qualifié.

— Nous sommes convaincus du contraire.

L'agitation de Gruber grandit.

— Est-ce que je vais devoir rester assis dans un bureau ? Je suis incapable de rester assis dans un bureau. Je ne pourrais plus sortir au grand air pour travailler au milieu des plantes et des animaux. Je serais en prison, Premier ministre.

Seldon écarquilla les yeux.

— En aucun cas, Gruber. Vous n'avez pas besoin de rester enfermé plus que nécessaire. Vous pourrez parcourir le domaine à votre guise, et tout superviser. Vous aurez tout le grand air que vous voudrez, vous échapperez simplement aux travaux de force.

— Mais j'aime les travaux de force, Premier ministre, et je sais qu'on ne me laissera pas sortir à ma guise. J'ai bien observé l'actuel Jardinier en chef. Il n'arrivait plus à quitter son bureau, pourtant ce n'est pas l'envie qui lui manquait. Il y a trop d'administration, trop de paperasserie. Quand il veut savoir ce qui se passe, c'est à nous d'aller le lui dire. Il regarde les choses à l'holovision – il prononça le terme avec un mépris infini – comme si des images pouvaient vous apprendre quoi que ce soit sur ce qui vit et qui pousse. Non, très peu pour moi, Premier ministre.

— Allons, Gruber, soyez un homme. Ce n'est pas si tragique. Vous vous y ferez. Vous travaillerez à votre rythme, bien tranquillement.

Gruber secoua la tête.

— Déjà, pour commencer, il faudra que je m'occupe de tous ces nouveaux jardiniers. Je serai submergé. – Puis, avec une soudaine énergie : – C'est un boulot que je ne veux pas et que je ne dois pas avoir, Premier ministre.

— À l'heure qu'il est, Gruber, peut-être que vous ne voulez pas de ce boulot, mais vous n'êtes pas le seul. Je vous avoue que moi qui vous parle, j'aimerais mieux ne pas être Premier ministre. Cette tâche est trop lourde pour moi. Je soupçonne que l'Empereur lui-même est parfois las de sa toge impériale. Nous sommes tous dans cette Galaxie

pour accomplir notre travail et le travail n'est pas toujours agréable.

— Je le comprends, Premier ministre, mais l'Empereur doit être l'Empereur, car sa naissance l'y a destiné. Et vous, vous devez être Premier ministre, car il n'y a personne d'autre capable de faire le boulot. Mais dans mon cas, il s'agit seulement du poste de Jardinier en chef. J'ai cinquante collègues sur le domaine aussi compétents que moi qui ne cracheraient pas sur la fonction. Vous dites que vous avez raconté à l'Empereur comment j'ai tenté de vous aider. Ne pouvez-vous pas lui parler à nouveau pour lui expliquer que s'il veut me récompenser, il n'a qu'à me laisser comme je suis ?

Seldon s'appuya contre son dossier et répondit, solennel :

— Gruber, je le ferais volontiers si c'était en mon pouvoir, mais je dois vous expliquer une chose, en espérant simplement que vous la comprendrez. L'Empereur, en théorie, est le chef absolu de l'Empire. En réalité, il a fort peu de pouvoir. Pour l'heure ; je dirige l'Empire bien plus que lui, bien que je ne puisse pas faire grand-chose moi non plus. Pourquoi ? Parce qu'il y a des millions et des milliards de fonctionnaires à tous les échelons du gouvernement, qui prennent tous des décisions, qui commettent tous des erreurs ; certains agissent avec sagesse et comme des héros, d'autres avec sottise et comme des voleurs. Il est impossible de les contrôler. Est-ce que vous me comprenez, Gruber ?

— Oui, mais quel rapport avec mon problème ?

— Le rapport est qu'il n'existe qu'un endroit où l'Empereur détient un pouvoir absolu – c'est dans l'enclave impériale. Ici, sa parole a force de loi et les échelons de fonctionnaires sous ses ordres sont suffisamment réduits pour qu'il puisse les diriger. Lui demander de revenir sur une décision concernant l'enclave impériale serait envahir le seul domaine qu'il considère comme inviolable. Si je lui disais : « Revoyez votre décision concernant Gruber, Sire », il aurait plutôt tendance à me relever de mes fonctions qu'à revenir sur son choix. Ce serait peut-être une bonne chose pour moi mais cela ne vous aiderait pas beaucoup.

— Est-ce que cela veut dire qu'il est impossible de changer les choses ?

— Tout juste. Mais ne vous en faites pas, Gruber. Je vous aiderai de mon mieux. Je suis désolé, mais là, je vous ai consacré le maximum de temps qu'il m'était possible de vous accorder. »

Gruber se leva en triturant sa casquette verte de jardinier. Il y avait plus qu'un soupçon de larmes au fond de ses yeux.

« Merci, Premier ministre. Je sais que vous auriez aimé m'aider. Vous êtes… vous êtes un brave homme, Premier ministre. »

Il tourna les talons et sortit, affligé.

Seldon le regarda partir et hocha la tête, songeur. Multipliez les

doléances de Gruber par un quadrillion et vous aurez les doléances de l'ensemble des citoyens des vingt-cinq millions de mondes de l'Empire. Comment voulait-on qu'il trouve la solution aux problèmes de chacun d'eux quand il était impuissant à résoudre celui d'un seul homme venu lui demander secours ?

La psychohistoire ne pouvait sauver un simple individu. Pouvait-elle en sauver un quadrillion ?

Il hocha de nouveau la tête, vérifia la nature et l'heure de son prochain rendez-vous, et se raidit brusquement. Il cria dans l'interphone, soudain éperdu, sur un ton qui contrastait avec sa stricte maîtrise habituelle :

« Faites revenir le jardinier ! Faites-le revenir ici tout de suite ! »

20

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de nouveaux jardiniers ? » s'exclama Seldon.

Cette fois, il n'invita pas Gruber à s'asseoir.

Gruber clignait nerveusement des yeux. Il était paniqué par ce rappel inattendu.

« Nou-nouveaux ja-jardiniers ? bégaya-t-il.

— Vous avez dit : « tous ces nouveaux jardiniers ». Je vous cite exactement. De quels nouveaux jardiniers s'agit-il ? »

Gruber était ahuri.

« Chaque fois qu'on nomme un nouveau Jardinier en chef, on choisit de nouveaux jardiniers. C'est l'usage.

— Première nouvelle.

— La dernière fois que c'est arrivé, vous n'étiez pas encore Premier ministre. Vous n'étiez sans doute même pas sur Trantor.

— Alors expliquez-moi l'usage, Gruber.

— Eh bien, les jardiniers ne sont jamais licenciés. Certains meurent. D'autres deviennent trop vieux et sont mis à la retraite et remplacés. Lorsqu'un nouveau Jardinier en chef entre en fonction, au moins la moitié des employés ont vécu leurs meilleures années de service. Ils reçoivent alors une pension généreuse et l'on fait venir de nouveaux jardiniers.

— Pour rajeunir le personnel.

— En partie, et aussi parce qu'on en profite, en général, pour remodeler les jardins ; il faut avoir des idées neuves, des schémas inédits à présenter. Il y a près de cinq cents kilomètres carrés de parcs et de jardins ; la réorganisation prend en général plusieurs années et ce sera à moi de superviser ces travaux. Je vous en prie, Premier ministre… » Gruber parlait d'une voix saccadée. « Un homme intelligent comme vous l'êtes va sûrement trouver un moyen de faire changer d'avis notre Empereur Bien-Aimé. »

Seldon ne l'écoutait plus. Son front était plissé de concentration.

« D'où viennent les nouveaux jardiniers ?

— On organise des examens sur toutes les planètes – il y a toujours des gens prêts à se proposer comme remplaçants. Ils vont arriver par centaines en une douzaine de fournées. Cela va me prendre un an, au bas mot…

— D'où viennent-ils ?

— De n'importe quelle planète parmi un million. On veut la plus grande palette possible de savoirs horticoles. Tout citoyen de l'Empire peut postuler.

— De Trantor, également ?

— Non, sauf de Trantor. Il n'y a pas un seul Trantorien dans les jardins. » Son ton était devenu méprisant. « On ne peut pas faire un jardinier d'un Trantorien. Leurs parcs sous dôme ne sont pas des jardins. Ce sont des rangées de plantes en pots et des animaux en cages. Ces pauvres spécimens que sont les Trantoriens ne connaissent rien à l'air libre, à l'eau vive, à l'authentique équilibre de la nature.

— Très bien, Gruber. Je vais maintenant vous charger d'une mission. Je compte sur vous pour me fournir des renseignements sur tous les nouveaux jardiniers censés débarquer au cours des prochaines semaines. Je dois tout savoir sur eux. Nom. Planète. Numéro de référence. Dossier scolaire. Expérience professionnelle. Tout. Je veux tout cela sur mon bureau le plus vite possible. Je vais vous envoyer des gens pour vous aider. Quel genre d'ordinateur employez-vous ?

— Le modèle le plus simple, pour le suivi des plantations, des espèces, ce genre de choses.

— Parfait. Les gens que je vous envoie feront tout ce que vous ne pourrez pas faire. Je ne saurais vous dire à quel point cette tâche est importante.

— Si je dois faire ce genre de…

— Gruber, ce n'est pas le moment de marchander. Faites-moi défaut, et vous ne serez plus Jardinier en chef. Vous serez licencié sans pension. »

De nouveau seul, Seldon aboya dans l'interphone :

« Annulez tous mes rendez-vous pour le reste de la journée. »

Puis il s'effondra dans son fauteuil, accablé par une insupportable migraine. Depuis des années, des décennies, les mesures de sécurité protégeant le domaine impérial étaient renforcées pour devenir toujours plus solides, plus impénétrables.

Or voilà qu'à intervalles réguliers on introduisait des hordes d'étrangers dans l'enclave. Sans qu'on leur pose d'autre question, sans doute, que : « Savez-vous jardiner ? »

Une stupidité aussi colossale dépassait l'entendement.

Il avait rattrapé le coup tout juste à temps. À moins qu'il ne soit déjà trop tard ?

21

Gleb Andorin considéra Namarti, les yeux mi-clos. Il n'avait jamais apprécié l'homme, mais il y avait des moments où il l'aimait encore moins que d'habitude. Pourquoi lui, Andorin, Kanique de royale extraction (car il s'agissait bien de cela, en somme), était-il obligé de collaborer avec ce parvenu, ce paranoïaque quasiment psychotique ?

Andorin savait pourquoi et il était bien obligé de le supporter, même quand Namarti lui infligeait une fois de plus le récit de ses dix années d'effort pour construire le mouvement et l'amener à sa perfection actuelle. Racontait-il ça à tout le monde, sans arrêt ? Ou bien Andorin était-il le seul à bénéficier d'une telle faveur ?

Une allégresse malfaisante semblait illuminer le visage de Namarti tandis qu'il récitait, sur un curieux ton chantonnant, sa litanie :

« Année après année, j'ai gardé ce cap, même dans les moments de désespoir et d'impuissance, j'ai travaillé à bâtir mon organisation, à saper la confiance du peuple dans le gouvernement, à susciter et amplifier le mécontentement. Quand éclata la crise bancaire et que fut décrété le moratoire d'une semaine, je… » Il s'interrompit soudain. « Mais je t'ai raconté tout cela si souvent que tu dois en avoir marre, pas vrai ? »

Les lèvres d'Andorin esquissèrent un bref sourire sec. Namarti n'était pas assez idiot pour ignorer à quel point il était casse-pieds ; simplement, il ne pouvait se retenir.

« Vous me l'avez en effet raconté bien des fois », répondit Andorin.

Il laissa en suspens le reste de la question. La réponse, après tout, était manifestement affirmative. Il était inutile de la lui infliger.

Une légère rougeur colora le visage hâve de Namarti. Il poursuivit toutefois :

« Mais j'aurais pu continuer indéfiniment à bâtir, à saper, sans jamais vraiment aboutir si l'instrument adéquat n'était pas tombé entre mes mains. Sans que j'aie à faire le moindre effort !

— Les dieux vous ont amené Planchet, dit Andorin d'une voix neutre.

— Tout à fait. Un groupe de nouveaux jardiniers va bientôt pénétrer dans l'enclave impériale. » Il marqua une pause et parut savourer l'idée. « Des hommes et des femmes. Assez nombreux pour que la poignée d'agents de notre mouvement qui les accompagneront passent inaperçus. Parmi eux, il y aura vous et Planchet. Ce qui vous différenciera, vous et Planchet, c'est que vous porterez des fulgurants.

— Et il ne fait aucun doute, objecta Andorin avec une virulence délibérée sous la politesse de l'expression, que nous serons arrêtés et interrogés avant même d'avoir franchi les portes. Faire entrer une arme interdite dans l'enclave du Palais…

— Vous ne serez pas arrêtés, dit Namarti, négligeant la virulence de la remarque. Vous ne serez pas fouillés. Tout est arrangé. Vous serez accueillis normalement par un fonctionnaire du Palais. J'ignore qui se charge d'habitude de cette tâche – le troisième vice-chambellan responsable des arbres et pelouses, pourquoi pas – mais dans ce cas précis, c'est Seldon en personne, notre grand mathématicien, qui se précipitera pour accueillir les nouveaux jardiniers et leur souhaiter la bienvenue au domaine.

— Vous en êtes sûr ?

— Évidemment. Tout est arrangé. Nous lui ferons savoir, plus ou moins à la dernière minute, que son fils adoptif est dans la liste des nouveaux jardiniers et il ne pourra s'empêcher de venir le voir. Et quand Seldon apparaîtra, Planchet brandira son fulgurant. Nos hommes se lèveront au cri de « Trahison ! ». Dans la confusion et le tohu-bohu, Planchet tuera Seldon et toi, à ce moment-là, tu tueras Planchet. Tu lâcheras le fulgurant et tu partiras. Il y aura des hommes pour t'aider à partir. Tout est arrangé.

— Est-il absolument nécessaire de tuer Planchet ? »

Namarti fronça les sourcils.

« Pourquoi ? Tu vois une raison de tuer l'un et pas l'autre ? T'as envie que Planchet aille raconter aux autorités tout ce qu'il sait sur nous ? Du reste, c'est une querelle de famille que nous mettons en scène. N'oublie pas que Planchet n'est autre que Raych Seldon. On aura l'impression que les deux hommes ont tiré simultanément – comme si Seldon avait donné l'ordre d'abattre son fils si celui-ci tentait le moindre geste hostile. Nous veillerons à ce que la publicité mette l'accent sur ce drame familial. Cela rappellera la triste époque de l'Empereur Manowell le Sanguinaire. Le peuple de Trantor sera suffisamment révulsé par l'atrocité d'un tel acte. Cela, ajouté à l'accumulation d'inefficacités et de pannes dont nous sommes les témoins et que nous subissons, soulèvera un tollé général. Le peuple réclamera un changement de gouvernement. Personne ne pourra le lui refuser, l'Empereur le dernier. Et c'est là que nous interviendrons.

— Comme ça, simplement ?

— Non, pas comme ça, simplement. Je ne vis pas dans le rêve. Il y aura sans doute un gouvernement intérimaire mais il échouera. Nous y veillerons. Enfin nous apparaîtrons au grand jour en prônant les vieux arguments joranumites que les Trantoriens n'ont jamais oubliés. Et le moment venu – et ce moment est proche – je serai Premier ministre.

— Et moi ?

— Toi, tu te retrouveras enfin Empereur.

— Les chances que tout cela marche sont infimes, objecta Andorin. On a arrangé ceci. On a arrangé cela. On a arrangé le reste. Sauf que tout doit être prêt simultanément pour coller à la perfection, sinon, ce sera l'échec. Quelque part, il y aura bien quelqu'un pour tout gâcher. C'est un risque inacceptable.

— Inacceptable pour qui ? Pour toi ?

— Certainement. Vous comptez sur moi pour garantir que Planchet tuera son père et pour que je tue ensuite Planchet. Pourquoi moi ? N'y a-t-il personne de moindre valeur que moi que l'on pourrait plus facilement risquer ?

— Certes, mais choisir quelqu'un d'autre rendrait l'échec inévitable. Qui, sinon toi, a suffisamment à gagner dans cette mission pour ne pas se dégonfler à la dernière minute ?

— Le risque est énorme.

— Il ne vaut pas le coup pour toi ? Tu joues pour gagner le Trône impérial.

— Et vous, quel risque prenez-vous, Chef ? Vous resterez ici, bien tranquillement, à attendre les nouvelles. »

Namarti retroussa les lèvres.

« Quel crétin tu fais, Andorin ! Quel Empereur tu vas faire ! Imagines-tu que je ne cours aucun risque en restant ici ? Si la manœuvre échoue, si le complot avorte, si certains des nôtres se font prendre, crois-tu qu'ils ne raconteront pas tout ce qu'ils savent ? Si jamais tu étais capturé, affronterais-tu les doux traitements de la Garde impériale sans rien leur dire sur moi ?

« Et avec le prétexte d'une tentative d'assassinat avortée, tu crois peut-être qu'ils ne passeront pas Trantor au peigne fin pour me retrouver ? Tu crois peut-être que je réussirai à leur échapper ? Et quand ils m'auront retrouvé, tu crois peut-être que je ne courrai aucun risque entre leurs mains ? Non, je cours un risque bien plus grand que n'importe lequel d'entre vous en restant planté ici à ne rien faire. Tout se ramène à cette simple question, Andorin : as-tu, oui ou non, envie d'être Empereur ?

— Je veux être Empereur », répondit Andorin à voix basse. On lança donc l'opération.

22

Raych n'avait pas de mal à voir qu'on le traitait avec une sollicitude particulière. Tout le groupe des prétendus jardiniers était à présent logé dans l'un des hôtels du secteur impérial, même si ce n'était pas un palace, bien entendu.

Les jardiniers formaient une troupe disparate, issue de cinquante planètes différentes, mais Raych n'eut guère l'occasion de leur parler. Andorin, sans être trop explicite, avait réussi à le maintenir à l'écart des autres.

Raych se demanda pourquoi. Ça le déprimait. En fait, il se sentait déprimé depuis son départ de Kan. Cela entravait ses pensées et malgré ses efforts, il n'arrivait pas à lutter contre.

Andorin portait des vêtements grossiers et tentait de se faire passer pour un travailleur manuel. Il jouerait le rôle d'un jardinier pour mieux surveiller le « spectacle » – quel qu'il soit.

Raych avait honte de n'être pas parvenu à découvrir la nature de ce « spectacle ». Ils avaient fondu sur lui, empêchant toute communication, de sorte qu'il n'avait trouvé aucun moyen d'avertir son père. Pour autant qu'il sache, tous les autres Trantoriens introduits dans le groupe étaient logés à la même enseigne, par mesure de précaution extrême. Raych estimait leur nombre à une douzaine, tous des partisans de Namarti, bien sûr, hommes et femmes.

Ce qui l'intriguait, c'était qu'Andorin lui témoignait presque de l'affection. Il l'accaparait, tenait absolument à partager ses repas, bref, le traitait différemment des autres.

Serait-ce parce qu'ils avaient partagé Manella ? Raych ne connaissait pas assez les mœurs du secteur de Kan pour savoir si la polyandrie existait dans leur société. Est-ce que deux hommes qui partageaient une femme devenaient en quelque sorte des frères ? Est-ce que cela créait un lien ?

Raych n'en avait jamais entendu parler mais il n'avait pas la prétention d'imaginer connaître même une infime fraction des subtilités infinies des diverses sociétés galactiques – ni même des seules sociétés trantoriennes.

Mais à présent qu'il avait fait renaître l'image de Manella, il s'attarda un peu sur ce souvenir. Elle lui manquait terriblement et il se dit que ce manque était peut-être la cause de sa dépression, même si, à vrai dire, ce qu'il éprouvait à présent, alors qu'il finissait de déjeuner avec Andorin, s'apparentait au désespoir. Pourtant, il ne voyait aucune raison d'être désespéré.

Manella !

Elle avait dit qu'elle aurait bien aimé visiter le secteur impérial et

sans doute était-elle capable d'embobiner Andorin. Son désespoir était tel qu'il posa une question stupide :

« Monsieur Andorin, je n'arrête pas de me demander si vous ne pourriez pas faire venir mademoiselle Dubanqua avec vous. Je veux dire ici, dans le Secteur impérial. »

Andorin eut l'air complètement abasourdi. Puis il rit doucement.

« Manella ? Tu la vois faire du jardinage ? Ou même faire semblant ? Non, non, Manella est de ces femmes destinées à égayer nos moments de loisirs. Elle n'a aucune autre fonction en dehors de ça. » Avant d'ajouter : « Pourquoi une telle question, Planchet ? »

Raych haussa les épaules.

« Je ne sais pas. C'est plutôt morne dans le coin. Je me disais… »

Il laissa la phrase en suspens.

Andorin le scruta avec attention Finalement, il répondit :

« Tu n'es quand même pas de ceux qui accordent de l'intérêt à la femme qu'ils fréquentent ? Je t'assure que de son côté peu lui importe avec quel homme elle est. Une fois cette histoire terminée des femmes, tu en auras d'autres. Des tas d'autres.

— Vous croyez que cette histoire se terminera un jour ?

— Bientôt. Et tu vas y jouer un rôle crucial, dit Andorin en fixant attentivement Raych.

— Comment ça, crucial ? Je dois pas être simplement… jardinier ? »

Sa voix sonnait faux et il se sentit incapable d'y mettre le moindre éclat.

« Tu seras bien plus que ça, Planchet, car tu vas entrer au Palais avec un fulgurant.

— Avec un quoi ?

— Un fulgurant.

— Je n'en ai jamais tenu. Jamais de toute ma vie.

— Ça n'a rien de bien sorcier. Tu le lèves. Tu vises. Tu fermes le contact et quelqu'un meurt.

— Je ne peux pas tuer quelqu'un.

— Je croyais que tu étais des nôtres, que tu ferais n'importe quoi pour la cause.

— Je ne pensais pas devoir… tuer. »

Raych semblait incapable de rassembler ses pensées. Pourquoi devait-il tuer ? Quel projet tramaient-ils réellement ? Et comment réussirait-il à alerter la garde impériale avant que le meurtre soit accompli ?

Les traits d'Andorin se durcirent soudain, passant instantanément de l'intérêt amical à la ferme résolution. Il dit : « Tu dois tuer. »

Raych mobilisa toute son énergie : « Non. Je ne tuerai personne. C'est définitif.

— Planchet, tu feras ce qu'on te dira de faire.
— Pas un meurtre.
— Même un meurtre.
— Comment allez-vous m'y forcer ?
— En t'en donnant simplement l'ordre. »

Raych se sentait pris de vertige. Qu'est-ce qui rendait Andorin si confiant ?

Il secoua la tête. « Non.

— Nous t'avons nourri, Planchet, depuis ton départ de Kan. J'ai pris soin que tu manges toujours avec moi. J'ai surveillé ton régime, et tout particulièrement le repas que tu viens d'absorber. »

Raych sentit l'horreur s'insinuer en lui. Il comprit soudain.

« La désespérance !

— Tout juste, dit Andorin. Tu es diablement futé, Planchet.

— C'est illégal.

— Oui, bien sûr. Le meurtre aussi. »

Raych connaissait la désespérance. Elle était provoquée par l'altération chimique d'un tranquillisant parfaitement anodin. La forme modifiée n'engendrait pas l'apaisement mais le désespoir. Elle avait été mise hors la loi à cause de son utilisation pour contrôler l'esprit, même si, selon une rumeur persistante, la Garde impériale l'employait toujours.

Comme s'il pouvait déchiffrer ses pensées à livre ouvert, Andorin précisa :

« On l'appelle désespérance parce que c'est un terme ancien synonyme de désespoir. Je crois que c'est ce que tu ressens actuellement.

— Absolument pas.

— Très courageux de ta part, mais tu ne peux pas lutter contre la substance chimique. Et plus tu es désespéré, plus l'efficacité de la drogue se renforce.

— Aucun risque.

— Réfléchis-y, Planchet. Namarti t'a reconnu à la première seconde, même sans ta moustache. Il sait que tu es Raych Seldon et, sur mon ordre, tu vas tuer ton père.

— Pas avant que je vous aie tué », gronda Raych. Il bondit hors de son siège. Ce ne serait pas bien difficile. Andorin avait beau être grand, avec sa carrure fluette, ce n'était visiblement pas un athlète. Raych le briserait en deux d'une seule main – mais il oscilla en se levant. Il secoua la tête, sans parvenir à s'éclaircir les idées.

Andorin se leva à son tour et recula. Sa main droite, qu'il avait tenue jusqu'ici dissimulée sous la manche gauche, apparut : elle tenait une arme.

Il remarqua d'un ton badin :

« Je m’étais préparé. On m’avait informé de tes exploits d’Esquiveur héliconien et il n’y aura pas de combat à mains nues. » Il baissa les yeux vers son arme. « Ceci n’est pas un fulgurant. Je ne peux pas me permettre de te tuer avant que tu aies accompli ta tâche. C’est un fouet neuronique. Bien pire, en un sens. Je vais viser ton épaule gauche et, crois-moi, la douleur sera tellement atroce que le plus grand stoïcien au monde serait incapable de la supporter. »

Raych, qui avait jusqu’ici progressé avec lenteur et résolution, s’immobilisa soudain. Il avait douze ans la première fois qu’il avait eu un avant-goût – un bref avant-goût – du fouet neuronique. Une fois frappé, on n’oubliait plus jamais la douleur, de toute sa vie, si longue et riche en incidents soit-elle.

Andorin poursuivit :

« Qui plus est, je vais l’employer à la puissance maximale. Les nerfs du haut de ton bras t’infligeront une douleur intolérable et resteront endommagés de manière irréversible. Tu ne pourras plus jamais te servir de ton bras gauche. Je t’épargnerai le droit pour que tu manies le fulgurant… Maintenant, si tu veux bien te rasseoir et accepter la situation comme il convient, tu as des chances de garder tes deux bras. Bien sûr, il faut que tu continues de manger, afin que s’accroisse ton niveau de désespérance. Ta situation ne va faire qu’empirer. »

Raych sentit le désespoir l’envahir peu à peu et ce désespoir lui-même contribuait à accroître l’effet de la drogue. Sa vision s’était dédoublée et il se sentait incapable de dire quoi que ce soit.

Sa seule certitude était qu’il serait obligé de faire tout ce que lui dirait Andorin. Il avait joué et il avait perdu.

23

« Non ! » Hari Seldon était presque violent. « Je ne veux pas de toi là-bas, Dors. »

Dors Venabili soutint son regard avec une fermeté égale à la sienne.

« Alors, je ne te laisserai pas non plus sortir, Hari.

— Je dois aller là-bas.

— Ce n'est pas ta place. C'est au Jardinier de première classe d'accueillir ces nouveaux employés.

— Gruber en est incapable. C'est un homme brisé.

— Il doit bien avoir un assistant quelconque. Ou tu n'as qu'à laisser l'ancien Jardinier en chef s'en charger. Après tout, il reste en fonction jusqu'à la fin de l'année.

— L'ancien Jardinier en chef est trop âgé. En outre… » Seldon hésita. « Il y a des éléments infiltrés parmi le personnel. Des Trantoriens. S'ils sont ici, il y a une raison. J'ai les noms de chacun d'entre eux.

— Fais-les incarcérer, dans ce cas. Tous, jusqu'au dernier. C'est simple. Pourquoi compliques-tu les choses ?

— Parce que nous ne savons pas pourquoi ils sont ici. Il se trame quelque chose. Je ne vois pas ce que peuvent faire douze jardiniers mais… Non, laisse-moi reformuler ma phrase. Je vois au moins une douzaine de choses qu'ils pourraient faire mais j'ignore laquelle ils ont préparée. Nous allons effectivement les incarcérer, mais je dois en savoir plus avant d'en décider.

« Mon but est d'en apprendre suffisamment pour éliminer tous les membres du complot, du sommet à la base. Quand nous saurons ce qu'ils trament, nous les punirons convenablement. Je n'ai pas envie de faire arrêter douze hommes et femmes pour un délit mineur. Ils joueront le désespoir, l'absence de travail. Ils protesteront qu'il est injuste d'exclure les Trantoriens. Ils recueilleront un maximum de sympathie et nous passerons pour des imbéciles. Nous devons leur laisser l'occasion de s'enferrer un peu plus. En outre… »

Il y eut un long silence et Dors lança, rageusement :

— Qu'y a-t-il derrière ce nouvel « en outre » ?

Seldon baissa la voix.

« L'un des douze est Raych, sous le pseudonyme de Planchet.

— Quoi ?

— Pourquoi cette surprise ? Je l'ai envoyé à Kan pour infiltrer le mouvement joranumite et il a réussi. J'ai toute confiance en lui. S'il est là, c'est qu'il sait pourquoi et qu'il doit avoir un plan quelconque pour leur mettre des bâtons dans les roues. Mais je veux y être moi

aussi. Je veux le voir. Je veux être en mesure de l'aider.

— Si tu veux l'aider, fais encadrer tes jardiniers par une escouade de cinquante gardes du Palais.

— Non. Encore une fois, on se retrouverait le bec dans l'eau. La garde impériale sera présente, mais discrètement. Les jardiniers en question doivent croire qu'ils ont le champ libre pour réaliser leur plan, quel qu'il soit. Avant qu'ils n'aient pu passer à l'action, mais après qu'ils auront révélé leurs intentions – nous les pincerons.

— C'est risqué. C'est risqué pour Raych.

— Nous sommes forcés de prendre des risques. Ce qui est en jeu ici dépasse la vie des individus.

— Quel manque de cœur de dire une chose pareille !

— Tu crois que je n'ai pas de cœur ? Même s'il est brisé, mon souci premier doit être que la psycho…

— Ne prononce pas ce mot ! dit-elle en se détournant, comme pour masquer sa douleur.

— Je comprends… mais tu ne dois pas m'accompagner. Ta présence serait tellement incongrue que les conjurés soupçonneraient aussitôt que nous en savons trop et annuleraient leur plan. Je ne veux surtout pas de ça. » Il marqua un temps puis ajouta avec douceur : « Dors, tu dis que ton boulot est de me protéger. Cela passe avant la protection de Raych et tu le sais très bien. Je m'en voudrais d'insister, mais me protéger, c'est protéger la psychohistoire et l'ensemble de l'espèce humaine. C'est cela qui doit passer avant tout. Ce que je sais de la psychohistoire me dit que, de mon côté, je dois m'efforcer de protéger le centre à tout prix et c'est ce que j'essaye de faire. Comprends-tu ?

— Je comprends », dit Dors avant de se détourner de lui. Seldon ajouta pour lui-même : « Et j'espère avoir raison. »

Dans le cas contraire, jamais elle ne le lui pardonnerait. Bien pis, il ne se le pardonnerait jamais – psychohistoire ou pas.

Ils étaient impeccablement alignés, les jambes bien écartées, les mains derrière le dos ; tous avaient revêtu une superbe tenue verte, ample avec de larges poches. Il n'y avait guère de différence entre les sexes : tout au plus pouvait-on reconnaître les femmes à leur taille plus petite. Les capuches recouvraient les cheveux mais il faut dire que les jardiniers étaient censés les porter courts – quel que soit le sexe – et toute pilosité faciale était interdite.

Pourquoi ? Personne n'aurait su le dire. Le mot « tradition » recouvrait bien des choses, utiles pour certaines, stupides pour d'autres.

En face d'eux se tenait Mandell Gruber, flanqué de chaque côté par un assistant. Gruber tremblait : ses yeux écarquillés étaient vitreux.

Hari Seldon pinça les lèvres. Si Gruber arrivait simplement à articuler « Les jardiniers de l'Empereur vous saluent tous », ce serait suffisant. Seldon se chargerait de prendre le relais.

Il parcourut du regard le nouveau contingent pour localiser son fils adoptif.

Son cœur tressauta. C'était bien son Raych sans moustache au premier rang, plus raide que les autres, regardant droit devant lui. Ses yeux ne cillèrent pas quand ils croisèrent ceux de Seldon ; il ne laissa échapper aucun signe de reconnaissance, même discret.

« Bien, songea Seldon. Il n'est pas censé me reconnaître. Il ne se trahit pas. »

Gruber marmonna faiblement ses paroles d'accueil et Seldon embraya aussitôt.

Il s'avança d'un pas décidé pour se poster juste devant Gruber et dit :

« Merci, Jardinier de première classe. Hommes et femmes, jardiniers de l'Empereur, vous allez accomplir une tâche importante. Vous serez responsables de la beauté et de la santé de l'unique zone de terrain à ciel ouvert sur notre grande planète de Trantor, capitale de l'Empire Galactique. Nous ne bénéficions pas des perspectives infinies des planètes sans dômes, mais vous veillerez à ce que nous jouissions ici d'un petit joyau qui éclipse tout ce qui existe ailleurs dans l'Empire.

« Vous serez tous placés sous les ordres de Mandell Gruber, qui doit être bientôt nommé Jardinier en chef. C'est à moi qu'il rendra ses rapports, et je les transmettrai à l'Empereur. Cela signifie, comme vous pouvez tous le constater, qu'il n'existe que trois niveaux hiérarchiques entre la présence impériale et vous, et que vous serez en permanence sous son regard bienveillant. Je suis certain qu'à l'heure où je vous

parle, il nous surveille depuis le petit palais, sa résidence personnelle, qui est le bâtiment que vous apercevez sur votre droite – celui dont le dôme est recouvert d'opale – et qu'il est ravi du spectacle qu'il contemple.

« Avant de vous mettre à l'ouvrage, bien sûr, vous serez soumis à un cours de formation pour vous familiariser avec le domaine et ses exigences. Vous aurez… »

Il s'était déplacé de manière presque imperceptible pour se retrouver juste devant Raych, toujours aussi immobile, aussi impassible.

Seldon essaya de ne pas trahir une affabilité excessive, puis une légère ride barra son front. L'homme situé juste derrière Raych lui parut familier. Il serait passé inaperçu si Seldon n'avait pas étudié son hologramme. N'était-ce pas Gleb Andorin de Kan ? Le patron de Raych, en fait. Que faisait-il ici ?

Andorin dut remarquer la soudaine attention du Premier ministre car il marmonna quelque chose entre ses dents serrées et le bras droit de Raych jaillit soudain de derrière son dos, armé du fulgurant caché dans la vaste poche de sa tunique verte. Andorin fit de même.

Seldon se sentit quasiment en état de choc. Comment avait-on pu laisser entrer des armes dans l'enclave impériale ? Confus, il entendit à peine les cris de « Trahison ! » et le bruit soudain de cavalcade et d'exclamations.

La seule chose qui accaparait son esprit, c'était le fulgurant de Raych braqué droit sur lui et Raych qui le fixait sans le moindre signe de reconnaissance. L'esprit de Seldon s'emplit d'horreur quand il comprit que son fils s'apprêtait à le tuer et que lui-même n'était qu'à quelques secondes de sa propre mort.

25

Un fulgurant, en dépit de son nom, ne « foudroie » pas sa victime au sens propre du terme. Il vaporise une substance qui fait exploser l'intérieur de la cible. On entend un discret chuintement et l'on se retrouve devant un objet « foudroyé ».

Hari Seldon ne s'attendait pas à entendre ce bruit. Il s'attendait simplement à la mort. Ce fut par conséquent avec surprise qu'il perçut le chuintement caractéristique ; il cligna rapidement les yeux en se contemplant, bouche bée.

Il était vivant ? (Il l'avait pensé sous la forme d'une question, pas d'un constat.)

Raych était toujours planté devant lui, le fulgurant braqué, les yeux vitreux. Il était parfaitement immobile, comme privé de puissance motrice.

Derrière lui, le corps ratatiné d'Andorin gisait dans une mare de sang et juste à côté de lui, fulgurant en main, il y avait un jardinier. Sa capuche avait glissé ; le jardinier était visiblement une femme aux cheveux tondus depuis peu.

Elle se permit de jeter un œil vers Seldon et dit :

« Votre fils me connaît sous le nom de Manella Dubanqua. Je suis officier de sécurité. Voulez-vous mon numéro matricule, Premier ministre ?

— Non », dit Seldon d'une voix faible.

La garde impériale s'était précipitée sur le lieu de la scène.

« Mon fils ! De quoi souffre-t-il ?

— De désespérance, je pense, dit Manella. Cela finit par disparaître, à la longue. » Elle avança pour récupérer l'arme dans la main de Raych. « Je suis désolée de ne pas avoir pu agir plus tôt.

J'ai dû attendre un mouvement net et quand il s'est produit, il a failli me prendre par surprise.

— J'ai eu le même problème. Il faut conduire Raych à l'hôpital du Palais. »

Un bruit confus leur parvint soudain du petit palais. Seldon se rendit compte alors que l'Empereur avait probablement assisté au déroulement des événements. Il devait être dans une rage folle.

« Occupez-vous de mon fils, mademoiselle Dubanqua, dit Seldon. Il faut que j'aille voir l'Empereur. »

Il s'éloigna d'un pas pressé et fort peu protocolaire, traversant le chaos de la Grande pelouse pour se ruer sans cérémonie vers le petit palais. Cléon pourrait difficilement être plus furieux.

Et là, au milieu d'un groupe consterné qui regardait la scène avec stupeur, là, au pied de l'escalier en demi-cercle, gisait le corps de Sa

Majesté Impériale, Cléon Ier, ratatiné au point d'en être méconnaissable. Sa somptueuse toge impériale lui servait à présent de linceul. Plaqué contre le mur, fixant stupidement tous les visages horrifiés braqués sur lui : Mandell Gruber.

Seldon sentit qu'il était à bout. Il récupéra le fulgurant abandonné aux pieds de Gruber. C'était l'arme d'Andorin, il en était sûr. Il demanda doucement :

« Gruber, qu'avez-vous fait ? »

Gruber le fixa en bredouillant :

« Tout le monde criait et piaillait. J'me suis dit : qui le saura ? Ils croiront que quelqu'un d'autre a tué l'Empereur. Mais je me suis retrouvé les jambes coupées.

— Mais enfin, Gruber, pourquoi ?

— Je ne veux pas être Jardinier en chef. »

Et sur ces mots, il s'évanouit.

Seldon contempla, abasourdi, le corps inerte de Gruber.

Tout avait marché jusqu'ici avec la plus infime des marges de sécurité. Lui-même était vivant. Raych était vivant. Andorin était mort et les conjurés joranumites seraient désormais traqués jusqu'au dernier.

Le centre avait résisté, exactement comme prévu par la psychohistoire.

Et puis un homme, pour une raison tellement triviale qu'elle défiait l'analyse, avait tué l'Empereur.

« Et maintenant, songea Seldon au désespoir, que doit-on faire ? Que va-t-il se passer ? »

TROISIÈME PARTIE

Dors Venabili

VENABILI DORS […] La vie d'Hari Seldon est tellement tissée de légendes et d'incertitudes qu'il reste peu d'espoir d'obtenir un jour une biographie limitée aux seuls faits. Peut-être l'aspect le plus mystérieux de sa vie concerne-t-il sa compagne, Dors Venabili. On ne dispose d'aucune information sur elle, sinon qu'elle est née sur la planète Cinna avant d'arriver à l'Université de Streeling, où elle devint membre de la Faculté d'Histoire. Peu après, elle rencontre Seldon et reste sa compagne durant vingt-huit ans. Sa vie est encore plus entourée de légendes que celle de Seldon. Il court des récits parfaitement invraisemblables sur sa force et sa rapidité et on la surnomme fréquemment (sans doute à voix basse) la « Tigresse ». Sa disparition, toutefois, reste encore plus mystérieuse que son arrivée car, après un certain temps, plus personne n'a eu de nouvelles d'elle et nul ne sait ce qu'elle est devenue.

Son rôle d'historienne est démontré par ses travaux sur…

Encyclopædia Galactica

1

Wanda avait presque huit ans maintenant, selon le calendrier galactique universel C'était un vrai petit bout de femme, aux manières sérieuses et aux cheveux châtain clair. Ses yeux étaient bleus mais ils s'assombrissaient et il était bien possible qu'elle finisse avec les yeux bruns de son père.

Elle était assise, perdue dans ses pensées…

Soixante. C'était le chiffre qui la préoccupait. Grand-Père allait fêter son anniversaire, le soixantième – et soixante était un gros chiffre. Ça la tracassait parce que la veille, elle avait fait un cauchemar à ce sujet.

Elle se mit en quête de sa mère. Il fallait qu'elle lui en parle.

Sa mère n'était pas difficile à trouver. Elle discutait avec Grand-Père – de l'anniversaire, sûrement. Wanda hésita. Ce ne serait pas gentil de poser la question devant Grand-Père.

Sa mère sentit tout de suite qu'elle était contrariée.

« Une minute, Hari, dit-elle en s'interrompant, voyons un peu ce qui tracasse Wanda. Qu'y a-t-il, ma chérie ? »

Wanda lui tira la main.

« Pas ici, Maman. En privé. »

Manella se tourna vers Hari Seldon.

« Vous voyez comme ça commence tôt, la vie privée ? Les problèmes privés. Bien sûr, Wanda, tu veux qu'on aille dans ta chambre ?

— Oui, Maman », dit Wanda, manifestement soulagée. Main dans la main, elles sortirent et sa mère lui demanda : « Alors quel est le problème, Wanda ?

— C'est Grand-Père, Maman.

— Grand-Père ! Je ne vois pas quel problème il pourrait te causer.

— Eh bien, si. » Les yeux de Wanda s'emplirent soudain de larmes. « Est-ce qu'il va mourir ?

— Ton Grand-Père ? Qu'est-ce qui t'a mis pareille idée en tête, Wanda ?

— Il va avoir soixante ans. C'est si vieux !

— Non. Pas du tout. Ce n'est pas jeune, mais ce n'est pas vieux non plus. Les gens vivent jusqu'à quatre-vingts, quatre-vingt-dix ans, cent ans même… et ton Grand-Père est très robuste et vigoureux. Il vivra longtemps.

— Tu en es sûre ? » Elle reniflait.

Manella prit sa fille par les épaules et la regarda droit dans les yeux.

« Nous devons tous mourir un jour, Wanda. Je te l'ai déjà

expliqué. Malgré tout, on ne s’en préoccupe vraiment que lorsque ce jour approche. » Elle essuya délicatement les yeux de sa fille. « Grand-Père va rester en vie jusqu’à ce que tu sois devenue grande et que tu aies toi-même des bébés. Tu verras. À présent, viens avec moi. Je veux que tu parles à Grand-Père. »

Wanda renifla de nouveau.

À son retour, Seldon contempla la petite fille avec une expression de sympathie et lui dit :

« Eh bien, qu’y a-t-il, Wanda ? Pourquoi es-tu malheureuse ? »

Wanda secoua la tête.

Seldon se retourna vers la mère de la petite.

« Qu’en est-il, Manella ? »

Manella hocha la tête.

« Elle va vous le dire elle-même. »

Seldon s’assit et tapota ses genoux.

« Viens, Wanda. Assieds-toi et raconte-moi tes soucis. »

Elle obéit, se dandina un peu, puis enfin, avoua :

« J’ai peur. »

Seldon l’entoura de son bras.

« Il n’y a pas de quoi avoir peur de ton vieux Grand-Père.

— Méchant mot », grimaça Manella. Seldon la dévisagea. « Grand-Père ?

— Non. Vieux. »

Cela parut rompre une digue. Wanda éclata en sanglots.

« Tu es vieux, Grand-Père.

— Je suppose que oui. J’ai soixante ans. » Il se pencha vers sa petite-fille et murmura : « Ça ne me plaît pas non plus, tu sais. C’est bien pour ça que je suis content que tu n’aies que sept ans et demi.

— T’as les cheveux blancs, Bon-Papa.

— Ils ne l’ont pas toujours été. Ils n’ont blanchi que récemment.

— Les cheveux blancs, ça veut dire que tu vas mourir, Bon-Papa. »

Seldon parut interloqué. Il se tourna vers Manella. « Qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

— Je n’en sais rien, Hari. C’est ce qu’elle s’est mis en tête.

— J’ai fait un mauvais rêve », dit Wanda.

Seldon se racla la gorge.

« Nous faisons tous de mauvais rêves de temps en temps, Wanda. C’est très bien. Les mauvais rêves éliminent les mauvaises pensées et ensuite, on se sent mieux.

— C’était à propos de ta mort, Bon-Papa.

— Je sais. Je sais. Les rêves peuvent évoquer la mort mais cela ne les rend pas pour autant réels. Regarde-moi. Ne vois-tu pas comme je suis vivant, chaleureux, rieur ? Vraiment, est-ce que j’ai l’air sur le

point de mourir ? Dis-moi ?

— N-non.

— Eh bien, voilà. Maintenant, va donc jouer dehors et oublie tout cela. Je vais bientôt fêter mon anniversaire et tout le monde s'amusera. Va, ma chérie. »

Wanda sortit, modérément rassérénée, mais Seldon fit signe à Manella de rester.

2

« À ton avis, demanda Seldon, où diable Wanda a-t-elle été chercher une idée pareille ?

— Allons, Hari. Son gecko salvanien est mort, souvenez-vous. Le père d'une de ses amies est mort dans un accident et elle passe son temps à voir des morts à l'holovision. Il est impossible de préserver un enfant de la conscience de la mort. À vrai dire, je n'aimerais pas la voir protégée de la sorte. La mort fait partie intégrante de la vie, elle doit l'apprendre.

— Je ne parle pas de la mort en général, Manella. Je parle de ma mort en particulier. Qui est-ce qui est allé lui fourrer cette idée en tête ? »

Manella hésita. Elle aimait beaucoup Hari Seldon. Elle songea : « Qui ne l'aimerait pas, alors, comment lui avouer une chose pareille ? »

Mais comment pourrait-elle ne pas lui dire ? Alors, elle se lança :

« Hari, c'est vous qui la lui avez mise dans la tête.

— Moi ?

— Bien sûr, cela fait des mois que vous parlez de l'imminence de vos soixante ans en vous plaignant ouvertement de vieillir. C'est d'ailleurs pour vous consoler qu'on organise une fête.

— Ce n'est pas drôle d'atteindre soixante ans, s'indigna Seldon. Attends un peu ! Attends un peu ! Tu verras.

— Si j'ai cette chance. Certains n'arrivent pas jusque-là. Toujours est-il qu'avoir soixante ans et vieillir sont vos seuls sujets de conversation ; ça finit par terroriser une petite fille impressionnable. »

Seldon sourit et parut préoccupé.

« Je suis désolé, mais c'est dur. Regarde mes mains. Elles se couvrent de taches et bientôt elles seront toutes noueuses. Je suis devenu quasiment incapable de pratiquer l'Esquive. N'importe quel mioche pourrait me mettre à genoux.

— En quoi cela vous rend-il différent des autres sexagénaires ? Au moins votre cerveau fonctionne-t-il toujours aussi bien. Combien de fois avez-vous dit que c'était la seule chose qui comptait ?

— Je sais. Mais je regrette mon corps. »

Avec un rien de méchanceté, Manella ajouta :

« Surtout quand Dors semble ne pas prendre une ride.

— Eh bien, oui, je suppose… » admit Seldon, mal à l'aise. Il détourna les yeux, manifestement réticent à poursuivre sur le sujet.

Manella considéra son beau-père, l'air grave. Le problème avec lui, c'est qu'il ne comprenait rien aux enfants, il ne comprenait rien aux gens en général. On avait du mal à croire qu'après dix années

passées au poste de Premier ministre de l'ancien Empereur, il n'avait pas réussi à mieux connaître ses semblables.

Certes, il était entièrement absorbé par sa psychohistoire, qui brassait des quadrillions d'individus, ce qui revenait au bout du compte à ne jamais s'occuper des hommes en tant qu'individus. Et comment pouvait-il connaître les enfants quand il n'avait jamais eu le moindre contact avec eux, hormis avec Raych, qui était entré dans sa vie à l'âge de douze ans ? Enfin, il avait Wanda, qui était – et resterait sans doute – un mystère complet.

Manella pensait à eux avec affection. Elle éprouvait l'incroyable désir de protéger Hari Seldon d'un monde qu'il ne comprenait pas. C'était bien le seul point sur lequel elle et sa belle-mère, Dors Venabili, se retrouvaient et s'unissaient – ce désir de protéger Seldon.

Manella lui avait sauvé la vie dix années plus tôt. Dors, dont les réactions étaient parfois étranges, y avait vu une invasion de ses prérogatives et n'avait jamais complètement pardonné à la jeune femme.

Seldon avait par la suite sauvé la vie de Manella. Elle ferma brièvement les yeux et toute la scène lui revint, presque comme si elle se déroulait à nouveau.

3

C’était une semaine après l’assassinat de Cléon, une horrible semaine en vérité. Trantor était plongée dans le chaos.

Hari Seldon occupait toujours son poste de Premier ministre, mais il était clair qu’il n’avait aucun pouvoir. Il convoqua Manella Dubanqua.

« Je veux vous remercier d’avoir sauvé la vie de Raych et la mienne. Je n’avais pas encore eu l’occasion de le faire. » Puis il ajouta, avec un soupir : « Je n’ai guère eu le temps de faire quoi que ce soit cette semaine.

— Qu’est-il advenu du jardinier fou ? s’enquit Manella.

— Exécuté ! Sur-le-champ ! Sans procès ! J’ai tenté de le sauver en soulignant qu’il avait perdu la raison, mais en vain. S’il avait commis n’importe quel autre crime, sa folie aurait été reconnue et on l’aurait épargné. Incarcéré, interné et soigné, mais épargné. En revanche, tuer l’Empereur… »

Seldon hocha tristement la tête.

« Que va-t-il se passer maintenant, Premier ministre ?

— Je vais vous dire le fond de ma pensée. La dynastie Entun est morte. Le fils de Cléon ne lui succédera pas. Il ne le désire pas. Il redoute d’être assassiné à son tour et je serais le dernier à le lui reprocher. Il vaudrait bien mieux pour lui qu’il se retire dans l’un des domaines familiaux sur l’une des Planètes extérieures pour y vivre une retraite tranquille. En tant que membre de la maison impériale, on le laissera sans doute faire. Vous et moi, nous risquons d’avoir moins de chance. »

Manella fronça les sourcils :

« Comment cela, monsieur ? »

Seldon se racla la gorge.

« Le raisonnement est simple : quand vous avez tué Gleb Andorin, il a laissé échapper son fulgurant, ce qui a permis à Mandell Gruber de s’en emparer pour assassiner Cléon. Par conséquent, on peut vous imputer une lourde part de responsabilité dans ce crime et même vous accuser de préméditation.

— Mais c’est ridicule ! Je suis membre de la Sûreté, j’ai accomplis ma tâche, j’ai obéi aux ordres qu’on m’a donnés. »

Seldon sourit tristement.

« Vous raisonnez logiquement, or la logique risque de ne plus être à la mode pendant un certain temps. Faute d’un successeur légitime au trône impérial, ce qui nous pend au nez c’est une dictature militaire. »

(Au cours des années suivantes, quand Manella comprit enfin les rouages de la psychohistoire, elle se demanda si Seldon avait recouru

à cette technique pour parler ainsi de l'avenir proche, car il y eut effectivement une dictature militaire. À l'époque, toutefois, il n'avait pas évoqué sa théorie encore embryonnaire.)

« Si les militaires s'emparent du pouvoir, poursuivit-il, il leur faudra instaurer aussitôt un gouvernement fort, écraser toute velléité de désertion, agir avec vigueur et cruauté, même au mépris de la raison et de la justice. S'ils vous accusent, mademoiselle Dubanqua, de faire partie du complot pour éliminer l'Empereur, vous serez massacrée, non pas au nom de la justice mais à titre d'exemple.

« Et tant qu'ils y seront, ils pourront également dire que j'étais de mèche, moi aussi. Après tout, je suis allé accueillir les nouveaux jardiniers alors que ce n'était pas mon rôle. Si je m'en étais abstenu, il n'y aurait pas eu d'attentat contre moi, vous n'auriez pas riposté, et l'Empereur aurait survécu. Voyez comme tous les éléments s'emboîtent à merveille.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils fassent une chose pareille.

— Allez savoir… Je vais leur soumettre une offre qu'ils n'oseront peut-être pas refuser.

— Quel genre d'offre ?

— Ma démission de Premier ministre. Ils ne veulent pas de moi et je ne souhaite pas rester. Mais le fait est que j'ai des partisans à la Cour et, plus important, les populations des Planètes extérieures me jugent acceptable. Cela veut dire que si les membres de la garde impériale me chassent, même sans m'exécuter, ils risquent de connaître quelques problèmes. D'un autre côté, si je démissionne en déclarant qu'un pouvoir militaire est ce qu'il faut pour Trantor et l'Empire, alors je les aide. Vous saisissez ? » Il resta quelques instants songeur, puis ajouta : « En outre, il y a ce petit problème de la psychohistoire. »

(C'était la première fois que Manella entendait ce terme.)

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une discipline sur laquelle je travaille. Cléon croyait fermement en ses possibilités – bien plus que moi, d'ailleurs – et beaucoup de gens à la Cour estiment que la psychohistoire constitue, ou pourrait constituer, un puissant instrument au service du gouvernement – quel qu'il soit.

« Peu importe qu'ils ignorent tout des détails de cette science. Je préfère d'ailleurs. Cette ignorance renforce ce que l'on pourrait appeler l'aspect superstitieux de la situation. J'espère qu'ils me laisseront poursuivre mes recherches à titre privé, ce qui m'amène à vous.

— Comment cela ?

— Je vais leur demander, comme condition au marché, qu'on vous autorise à démissionner de la Sûreté sans qu'aucune action soit

engagée contre vous concernant les événements liés à l'assassinat. Je devrais pouvoir y arriver.

— Vous envisagez de mettre fin à ma carrière ?

— Votre carrière, en toute logique, est terminée. Même si la Garde impériale ne vous exécute pas, elle ne vous laissera certainement pas continuer à travailler comme agent de sécurité.

— Mais qu'est-ce que je vais faire ? Comment vais-je gagner ma vie ?

— Cela, je m'en charge, mademoiselle Dubanqua. Il est fort probable que je retourne à l'Université de Streeling avec une grosse subvention pour continuer mes recherches psychohistoriques, et je suis sûr que je vous trouverai un poste. »

Les yeux de Manella s'arrondirent :

« Mais pourquoi feriez-vous…

— Je n'arrive pas à croire que vous posiez cette question. Vous avez sauvé la vie de Raych et la mienne. Est-il concevable que je ne vous doive rien ? »

Cela se passa comme il l'avait dit. Seldon démissionna de son plein gré du poste qu'il occupait depuis dix ans. Il reçut une lettre louangeuse du gouvernement militaire tout juste formé, une junte dirigée par des membres de la Garde impériale et des forces armées. Il retourna à l'Université de Streeling et Manella Dubanqua, relevée de ses fonctions d'agent de la sécurité, accompagna Seldon et sa famille.

4

Raych entra en soufflant dans ses mains.

« Je suis à fond pour une plus grande variété des conditions météorologiques. Pas question d'avoir toujours le même temps sous un dôme. Mais aujourd'hui, ils ont quand même exagéré sur le froid, d'autant qu'ils ont rajouté un petit vent glacial. Je crois qu'il serait temps que quelqu'un se plaigne aux services du contrôle climatique.

— Je ne sais pas si c'est la faute du contrôle climatique, dit Seldon. Il devient de plus en plus difficile de maîtriser les infrastructures.

— Je sais. La détérioration. »

Raych caressa d'un revers de main son épaisse moustache noire. Il faisait ce geste souvent, comme s'il n'avait jamais surmonté le traumatisme des quelques mois durant lesquels il avait vécu imberbe à Kan. Sa taille s'était également quelque peu empâtée et, dans l'ensemble, il avait pris une allure aisée, presque bourgeoise. Même son accent dahlite s'était atténué.

Il ôta son blouson léger et dit :

« Comment va notre vieux sexagénaire ?

— C'est dur à avaler. Attends, attends, mon fils. Un de ces jours, tu vas célébrer ton quarantième anniversaire. On verra bien si tu trouves ça drôle.

— Pas autant que le soixantième.

— Cesse de plaisanter », intervint Manella, qui lui massait les mains pour tenter de les réchauffer.

Seldon ouvrit les bras.

« Nous sommes en train de faire ce qu'il faudrait éviter, Raych. Ton épouse pense que ce sont toutes ces allusions à mon soixantième anniversaire qui ont conduit la petite Wanda à s'inquiéter de l'éventualité de ma disparition.

— Vraiment ? s'étonna Raych. Voilà qui explique tout. Je suis passé la voir et avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche, elle m'a dit qu'elle avait fait un cauchemar. Sur votre mort ?

— Apparemment.

— Eh bien, ça lui passera. On ne peut pas s'empêcher de faire des cauchemars.

— Peut-être, mais j'ai tendance à prendre son angoisse en considération, dit Manella. Elle rumine là-dessus et ce n'est pas sain. Je vais creuser la question.

— Comme tu voudras, Manella, dit aimablement Raych. Tu es ma tendre épouse et tout ce que tu dis – concernant Wanda – est parfait. »

Et il se caressa de nouveau la moustache.

Sa tendre épouse ! Il n'avait pas été si facile de faire d'elle sa tendre épouse. Raych se souvenait encore du rejet hostile de sa mère quant à cette possibilité. C'était lui qui en faisait des cauchemars, quand il devait apaiser une Dors Venabili complètement en furie.

5

Le premier souvenir clair de Raych, après avoir émergé du supplice de la désespérance, c'était qu'on le rasait.

Il avait senti le vibroraseur glisser sur sa joue et dit d'une voix faible :

« Ne taillez surtout pas près de la lèvre supérieure, barbier. Je veux faire repousser ma moustache. »

Le barbier, qui avait déjà reçu des ordres de Seldon, lui tendit un miroir pour le rassurer.

Dors Venabili, assise à son chevet, intervint :

« Laisse-le travailler, Raych. Ne t'énerve pas. »

Raych tourna momentanément les yeux vers elle et se calma. Après le départ du barbier, Dors lui demanda :

« Comment te sens-tu, Raych ?

— Vaseux. Je suis si déprimé, c'est insupportable.

— Ce sont les effets rémanents de la désespérance que tu as absorbée. Ils finiront par se dissiper.

— J'aimerais y croire. Cela remonte à quand, maintenant ?

— Ne t'inquiète pas. Cela risque d'être long. Ils t'ont drogué à mort. »

Il regarda autour de lui, impatient : « Manella est-elle venue me voir ?

— Cette bonne femme ? » (Raych commençait à s'habituer à entendre Dors parler de Manella en ces termes et sur ce ton.)

« Non. Tu n'as pas encore droit aux visites. » Au vu de la mimique de Raych, Dors s'empressa d'ajouter : « Moi c'est différent, je suis ta mère, Raych. Pourquoi veux-tu que cette femme vienne te voir, de toute façon ? Tu n'es pas en état de recevoir des visites.

— Raison de plus, grommela Raych. Je veux qu'elle me voie sous mon plus mauvais jour. » Puis, il se tourna de l'autre côté, découragé. « J'ai envie de dormir. »

Dors Venabili secoua la tête. Plus tard, ce jour-là, elle confia à Seldon :

« Je ne sais pas ce que nous allons faire de Raych, Hari. Il n'est vraiment pas raisonnable.

— Il ne va pas bien, Dors. Laisse-lui une chance, à ce gamin.

— Il n'arrête pas de réclamer cette bonne femme. Je ne sais plus son nom…

— Manella Dubanqua. Ce n'est pas un nom difficile à retenir.

— Je crois qu'il veut se mettre en ménage avec elle. Vivre avec elle. L'épouser. »

Seldon haussa les épaules.

« Raych a trente ans. Il est assez vieux pour décider de lui-même.

— En tant que parents, nous avons quand même notre mot à dire, non ? »

Hari soupira.

« Je suis sûr que tu ne t'en es pas privée, Dors. De toute façon il n'en fera qu'à sa tête.

— C'est ton dernier mot ? Tu as l'intention de ne rien faire pour l'empêcher d'épouser une femme pareille ?

— Qu'attends-tu de moi, Dors ? Manella lui a sauvé la vie. Tu crois qu'il va l'oublier ? Et tant qu'on y est, elle a sauvé la mienne, également. »

Cela parut alimenter la colère de son épouse.

« Toi aussi, tu l'as sauvée. Ça fait un partout.

— Je n'ai pas exactement…

— Mais bien sûr que si. Les requins galonnés qui sont aujourd'hui à la tête de l'Empire l'auraient massacrée si tu n'avais pas offert ta démission contre sa vie.

— Même si j'ai contribué à égaliser la marque, ce dont je doute, Raych est en dehors de ça. Dors chérie, à ta place, je serais plus prudente dans l'emploi de termes malencontreux pour qualifier notre gouvernement. Les temps sont plus difficiles que lorsque Cléon était au pouvoir et il y a partout des délateurs prêts à répéter tes paroles.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Je n'aime pas cette femme. Je présume que, ça au moins, c'est permis.

— C'est certainement permis, mais c'est inutile. »

Hari regarda par terre, plongé dans ses pensées. Les yeux noirs de Dors, d'habitude insondables, flamboyaient littéralement de colère. Hari releva la tête.

« Ce que j'aimerais savoir, Dors, c'est pourquoi. Pourquoi détestes-tu Manella à ce point ? Elle nous a sauvé la vie. Si elle n'avait pas eu cette réaction rapide, Raych et moi serions morts à l'heure qu'il est.

— Oui, Hari, rétorqua Dors, du tac au tac. Je le sais mieux que quiconque. Si elle n'avait pas été là, rien n'aurait pu empêcher qu'on t'assassine puisque je n'étais pas là. Je suppose que je devrais lui en être reconnaissante. Mais chaque fois que je regarde cette femme, elle me rappelle mon propre échec. Je sais que ces sentiments n'ont rien de rationnel – et c'est une chose que je ne m'explique pas. Alors, ne me demande pas de l'aimer, Hari. Je ne peux pas. »

Mais le lendemain, Dors dut céder quand le médecin annonça : « Votre fils souhaite voir une femme du nom de Manella.

— Il n'est pas en état de recevoir de visites, rétorqua Dors.

— Mais si, bien au contraire. Il va tout à fait bien. En outre, il insiste avec la dernière énergie. Je ne crois pas qu'il serait sage de le

lui refuser. »

On fit donc venir Manella et Raych l'accueillit avec effusion, manifestant son premier signe de bonheur depuis son admission à l'hôpital.

D'un petit geste sans équivoque, il congédia Dors. Les lèvres pincées, elle s'exécuta.

Puis vint le jour où Raych lui annonça : « Je serai à elle, M'man.

— T'attends-tu à me voir surprise, espèce d'idiot ? Bien sûr que tu seras à elle. Tu es sa seule chance, maintenant qu'elle est en disgrâce, renvoyée des forces de sécurité…

— M'man, si tu veux me perdre, c'est exactement ainsi qu'il faut procéder. Ne dis pas des choses comme ça.

— Je ne pense qu'à ton bien.

— Je peux y penser moi-même, merci. Je ne suis la caution de respectabilité de personne. Je ne suis pas précisément beau. Je suis petit. Papa n'est plus Premier ministre et je cause franchement prolo. Qu'est-ce que j'ai pour faire sa fierté ? Elle pourrait trouver bien mieux ailleurs, mais c'est moi qu'elle veut. Et laisse-moi te dire une chose, c'est réciproque.

— Mais tu sais ce qu'elle est.

— Bien sûr que je le sais. C'est une femme qui m'aime. C'est la femme que j'aime. Voilà ce qu'elle est.

— Et avant que tu tombes amoureux d'elle, qu'était-elle ? Souviens-toi de ce qu'elle a dû faire alors que, clandestin à Kan, tu étais l'un de ses « objectifs ». Combien d'autres y en a-t-il eu avant toi ? Es-tu capable d'assumer son passé ? D'oublier ce qu'elle a commis au nom du devoir ? Pour le moment, tu peux te permettre d'être idéaliste. Mais un jour, tu auras ta première querelle avec elle, ou la seconde, ou la dix-neuvième, et tu craqueras, et tu diras : « Espèce de p… ! »

— Ne dis jamais ça ! s'écria Raych avec colère. Quand on se disputera, je la traiterai d'idiote, de casse-pieds, de geignarde, d'étourdie, de négligente… d'un million d'épithètes suivant la situation. Et elle aura les mêmes à mon service. Mais ce seront des mots sensés que l'on pourra toujours retirer une fois la dispute terminée.

— C'est ce que tu crois… mais attends d'y être. »

Raych avait blêmi. Il reprit :

« Mère, tu vis avec Père depuis près de vingt ans. Père est un homme avec lequel il est difficile d'être en désaccord, mais il y a bien eu des moments où vous vous êtes disputés. Je vous ai entendus. Au cours de toutes ces années, t'a-t-il jamais traitée d'un nom qui mette en cause d'une manière ou d'une autre ton statut d'être humain ? Et moi, est-ce que je l'ai fait ? Me crois-tu capable de le faire maintenant,

même si j'étais en colère ? »

Dors était au supplice. Son visage ne trahissait aucune des émotions que Raych ou Seldon auraient manifestées, mais elle était momentanément privée de parole.

« En fait, dit Raych, poussant son avantage (et se sentant horrifié d'agir ainsi), le nœud du problème est que tu es jalouse parce que Manella a sauvé la vie de Papa. Tu ne veux laisser ce privilège à personne d'autre. Mais cette fois-là, tu n'étais pas là pour le faire. Tu aurais préféré que Manella n'ait pas tué Andorin et que Papa soit mort ? Et moi, avec ? »

Dors répondit d'une voix étranglée :

« Il a insisté pour accueillir seul les jardiniers. Il n'a pas voulu que je vienne.

— Ce n'est pas de la faute de Manella.

— Est-ce pour ça que tu veux l'épouser ? Par gratitude ?

— Non. Par amour. »

Il en fut donc ainsi, mais une fois la cérémonie terminée, Manella confia à Raych :

« Ta mère a assisté au mariage parce que tu as insisté, Raych, mais on aurait cru un de ces nuages d'orage qu'ils envoient parfois courir sous le dôme. »

Raych éclata de rire.

« Elle n'a vraiment pas la tête d'un nuage d'orage. Tu te fais des idées.

— Absolument pas. Comment arriverons-nous à la convaincre de nous laisser une chance ?

— On n'aura qu'à être patients. Elle finira bien par oublier. »

Mais Dors Venabili n'oublia pas.

Deux ans après le mariage, Wanda vit le jour. L'attitude de Dors à l'égard de l'enfant comblait toutes les espérances de Raych et Manella, mais la mère de Wanda demeura « cette femme » pour la mère de Raych.

6

Hari Seldon luttait contre la mélancolie. Il eut droit tour à tour aux sermons de Dors, Raych, Yugo et Manella, comme s'ils s'étaient donné le mot pour lui répéter qu'à soixante ans, on n'était pas vieux.

Ils ne le comprenaient tout simplement pas. Il avait trente ans quand les prémices de la psychohistoire l'avaient effleuré, trente-deux quand il avait prononcé sa fameuse communication au Congrès décennal, puis tout sembla lui arriver en même temps. Après son bref entretien avec Cléon, il avait fui à travers les divers secteurs de Trantor et rencontré successivement Demerzel, Dors, Yugo et Raych, sans parler des divers citoyens de Mycogène, Dahl et Kan.

Il avait quarante ans lorsqu'il était devenu Premier ministre et cinquante quand il avait renoncé au poste. Aujourd'hui, il en avait soixante.

Il avait travaillé trente années sur la psychohistoire. Combien d'années encore lui faudrait-il ? Combien d'années encore allait-il vivre ? Mourrait-il en laissant le Projet de Psychohistoire inachevé ?

Ce n'était pas tant la mort qui le tracassait, c'était le fait de laisser inachevé le Projet de Psychohistoire.

Il alla voir Yugo Amaryl. Leurs voies avaient légèrement divergé à mesure que le Projet prenait de l'ampleur. Les premières années, à Streeling, Seldon et Amaryl travaillaient déjà ensemble, mais seuls. À présent…

Amaryl approchait de la cinquantaine – ce n'était plus précisément un jeune homme – et il avait quelque peu perdu de sa flamme. Il ne s'était jamais intéressé à autre chose qu'à la psychohistoire, il n'avait ni femme, ni ami, ni passe-temps.

Amaryl plissa les yeux en regardant Seldon, qui ne put s'empêcher de noter les changements intervenus chez son compagnon. Cela tenait en partie au fait que Yugo s'était fait reconstituer les yeux. Il voyait parfaitement bien, mais leur éclat avait quelque chose d'artificiel et il avait tendance à cligner lentement les paupières. Ça lui donnait un air assoupi.

« Qu'est-ce que tu penses, Yugo ? Y a-t-il de la lumière au bout du tunnel ?

— De la lumière ? Eh bien oui, en fait, grâce à ce nouveau, Tamwile de Sorbh. Vous le connaissez, bien sûr.

— Oh oui. C'est même moi qui l'ai engagé. Un garçon très vigoureux, très agressif. Qu'est-ce qu'il donne ?

— Je ne peux pas dire que je me sente vraiment à l'aise avec lui, Hari. Son rire sonore me tape sur les nerfs, mais il est brillant. Son nouveau système d'équations s'intègre à merveille au Premier Radiant

et il pourrait vous permettre de contourner le problème du chaos.

— Pourrait ? Ou va ?

— Trop tôt pour le dire, mais j'ai bon espoir. J'ai essayé un grand nombre de cas de figure susceptibles de les mettre en échec, or ces nouvelles équations ont toujours tenu le coup. Depuis je les qualifie d'« équations achaotiques ».

— J'imagine, objecta Seldon, que nous n'avons aucune démonstration rigoureuse les concernant ?

— Non, nous n'en avons pas, même si j'ai mis une demi-douzaine de personnes dessus, y compris de Sorbh, bien sûr. »

Amaryl se tourna vers son Premier Radiant – qui était aussi perfectionné que celui de Seldon – et il regarda les lignes incurvées des équations lumineuses se dérouler au milieu des airs, trop fines, trop serrées pour être déchiffrables sans amplification.

« Intégrez les nouvelles équations et nous devrions être en mesure de commencer à faire de la prédiction.

— Chaque fois que j'étudie le Premier Radiant, observa Seldon, pensif, je songe à l'Électrofiltre, à l'intensité avec laquelle il concentre les données pour dessiner les lignes et les courbes du futur. N'était-ce pas également une idée de de Sorbh ?

— Si. Et c'est Cinda O'Sihen qui a conçu l'appareil.

— C'est bon de voir des jeunes gens brillants participer au Projet. Quelque part, cela me réconcilie avec l'avenir.

— Vous pensez qu'un homme comme de Sorbh pourrait diriger le Projet un jour ? demanda Amaryl, sans quitter des yeux le Premier Radiant.

— Peut-être. Après notre retraite à tous deux – ou notre mort. »

Amaryl parut se relaxer et il éteignit la machine.

« J'aimerais avoir achevé la tâche avant.

— Moi aussi, Yugo. Moi aussi.

— La psychohistoire nous a plutôt bien guidés ces dix dernières années. »

Ce n'était pas faux, mais Seldon savait qu'il ne fallait pas triompher pour autant. Jusque-là, les événements s'étaient déroulés sans heurts et sans surprises majeures.

La psychohistoire avait prédit, de façon vague et incertaine, que le centre résisterait après la mort de Cléon et il avait effectivement tenu. Trantor était raisonnablement calme. Malgré l'assassinat et la fin de la dynastie, le centre avait tenu.

Il avait continué à tenir sous le régime de la dictature militaire – Dors avait tout à fait raison de traiter les membres de la junte de « requins galonnés ». Elle aurait même pu aller plus loin dans ses accusations sans exagérer. Néanmoins, ils avaient permis à l'Empire de résister et continueraient de le faire encore un certain temps.

Suffisamment, peut-être, pour permettre à la psychohistoire de jouer un rôle actif dans les événements qui n'allaient pas manquer de survenir.

Par la suite, Yugo avait évoqué l'instauration possible de Fondations séparées, isolées, indépendantes de l'Empire. Elles serviraient de germes de progrès durant la période de ténèbres qui s'annonçait et prépareraient l'avènement d'un nouvel Empire, meilleur que le précédent. Seldon avait lui-même étudié les conséquences d'une telle disposition.

Mais le temps lui manquait et il sentait (avec un certain désarroi) que la jeunesse aussi. Son esprit, bien que ferme et clair, n'avait plus la souplesse et la créativité de ses trente ans, et il craignait que chaque année supplémentaire n'accentue la dégradation.

Peut-être devrait-il confier cette étude à ce jeune et brillant de Sorbh et le décharger de tout le reste. Seldon dut bien reconnaître, à sa honte, que l'idée ne le réjouissait pas. Il ne voulait pas avoir inventé la psychohistoire pour qu'un jeune gringalet vienne au dernier moment lui subtiliser les fruits de la célébrité. En fait, aveu déshonorant, Seldon était jaloux de de Sorbh et il en était suffisamment conscient pour avoir honte d'une telle réaction.

Pourtant, malgré ces sentiments peu rationnels, il allait bien devoir faire confiance à d'autres jeunes hommes. La psychohistoire n'était plus sa chasse gardée, ni celle d'Amaryl. Ses dix années au poste de Premier ministre l'avaient convertie en une vaste entreprise subventionnée et contrôlée par l'État et, à la surprise de Seldon, cette entreprise avait continué de croître, même après sa démission et son retour à l'Université de Streeling. Hari fit la moue en songeant à son intitulé officiel, pesant et pompeux :

Le Projet Seldon de Psychohistoire à l'Université de Streeling. Mais la majorité des gens l'appelaient le Projet, tout court.

Tant que la junte militaire y verrait une possible arme politique, le financement ne serait pas un problème. Les crédits affluaient. En échange, il fallait soumettre des rapports annuels qui, toutefois, demeuraient fort opaques. Seuls y étaient consignés des détails marginaux dont le niveau mathématique dépassait largement les compétences des membres de la junte.

Comme il quittait Amaryl. Seldon se rendit compte que son vieil assistant était plus que satisfait de l'orientation qu'avait prise la psychohistoire. Malgré tout, il sentit à nouveau la lourde chape de la dépression lui retomber dessus.

Il décida que c'était l'imminence de la célébration de son anniversaire qui le tracassait. Cette fête prétendument joyeuse ne le consolait pas, bien au contraire, car la cérémonie ne faisait que souligner son âge.

En outre, elle bouleversait sa routine alors qu'il était d'un naturel casanier. On avait réquisitionné son bureau ainsi que plusieurs pièces attenantes, ce qui l'empêchait de travailler normalement. Ses bureaux seraient transformés en salles de fête et il faudrait certainement plusieurs jours avant qu'il puisse se remettre au travail. Seul Amaryl, qui avait absolument refusé de bouger, avait réussi à garder son antre intact.

Seldon s'était demandé, maussade, qui avait eu l'idée de tout ce bazar. Ce n'était pas Dors, bien sûr. Elle le connaissait trop bien. Ce n'était ni Amaryl ni Raych, déjà incapables de se rappeler leur propre anniversaire. Il avait soupçonné Manella et l'avait même interrogée sur la question.

Elle reconnut volontiers qu'elle avait pris en main l'organisation des réjouissances mais l'idée ne venait pas d'elle. C'est Tamwile de Sorbh qui la lui avait suggérée.

« Le brillant élément, songea Seldon. Si brillant en tout. »

Il soupira. Vivement que cet anniversaire soit passé.

7

Dors passa la tête à la porte. « Ai-je le droit d'entrer ?

— Non, bien sûr que non. Quelle idée !

— Ce n'est pas ton bureau habituel.

— Je sais, soupira Seldon. On m'en a chassé à cause de cette stupide fête d'anniversaire. Comme j'aimerais qu'elle soit déjà finie !

— Je te l'avais bien dit : quand cette bonne femme se met une idée dans la tête, elle prend toute la place. On croirait le big bang. »

Seldon changea de camp aussitôt : « Allons, Dors. Ça part d'une bonne intention.

— Épargne-moi le couplet sur les bonnes intentions. Quoi qu'il en soit, je viens te voir pour discuter d'autre chose. Une chose qui pourrait être importante.

— Vas-y. De quoi s'agit-il ?

— J'ai parlé avec Wanda au sujet de son rêve… » dit-elle, un peu hésitante.

Seldon émit un bruit étranglé : « Laisse tomber cette histoire.

— As-tu pris la peine de l'interroger sur les détails de son cauchemar ?

— Pourquoi aurais-je soumis la pauvre petite à une telle épreuve ?

— Raych et Manella ne l'ont pas fait non plus. On m'a laissée m'en charger.

— Mais pourquoi la torturer avec toutes ces questions ?

— Parce que j'avais le sentiment qu'il le fallait, dit Dors, résolue. Pour commencer, ce rêve, elle ne l'a pas fait dans son lit.

— Où était-elle donc ?

— Dans ton bureau.

— Que faisait-elle dans mon bureau ?

— Elle voulait voir l'endroit où se déroulerait la fête ; elle est donc entrée dans ton bureau et, bien entendu, il n'y avait rien à voir puisqu'on avait tout vidé en prévision des festivités. Mais ton fauteuil était toujours là. Le grand – avec le haut dossier, les larges accoudoirs – ce siège tout défoncé que tu ne veux pas que je remplace. »

Hari soupira. Ce fauteuil était l'objet d'un différend de longue date.

« Il n'est pas défoncé et je n'en veux pas un neuf. Continue.

— Elle s'est blottie dans ton fauteuil et elle a commencé à ruminer. Elle se sentait oppressée. Puis, m'a-t-elle raconté, elle a dû s'endormir car ses idées ne sont plus très claires ; elle se souvient juste que dans son rêve, il y avait deux hommes – pas des femmes, elle en

est sûre –, deux hommes qui parlaient.

— Et de quoi parlaient-ils ?

— Elle ne sait pas au juste. Tu sais comme il est difficile de se souvenir des détails d'un rêve. Mais elle dit qu'ils parlaient de la mort et elle a cru qu'ils parlaient de la tienne puisque tu es si vieux. Elle se rappelle clairement d'une phrase : « En donnant ces parts de sorbet aux siens. »

— Quoi ?

— En donnant ces parts de sorbet aux siens.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, la discussion s'est interrompue, les deux hommes sont partis et elle s'est réveillée dans le fauteuil, glacée et terrorisée. Depuis elle est toute bouleversée. »

Seldon réfléchit aux propos de son épouse.

« Enfin, chérie, finit-il par dire, quel crédit peut-on accorder aux rêves d'une enfant ?

— Commençons par nous demander, Hari, s'il s'agissait bien d'un rêve.

— Que veux-tu dire ?

— Wanda n'a pas été aussi affirmative. Elle a simplement dit : « J'ai dû m'endormir. » Ce sont ses termes. Elle n'a pas dit qu'elle s'est endormie mais qu'elle a dû s'endormir.

— Qu'en déduis-tu ?

— Elle peut s'être plus ou moins assoupie et, dans cet état de demi-sommeil, avoir surpris la conversation de deux hommes – deux hommes réels, pas deux hommes rêvés.

— Des hommes réels parlant de me tuer en nous donnant des parts de sorbet ?

— Quelque chose comme ça, oui.

— Dors, dit Seldon avec conviction, je sais que tu vois le danger partout autour de moi, mais là, franchement, ça va trop loin. Pourquoi voudrait-on me tuer ?

— Il y a déjà eu deux tentatives.

— Certes, mais replace-les dans leur contexte : la première tentative a eu lieu peu après que Cléon m'eut nommé Premier ministre. Cette offense à la hiérarchie bien établie de la Cour a été très mal prise. D'aucuns ont estimé pouvoir régler la question en se débarrassant de moi. La seconde fois, c'était quand les Joranumites cherchaient à prendre le pouvoir et croyaient que je leur barrais la route – sans parler des obsessions de vengeance de Namarti.

« Par chance, aucune des deux tentatives d'assassinat n'a réussi mais pourquoi devrait-il y en avoir une troisième ? Je ne suis plus Premier ministre depuis bientôt dix ans. Je suis un vieux mathématicien presque à la retraite ; personne n'a rien à redouter de

moi. Les Joranumites ont été traqués et supprimés, et Namarti a été exécuté depuis belle lurette. Il n'y a absolument aucun motif valable pour me tuer. Alors, s'il te plaît, Dors, détends-toi. Dès que tu t'inquiètes à mon sujet, tu t'agites, ce qui t'inquiètes encore plus, et je ne veux pas de ça. »

Dors quitta son siège pour se pencher par-dessus le bureau.

« C'est facile de dire qu'il n'existe aucun motif de te tuer, mais il n'y a pas besoin de motif pour ça. Notre gouvernement est devenu complètement irresponsable et s'ils veulent…

— Stop ! » ordonna Seldon d'une voix forte. Puis, plus doucement : « Pas un mot, Dors. Pas un mot contre le gouvernement. Cela pourrait nous attirer les ennuis que justement tu redoutes.

— Je ne parle qu'avec toi, Hari.

— Pour l'instant, mais si tu commences à prendre l'habitude de dire des absurdités, tu risques de les laisser échapper en présence d'un tiers qui sera peut-être ravi de te dénoncer. Alors apprends à t'abstenir de tout commentaire politique.

— J'essayerai, Hari », dit Dors sans dissimuler son indignation.

Elle tourna les talons et sortit.

Seldon la regarda partir. Dors avait vieilli avec grâce, une grâce telle qu'elle semblait n'avoir pas vieilli du tout. Bien qu'elle n'eût que deux ans de moins que Seldon, elle avait beaucoup moins changé que lui au cours de leurs vingt-huit années de vie commune. Évidemment.

Certes ses cheveux grisonnaient mais sous le gris, l'éclat de la jeunesse demeurait. Ses traits s'étaient légèrement creusés ; sa voix était un rien plus grave et, bien sûr, elle portait désormais des vêtements adaptés à l'âge mûr. Toutefois, ses mouvements étaient plus agiles et vifs que jamais. C'était comme si rien ne pouvait entraver sa capacité à protéger Seldon en cas d'urgence.

Hari soupira. Être en permanence protégé – plus ou moins contre son gré – était parfois un bien lourd fardeau.

8

Manella passa voir Seldon presque aussitôt après.

— Excusez-moi, Hari, mais de quoi vous a parlé Dors ?

Hari leva de nouveau les yeux. Il était toujours dérangé.

— Rien de bien important. Des rêves de Wanda.

Manella retroussa les lèvres.

— Je m'en doutais. Wanda m'a dit que Dors lui avait posé des questions. Pourquoi ne fiche-t-elle pas la paix à cette petite ? On croirait qu'avoir un cauchemar relève de la haute trahison.

Seldon se voulut apaisant :

— À vrai dire, elle m'a simplement rapporté un détail du rêve de ta fille. Je ne sais pas si Wanda te l'a dit, mais apparemment, elle a entendu dans son rêve quelque chose comme « mort en donnant ces parts de sorbet aux siens ».

— Hmmm. – Manella réfléchit quelques instants en silence. – Il n'y a pas de quoi y prêter une telle importance ; Wanda adore le sorbet et elle s'attend à en manger beaucoup le jour de la fête. Je lui ai promis qu'elle pourrait en avoir avec quelques gouttes de liqueur de Mycogène et elle s'en délecte d'avance.

— Donc, si elle a entendu quelque chose qui ressemble à ce mot, elle l'aura traduit mentalement par « ces parts de sorbet ».

— Oui. Pourquoi pas ?

— Bien, mais dans ce cas, quelle est, selon toi, la phrase qu'ils ont réellement prononcée ? Il a bien fallu qu'elle entende quelque chose pour l'interpréter de travers.

— Pas forcément. Mais pourquoi attacher une telle importance aux rêves d'une petite fille ? Je vous en prie, je ne veux plus entendre parler de ça. C'est trop contrariant.

— Je suis bien d'accord. Je veillerai à ce que Dors laisse tomber la question – avec Wanda, en tout cas.

— Très bien. Elle est peut-être la grand-mère de Wanda, Hari, mais après tout, moi, je suis sa mère et mes désirs passent d'abord.

— Tout à fait, dit Seldon, conciliant.

Il regarda sortir sa belle-fille. Encore un autre fardeau : la rivalité perpétuelle entre ces deux femmes.

9

Tamwile de Sorbh était âgé de trente-six ans et il avait rejoint le Projet Seldon de Psychohistoire, au titre de mathématicien titulaire, quatre ans plus tôt. Il était grand, ses yeux pétillaient et il débordait littéralement de confiance en soi.

La légère ondulation de ses cheveux châtains se remarquait d'autant plus qu'il les portait assez longs. Il avait la manie d'éclater de rire brusquement, mais ses aptitudes en mathématiques étaient remarquables.

De Sorbh avait été recruté à l'Université de Mandanov Ouest et Seldon ne pouvait s'empêcher de rire lorsqu'il se rappelait la méfiance de Yugo Amaryl à son égard, au début Cela dit, Yugo se méfiait de tout le monde. En son for intérieur (Seldon en était certain). Amaryl estimait que la psychohistoire aurait dû rester leur chasse gardée à tous deux.

Or Amaryl était prêt aujourd'hui à reconnaître que l'entrée de de Sorbh dans leur groupe avait considérablement amélioré sa propre situation. « Ses techniques pour éviter le chaos, expliquait Yugo, sont uniques et fascinantes. Personne d'autre au Projet n'aurait pu les élaborer. En tout cas, jamais une idée pareille ne m'était venue à l'esprit. À vous non plus, d'ailleurs, Hari.

— Mouais, grommela Seldon. Mais c'est que je me fais vieux.

— Si seulement il ne riait pas si fort.

— On rit comme on rit. On n'y peut rien. »

La vérité pourtant était que Seldon avait un peu de mal à accepter de Sorbh. C'était plutôt humiliant pour lui d'être resté à cent lieues de cette notion d'« équations achaotiques », comme on les appelait désormais. Ça ne le dérangeait pas de ne pas avoir découvert le principe de base du fonctionnement de l'Électrofiltre – ce n'était pas vraiment son domaine. Les équations achaotiques, en revanche, il aurait dû y penser, ou au moins en avoir l'intuition.

Il essaya de se raisonner. Il avait élaboré les fondements de la psychohistoire et les équations achaotiques en étaient la conséquence naturelle. De Sorbh aurait-il pu réaliser le travail de Seldon trente ans plus tôt ? Il était convaincu que non. Dès lors, était-il si remarquable que de Sorbh ait défini le principe de l'antichaos, une fois les bases théoriques mises en place ?

Malgré ces raisonnements logiques, Seldon se sentait mal à l'aise face à de Sorbh. Un rien énervé. La lassitude de l'âge face à la flamboyance de la jeunesse.

Pourtant, de Sorbh ne lui avait jamais vraiment fait ressentir leur différence d'âge. Au contraire, il ne manquait pas de lui témoigner le

plus grand respect et jamais il n'aurait laissé entendre que le vieillard avait fait son temps.

De Sorbh était bien évidemment intéressé par les prochaines festivités ; il avait même, Seldon l'avait découvert, été le premier à suggérer que l'on célébrât son anniversaire. (Était-ce une façon peu élégante de souligner son âge ? Seldon écarta l'éventualité. S'il se mettait à croire de telles sottises, cela signifierait que la manie du soupçon de Dors était contagieuse.)

De Sorbh s'approcha de lui à grands pas et le salua d'un « Maestro ! » qui l'agaça, comme toujours. Seldon préférait nettement que les membres du Projet l'appellent Hari, mais c'était un détail trop mineur pour qu'il s'en formalise.

« Maestro, on dit que vous avez été convoqué pour une entrevue avec le général Tennar.

— Oui. C'est le nouveau chef de la junte et je suppose qu'il veut me voir pour que je lui explique en quoi consiste la psychohistoire. C'est ce qu'ils n'arrêtent pas de me demander depuis l'époque de Cléon et Demerzel. »

(Le nouveau chef ! La junte évoquait un kaléidoscope : dès que certains de ses membres tombaient en disgrâce, d'autres surgissaient de nulle part.)

« J'ai cru comprendre que cette convocation immédiate tombait au beau milieu de votre fête d'anniversaire.

— Ce n'est pas grave. Vous pouvez bien le fêter sans moi.

— Non, c'est impossible, Maestro. J'espère que vous ne vous en formaliserez pas, mais certains d'entre nous ont pris sur eux de contacter le Palais pour reporter d'une semaine le rendez-vous.

— Quoi ? se fâcha Seldon. C'est fort présomptueux de votre part – et risqué, par-dessus le marché.

— Tout s'est très bien passé. Ils ont accepté le report et vous n'aurez pas trop de ce délai.

— Pourquoi aurais-je besoin d'une semaine ? »

De Sorbh hésita.

« Puis-je vous parler avec franchise, Maestro ?

— Bien sûr que oui. Quand ai-je demandé à quelqu'un de me parler autrement ? »

De Sorbh rougit imperceptiblement mais sa voix demeura ferme.

« Ce n'est pas facile de vous dire ça, Maestro. Vous êtes un génie des mathématiques. Nul n'en doute au sein du Projet. Nul n'en douterait au sein de l'Empire – à condition de vous connaître et de s'y connaître en mathématiques. Toutefois, il n'est pas donné à tout le monde d'être un génie universel.

— Je le sais aussi bien que vous, de Sorbh.

— Je n'en doute pas. Mais pour préciser ma pensée, vous n'êtes

pas doué pour manier les gens ordinaires – enfin, disons, les crétins. Il vous manque une certaine perversité, une certaine aptitude à biaiser, et si vous devez affronter un individu à la fois influent au gouvernement et un peu idiot, vous pourriez compromettre le Projet et même votre propre existence, par simple excès de franchise.

— Qu'est-ce à dire ? Me prenez-vous pour un gamin ? Je manie les politiciens depuis un bout de temps. J'ai été Premier ministre pendant dix ans, au cas où vous l'ignoreriez.

— Pardonnez-moi, Maestro, mais vous n'avez pas été d'une efficacité renversante. Vous avez travaillé avec le Premier ministre Demerzel, qui était fort intelligent, et avec l'Empereur Cléon, qui était très amical. Seulement aujourd'hui, vous allez rencontrer des militaires qui ne sont ni intelligents ni amicaux. C'est une autre paire de manches.

— J'ai déjà affronté des militaires et j'y ai survécu.

— Pas le général Dugar Tennar. C'est un tout autre calibre. Je le connais.

— Vous le connaissez ? Vous l'avez rencontré ?

— Je ne le connais pas personnellement, mais il est originaire de Mandanov qui est, comme vous le savez, mon secteur, et il s'y était déjà fait remarquer avant de rejoindre la junte et d'y monter en grade.

— Que savez-vous de lui ?

— Il est ignorant, superstitieux, violent. Ce n'est pas un homme qu'on manie aisément – ou sans risque. Vous n'aurez pas trop de la semaine pour mettre votre intervention au point. »

Seldon se mordit la lèvre inférieure. Il y avait du vrai dans les propos de de Sorbh et Seldon reconnaissait que, même s'il avait déjà un plan en tête, il aurait malgré tout du mal à manipuler un individu stupide, imbu de lui-même et colérique, qui disposait en outre de forces écrasantes.

Il répondit, gêné :

« J'y arriverai bien. N'importe quelle junte militaire crée de toute façon une situation instable dans la Trantor contemporaine. Elle a déjà duré plus longtemps que prévu.

— Est-ce qu'on l'a vérifié ? Je n'étais pas au courant qu'on testait la stabilité de la junte.

— Simples calculs d'Amaryl, qui recourt à vos équations achaotiques. » Il marqua un temps. « À propos, je les ai déjà vu citées sous le nom d'Équations de Sorbh.

— Pas par moi, Maestro.

— J'espère que vous ne vous en formaliserez pas, mais je préfère qu'on évite cela. La dénomination des éléments constitutifs de la psychohistoire doit renvoyer à leur fonction, pas à leurs auteurs. Dès qu'on cite nommément les personnes, on voit naître les rancœurs.

— Je comprends et je suis tout à fait d'accord, Maestro.

— En fait, ajouta Seldon avec une pointe de culpabilité, j'ai toujours estimé abusif le terme d'Équations Seldon fondamentales de la Psychohistoire. Le problème, c'est que l'expression est consacrée depuis si longtemps qu'il n'est plus possible d'en changer.

— Pardonnez-moi de le dire, Maestro, mais vous êtes un cas d'exception. Personne ne vous dispute l'entier mérite d'avoir inventé la science de la psychohistoire. Mais, si vous permettez, j'aimerais revenir sur votre entrevue avec le général Tennar.

— Eh bien, qu'y a-t-il d'autre à ajouter ?

— Je ne peux m'empêcher de penser qu'il vaudrait peut-être mieux pour vous ne pas le rencontrer, ne pas lui parler, ne pas traiter avec lui.

— Comment puis-je l'éviter s'il me convoque pour une conférence ?

— En invoquant une maladie et en envoyant quelqu'un d'autre à votre place.

— Qui ? »

De Sorbh resta un instant silencieux mais ce silence en soi était éloquent.

« Vous, je suppose, dit enfin Seldon.

— N'est-ce pas la meilleure solution ? Je suis un compatriote du général, ce qui pourrait avoir un certain poids. Vous êtes un homme occupé, d'un certain âge, et il comprendrait que vous ne soyez pas en parfaite santé. En revanche, si j'y vais à votre place – encore une fois, excusez-moi, Maestro –, je me débrouillerai pour esquiver et manœuvrer.

— Mentir, vous voulez dire.

— Si nécessaire.

— Vous allez prendre un gros risque.

— Pas tant que ça. Je doute qu'il ordonne mon exécution. Si je commence à l'irriter, ce qui est bien possible, je pourrai toujours – ou vous pourrez le faire en mon nom – plaider la jeunesse et l'inexpérience. De toute façon, si j'ai des problèmes, ils seront toujours moins graves que si c'était vous qui deviez les subir. Je pense avant tout au Projet. Il peut se passer de moi plus facilement que de vous. »

Seldon fronça les sourcils.

« Je n'ai pas l'intention de me cacher derrière vous, de Sorbh. Si cet homme veut me voir, il me verra. Je refuse de trembler et de vous demander de prendre des risques à ma place. Pour qui me prenez-vous ?

— Pour un homme franc et honnête quand il en faudrait un qui soit vicieux.

— Je tâcherai de l'être s'il le faut. Je vous prie de moins me sous-

estimer, de Sorbh. »

De Sorbh haussa les épaules, désemparé.

« Très bien. Je ne peux discuter avec vous que jusqu'à un certain point.

— En fait, de Sorbh, je regrette que vous ayez reporté la réunion. Je préfère manquer mon anniversaire et voir le général que l'inverse. Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée d'organiser cette fête, termina-t-il en ronchonnant.

— Je suis désolé.

— Enfin, dit Seldon, résigné, on verra bien ce qui arrivera. » Il tourna les talons et sortit. Parfois, il rêvait ardemment d'être à la tête de ce qu'on appelait un « noyau dur », une entreprise de taille assez réduite pour que tout s'y déroule comme il l'entendait, ne laissant que peu ou pas de marge de manœuvre à ses subordonnés. Y parvenir, toutefois, aurait requis beaucoup de temps, beaucoup d'efforts, et l'aurait privé de toute chance de travailler lui-même à la psychohistoire – et de toute manière, il n'avait pas le tempérament pour ça.

Il soupira. Il faudrait qu'il en parle avec Amaryl.

10

Seldon entra dans le bureau d'Amaryl à l'improviste.

« Yugo, la réunion avec le général Tennar a été reportée. »

Il s'assit, l'air quelque peu irrité.

Il fallut, comme à son habitude, quelques instants à Amaryl pour qu'il se détache de son travail. Levant enfin les yeux, il demanda :

« Quel prétexte a-t-il invoqué ?

— Aucun. C'est l'un de nos mathématiciens qui a réussi à la décaler d'une semaine pour qu'elle n'entrave pas les festivités d'anniversaire. Je trouve ça extrêmement ennuyeux.

— Pourquoi l'avez-vous laissé faire une chose pareille ?

— Je n'ai rien fait du tout. Ils ont pris cette initiative sans me demander mon avis. » Seldon haussa les épaules. « En un sens, c'est de ma faute. Je me plains depuis si longtemps d'atteindre la soixantaine que tout le monde se croit obligé de me remonter le moral en organisant des réjouissances.

— Qu'à cela ne tienne ! Nous tâcherons de mettre cette semaine à profit. »

Seldon s'avança sur son siège, aussitôt en alerte. « Y a-t-il un problème ?

— Pas que je sache, mais ça ne fera pas de mal d'approfondir la question. Écoutez, Hari, c'est la première fois en près de trente ans que la psychohistoire atteint le point où elle peut réellement effectuer une prédiction. Minime, certes – elle s'applique à un infime échantillon du vaste continent de l'humanité –, mais c'est ce qu'on a obtenu de mieux jusqu'ici. Il faut en tirer parti, démonter son mécanisme pour prouver que la psychohistoire est bien ce que nous pensons : une science prédictive. Donc, ça ne fera pas de mal de vérifier que rien n'a été négligé. Même une aussi minuscule prédiction s'avère complexe et je suis ravi de bénéficier d'une semaine d'étude supplémentaire.

— Très bien. Je te consulterai avant d'aller voir le général pour tenir compte d'éventuelles modifications de dernière minute. D'ici là, Yugo, pas un mot là-dessus aux autres – à quiconque. Si c'est un échec, je ne veux pas que les gens du Projet perdent le moral. Nous l'encaisserons seuls tous les deux, et poursuivrons nos recherches. »

Spectacle rare, un sourire nostalgique effleura les traits d'Amaryl.

« Tous les deux… Vous souvenez-vous de l'époque où nous n'étions vraiment que tous les deux ?

— Je m'en souviens fort bien et je ne crois pas que je regrette cette époque. Nous n'avions que peu de moyens pour travailler…

— Pas même le Premier Radiant, sans parler de l'Électrofiltre.

— Enfin, c'était quand même le bon temps.

— Le bon temps, oui », confirma Amaryl en hochant la tête.

11

Seldon ne pouvait s'empêcher d'être ravi de la transformation des lieux.

Les salles centrales du complexe abritant le Projet s'étaient soudain remplies de couleurs et de lumière ; partout des hologrammes présentaient des images tridimensionnelles animées de Seldon en divers lieux et diverses époques. On y voyait Dors Venabili souriante, l'air légèrement plus jeune, Raych sous les traits d'un adolescent encore mal dégrossi, Seldon et Amaryl, l'air incroyablement juvéniles, penchés sur leurs ordinateurs. Il y avait même un portrait d'Eto Demerzel. Seldon regrettait son vieil ami et la sécurité qu'il avait connue avant sa disparition.

L'Empereur Cléon n'apparaissait nulle part. Ce n'était pas faute de posséder des hologrammes de lui mais il n'était pas prudent, sous le régime de la junte, de trop rappeler le passé impérial.

Tous ces témoignages d'admiration s'accumulaient et débordaient, remplissant salle après salle, bâtiment après bâtiment. On avait pris le temps de convertir l'Université entière en une exposition comme jamais Seldon n'en avait vu ou même simplement imaginé. On avait été jusqu'à éteindre l'éclairage des dômes pour produire une nuit artificielle au milieu de laquelle l'Université scintillerait durant trois jours.

« Trois jours ! fit Seldon, mi-impressionné, mi-horrifié.

— Trois jours, confirma Dors Venabili en hochant la tête. L'Université a refusé d'envisager moins.

— Et la dépense ! Et le travail ! dit Seldon en fronçant les sourcils.

— Les dépenses sont minimes au regard des services que tu as rendus à l'Université. Et tous ceux qui ont participé à l'installation l'ont fait bénévolement. Ce sont les étudiants qui se sont chargés de tout. »

Une vue aérienne de l'Université apparaissait maintenant, et Seldon contempla le panorama en laissant échapper un sourire.

« Tu es content, dit Dors. Tu maugrées depuis des mois comme quoi devenir un vieillard mérite tout sauf une fête, et regarde-toi maintenant…

— Eh bien, j'admets que ça me flatte. Je n'imaginais pas qu'ils feraient une chose pareille.

— Pourquoi pas ? Tu es une idole, Hari. Le monde entier – l'Empire entier – te connaît.

— Absolument pas, dit Seldon en secouant la tête avec vigueur. Il n'y en a pas un sur un milliard qui connaisse quoi que ce soit sur

moi – et je ne parle pas de la psychohistoire. Personne en dehors du Projet n'a la moindre idée de son fonctionnement et au sein du Projet, ce n'est guère mieux.

— Peu importe, Hari. C'est quand même toi. Les quadrillions de personnes qui ignorent tout de toi ou de tes travaux savent toutefois que Hari Seldon est le plus grand mathématicien de l'Empire.

— Eh bien, dit Seldon en regardant autour de lui, c'est effectivement l'impression qu'ils me donnent. Mais trois jours et trois nuits ! Ils vont tout me fiche en l'air.

— Non, aucun risque. Toutes les archives ont été mises à l'abri. Les ordinateurs et le reste de l'équipement sont sous clé. Les étudiants ont organisé une véritable milice pour éviter tout dégât matériel.

— Tu as veillé à tout cela, n'est-ce pas, Dors ? dit Seldon en lui souriant tendrement.

— Nous étions un certain nombre. Je ne suis pas la seule à remercier. Ton collègue Tamwile de Sorbh a fait preuve d'un dévouement incroyable. (Seldon grimaça.) Qu'est-ce que tu as contre de Sorbh ?

— Il n'arrête pas de m'appeler Maestro.

— Quel crime impardonnable ! » dit Dors en secouant la tête. Seldon ignora le sarcasme : « Et il est jeune.

— Il aggrave son cas. Écoute, Hari, il va falloir que tu apprennes à vieillir avec grâce et pour commencer, tu vas déjà leur montrer que tu es content. Cela fera plaisir à tout le monde ; tu ne peux quand même pas leur refuser ça. Allez, montre-toi un peu. Ne reste pas caché ici avec moi. Salue tes amis. Souris. Enquiers-toi de leur santé. Et souviens-toi qu'à l'issue du banquet, tu auras un discours à prononcer.

— Je déteste les banquets et je déteste encore plus les discours.

— Il faudra quand même y passer. Allez, remue-toi ! »

Seldon poussa un énorme soupir et s'exécuta. Sa silhouette en imposait quand il passa sous la voûte d'accès à la salle principale. Disparue la volumineuse toge de Premier ministre d'antan, tout comme les vêtements de style héliconien qu'il affectionnait dans sa jeunesse. Aujourd'hui, Seldon portait une tenue conforme à la dignité de son statut : pantalon droit au pli impeccable et tunique arborant, à la place du cœur, un insigne brodé au fil d'argent : « Projet Seldon de Psychohistoire à l'Université de Streeling », flamboyant comme une balise sur le gris titane strict de l'étoffe. Les yeux de Seldon pétillaient dans son visage marqué par les stigmates de l'âge, soixante années que les rides trahissaient plus que les cheveux blancs.

Il entra dans la salle réservée aux enfants. On avait entièrement dégagé la pièce, ne laissant que les tréteaux du buffet. Les gamins se précipitèrent sur lui dès qu'ils le virent. Seldon essaya d'échapper à l'étreinte de leurs doigts.

« Attendez, attendez, mes enfants. Reculez-vous un peu. »

Il sortit de sa poche un petit robot informatisé qu'il posa par terre. Dans un Empire sans robots, un tel objet avait de quoi provoquer l'émerveillement. Il avait la forme d'un petit animal à fourrure, mais il pouvait se transformer soudainement en autre chose (provoquant à chaque fois les éclats de rire des gosses).

« Observez-le, dit Seldon, et jouez avec. Faites attention à ne pas le casser. Tout à l'heure, il y en aura un pour chacun de vous. »

Il se glissa dans le couloir qui conduisait à la salle principale et se rendit compte que Wanda l'avait suivi.

« Bon-Papa. »

Wanda était différente des autres enfants. Il se pencha et la souleva dans les airs, la retourna, la reposa.

« Est-ce que tu t'amuses bien, Wanda ?

— Oui, mais n'entre pas dans cette pièce.

— Pourquoi pas, Wanda ? C'est mon bureau. C'est là que je travaille.

— C'est là que j'ai fait mon méchant rêve.

— Je sais, Wanda, mais c'est fini maintenant, n'est-ce pas ? » Il hésita, avant d'emmener sa petite-fille vers l'une des chaises alignées dans la galerie. Il s'y assit et la mit sur ses genoux. « Wanda, commença-t-il, es-tu sûre que c'était un rêve ?

— Je crois.

— Est-ce que tu dormais vraiment ?

— J'ai l'impression que oui. »

Elle paraissait mal à l'aise pour en parler et Seldon décida de laisser tomber. Il était inutile d'insister.

« Enfin, rêve ou pas, il y avait deux hommes et ils ont parlé de mort en donnant des parts de sorbet, c'est cela ? »

Wanda acquiesça avec réticence.

« Es-tu sûre qu'ils ont dit parts de sorbet ? »

Nouveau signe de tête affirmatif.

« N'auraient-ils pas dit autre chose que tu aurais confondu avec le mot sorbet ?

— C'est parts de sorbet qu'ils ont dit. » Seldon dut s'en contenter.

« Eh bien, file et amuse-toi bien, Wanda. Ne pense plus à ton rêve.

— Très bien, Bon-Papa. »

Elle se dérida aussitôt et fonça retrouver les festivités.

Seldon se mit à la recherche de Manella. Il lui fallut un temps extraordinairement long pour la retrouver car à chaque pas, on l'arrêtait pour le saluer et converser avec lui.

Finalement, il l'aperçut au loin. Marmonnant des « Pardon, excusez-moi, il faut que je…, pardon », il réussit à se frayer un passage

parmi les convives.

« Manella, dit-il en l'attirant à l'écart, sans cesser de sourire machinalement dans toutes les directions.

— Oui, Hari, dit-elle. Un problème ?

— C'est le rêve de Wanda.

— Ne me dites pas qu'elle en parle encore ?

— Il continue à la tracasser. Écoute, nous avons des sorbets au buffet, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, les gosses les adorent. Je les ai parfumés avec deux douzaines de boutons de fleurs mycogéniennes. Ils sont servis dans des petites coupes de formes variées et les enfants les goûtent successivement pour voir lequel est le meilleur. Les adultes en ont mangé également. Moi aussi. Pourquoi n'y goûtez-vous pas, Hari ? Ils sont délicieux.

— Je réfléchissais. Si ce n'était pas un rêve, si l'enfant a bien entendu deux hommes parler de mort en donnant ces parts de sorbet aux siens… »

Il s'interrompit, comme honteux de poursuivre.

« Êtes-vous en train de me dire que quelqu'un aurait empoisonné les sorbets ? C'est ridicule. À l'heure qu'il est, tous les invités réunis ici seraient malades ou mourants.

— Je sais, grommela Seldon. Je sais. »

Il repartit et faillit ne pas voir Dors en la dépassant. Elle le saisit par le coude.

« Pourquoi fais-tu cette tête ? fit-elle. Tu as l'air préoccupé.

— Je pensais aux parts de sorbet de Wanda.

— Moi aussi, mais ça n'a rien donné jusqu'ici.

— Je ne peux m'empêcher de songer à l'éventualité d'un empoisonnement.

— Ne t'inquiète pas. Je peux t'assurer que le moindre mets servi au buffet a subi un contrôle moléculaire. Je sais que tu mettras cela sur le compte de ma paranoïa habituelle, mais ma tâche est de te préserver et je ne peux pas faire autrement.

— Et tout est…

— Pas la moindre trace de poison. Je te le garantis. » Seldon sourit.

« À la bonne heure. Me voilà soulagé. Certes, je ne pensais pas vraiment que…

— Espérons que non, fit Dors, sèchement. Ce que je viens d'apprendre me préoccupe bien plus que cette histoire de poison : tu dois rencontrer ce monstre de Tennar d'ici à quelques jours ?

— Ne le traite pas de monstre, Dors. Sois prudente. Des oreilles – peut-être ennemies – nous écoutent. »

Dors baissa aussitôt la voix.

« Je suppose que tu as raison. Regarde tous ces visages souriants autour de toi. Qui sait lequel de nos « amis » s'empressera de rapporter au grand chef et à ses hommes de main tous les détails de la soirée ? Ah, les humains ! Après tant de milliers de siècles, songer qu'une telle vilenie puisse encore s'exercer ! Tout me semble si vain. Pourtant, je ne néglige pas le mal qu'on peut te faire. C'est bien pour ça que je dois t'accompagner, Hari.

— Impossible, Dors. Cela ne ferait que me compliquer la tâche. J'irai seul et je n'aurai pas de problème.

— Tu ne sauras pas comment t'y prendre avec le général. »

Seldon parut grave.

« Et toi, tu saurais ? On croirait entendre de Sorbh. Lui aussi, il est convaincu que je suis un vieil imbécile impuissant. Lui aussi, il veut m'accompagner – ou plutôt, y aller à ma place. Je me demande combien de gens à Trantor ont hâte de prendre ma place, ajouta-t-il avec un sarcasme évident. Des douzaines ? Des millions ? »

Depuis dix ans, l’Empire Galactique n’avait pas eu d’Empereur, mais rien dans le fonctionnement de l’enclave impériale ne le laissait transparaître. Après des millénaires de tradition, l’absence d’un Empereur passait totalement inaperçue.

Certes, il n’y avait nulle silhouette en toge impériale pour présider aux diverses cérémonies officielles. Nulle voix impériale pour donner des ordres ; nul désir impérial à satisfaire ; nulle protestation impériale à transmettre ; nul plaisir impérial pour égayer l’un ou l’autre Palais ; nulle maladie impériale pour y jeter de l’ombre. Les appartements privés de l’Empereur dans le petit palais étaient restés vides – il n’y avait pas de famille impériale.

Pourtant, l’armée de jardiniers continuait à entretenir le domaine à la perfection et l’armée de domestiques s’occupait des bâtiments. Le lit de l’Empereur – jamais utilisé – était refait tous les jours avec des draps propres, les chambres étaient nettoyées. Tout continuait de fonctionner comme avant et l’ensemble des fonctionnaires impériaux, du haut en bas de la hiérarchie, continuaient à travailler comme par le passé. Les officiers supérieurs donnaient les ordres qu’ils savaient que l’Empereur aurait donnés. Dans bien des cas, en particulier aux échelons les plus hauts, le personnel était resté le même que du vivant de l’Empereur. Les nouveaux fonctionnaires étaient soigneusement choisis et formés selon les traditions qu’ils auraient à servir.

C’était comme si l’Empire, habitué au pouvoir d’un Empereur, tenait à ce « pouvoir fantôme » pour maintenir sa cohésion.

La junte le savait ou du moins le pressentait vaguement. En dix ans, aucun des militaires qui dirigeaient l’Empire n’avait osé emménager dans les appartements privés de l’Empereur au petit palais. Ces hommes n’étaient pas de lignée impériale et ils sentaient que leur place n’était pas dans ces lieux. Une population qui supportait l’absence de liberté n’aurait pas supporté le moindre signe d’irrespect envers l’Empereur – vivant ou mort.

Même le général Tennar n’avait pas emménagé dans l’élégante construction qui avait si longtemps abrité les Empereurs de douze dynasties différentes. Il avait installé ses appartements et son bureau dans l’un des édifices construits à la périphérie du domaine – des horreurs, mais des horreurs bâties comme des forteresses, assez robustes pour soutenir un siège, entourées d’annexes pour loger une garde imposante.

Tennar était un homme trapu qui portait la moustache. Ce n’était pas la vigoureuse et débordante moustache dahlite mais il la taillait avec soin, en laissant une mince bande de peau entre le poil et le

dessus de la lèvre. C'était une moustache rouquine et Tennar avait des yeux d'un bleu froid. Sans doute avait-il été beau dans sa jeunesse, mais son visage aujourd'hui était rondelet et ses yeux, réduits à de minces fentes, exprimaient la colère de préférence à toute autre émotion.

C'est donc avec colère – comme il était de mise pour un homme qui s'estimait le maître absolu de millions de planètes sans pour autant oser se faire appeler Empereur – qu'il s'adressa à Hender Linn :

« Je peux établir ma propre dynastie. » Il jeta avec mépris un regard alentour. « Cet endroit n'est pas digne du maître de l'Empire.

— Être le maître, c'est cela l'important, observa Linn d'une voix douce. Mieux vaut être maître dans un cagibi que prête-nom dans un palais.

— Et mieux vaut encore être maître dans un palais. Pourquoi pas ? »

Linn portait le grade de colonel mais il n'avait certainement jamais participé à la moindre action militaire. Sa fonction était de dire à Tennar ce qu'il désirait entendre – et de transmettre fidèlement ses ordres. À l'occasion, quand cela ne semblait pas trop risqué, il tentait d'entraîner Tennar vers des voies moins aventureuses.

Tout le monde avait surnommé Lin le « larbin de Tennar » et il le savait. Il ne s'en formalisait pas. Larbin, il était en sécurité – or il avait assisté à la chute de ceux qui avaient été trop fiers pour être des laquais.

Certes, le jour viendrait où Tennar disparaîtrait, emporté par la perpétuelle rotation de la junte. Non sans une certaine philosophie, Linn s'estimait capable de sentir tourner le vent à temps pour sauver sa peau – enfin, peut-être. Il y avait un prix à tout.

« Rien ne vous empêche de fonder une dynastie, mon général, dit Linn. Bien d'autres l'ont fait au cours de la longue histoire de l'Empire. Toutefois, cela prend du temps. Les gens sont longs à s'adapter. Ce n'est souvent que le deuxième, voire le troisième rejeton de la dynastie qui est complètement admis comme Empereur.

— En quoi cela me concerne-t-il ? Il suffit que je me proclame Empereur pour le devenir. Qui osera me disputer ce titre ? J'ai la poigne ferme.

— Certes, mon général. Votre pouvoir est indiscuté sur Trantor et sur la plupart des Planètes intérieures ; il est toutefois possible qu'un bon nombre de citoyens des Mondes extérieurs les plus éloignés ne soient pas – encore – prêts à accepter une nouvelle dynastie impériale.

— Planètes intérieures ou extérieures, la force militaire prime. C'est une vieille maxime impériale.

— Elle est excellente ! Mais de nombreuses provinces disposent aujourd'hui de leurs propres forces armées, qu'elles ne mettront pas

forcément à votre disposition. Les temps sont difficiles.

— Tu conseilles donc la prudence.

— Je conseille toujours la prudence, mon général.

— Un beau jour, tu la conseilleras une fois de trop. » Linn pencha la tête.

« Je ne puis que conseiller ce qui me semble vous être utile et profitable, mon général.

— Comme avec ce Seldon dont tu me rebats constamment les oreilles.

— C'est votre plus grand danger, mon général.

— Tu n'arrêtes pas de me le seriner, mais je ne vois pas où gît le danger. Ce n'est qu'un professeur de faculté.

— Certes, mais il fut jadis Premier ministre.

— Je sais, c'était du temps de Cléon. A-t-il accompli quelque chose depuis ? Entre les difficultés qui s'annoncent et les menaces de dissidence des gouverneurs de province, comment un professeur serait-il mon plus grand danger ?

— C'est parfois une erreur, commença prudemment Linn (car il convenait d'être prudent lorsqu'on éduquait un général), de considérer qu'un homme calme et discret est inoffensif. Seldon n'a jamais été inoffensif pour ses adversaires. Il y a vingt ans, le mouvement joranumite a presque détruit Eto Demerzel, le puissant Premier ministre de Cléon. »

Tennar acquiesça, mais les légères rides de son front trahissaient ses efforts pour se rappeler les événements.

« C'est Seldon qui a détruit Joranum avant de succéder à Demerzel au poste de Premier ministre. Le mouvement joranumite a survécu, toutefois, et c'est encore Seldon qui a manigancé sa destruction, mais pas avant d'avoir fait assassiner Cléon.

— Pourtant, Seldon a survécu, non ?

— Vous avez tout à fait raison. Seldon a survécu.

— C'est étrange. Avoir fait assassiner l'Empereur aurait dû signifier la mort pour un Premier ministre.

— Normalement, oui. Et pourtant, la junte lui a laissé la vie sauve. Cela semblait plus sage.

— Pourquoi ? » Linn soupira intérieurement.

« À cause de cette science qui s'appelle la psychohistoire, mon général.

— Jamais entendu parler », dit Tennar, catégorique.

En vérité, il avait bien un vague souvenir de Linn essayant à d'innombrables occasions de l'entretenir de cette étrange collection de syllabes. Il n'avait jamais voulu l'écouter et Linn s'était bien gardé d'insister. Tennar n'en avait pas plus envie maintenant, mais il crut déceler une urgence dans la voix de son conseiller. Peut-être qu'il

ferait bien de l'écouter tout de même.

« Personne n'en sait grand-chose, expliqua Linn. Pourtant il y a un certain nombre de… d'intellectuels qui la jugent intéressante.

— Et c'est quoi ?

— Un système complexe d'équations mathématiques. »

Tennar secoua la tête.

« Ne me bassine pas avec ça, je te prie. Je sais compter mes divisions militaires. Voilà toutes les mathématiques dont j'ai besoin.

— On raconte, poursuivit Linn, que la psychohistoire permettrait de prédire le futur. »

Le général fît les yeux ronds.

« Tu veux dire que ce Seldon est un devin ?

— Pas au sens habituel. C'est une matière scientifique.

— Je n'y crois pas.

— C'est difficile à croire, mais Seldon est devenu quasiment une idole à Trantor et dans certaines régions des Planètes extérieures. Cela dit, si la psychohistoire est capable de prédire l'avenir ou même si simplement les gens le croient, elle peut devenir un puissant instrument de consolidation du régime. Mais je suis certain que vous l'avez compris, mon général. Il suffirait de prédire que notre régime durera en apportant paix et prospérité à l'Empire. Les gens le croiront et contribueront à ce que la prophétie se réalise. D'un autre côté, si Seldon désire l'inverse, il peut prédire la guerre civile et la ruine. Les gens le croiront tout autant et cela risque de déstabiliser le régime.

— En ce cas, colonel, nous n'avons qu'à veiller à ce que les prédictions de la psychohistoire aillent dans le sens que nous désirons.

— Ce serait à Seldon de le faire or il n'est pas favorable au régime. Il est important pour nous, mon général, de dissocier Seldon du Projet élaboré par l'Université de Streeling pour parachever la psychohistoire. Cette dernière peut nous être d'une grande utilité mais uniquement si un autre que Seldon est responsable du projet.

— Y a-t-il d'autres candidats éventuels ?

— Ça oui. Il suffit de se débarrasser de Seldon.

— Alors, où est la difficulté ? Un ordre d'exécution et l'affaire est réglée.

— Il vaudrait mieux, mon général, que le gouvernement ne paraisse pas directement impliqué dans l'affaire.

— Explique-toi !

— J'ai arrangé une rencontre entre lui et vous, ce qui vous permettra de sonder sa personnalité. Vous serez alors en mesure de juger si certaines de mes suggestions sont dignes d'être retenues.

— Quand la rencontre doit-elle avoir lieu ?

— Normalement, très bientôt, mais ses représentants au Projet ont demandé quelques jours de délai parce qu'ils sont en ce moment

même en train de fêter son anniversaire – le soixantième, apparemment. Il m'a paru sage d'accéder à leur vœu en leur accordant une semaine de battement.

— Pourquoi ? insista Tennar. Je déteste tout ce qui ressemble à de la faiblesse.

— Vous avez tout à fait raison, mon général. Votre instinct, comme toujours, ne vous trompe pas. Toutefois, il m'a semblé que, pour les besoins de l'État, nous pouvions avoir intérêt à savoir ce qu'impliquent au juste ces festivités d'anniversaire.

— Pourquoi ?

— Tout savoir est utile. Voudriez-vous vous donner la peine d'en voir un extrait ? »

Le visage du général Tennar demeura sombre. « Est-ce bien nécessaire ?

— Je crois que vous trouverez cela intéressant, mon général. »

La qualité de retransmission – image et son – était excellente et, durant quelques instants, la gaieté d'une fête d'anniversaire emplit le bureau passablement austère du général.

Le murmure de Linn tenait lieu de commentaire.

« La plupart des festivités se déroulent sur le complexe du Projet, mon général, mais la totalité de l'Université y participe. Nous allons bientôt avoir une vue aérienne et vous pourrez constater qu'elles couvrent une vaste étendue. En fait, bien que je n'en aie pas encore de preuve définitive, il semblerait qu'en plusieurs endroits de la planète, principalement des campus universitaires ou des administrations de secteur, se déroulent ce que l'on pourrait appeler des manifestations de sympathie. Les festivités doivent se prolonger au moins vingt-quatre heures encore.

— Es-tu en train de me dire que Trantor tout entière y participe ?

— Oui, et de manière bien spécifique : il s'agit pour l'essentiel des milieux intellectuels, mais le phénomène est incroyablement répandu. Il se pourrait même que certaines Planètes extérieures soient touchées.

— Comment as-tu obtenu cette transmission ? »

Linn sourit.

« Nous sommes très bien implantés au sein du Projet. Nous avons des sources d'information fiables qui nous tiennent au courant de tout ce qui s'y passe, ou presque.

— Eh bien, Linn, quelles sont tes conclusions ?

— Il me semble, mon général, et je suis sûr que vous partagerez mon point de vue, que Hari Seldon fait l'objet d'un culte de la personnalité. Il s'est tellement identifié à la psychohistoire que si nous nous débarrassions de lui d'une manière trop voyante, nous gâcherions aussitôt la crédibilité de cette science, qui, dès lors, ne nous servirait plus à rien.

« En revanche, mon général, Seldon se fait vieux et il faudra bien le remplacer. Il nous suffit de choisir un homme de notre bord, favorable à nos vastes objectifs et qui partage nos grands espoirs pour l'Empire. Supprimons Seldon de façon que cela paraisse naturel : il ne nous faut rien de plus.

— Tu penses que je devrais le voir ?

— Oui, afin d'évaluer ses qualités et de décider de la meilleure manière d'agir. Mais nous devons être prudents car l'homme est populaire.

— J'ai déjà eu affaire à des personnages populaires », observa Tennar, sombrement.

13

« Oui, dit Hari Seldon d'une voix lasse, ce fut un grand triomphe. J'ai passé un moment formidable. Je ne sais pas si j'arriverai à patienter jusqu'à mes soixante-dix ans pour rééditer cela. Mais, blague à part, je suis épuisé.

— Alors, prenez une bonne nuit de sommeil, Papa, dit Raych avec un sourire. C'est encore le remède le plus simple.

— Je ne sais pas si je pourrai vraiment me détendre alors que je dois voir notre grand dirigeant dans quelques jours.

— Tu n'iras pas seul. Pas question », dit Dors, déterminée. Seldon fronça les sourcils.

« Ne recommence pas, Dors. Il est important que je le voie seul à seul.

— C'est trop risqué. Te souviens-tu de ce qui t'est arrivé il y a dix ans quand tu as refusé de me laisser venir avec toi accueillir les jardiniers ?

— Il n'y a pas de danger que je l'oublie, tu me le rappelles deux fois par semaine, Dors. Cette fois-ci, malgré tout, j'ai l'intention d'y aller seul. Que veux-tu qu'il me fasse ? Je vais me présenter comme un vieillard totalement inoffensif qui désire savoir ce qu'il veut, c'est tout.

— Et que veut-il, selon vous ? demanda Raych en se mordillant une phalange.

— Je suppose qu'il veut ce qu'a toujours voulu Cléon. Il a sans doute découvert que la psychohistoire peut, en partie, prédire le futur, et il souhaite donc la récupérer pour ses besoins personnels. Il y a trente ans, j'ai déclaré à Cléon que notre science n'était pas encore au point et je n'ai cessé de le lui répéter tout au long de mon mandat de Premier ministre. Aujourd'hui, c'est à ce général Tennar que je vais dire la même chose.

— Comment savez-vous qu'il vous croira ? dit Raych.

— Je trouverai bien un moyen d'être convaincant.

— Je ne veux pas que tu y ailles seul.

— Tes vœux, Dors, ne font aucune différence. » Sur ces entrefaites, Tamwile de Sorbh les interrompit : « Je suis le seul ici à ne pas être de la famille. Je ne sais si une observation de ma part sera bien reçue…

— Allez-y, dit Seldon, faites-la. Une de plus, une de moins.

— Je suggère qu'une délégation accompagne le Maestro. Une délégation relativement importante, une sorte d'escorte triomphale qui couronnerait les cérémonies d'anniversaire. Je ne dis pas qu'il s'agit d'envahir les bureaux du général. Encore moins de pénétrer dans l'enclave du Palais impérial. Nous pouvons prendre des chambres dans

un hôtel du secteur impérial à proximité du Palais – l'Hôtel du Bord du Dôme serait parfait – et nous offrir une journée d'amusement.

— C'est ça. C'est exactement ce qu'il nous faut, ricana Seldon. Une journée d'amusement.

— Non, pas pour vous, Maestro, répliqua aussitôt de Sorbh. Vous, vous rencontrerez le général Tennar. Nous, en revanche, nous donnerons aux gens du secteur impérial un aperçu de votre popularité – et peut-être que cela impressionnera le général. S'il sait que nous attendons tous votre retour, cela peut l'empêcher de se montrer désagréable. »

Un silence pesant suivit cette remarque. Finalement, Raych le rompit :

« Tout cela me paraît trop voyant. Cela ne colle pas avec l'image que les gens se font de Papa. »

Dors n'était pas d'accord :

« Ce n'est pas l'image de Hari qui m'intéresse. C'est sa sécurité. Ce qui me frappe, c'est que si nous ne pouvons nous imposer chez le général ou dans l'enceinte du Palais, le fait de nous rassembler à proximité donnera le même résultat. Merci, docteur de Sorbh, pour cette excellente suggestion.

— Je ne veux pas de ça, dit Seldon.

— Eh bien moi, si, dit Dors, je ne vois pas de meilleure solution pour te protéger. »

Manella, qui avait écouté tout cet échange sans intervenir, remarqua :

« Séjourner à l'Hôtel du Bord pourrait être amusant…

— Je ne songeais pas à m'amuser, remarqua Dors, mais j'accepte votre vote en faveur de la décision. »

Ainsi fut fait. Dès le lendemain, une vingtaine des plus hauts responsables du Projet Psychohistoire descendaient à l'Hôtel du Bord du Dôme et prenaient des chambres donnant sur les pelouses du domaine impérial entourant le Palais.

Le lendemain soir, des gardes armés du général venaient chercher Hari Seldon pour l'emmener au rendez-vous.

Presque au même instant, Dors Venabili disparaissait, mais son absence ne fut pas remarquée de sitôt. Et quand on s'en aperçut, personne ne put deviner ce qui lui était arrivé et l'humeur festive laissa bientôt place à l'appréhension.

14

Dors Venabili avait vécu dix ans dans l'enceinte du Palais impérial. En tant qu'épouse du Premier ministre, elle avait ses entrées dans l'enclave et passait librement du dôme à l'air libre, ses empreintes digitales lui tenant lieu de laissez-passer.

Dans la confusion consécutive à l'assassinat de Cléon, on avait oublié de lui retirer cette accréditation. Ainsi, lorsque pour la première fois depuis ce jour maudit, elle voulut quitter le dôme pour pénétrer dans le domaine impérial, rien ne l'en empêcha.

Elle savait qu'elle ne pourrait le faire qu'une seule fois sans encombre car, sitôt l'intrusion découverte, son autorisation serait annulée. Mais c'était le moment ou jamais.

Le ciel était plus sombre à l'air libre, et Dors sentit une baisse notable de la température. La partie sous dôme était toujours un peu plus éclairée que ne l'aurait permis l'éclairage naturel durant les périodes nocturnes et, inversement, on la maintenait dans une légère pénombre pendant la journée. Et bien entendu, la température sous le dôme était toujours un peu plus douce qu'à l'extérieur.

La plupart des Trantoriens n'en avaient pas conscience car ils passaient toute leur existence sous cloche. Pour Dors, c'était inattendu mais ça n'avait pas vraiment d'importance.

Elle prit l'allée centrale qui partait de l'ouverture du dôme, à proximité de leur hôtel. La voie était brillamment éclairée, de sorte que l'obscurité du ciel n'était pas un obstacle.

Dors savait très bien qu'on risquait de l'arrêter au bout de cent mètres, voire moins, compte tenu de l'actuelle paranoïa de la junte. Son intrusion serait rapidement repérée.

De ce côté-là, elle ne fut pas déçue. Un petit véhicule terrestre s'arrêta à sa hauteur et le garde lui lança par la vitre :

« Que faites-vous ici ? Où allez-vous ? »

Dors ignora la question et poursuivit sa route.

Le garde cria : « Halte ! », puis il freina et descendit de voiture, ce qui était précisément ce qu'elle espérait.

Le garde tenait négligemment un fulgurant dans la main, sans intention menaçante, juste pour bien le montrer.

« Votre numéro de référence.

— Donnez-moi votre voiture, répondit Dors.

— Quoi ? » Le garde parut outré. « Votre numéro de référence ! Et plus vite que ça ! » ordonna-t-il en braquant son arme sur elle.

Dors répondit sans se démonter qu'il n'avait pas besoin de son numéro de référence, puis elle avança vers lui.

Le garde fit un pas en arrière.

« Si vous ne vous arrêtez pas pour me présenter votre numéro, je vous désintègre.

— Lâchez votre arme. »

Le garde serra les lèvres. Son doigt s'approcha du contact, mais avant de l'avoir atteint, il était déjà perdu.

Par la suite il fut incapable de décrire les événements de manière précise. Tout ce qu'il put répéter, c'était : « Comment aurais-je deviné que c'était la Tigresse ? (Bientôt, il se glorifierait de cette rencontre). Elle a été si rapide que je n'ai rien vu. À un moment, je m'apprêtais à l'abattre – j'étais certain d'avoir affaire à une désaxée – et la seconde d'après, j'étais complètement débordé. »

Dors saisit d'une poigne ferme la main armée du garde et la leva très haut, tout en lui disant :

« Ou tu lâches ton arme sur-le-champ, ou je te casse le bras. »

Le garde sentit l'étreinte de la mort lui serrer la poitrine, l'empêchant presque de respirer. Comprenant qu'il n'avait pas le choix, il obéit.

Dors Venabili le relâcha mais avant que l'homme ait pu faire un geste, il se retrouva nez à nez avec son propre fulgurant récupéré par Dors.

« J'espère que tu as laissé tes détecteurs en place. Ne te presse pas trop de signaler ce qui s'est passé. Je te conseille de réfléchir à ce qu'il conviendra de raconter à tes supérieurs. Le fait qu'une femme désarmée t'ait subtilisé ton fulgurant et ta voiture pourrait bien mettre un terme à ta carrière au sein de la junte. »

Dors monta en voiture et partit à toute allure sur l'allée centrale. Après avoir séjourné dix années dans l'enclave, elle n'avait aucune peine à s'orienter. Le véhicule qu'elle conduisait, une voiture officielle, n'était pas incongru sur ce terrain et il n'y avait aucune raison qu'on le remarque. Elle devait toutefois prendre le risque de foncer, car elle voulait arriver au plus vite à destination. Elle accéléra jusqu'à deux cents kilomètres par heure.

Cette vitesse finit par attirer l'attention. Elle ignora les cris à la radio, exigeant qu'elle explique pourquoi elle fonçait ainsi, et bientôt, les détecteurs de bord lui signalèrent qu'un autre véhicule était à ses trousses.

Elle savait qu'ils donneraient l'alerte et qu'à l'arrivée, elle aurait droit à un comité d'accueil, mais ils ne pouvaient pas faire grand-chose contre elle, à part la désintégrer purement et simplement – option qu'ils retarderaient jusqu'à ce qu'ils obtiennent de plus amples informations sur son compte.

Quand elle parvint à destination, deux véhicules terrestres l'attendaient comme prévu. Elle descendit tranquillement du sien et se dirigea vers l'entrée du bâtiment.

Deux hommes lui bloquèrent aussitôt le passage, visiblement surpris que le chauffeur de la voiture folle ne soit pas un garde mais une femme en civil.

« Que faites-vous ici ? Pourquoi cette hâte ?

— Message urgent pour le colonel Hender Linn, répondit Dors sans se démonter.

— Pas possible ? » dit le garde, d'une voix rude. Ils étaient maintenant quatre à lui barrer le passage. « Votre numéro de référence, je vous prie.

— Ne me retardez pas.

— J'ai dit : votre numéro de référence.

— Vous me faites perdre mon temps. »

L'un des gardes remarqua soudain :

« Vous savez à qui elle ressemble ? À la femme de l'ancien Premier ministre, le docteur Venabili. La Tigresse ! »

Les quatre hommes reculèrent d'un pas avec un bel ensemble, mais l'un d'eux lança :

« Vous êtes en état d'arrestation.

— Vraiment ? Si je suis la Tigresse, vous devez savoir que je surpasse en force n'importe lequel d'entre vous et que mes réflexes sont beaucoup plus rapides. Je vous suggère plutôt de m'accompagner tranquillement tous les quatre à l'intérieur et nous verrons ce que dira le colonel Linn.

— Vous êtes en état d'arrestation. »

En même temps qu'était répétée l'injonction, quatre fulgurants se braquaient sur Dors.

« Bon, dit celle-ci. Puisque vous insistez. »

Elle eut un geste vif et deux des gardes se retrouvèrent à terre, gémissant. Dors les dominait, un fulgurant dans chaque main.

« J'ai essayé de ne pas leur faire trop de mal mais je crains qu'ils n'aient les poignets brisés. Vous n'êtes plus que deux, et je tire plus vite que vous. Si l'un de vous tente le moindre mouvement – j'ai bien dit le moindre mouvement –, je serai obligée de rompre avec l'habitude de toute une vie et de vous tuer. Cela me briserait le cœur et je vous conjure de ne pas m'y forcer. (Silence absolu des deux gardes encore valides qui ne bougèrent pas d'un pouce.) Je vous suggère de m'accompagner tous les deux auprès du colonel et d'aller chercher des secours pour vos camarades. »

La suggestion ne fut pas nécessaire. Le colonel Linn sortit de son bureau.

« Que se passe-t-il ici ? Qu'est-ce que… »

Dors se tourna vers lui.

« Ah ! Permettez-moi de me présenter. Je suis le docteur Dors Venabili, l'épouse du Professeur Hari Seldon. Je suis venue vous voir

pour une affaire importante. Ces quatre hommes ont cherché à m'en empêcher, résultat, deux d'entre eux sont blessés. Alors, renvoyez-les s'occuper de leurs affaires et laissez-moi vous parler. Je ne vous veux aucun mal. »

Linn fixa les quatre gardes, puis Dors.

« Vous ne me voulez aucun mal, observa-t-il calmement. Si quatre gardes n'ont pas réussi à vous arrêter, je peux en mobiliser quatre mille à l'instant même.

— Eh bien, faites. Si rapides soient-ils, ils n'arriveront pas à temps pour vous sauver si je décide de vous tuer. Alors, renvoyez plutôt vos hommes et discutons courtoisement. »

Linn congédia les gardes.

« Eh bien, entrez, nous allons parler. Laissez-moi toutefois vous avertir, docteur Venabili – j'ai très bonne mémoire.

— Et moi, donc ! » répliqua Dors.

Ils entrèrent ensemble dans les appartements de Linn.

15

Linn commença avec la plus parfaite politesse :

« Dites-moi précisément la raison de votre présence ici, docteur Venabili. »

Dors sourit. Un sourire sans menace mais pas vraiment aimable malgré tout.

« Pour commencer, je suis venue pour vous prouver que j'étais capable d'arriver jusqu'à vous.

— Ah ?

— Oui. Pour son entrevue avec le général, on a emmené mon mari dans une voiture officielle, encadré de gardes armés. Pour ma part, j'ai quitté l'hôtel à peu près à la même heure que lui, à pied et sans arme – or, me voici et je crois même l'avoir précédé. J'ai échappé à cinq gardes, en comptant celui dont je me suis approprié le véhicule. Ils auraient pu être cinquante que cela ne m'aurait pas empêchée d'atteindre mon but. »

Linn secoua la tête avec flegme.

« Je crois savoir qu'on vous appelle parfois la Tigresse.

— C'est effectivement le nom qu'on m'a donné. Cela dit, maintenant que je suis là, ma tâche est de m'assurer qu'aucun mal ne sera fait à mon mari. Il s'est hasardé dans l'antre du général – si j'ose m'exprimer ainsi – et je veux qu'il en ressorte sain et sauf.

— Personnellement, je n'ai aucune inquiétude : votre mari ne risque rien à l'issue de cette rencontre. Mais si vous vous faites du souci pour lui, pourquoi êtes-vous venue me voir ? Pourquoi ne pas vous adresser directement au général ?

— Parce que, de vous deux, c'est vous qui avez de la cervelle. » Il y eut un bref silence, puis Linn remarqua : » Voilà une remarque qui deviendrait fort dangereuse si elle tombait dans des oreilles indiscrètes.

— Plus dangereuse pour vous que pour moi ; vous avez donc tout intérêt à éviter qu'elle y tombe… Cela dit, si vous croyez qu'il suffit de m'amadouer et me mettre à l'écart et que, si mon mari était emprisonné ou promis à l'exécution, je serais totalement impuissante, détrompez-vous. » Elle montra les deux fulgurants posés sur la table devant elle. « Je suis entrée dans l'enclave les mains vides. Je me présente devant vous armée de deux fulgurants. Faute de les avoir, j'aurais pu m'armer de couteaux, que je manie en experte. Et même sans fulgurant ni couteau, je resterais une adversaire formidable. La table à laquelle nous sommes installés m'a l'air métallique – et solide.

— Certes. »

Dors leva les mains, les doigts écartés, pour bien montrer qu'elle

n'avait aucune arme. Puis elle les posa sur la table et, du plat de la main, en caressa la surface.

Brusquement, elle leva le poing et l'abattit sur la table avec un bruit assourdissant, comparable au choc de deux pièces métalliques. Elle sourit, releva sa main.

« Ni bleu, ni douleur. Mais vous noterez que le plateau est légèrement enfoncé à l'endroit où je l'ai frappé. Si ce même coup avait atterri avec la même force sur le crâne d'un individu, il aurait explosé. Je ne l'ai encore jamais fait ; à vrai dire, je n'ai jamais tué un homme, même si j'en ai blessé plusieurs. Toutefois, si on touche au Professeur Seldon…

— Vous menacez quand même.

— Je préviens. Je ne ferai rien si l'on ne touche pas au Professeur Seldon. Dans le cas contraire, colonel Linn, je serai forcée de vous estropier ou de vous tuer et – je vous préviens à nouveau – je ferai de même avec le général Tennar.

— Vous ne pourrez pas affronter une armée entière, toute tigresse que vous soyez. Que ferez-vous dans ce cas ?

— Les bruits qui courent à mon sujet sont parfois exagérés. Je n'ai pas fait grand-chose pour être qualifiée de tigresse, mais la plupart des exploits qu'on m'attribue sont exacts. Vos gardes ont reculé lorsqu'ils m'ont reconnue et ils contribueront eux-mêmes à répandre, en l'enjolivant, le récit de mon intrusion chez vous. Même une armée hésiterait à m'attaquer, colonel Linn, et si elle m'attaque et me détruit, prenez garde à l'indignation populaire. La junte parvient péniblement à maintenir l'ordre, vous n'avez donc pas intérêt à envenimer la situation. Songez plutôt à la simplicité de la solution alternative : abstenez-vous de toucher au Professeur Seldon.

— Loin de nous cette intention.

— Pourquoi l'entrevue, alors ?

— Où est le mystère ? Le général s'intéresse à la psychohistoire. Les archives du gouvernement nous sont ouvertes. L'ancien Empereur Cléon s'y intéressait. Demerzel, quand il était Premier ministre, s'y intéressait. Pourquoi pas nous ? Et encore plus, même.

— Comment cela, encore plus ?

— Parce que le temps a passé. Je crois savoir que la psychohistoire n'a d'abord été qu'une simple idée dans l'esprit du Professeur Seldon. Or il travaille dessus avec une ardeur croissante, en s'entourant de collaborateurs toujours plus nombreux, depuis près de trente ans. Ses moyens viennent presque exclusivement des subventions gouvernementales, de sorte qu'en un sens ses découvertes et ses techniques appartiennent au gouvernement. Nous avons l'intention de l'interroger sur la psychohistoire qui, aujourd'hui, doit être beaucoup plus opérationnelle qu'au temps de Cléon et Demerzel,

et nous comptons sur lui pour nous dire ce que nous voulons savoir. Nous désirons des informations plus concrètes que le spectacle d'équations se déroulant dans les airs. Est-ce que vous me suivez ?

— Oui, fit Dors en fronçant les sourcils.

— Encore une chose. Vous semblez croire que votre mari n'a que le gouvernement à redouter et que s'il lui arrivait malheur, nous serions forcément les coupables. Je me permets de vous suggérer que le Professeur Seldon pourrait bien avoir des ennemis personnels. Je n'ai aucune information précise en ce sens, mais c'est une éventualité à ne pas négliger.

— Je ne l'oublierai pas. Mais pour l'heure, j'aimerais que vous fassiez en sorte que je puisse me joindre à mon mari lors de son entretien avec le général et je veux avoir l'absolue certitude qu'il est bien sain et sauf.

— Cela va être difficile et cela va prendre un certain temps. Il n'est pas possible d'interrompre l'entretien, mais si vous attendez qu'il soit terminé…

— Prenez votre temps et arrangez-vous. Et n'espérez pas me doubler et vous en tirer vivant. »

16

Le général Tennar fixait Hari Seldon avec un certain ébahissement, et ses doigts tapotaient doucement le bureau derrière lequel il était assis.

« Trente ans… Trente ans et vous me dites que vous n’avez toujours pas de résultat tangible à me présenter ?

— Vingt-huit ans, pour être précis, mon général. »

Tennar ignora la remarque.

« Et tout cela, aux frais du gouvernement. Savez-vous combien de milliards de crédits ont été investis dans votre Projet, Professeur ?

— Je n’ai pas tenu le compte, mon général, mais nos archives pourraient me fournir en quelques secondes la réponse à votre question.

— Nous en avons, nous aussi. Professeur, le gouvernement n’est pas une source inépuisable de crédits. Nous ne sommes plus au bon vieux temps. Nous n’avons pas l’attitude libérale et dépassée de Cléon à l’égard des finances. Collecter les impôts est une tâche ardue et de nombreux postes budgétaires réclament des crédits. Si je vous ai convoqué, c’est dans l’espoir que vous nous feriez bénéficier de votre psychohistoire. Si ce n’est pas possible, alors je dois vous prévenir, en toute franchise, que nous serons contraints de fermer le robinet. Si vous avez les moyens de poursuivre vos recherches sans subventions du gouvernement, faites-le, car à moins de me présenter un résultat justifiant la dépense, vous n’aurez pas d’autre solution.

— Mon général, vous exigez une chose que je ne peux vous offrir mais si vous coupez le soutien financier de l’État, c’est l’avenir de l’Empire que vous compromettez. Laissez-moi du temps et tôt ou tard…

— Tous les gouvernements ont entendu ce « tôt ou tard » depuis des décennies. N’est-il pas exact, Professeur, que votre psychohistoire prédit que la junte est instable, que mon pouvoir l’est aussi et qu’à brève échéance, il va s’effondrer ? »

Seldon fronça les sourcils.

« La technique n’est pas assez sûre pour permettre d’affirmer que c’est un fait établi par la psychohistoire.

— Et moi, je soutiens que la psychohistoire l’affirme et que c’est même un fait bien établi au sein du personnel de votre Projet.

— Non, dit Seldon avec conviction. Absolument pas. Il est possible que quelques-uns d’entre nous aient interprété certaines relations selon lesquelles la junte serait une forme de gouvernement instable, mais d’autres relations peuvent tout aussi aisément être interprétées dans le sens inverse. C’est la raison pour laquelle nous

devons poursuivre nos travaux. Pour le moment, il est encore trop facile d'exploiter des données incomplètes et des raisonnements bancals pour parvenir aux conclusions de notre choix.

— Mais si vous décidez de conclure que le gouvernement est instable en affirmant que la psychohistoire le garantit – même si ce n'est pas vrai –, cela ne contribuera-t-il pas à accroître l'instabilité ?

— C'est bien possible, mon général. Et si nous annoncions que le gouvernement est stable, cela pourrait tout autant contribuer à renforcer sa stabilité. J'ai eu plus d'une fois l'occasion d'en discuter avec l'Empereur Cléon. Il n'est pas exclu d'utiliser la psychohistoire pour manipuler les émotions des gens et engendrer ainsi des effets à court terme. Sur le long terme, toutefois, les prédictions ont bien des chances de se révéler incomplètes, voire franchement erronées, et la psychohistoire perdra dès lors sa crédibilité : ce sera comme si elle n'avait jamais existé.

— Assez ! Dites-moi tout ! Selon vous, que révèle la psychohistoire en ce qui concerne mon gouvernement ?

— Elle révèle qu'il existe certains éléments d'instabilité mais nous ne savons pas au juste – et ne pouvons pas savoir – quels facteurs contribuent à dégrader cette situation ou à l'améliorer.

— En d'autres termes, la psychohistoire vous apprend ce que vous pourriez très bien savoir sans elle, et c'est dans ce projet que le gouvernement a investi des sommes incalculables !

— Le jour viendra où la psychohistoire nous apprendra ce que nous ne pourrions savoir autrement et ce jour-là, l'investissement sera remboursé au centuple.

— Combien de temps faudra-t-il attendre ce jour ?

— Pas trop longtemps, j'espère. Nous avons fait des progrès plutôt encourageants ces dernières années. »

Tennar s'était remis à tapoter son bureau.

« Insuffisant. Donnez-moi quelque chose d'utile maintenant. Quelque chose d'exploitable. »

Seldon soupesa la question avant de répondre.

« Je peux vous préparer un rapport détaillé mais cela prendra du temps.

— Sans aucun doute. Des jours, des mois, des années – et au bout du compte, il ne sera jamais écrit. Est-ce que vous me prenez pour un imbécile ?

— Non, bien sûr que non, mon général. Toutefois, je ne veux pas non plus qu'on me prenne pour un imbécile. J'aurais un élément à vous donner mais cela n'engage que moi. Je l'ai découvert à la faveur de mes recherches psychohistoriques, or je peux avoir mal interprété mes observations. Enfin, puisque vous insistez…

— J'insiste.

— Vous avez évoqué les impôts tout à l'heure. Vous avez dit que les collecter était difficile. Sans aucun doute. Ça l'est toujours. Tout gouvernement doit remplir ses caisses, d'une manière ou d'une autre. Les deux seuls moyens d'y parvenir sont soit de dévaliser le voisin, soit de persuader ses propres citoyens de lui accorder les crédits de leur plein gré, paisiblement.

« Puisque nous avons instauré un Empire Galactique qui gère ses affaires de manière raisonnable depuis des milliers d'années, il n'est plus possible de dévaliser son voisin, sinon au cours d'une révolte suivie d'une répression. Cela ne se produit pas assez souvent pour entretenir un gouvernement – et un tel gouvernement serait trop instable pour durer, de toute façon. »

Seldon reprit son souffle avant de poursuivre :

— En conséquence, il s'agit de persuader les citoyens de céder une partie de leur fortune pour le bien de l'État. Admettons que l'État s'acquitte de sa tâche efficacement. Les citoyens sont alors plus enclins à verser leurs crédits à l'État qu'à les thésauriser selon le principe du chacun pour soi, tout en vivant dans une anarchie dangereuse et chaotique.

« Malgré tout, même si la requête est raisonnable et que les citoyens ont intérêt à payer des impôts en échange du maintien d'un État stable et efficace, ils n'en sont pas moins réticents à le faire. Afin de surmonter cette réticence, les gouvernements doivent faire sentir qu'ils ne prélèvent pas trop de crédits, et qu'ils ont le souci des droits et du bien de chaque citoyen. En d'autres termes, ils doivent réduire le pourcentage du prélèvement sur les revenus faibles et appliquer différentes sortes de déductions avant le calcul de l'impôt.

« La situation fiscale se complique de plus en plus à mesure que les diverses planètes, les divers secteurs sur chaque planète et les diverses branches de l'économie réclament ou requièrent des traitements particuliers. Le résultat est que l'administration fiscale du gouvernement croît en taille et en complexité, et tend à devenir incontrôlable. Le citoyen moyen n'arrive plus à comprendre les motifs et le montant de son imposition. Il ne sait plus ce qu'il peut ou non s'abstenir de déclarer. Le gouvernement et les services du fisc ne sont bien souvent pas mieux éclairés.

« Qui plus est, un pourcentage toujours croissant des fonds collectés est réinvesti dans le fonctionnement des services fiscaux toujours plus complexes – il faut tenir les archives, poursuivre les fraudeurs, etc. – si bien que le montant des crédits disponibles pour des causes utiles et valables décline malgré tous nos efforts.

« En conclusion, la situation fiscale devient accablante. Elle inspire mécontentement et rébellion. Les livres d'histoire tendent à attribuer ces problèmes à des hommes d'affaires cupides, des

politiciens corrompus, des guerriers brutaux, des vice-rois ambitieux – mais ces individus ne font jamais que tirer parti de l'inflation fiscale. »

Le général le coupa sèchement :

« Êtes-vous en train de me dire que notre fiscalité est trop compliquée ?

— Si elle ne l'était pas, ce serait bien la seule de toute l'histoire. S'il est bien une chose dont la psychohistoire m'a appris le caractère inéluctable, c'est l'inflation fiscale.

— Que pouvons-nous y faire ?

— Ça, je ne saurais vous le dire. C'est pour cela que j'aimerais préparer un rapport dont la rédaction – vous l'avez dit – prendra un certain temps.

— Au diable le rapport ! Le système fiscal est trop compliqué, n'est-ce pas ? C'est bien ce que vous dites ?

— Il est bien possible qu'il le soit, répondit Seldon, prudemment.

— Pour rectifier le tir, il conviendrait de le simplifier.

— Il faudrait que j'étudie…

— Balivernes. L'opposé d'une grande complication est une grande simplicité. Je n'ai pas besoin d'un rapport pour me le dire.

— Comme vous voudrez, mon général. »

À cet instant, le général leva brusquement les yeux, comme si on l'avait appelé – et c'était bien le cas. Il serra les poings alors que l'image holovisée du colonel Linn accompagné de Dors Venabili se matérialisait soudain dans la pièce.

Abasourdi, Seldon s'exclama :

« Dors ! Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Le général ne dit rien, mais son front se creusa de rides.

17

Le général avait passé une mauvaise nuit ; le colonel aussi, par appréhension. Ils se faisaient face à présent – confus l'un et l'autre.

« Redis-moi ce qu'a fait cette femme », demanda le général.

Linn semblait avoir un énorme poids sur les épaules.

« On l'appelle la Tigresse. Quelque part, elle n'a pas l'air tout à fait humaine. C'est une espèce d'athlète incroyablement entraînée et pleine d'assurance. Mon général, elle a franchement de quoi vous terrifier.

— Est-ce qu'elle te terrifie toi ? Une faible femme ?

— Attendez que je vous explique exactement ce qu'elle a fait et que je vous précise encore quelques détails à son sujet. Je ne sais pas dans quelle mesure ce qu'on raconte sur elle est vrai, mais ce qui s'est produit hier après-midi est incontestable. »

Il conta de nouveau son histoire et le général écouta, en gonflant les joues.

« Mauvais, ça, dit-il enfin. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je crois que la voie à suivre est évidente : il nous faut la psychohistoire.

— Oui, bien sûr, dit le général. Seldon m'a parlé de quelque chose au sujet des impôts qui… Mais peu importe. Là n'est pas la question pour le moment. Continue. »

Linn qui, dans son état de confusion, avait manifesté un semblant d'impatience, poursuivit :

« Comme je le disais, il nous faut la psychohistoire, mais sans Seldon. C'est de toute façon un homme fini. Plus je l'étudie, plus je vois un lettré vieillissant qui vit sur ses exploits passés. Il a eu près de trente années pour assurer le succès de la psychohistoire et il a échoué. Avec de nouvelles têtes à la barre, les progrès de cette discipline seront plus rapides.

— Oui, je suis d'accord. Mais que faire de cette femme ?

— Eh bien, voilà le nœud du problème. Nous ne l'avons pas prise en considération parce qu'elle restait soigneusement à l'arrière-plan. Mais je soupçonne fortement qu'il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'éliminer Seldon sans impliquer le gouvernement tant que cette femme restera en vie.

— Crois-tu réellement qu'elle puisse nous estropier, toi et moi, si elle pense que nous avons fait du mal à son bonhomme ? dit le général, avec un rictus de mépris.

— Je crois vraiment qu'elle le fera et qu'elle n'hésitera pas non plus à déclencher une rébellion. Exactement comme elle l'a promis.

— Tu es en train de devenir couard.

— Mon général, je vous en prie. J’essaye d’être sensé. Je ne recule pas. Nous devons prendre garde à cette Tigresse. » Il marqua un temps, pensif. « Mes informateurs m’avaient prévenu, mais j’admets n’y avoir alors prêté que peu d’attention.

— Et, selon toi, comment peut-on se débarrasser d’elle ?

— Je n’en sais rien. » Puis, plus lentement : « Mais je pense à quelqu’un qui le saura peut-être. »

18

Seldon avait passé une mauvaise nuit, lui aussi, et la journée ne s'annonçait guère prometteuse. Il n'avait que très rarement été fâché contre Dors. Mais cette fois, il l'était vraiment.

« Quelle stupidité de faire une chose pareille ! Ça ne te suffisait pas qu'on s'installe tous à l'Hôtel du Bord du Dôme ? C'est déjà plus qu'il n'en faut pour éveiller des soupçons de complot chez un dirigeant paranoïaque.

— Comment cela ? Nous étions sans armes, Hari. C'était un simple voyage d'agrément, la touche finale aux cérémonies de ton anniversaire. Nous ne représentions aucune menace.

— Certes, mais il a fallu que tu viennes envahir l'enclave impériale. C'est impardonnable. Tu as foncé au Palais pour t'immiscer dans mon entrevue avec le général alors que j'avais bien spécifié – et ce, à plusieurs reprises – que je ne voulais pas de ta présence. J'avais mes plans personnels, sais-tu ?

— Tes désirs, tes ordres et tes plans passent en second. Ce qui prime, c'est ta sécurité. C'est ma seule préoccupation.

— Je ne courais aucun danger.

— Je n'en suis pas certaine. Tu as déjà réchappé par deux fois à un attentat. Qu'est-ce qui te fait croire qu'il ne s'en prépare pas un troisième ?

— Les deux tentatives ont eu lieu quand j'étais Premier ministre. À l'époque, ma mort aurait servi les intérêts d'un tas de gens. Mais qui voudrait tuer un mathématicien vieillissant ?

— C'est précisément ce que je veux découvrir et empêcher. Pour cela, je dois commencer par interroger certaines personnes, ici même au sein du Projet.

— Non, tu ne ferais que troubler mes collaborateurs. Fiche-leur la paix.

— C'est justement ce que je ne peux pas me permettre. Hari, mon boulot est de te protéger et je m'y emploie depuis vingt-huit ans. Ce n'est pas maintenant que tu vas m'en empêcher. »

Quelque chose dans l'éclat de ses yeux fit comprendre à Seldon que, quels que soient ses désirs ou ses ordres, Dors comptait bien faire ce qui lui plairait.

Pour elle, la sécurité de Seldon passait avant tout.

19

« Puis-je vous interrompre, Yugo ?

— Mais bien sûr, Dors, dit Yugo Amaryl avec un grand sourire. Avec vous, ce n'est jamais une interruption. Que puis-je pour vous ?

— J'essaye de découvrir certaines choses, Yugo, et j'aurais un service à vous demander.

— Si je peux.

— C'est au sujet du Premier Radiant. J'entends ce terme de temps en temps. Hari en parle aussi. Je crois donc savoir à peu près à quoi il ressemble mais je n'ai jamais eu l'occasion de le voir fonctionner. J'aimerais bien. »

Amaryl parut gêné.

« À vrai dire, le Premier Radiant est l'objet le mieux protégé du Projet et vous n'êtes pas sur la liste des membres qui y ont accès.

— Je le sais mais nous nous connaissons depuis vingt-huit ans…

— Et vous êtes la femme de Hari. Je suppose que l'on peut faire une exception. Nous n'avons que deux Premiers Radiants complets en état de marche. Le premier est dans le bureau de Hari et le second est ici. Devant vous, en fait. »

Dors contempla le cube noir trapu posé sur le bureau au centre de la pièce. Il avait l'air parfaitement anodin.

« Alors, c'est ça ?

— C'est ça. Il contient les équations qui décrivent le futur.

— Comment accédez-vous à ces équations ? » Amaryl déplaça un contact et aussitôt, la pièce fut plongée dans l'obscurité tandis qu'apparaissait une lueur diaprée. Dors vit tout autour d'elle des symboles, des flèches, des lignes, toutes sortes de signes mathématiques. Ils semblaient évoluer, décrire des spirales, mais dès qu'elle en fixait un fragment bien précis, il paraissait s'immobiliser.

« Alors, c'est donc cela, l'avenir ?

— Ça se pourrait bien, dit Amaryl, en éteignant l'appareil. J'ai mis l'agrandissement maximal pour que vous puissiez voir les symboles. Sans agrandissement, on ne distingue que des motifs d'ombre et de lumière.

— C'est en étudiant ces équations que vous êtes capable de voir ce que nous réserve l'avenir ?

— En théorie. (Le bureau avait recouvré son aspect banal habituel.) Mais il y a deux difficultés.

— Oh ? Lesquelles ?

— Pour commencer, ces équations n'ont pas été directement créées par un esprit humain. Nous nous sommes contentés de passer plusieurs dizaines d'années à programmer des ordinateurs toujours

plus puissants dont la fonction est de concevoir et d'enregistrer ces équations. Donc nous ignorons si elles sont valides, si elles ont un sens. Tout dépend de la validité et du sens de la programmation initiale.

— Elles pourraient donc être entièrement fausses ?

— Éventuellement. » Amaryl se frotta les yeux et Dors ne put s'empêcher de remarquer à quel point il semblait devenu vieux et fatigué, ces deux dernières années. Bien qu'étant le cadet d'Hari de douze ans, il paraissait plus âgé que lui. « Bien sûr, poursuivit Amaryl d'une voix un peu lasse, nous espérons qu'elles ne sont pas entièrement fausses, et c'est là qu'intervient la seconde difficulté. Voilà près de trente ans qu'Hari et moi les testons et modifions, mais nous ne sommes toujours pas certains de leur signification. L'ordinateur les a élaborées, donc on présume qu'elles ont un sens – mais lequel ? Nous pensons avoir décodé certains fragments. En fait, en ce moment, je travaille sur ce qu'on appelle la Section A-23, un système de relations particulièrement épineux. Nous n'avons pas encore réussi à les faire correspondre à quoi que ce soit dans l'univers réel. Pourtant, chaque année nous progressons et j'attends avec confiance le jour où la psychohistoire sera admise comme une technique utile et reconnue pour appréhender l'avenir.

— Combien de personnes ont accès à ces Premiers Radiants ?

— Chaque mathématicien du Projet y a accès mais pas n'importe quand. Il faut déposer une demande ; on attribue un temps sur la machine et le Premier Radiant doit être réglé sur la section d'équations que le mathématicien désire étudier. Cela se complique lorsque tout le monde veut l'utiliser en même temps. Pour l'instant, le rythme est encore lent, sans doute parce que nous sommes au lendemain des cérémonies d'anniversaire de Hari.

— Prévoit-on de construire d'autres Premiers Radiants ? »

Amaryl fit la moue.

« Oui et non. Il serait bien pratique d'en avoir un troisième, mais il faudrait un responsable pour s'en occuper. Ce n'est pas un simple bien commun. J'ai suggéré à Hari que Tamwile de Sorbh – vous le connaissez, je crois…

— Oui.

— Que de Sorbh se voie attribuer un troisième Premier Radiant. Ses équations achaotiques et l'Électrofiltre qu'il a conçus font de lui sans conteste le troisième homme du Projet, après Hari et moi-même. Hari hésite, toutefois.

— Pourquoi ? Le savez-vous ?

— Si de Sorbh en obtient un, il sera reconnu de facto comme le troisième responsable, passant par-dessus d'autres mathématiciens plus âgés et qui ont plus d'ancienneté que lui au sein du Projet. Cela

provoquerait, disons, certaines difficultés politiques. Selon moi nous n'avons pas de temps à perdre à des querelles de politique interne mais Hari… Enfin, vous connaissez Hari.

— Oui, je connais Hari. Supposons que je vous dise que Linn a vu le Premier Radiant.

— Linn ?

— Le colonel Hender Linn, de la junte. Le larbin de Tennar.

— Cela, j'en doute fort, Dors.

— Il a parlé de spirales d'équations et c'est précisément ce que produit le Premier Radiant. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il est venu ici et l'a vu fonctionner. »

Amaryl hocha la tête.

« Je n'arrive pas à imaginer que quelqu'un ait amené un membre de la junte dans le bureau de Hari – ou dans le mien.

— Dites-moi, qui au sein du Projet serait capable, selon vous, de collaborer avec la junte ?

— Personne. » Le ton d'Amaryl était catégorique et sa confiance, absolue. « C'est impensable. Peut-être que Linn n'a jamais vu le Premier Radiant mais qu'on lui en a parlé.

— Qui aurait pu lui en parler ? »

Amaryl réfléchit quelques instants avant de répondre :

« Personne.

— Bien. Tout à l'heure, vous avez évoqué l'attribution éventuelle à de Sorbh d'un troisième Premier Radiant. Je suppose que dans un projet tel que celui-ci, qui mobilise des centaines de participants, il existe en permanence de petites rivalités internes – des frictions, des querelles.

— Oh, ça oui ! Le pauvre Hari m'en parle régulièrement. Il est bien obligé de les aplanir d'une manière ou d'une autre et j'imagine sans peine quel casse-tête ce doit être pour lui.

— Ces rivalités sont-elles suffisamment graves pour entraver la bonne marche du Projet ?

— Non, pas vraiment.

— Y a-t-il des gens plus querelleurs que d'autres, ou plus enclins au ressentiment ? En bref, y a-t-il des collaborateurs dont vous pourriez vous défaire de façon à supprimer quatre-vingt-dix pour cent des frictions ? »

Amaryl haussa les sourcils.

« Cela paraît une bonne idée, au premier abord, mais je ne sais pas de qui il faudrait se débarrasser. Je ne suis pas les détails de toutes les arguties du service. Comme il est impossible d'y mettre un terme, je me contente de les éviter.

— C'est étrange. Cette façon de faire enlève toute crédibilité à la psychohistoire.

— Comment cela ?

— Comment pouvez-vous prétendre être en mesure de prédire et d'orienter l'avenir quand vous n'êtes pas capable d'analyser et de corriger de triviales frictions internes au sein même d'un projet aussi prometteur ? »

Amaryl émit un petit gloussement. C'était inhabituel, car ce n'était pas un homme enclin à l'humour ou porté au rire.

« Je suis désolé, Dors, mais vous touchez du doigt le seul et unique problème que nous ayons résolu, si l'on peut dire. Hari a identifié, il y a plusieurs années, les équations qui représentaient les difficultés dues aux frictions personnelles et je les ai moi-même peaufinées l'an dernier.

« J'ai découvert qu'il était possible de les modifier pour limiter ces frictions. Dans chaque cas, toutefois, une réduction ici se traduisait par un accroissement ailleurs. On ne constate jamais une diminution générale ni, d'ailleurs, une augmentation générale des frictions au sein d'un groupe fermé – à savoir un groupe où il n'y a ni départs d'anciens membres ni arrivée de nouveaux. J'ai prouvé, grâce aux équations achaotiques de Sorbh, que cela se vérifiait en dépit de toutes les dispositions imaginables. Hari appelle cela la loi de conservation des problèmes personnels.

« Cela a fait naître l'idée que la dynamique sociale avait ses lois de conservation à l'instar de la physique, et qu'en fait ces lois nous offrent le meilleur outil possible pour résoudre les problèmes vraiment embarrassants que pose la psychohistoire.

— Plutôt impressionnant, mais supposez qu'au bout du compte vous découvriez qu'on ne peut absolument rien changer, que tout ce qui est nuisible se conserve, et que sauver l'Empire de la destruction, c'est simplement accroître d'autres formes de destruction ?

— À vrai dire, certains l'ont effectivement suggéré, mais je n'y crois pas.

— Très bien. Revenons à la réalité. Y a-t-il quoi que ce soit dans ces problèmes de friction au sein du Projet qui puisse menacer Hari ? Je veux dire, le menacer physiquement.

— Menacer physiquement Hari ? Bien sûr que non. Comment pouvez-vous penser une chose pareille ?

— Je comprendrais que certains le détestent parce qu'ils le trouvent trop arrogant, trop arriviste, trop imbu de lui-même, trop avide de s'approprier tout le crédit. On peut aussi le détester tout simplement parce qu'il est depuis si longtemps à la tête du Projet.

— Je n'ai jamais entendu personne dire de telles choses sur Hari. »

Dors ne semblait pas satisfaite.

« Je doute que quiconque se livre à de telles confidences à portée

de vos oreilles. Enfin, merci, Yugo, pour votre obligeance, et merci de m’avoir consacré une si grande partie de votre temps. »

Amaryl la regarda s’éloigner. Il était vaguement préoccupé, mais bientôt il se replongea dans son travail et oublia tous les autres soucis.

20

Un des moyens (il y en avait peu) employés par Seldon pour se distraire de ses travaux était d'aller passer un moment avec Raych dans ses appartements, juste à la sortie du campus. Ce genre de visite l'emplissait immanquablement d'amour pour son fils adoptif. Ce n'étaient pas les raisons qui lui manquaient. Raych s'était montré un garçon bon, capable et loyal – mais en plus, il possédait cet étrange talent d'inspirer l'amour et la confiance chez les autres.

Hari l'avait constaté quand le gamin des rues âgé de douze ans avait réussi à faire vibrer sa corde sentimentale et celle de Dors. Il se souvenait de la façon dont Raych avait séduit Rachelle, l'ancienne Maire de Kan, et de la confiance que Joranum avait placée en Raych, le conduisant à sa propre destruction. Raych était même parvenu à gagner les faveurs de la belle Manella. Hari ne comprenait pas complètement ce don particulier que possédait Raych, mais il appréciait toujours les contacts qu'il avait avec son fils adoptif.

Il entra dans l'appartement en lançant son traditionnel :

« Tout va bien ici ? »

Raych écarta les documents holographiques sur lesquels il travaillait et se leva pour l'accueillir.

« Tout va bien, Papa.

— Je n'entends pas Wanda.

— Pour la bonne raison qu'elle est sortie faire des courses avec sa mère. »

Seldon s'assit et contempla avec bonne humeur le fouillis des documents de référence.

« Comment avance le bouquin ?

— Pas mal. C'est moi qui risque de ne pas y survivre. » Il soupira. « Mais pour une fois, on aura des tuyaux de première bourre sur Dahl. Personne n'avait jamais pondu de bouquin consacré à ce secteur. Incroyable, non ? »

Seldon avait toujours noté que lorsque Raych parlait de son secteur natal, son accent dahlite revenait naturellement.

« Et vous, Papa, comment allez-vous ? Content que les festivités soient terminées ?

— Très. J'ai détesté ça de bout en bout.

— Vraiment ? Personne ne l'a remarqué.

— Il fallait quand même que je fasse bonne figure. Je n'avais pas envie de gâcher la fête des autres.

— Ça n'a pas dû vous plaire que Maman vous poursuive jusqu'au Palais. Tous les gens que je connais ne parlent que de ça.

— Ça ne m'a pas plu du tout. Ta mère, Raych, est la personne la

plus merveilleuse qui soit au monde, mais c'est quelqu'un de difficile. J'ai peur qu'elle n'ait gâché tous mes plans.

— Quels sont ces plans, P'pa ? »

Seldon se cala le dos. Il était toujours agréable de parler à quelqu'un en qui on avait une confiance totale et qui ne connaissait rien à la psychohistoire. Plus d'une fois, il avait testé ses réflexions sur Raych, ce qui lui avait permis de les élaborer de manière plus cohérente que s'il les avait ruminées tout seul dans sa tête.

« Sommes-nous à l'abri des oreilles indiscrètes ?

— En permanence.

— Bien. J'ai commencé à orienter les réflexions du général Tennar sur des pistes originales.

— Quelles pistes ?

— Eh bien, j'ai discuté des problèmes fiscaux en lui faisant remarquer que plus on fait d'efforts pour répartir également la pression fiscale sur la population, plus la fiscalité devient complexe, rigide et coûteuse. La conséquence directe est que le système fiscal doit être simplifié.

— Cela me paraît logique.

— Jusqu'à un certain point, mais il est bien possible qu'au terme de notre petite discussion, Tennar le simplifie à l'excès. Vois-tu, l'impôt perd de son efficacité à chaque extrémité. Si on complique la fiscalité à outrance, les gens n'y comprennent plus rien et entretiennent une administration fiscale coûteuse et disproportionnée. Si on la simplifie trop, les gens la trouvent injuste et leur mécontentement grandit. L'impôt le plus simple est la capitation, l'impôt par tête. Le montant est le même pour tous. Mais dans ce système, l'injustice de traiter identiquement riches et pauvres est trop manifeste pour ne pas être remarquée.

— C'est ce que vous avez expliqué au général ?

— Il se trouve que je n'en ai pas eu l'occasion.

— Vous croyez que le général va tenter d'instaurer la capitation ?

— S'il le fait, la nouvelle va fatalement s'ébruiter et cela pourrait suffire à déclencher des émeutes et sans doute ébranler le gouvernement.

— Vous l'avez fait exprès ?

— Évidemment. »

Raych hocha la tête.

« Je n'arrive pas à vous comprendre, Papa. Dans votre vie privée, vous êtes l'homme le plus aimable, le plus doux qu'on puisse trouver dans l'Empire. Pourtant, vous êtes capable de manigancer une situation entraînant émeutes, répression, morts. Les dégâts seront considérables, Papa. Y avez-vous songé ? »

Seldon se carra dans son fauteuil et dit tristement :

« Je ne pense qu'à ça, Raych. Quand j'ai débuté mes travaux sur la psychohistoire, cette recherche était purement académique. Le problème devait rester à jamais insoluble, et même si on lui trouvait une solution, elle serait impossible à mettre en pratique. Mais les décennies passent, nos connaissances s'accroissent et aujourd'hui se présente la terrible tentation de les concrétiser.

— Pour que des gens meurent ?

— Non, pour que moins de gens meurent. Si nos analyses psychohistoriques sont correctes, alors la junte ne survivra plus que quelques années. Plusieurs alternatives sont possibles pour son écroulement, mais toutes seront sanglantes et douloureuses. Cette méthode – le coup de la réforme fiscale – devrait rendre la transition plus douce si, je le répète, nos analyses sont correctes.

— Et si elles ne le sont pas… ?

— Nous ignorons ce qui pourrait se produire. Malgré tout, la psychohistoire doit bien finir par devenir exploitable ; or, cela fait des années que nous attendons que survienne un événement dont nous aurions calculé les conséquences avec un minimum de certitude et que nous estimerions tolérables en comparaison des solutions alternatives. En un sens, cette réforme fiscale constitue la première grande expérience psychohistorique.

— J'admets qu'ainsi présenté, cela paraît tout simple.

— Ça ne l'est pas. Tu n'as pas idée de la complexité de la psychohistoire. Rien n'est simple. On a tenté d'appliquer l'impôt par tête à intervalles réguliers tout au long de l'histoire. Il est très impopulaire, mais il ne débouche quasiment jamais sur un renversement brutal du pouvoir. Soit parce que l'oppression gouvernementale est trop forte, soit parce qu'on trouve des méthodes permettant au peuple d'exprimer son opposition de manière paisible, ce qui rétablit la situation. Si l'impôt par tête se révélait systématiquement fatal, aucun gouvernement ne l'appliquerait. C'est parce qu'il ne l'est pas toujours qu'on y revient à intervalles réguliers. Mais la situation actuelle sur Trantor n'est pas vraiment calme. On note certaines instabilités qui, à la lumière de l'analyse psychohistorique, tendraient à indiquer que le mécontentement sera particulièrement intense et la répression particulièrement molle. »

Raych paraissait dubitatif.

« J'espère que ça marchera, P'pa, mais vous ne craignez pas que le général dise qu'il a suivi les conseils de la psychohistoire pour mieux vous couler avec lui ?

— Je suppose qu'il a enregistré notre petit entretien privé, or s'il décide de le rendre public, il apparaîtra clairement deux choses : que je lui ai proposé d'attendre le rapport dans lequel j'analyserai convenablement la situation – et qu'il a refusé d'attendre.

— Que pense Maman de tout ça ?

— Je n'en ai pas encore discuté avec elle. Elle a d'autres soucis en tête.

— Vraiment ?

— Oui. Elle essaye de démêler un prétendu complot au sein du Projet – dirigé contre moi ! Elle est persuadée que certains de mes collaborateurs aimeraient se débarrasser de moi. » Seldon soupira. « Moi le premier, je crois que j'aimerais me débarrasser de moi au poste de directeur du Projet et laisser à d'autres les responsabilités croissantes de la psychohistoire.

— Ce qui tracasse Maman, c'est le rêve de Wanda. Vous savez combien votre sécurité lui tient à cœur. Un simple rêve évoquant votre mort suffit à lui faire croire qu'on complote pour vous assassiner.

— J'espère bien que non. »

À cette idée, les deux hommes éclatèrent de rire.

21

Le petit laboratoire d'Électrofiltration était maintenu à une température légèrement plus basse que la normale, et Dors se demanda distraitement pourquoi. Assise, elle attendait avec patience que l'unique occupante du labo ait achevé la tâche qu'elle avait commencée.

Dors examina la femme avec soin. Elle était longiligne, pas franchement séduisante avec ses lèvres minces et ses joues creuses, mais une lueur d'intelligence brillait dans ses yeux noirs. La plaque rutilante posée sur son bureau indiquait : Cinda O'Sihen.

Elle se tourna enfin vers Dors :

« Toutes mes excuses, docteur Venabili, mais certaines procédures ne peuvent être interrompues, même pour accueillir la femme du directeur.

— Vous m'auriez déçue si vous aviez négligé votre travail à cause de moi. On m'a dit beaucoup de bien de vous.

— Cela fait toujours plaisir à entendre. Qui chante mes louanges ?

— Pas mal de monde. Il paraît que vous êtes l'un des éléments les plus importants du Projet, en dehors des mathématiciens. »

O'Sihen grimaça.

« Il y a une certaine tendance à mettre les techniciens à l'écart de l'aristocratie des mathématiques. Personnellement, j'estime que si je suis importante, alors je suis un membre important du Projet, point final. Peu importe que je ne sois pas mathématicienne.

— Ce que vous dites me paraît tout à fait raisonnable… Depuis combien de temps êtes-vous intégrée au projet ?

— Deux ans et demi. Auparavant, j'étais étudiante en troisième cycle de physique nucléaire à Streeling et, tout en poursuivant mes études, j'ai travaillé deux ans au Projet, comme interne.

— Je crois savoir que vous y avez brillé.

— J'ai eu deux promotions, docteur Venabili.

— Avez-vous rencontré des difficultés particulières ici, docteur O'Sihen ? Soyez sans crainte, cet entretien restera confidentiel.

— Le travail est ardu bien entendu, mais si vous faites allusion à des difficultés avec mes collègues, la réponse est non. Du moins, je n'en ai pas plus que ce à quoi on peut normalement s'attendre dans n'importe quel projet vaste et complexe.

— À savoir ?

— Quelques querelles, quelques prises de bec. Nous sommes tous humains.

— Mais rien de sérieux ? » Signe de dénégation. « Rien de sérieux.

— J’ai cru comprendre, docteur O’Sihen, que vous êtes responsable du développement d’un dispositif essentiel à l’utilisation du Premier Radiant. Il permet d’y stocker beaucoup plus d’information. »

Sourire radieux de O’Sihen.

« Vous êtes au courant ? Oui, c’est l’Électrofiltre. Après sa mise au point, le Professeur Seldon m’a confié ce petit laboratoire pour que je continue à travailler dessus.

— Je m’étonne qu’un progrès aussi important ne vous ait pas propulsée aux échelons les plus élevés du Projet.

— Ma foi… » O’Sihen paraissait un tantinet embarrassée. « Je ne veux pas m’en attribuer tout le mérite. À vrai dire, mon travail n’a été que celui d’une technicienne – très douée et créative, j’aime à le croire –, mais c’est tout.

— Qui a collaboré avec vous ?

— Vous ne savez pas ? C’est Tamwile de Sorbh. Il a élaboré la théorie qui a rendu possible un tel dispositif. Quant à moi, j’ai conçu et fabriqué l’appareil.

— Est-ce à dire qu’il s’en est attribué tout le mérite, docteur O’Sihen ?

— Non, non. N’allez pas imaginer cela. Ce n’est pas le genre du docteur de Sorbh. Il a reconnu l’importance de ma contribution. En fait, il voulait même baptiser l’appareil de nos deux noms mais ça n’a pas été possible.

— Pourquoi ?

— Eh bien, c’est une règle établie par le Professeur Seldon. Tous les appareils et toutes les équations portent un nom qui évoque leur fonction et non leur inventeur – pour éviter les jalousies. Donc, l’appareil s’appelle simplement l’Électrofiltre. Mais quand nous travaillons ensemble, Tamwile lui donne nos noms et, je peux vous le dire, docteur Venabili, ça fait quelque chose. Peut-être qu’un jour tous les membres du Projet emploieront ce nom personnalisé. C’est mon vœu.

— Le mien aussi, répondit Dors, poliment. À vous entendre, de Sorbh est un homme très bien.

— Tout à fait, tout à fait, confirma O’Sihen, avec ardeur. C’est un plaisir de collaborer avec lui. En ce moment, je travaille sur une nouvelle version de l’appareil, plus puissante. À vrai dire, je n’ai pas très bien compris l’utilisation que le docteur de Sorbh veut en faire. Heureusement qu’il guide ma recherche.

— Et vous progressez ?

— Mais oui. J’ai même fourni au docteur de Sorbh un prototype qu’il compte mettre à l’essai. Si c’est concluant, nous poursuivrons plus avant.

— Cela semble prometteur. Selon vous, que se passerait-il si le Professeur Seldon quittait son poste de directeur du Projet ? S'il prenait sa retraite ?

— Le professeur envisage de se retirer ? demanda O'Sihen surprise.

— Pas que je sache. Je vous soumets une hypothèse. Supposez qu'il le fasse. Qui serait son successeur naturel ? Je crois pouvoir déduire de vos remarques que vous verriez bien le docteur de Sorbh au poste de nouveau directeur.

— Oui, effectivement, reconnut O'Sihen après une légère hésitation. Il est de très loin le plus brillant des chercheurs récemment engagés et je crois qu'il saurait diriger le Projet. Cela dit, il est assez jeune. Il y a un nombre considérable de vieux fossiles – enfin, vous voyez ce que je veux dire – qui n'apprécieraient pas de se faire doubler par un jeune arriviste.

— Y a-t-il un vieux fossile auquel vous pensez en particulier ? Rappelez-vous, tout ceci est confidentiel.

— Un bon nombre, mais surtout le docteur Amaryl. C'est lui l'héritier officiel.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire. » Dors se leva. « Eh bien, merci beaucoup pour votre aide. Je vous laisse reprendre vos travaux. »

Elle sortit, songeant à l'Électrofiltre. Et à Amaryl.

22

« Encore vous, Dors, remarqua Yugo Amaryl.

— Désolée, Yugo. Je vous aurai dérangé à deux reprises cette semaine. En fait, vous ne voyez pas souvent du monde, n'est-ce pas ?

— Je n'encourage pas trop les gens à me rendre visite, non. Ils ont tendance à m'interrompre et à me faire perdre le fil de mes pensées. Pas vous, Dors. Vous êtes vraiment à part, Hari et vous. Il ne se passe de jour sans que je pense à tout ce que vous avez fait pour moi. »

Dors agita la main.

« Ce n'est rien, Yugo. Vous avez travaillé dur pour Hari et les quelques services que nous avons pu vous rendre ont été plus que remboursés depuis longtemps. Comment va le Projet ? Hari n'en parle jamais – avec moi, en tout cas. »

Le visage d'Amaryl s'illumina et tout son corps parut reprendre vie.

« Fort bien. Fort bien. Il est difficile d'en parler sans recourir aux mathématiques, mais enfin, les progrès accomplis depuis deux ans sont incroyables ; ils dépassent les résultats obtenus durant toute la période précédente. C'est comme si, à force d'acharnement, les choses s'étaient enfin décidées à bouger.

— J'ai entendu dire que les nouvelles équations élaborées par le docteur de Sorbh ont contribué à débloquer la situation.

— Les équations achaotiques ? Oui, énormément.

— Et l'Électrofiltre y a contribué également. J'ai parlé avec la femme qui l'a conçu.

— Cinda O'Sihen ?

— Oui. C'est bien elle.

— Une femme fort intelligente. Nous avons de la chance de l'avoir.

— Dites-moi, Yugo… Vous travaillez quasiment en permanence sur le Premier Radiant, n'est-ce pas ?

— Je suis presque toujours plongé dedans. Oui.

— Et vous l'étudiez avec l'Électrofiltre.

— Tout à fait.

— Vous n'avez jamais songé à prendre des vacances, Yugo ? »

Amaryl la regarda, l'œil rond, en clignant lentement les paupières.

« Des vacances ?

— Mais oui. Vous avez bien entendu : des vacances. Vous savez ce que c'est ?

— Pourquoi devrais-je prendre des vacances ?

— Parce que vous m'avez l'air terriblement épuisé.

— Un peu, oui, parfois. Mais je ne veux pas quitter mon boulot.

— Vous sentez-vous plus fatigué qu'auparavant ?

— Légèrement… C'est que je vieillis, Dors.

— Vous n'avez que quarante-neuf ans.

— C'est plus vieux que je l'ai jamais été.

— Dites-moi, Yugo, histoire de changer de sujet… Comment se comporte Hari, au travail ? Vous collaborez depuis si longtemps que personne ne le connaît aussi bien que vous. Pas même moi. Du moins, professionnellement…

— Il s'en tire fort bien, Dors. Je ne vois aucun changement en lui. Il a toujours l'esprit le plus vif et le plus brillant de nous tous. L'âge n'a aucun effet sur lui – du moins, jusqu'à présent.

— Voilà qui fait plaisir à entendre. J'ai peur qu'il n'ait pas une aussi haute opinion de lui-même. Il accepte difficilement son âge. Nous avons déjà eu du mal à le convaincre de fêter son dernier anniversaire. Au fait, y étiez-vous ? Je ne vous ai pas vu.

— J'y ai assisté en partie. Mais vous savez, ce genre de festivités ne me met pas particulièrement à l'aise.

— Est-ce que vous estimez que Hari est usé ? Je ne fais pas allusion à ses capacités mentales mais physiques. Le sentez-vous las au point d'avoir du mal à supporter le poids de ses responsabilités ? »

Amaryl parut étonné.

« Je n'y ai jamais songé. Je ne l'imagine pas capable de se lasser.

— Ce pourrait bien être le cas, malgré tout. Je crois qu'il a parfois envie de renoncer à son poste et de passer la main à l'un de ses cadets. »

Amaryl se carra dans son fauteuil et déposa le stylet graphique qu'il n'avait cessé de tripoter depuis l'entrée de Dors.

« Quoi ? Mais c'est ridicule ! Impossible !

— En êtes-vous sûr ?

— Absolument. Il n'envisagerait sûrement pas une telle hypothèse sans en discuter d'abord avec moi. Or il n'en a rien fait.

— Soyez raisonnable, Yugo. Hari est épuisé. Il essaye de ne pas le montrer mais c'est la vérité. Imaginez qu'il décide de prendre sa retraite. Que devient le Projet ? Que devient la psychohistoire ? »

Amaryl plissa les paupières.

« Vous plaisantez, Dors ?

— Non. J'essaye simplement de voir ce que nous réserve l'avenir.

— Si Hari se retire, c'est obligatoirement moi qui lui succéderai. Lui et moi avons dirigé seuls le Projet pendant des années avant que d'autres nous rejoignent. En dehors de lui, personne ne connaît le Projet mieux que moi. Je suis ahuri que cela ne vous paraisse pas aller de soi, Dors.

— Il ne fait aucun doute que vous êtes le successeur logique mais

la question est : voulez-vous le devenir ? Avez-vous envie d'affronter les complexités politiques inhérentes à un aussi vaste Projet, et pour ce faire, de renoncer à une bonne partie de votre travail ? En fait, c'est ça qui a usé Hari. Vous sentez-vous capable d'assumer cette tâche ?

— Oui, j'en suis capable et je n'ai pas l'intention d'en discuter.

Dites-moi, Dors, êtes-vous venue m'annoncer que Hari s'apprête à me pousser dehors en douceur ?

— Certainement pas ! Comment pouvez-vous imaginer Hari capable d'une chose pareille ? Vous l'avez déjà vu trahir un ami ?

— Bon, très bien. N'en parlons plus. Excusez-moi Dors, mais j'ai pas mal de boulot. »

Et il lui tourna brutalement le dos pour se pencher à nouveau sur son travail.

« Bien sûr. Je n'avais pas l'intention d'accaparer votre temps. »

Dors ressortit, le front soucieux.

23

« Entre, M'man, dit Raych. La voie est libre. J'ai envoyé Wanda et sa mère en balade. »

Dors entra, jetant machinalement un coup d'œil à gauche et à droite avant de s'installer dans le fauteuil le plus proche.

« Merci », dit Dors.

Elle resta un moment assise sans rien dire, comme si tout le poids de l'Empire reposait sur ses épaules.

Raych attendit puis dit :

« Je n'ai jamais eu l'occasion de t'interroger sur ta folle épopée dans l'enclave du Palais. Je suis très fier d'avoir une mère capable d'accomplir un pareil exploit.

— Là n'est pas le sujet, Raych.

— Bon, alors dis-moi… On ne peut pas vraiment lire tes émotions sur ton visage mais tu m'as l'air plutôt à plat. Pourquoi ?

— Parce que je me sens, comme tu dis, à plat. En fait, je suis déprimée parce que j'ai de terribles soucis en tête et qu'il est inutile d'essayer d'en parler à ton père. C'est l'homme le plus merveilleux qui soit au monde, mais il est vraiment impossible. Il ne tient aucun compte de mes pressentiments. Il les range dans le même panier que mes craintes irrationnelles pour sa vie – et mes efforts pour le protéger.

— Allons, M'man, tu sembles effectivement nourrir des craintes irrationnelles concernant Papa. Tes pressentiments sont sans doute aussi injustifiés.

— Merci. Je croirais l'entendre. C'est fou ce que tu me rassures. Franchement.

— Bon, alors vide ton sac, M'man. Dis-moi ce qui te tracasse. Depuis le début.

— Cela commence avec le rêve de Wanda.

— Le rêve de Wanda ! Maman ! Tu ferais peut-être mieux d'arrêter tout de suite. Je comprends que Papa ne veuille plus en entendre parler. Réfléchis un peu. Une gamine fait un mauvais rêve et tu le transformes en pressentiment. C'est ridicule.

— Je ne crois pas que c'était un rêve, Raych. Je crois plutôt que ce qu'elle a pris pour un rêve était le dialogue de deux personnes réelles discutant de la mort de son grand-père.

— Supposition bien hasardeuse. Quelles chances y a-t-il qu'elle se vérifie ?

— Imagine simplement que j'aie raison. L'unique phrase dont elle se souvient est : mort en donnant ces parts de sorbet aux siens. Pourquoi l'aurait-elle rêvée ? Il est plus probable qu'elle ait mal

entendu ces propos et les ait déformés. Dans ce cas, quelle était la phrase exacte ?

— Je suis bien incapable de te le dire, répondit Raych, sur un ton incrédule qui n'échappa pas à Dors.

— Tu crois encore que c'est une de mes inventions délirantes. Pourtant, si ça se vérifie, je serai la première à démasquer un complot contre Hari, ici même au sein du Projet.

— Y a-t-il des complots au Projet ? Cela me paraît aussi impossible que de trouver un sens à un rêve.

— Tout projet important engendre colères, frictions, jalousies de toutes sortes.

— Bien sûr, mais il ne s'agit là que d'invectives, de grimaces, de pieds de nez et de ragots. C'est sans commune mesure avec une conspiration visant à assassiner Papa.

— C'est juste une question de degré. Infime, peut-être.

— Tu n'arriveras jamais à convaincre Papa d'une chose pareille. Moi, en tout cas, tu ne me convaincras pas. » Raych se mit à arpenter la pièce à grands pas. « Et tu as commencé à enquêter sur ce prétendu complot, hein ? (Dors acquiesça.) Sans succès, bien sûr. (Dors approuva.) L'idée ne t'est pas venue que ton échec venait peut-être de l'absence de complot, M'man ? »

Dors hocha la tête.

« J'ai échoué jusqu'ici mais cela n'ébranle pas mes convictions : le complot existe. Je le sens. »

Raych se mit à rire.

« Quelle banalité, M'man ! J'attendais mieux de ta part qu'un simple « je le sens ».

— Je pense à une phrase qui, déformée, pourrait donner « parts de sorbets aux siens ». C'est « par un de ces béotiens ».

— Parts de quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Par un de ces bé-o-tiens. En galactique classique, béotien est synonyme de profane. C'est ainsi que les mathématiciens du Projet appellent les non-mathématiciens.

— Et après ?

— Suppose, insista Dors, que quelqu'un ait parlé de « mort ordonnancée par un de ces béotiens », entendant par là que l'un de ces profanes pourrait jouer un rôle essentiel dans l'assassinat de Hari. Wanda a très bien pu le traduire par « en donnant ces parts de sorbet aux siens », compte tenu du fait qu'elle ne connaît pas plus que toi l'expression « ordonnancé par un de ces béotiens », mais qu'en revanche elle adore les sorbets.

— Es-tu en train de me dire qu'il y avait des gens dans le bureau personnel de Papa ?

— Wanda a parlé de deux hommes. Mon sentiment personnel est

que l'un des deux n'était autre que Hender Linn, le colonel de la junte, à qui l'on faisait une démonstration du Premier Radiant ; et c'est au cours de la discussion qu'on aurait évoqué l'élimination de Hari.

— Tu délires de plus en plus, M'man. Le colonel Linn et un autre homme, dans le bureau de Papa, discutent de son meurtre sans savoir qu'une petite fille cachée dans un fauteuil surprend leur conversation ? C'est bien cela ?

— Plus ou moins.

— S'ils ont mentionné un béotien, l'interlocuteur de Linn doit être mathématicien.

— Cela me paraît logique.

— Cela me paraît parfaitement impossible, oui. Mais enfin, même si c'était vrai, de quel mathématicien pourrait-il s'agir, selon toi ? Ils sont au moins cinquante à travailler au Projet.

— Je ne les ai pas tous vus. J'en ai interrogé quelques-uns, et quelques béotiens aussi, mais sans découvrir le moindre indice. Bien sûr, je ne peux pas être trop directe dans mes questions.

— Bref, aucune des personnes que tu as interrogées n'a pu te fournir la moindre piste.

— Non.

— Je ne suis pas surpris. S'ils ne l'ont pas fait, c'est parce que…

— Je connais ton « parce que », Raych. Crois-tu que les conspirateurs dévoileront leurs plans en répondant à quelques questions de routine ? Je suis mal placée pour soutirer des renseignements. Tu imagines ce que dirait ton père si je venais à contrarier un de ses précieux mathématiciens ? » Puis, avec un changement soudain d'intonation, elle demanda : « Raych, as-tu parlé avec Yugo Amaryl, récemment ?

— Non, pas récemment. Il n'est pas très sociable, vois-tu. Arrache-le de sa psychohistoire et il s'effondre en un petit tas de peau desséchée. »

Dors fit la grimace en imaginant le spectacle.

« J'ai discuté avec lui à deux reprises ces temps derniers et il m'a paru renfermé. Pas seulement fatigué. Comme s'il n'avait plus conscience du monde extérieur.

— Oui. C'est tout à fait lui.

— Ce trait s'est-il aggravé récemment ? » Raych réfléchit quelques instants.

« C'est bien possible. C'est qu'il se fait vieux, comme nous tous. Excepté toi, M'man.

— Dirais-tu que Yugo a franchi un seuil et qu'il est devenu quelque peu instable, Raych ?

— Qui ça ? Yugo ? Rien ne l'y prédispose. Ou ne le justifie. Laisse-le donc avec sa psychohistoire et il continuera de marmonner

tout seul dans son coin jusqu'à la fin de ses jours.

— Ce n'est pas mon avis. Il y a quelque chose qui l'intéresse… et qui l'intéresse beaucoup, même. C'est la succession.

— Quelle succession ?

— J'ai fait allusion au jour où ton père prendrait sa retraite et il se trouve que Yugo est décidé – fermement décidé – à prendre sa succession.

— Ça ne me surprend pas. Tout le monde considère Yugo comme le successeur naturel. Je suis sûr que Papa, lui aussi, est du même avis.

— Mais il m'a semblé que son attitude n'était pas tout à fait normale. Il a cru que je venais lui annoncer qu'Hari l'écartait au profit d'un rival. Imagines-tu ton père faire une chose pareille ?

— C'est étonnant… » Raych s'interrompit pour gratifier sa mère d'un regard appuyé. « M'man, t'apprêterais-tu à me dire que Yugo serait peut-être au cœur du complot dont tu nous parles ? Qu'il veut se débarrasser de Papa et prendre le pouvoir ?

— Est-ce absolument impossible ?

— Oui, M'man. Absolument. Si Yugo a un problème, c'est le surmenage, rien d'autre. Passer la journée et la moitié de la nuit à fixer ces espèces d'équations a de quoi rendre maboul n'importe qui. »

Dors se leva d'un coup.

« Tu as raison. »

Raych la fixa, ahuri :

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Ce que tu viens de dire m'a donné une idée. Une idée cruciale, je crois. »

Et sans en dire plus, elle fit demi-tour et sortit.

24

Dors Venabili désapprouvait Hari Seldon et elle ne se priva pas de le lui dire :

« Tu as passé quatre jours à la Bibliothèque Galactique. Je n'avais aucun moyen de te joindre. Et encore une fois, tu t'es débrouillé pour y aller sans moi. »

Les deux époux se contemplaient mutuellement sur leur écran holographique. Hari venait de rentrer d'un déplacement à la Bibliothèque Galactique du secteur impérial pour y effectuer des recherches. Il appelait Dors de son bureau au Projet pour lui faire savoir qu'il était rentré à Streeling. « Même en colère, songea-t-il, Dors est superbe. » Il aurait voulu pouvoir tendre la main pour lui caresser la joue.

« Dors, commença-t-il sur un ton qui se voulait apaisant, je n'y suis pas allé seul. Plusieurs personnes m'accompagnaient et la Bibliothèque Galactique est l'endroit le plus sûr qui soit pour des chercheurs, même en ces temps troublés. De toute façon, je pense que je vais devoir m'y rendre de plus en plus souvent.

— Et tu vas recommencer à y aller sans me prévenir ?

— Dors, je ne peux pas conformer mon existence à tes hantises de mort. Je ne veux pas non plus que tu me colles aux basques et déranges les gens de la Bibliothèque. Ils n'appartiennent pas à la junte. J'ai besoin d'eux et je n'ai pas envie de les froisser. Mais je pense vraiment que je… que nous devrions prendre un appartement à proximité. »

Dors, maussade, hocha la tête et préféra changer de sujet.

« Sais-tu que j'ai eu deux conversations avec Yugo, récemment ?

— Bien. J'en suis ravi. Il a besoin de contacts avec le monde extérieur.

— Oui, absolument. Quelque chose ne tourne pas rond chez lui. Il est différent du Yugo que nous avons toujours connu. Il est devenu vague, distant et, plus curieusement, une seule chose l'obnubile : te succéder quand tu prendras ta retraite.

— Ce serait naturel – s'il me survit.

— Tu ne comptes pas qu'il te survive ?

— Eh bien, il a onze ans de moins que moi, mais les vicissitudes de la vie…

— En fait, tu reconnais que Yugo traverse une mauvaise passe. Par son allure et son comportement, il fait plus vieux que toi, et ce changement est récent. Est-ce qu'il est malade ?

— Physiquement ? Non, je ne le pense pas. Il a subi ses examens médicaux de routine. J'admets, toutefois, qu'il semble épuisé. J'ai

essayé de le convaincre de prendre quelques mois de congé – voire une année sabbatique, s'il le désire. Je lui ai même suggéré de quitter Trantor, pour mieux se détacher du Projet. Il n'y aurait aucun problème pour lui payer un séjour à Getorin ; cette agréable planète de villégiature n'est qu'à quelques années-lumière. »

Dors hocha la tête avec impatience.

« Et bien entendu, il a refusé. Quand je lui ai parlé de prendre des vacances, il s'est comporté comme s'il ne connaissait même pas le sens de ce mot. Il a refusé catégoriquement.

— Alors, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Réfléchissons un peu. Yugo a travaillé un quart de siècle sur le Projet sans le moindre problème de résistance et voilà soudain qu'il faiblit. L'âge ne fait rien à l'affaire. Il n'a pas cinquante ans.

— Suggères-tu quelque chose ?

— Oui. Depuis combien de temps utilisez-vous, Yugo et toi, cet Électrofiltre sur vos Premiers Radiants ?

— Environ deux ans, peut-être un peu plus.

— Je présume que cet appareil est accessible à tous ceux qui se servent du Premier Radiant.

— C'est exact.

— À savoir Yugo et toi, essentiellement ?

— Oui.

— Et Yugo plus que toi ?

— Oui. Yugo concentre ses travaux sur le Premier Radiant et ses équations. Pour ma part, j'ai malheureusement dû consacrer une bonne partie de mon temps à des tâches administratives.

— Quel effet l'Électrofiltre a-t-il sur l'organisme ? »

Seldon parut surpris.

« Aucun effet notable, que je sache.

— Dans ce cas, explique-moi quelque chose, Hari. L'Électrofiltre est en service depuis plus de deux ans et comme par hasard, c'est à partir de cette époque que tu es devenu las, grincheux et, comment dire, un rien déconnecté.

— Je me fais vieux, Dors.

— Sornettes. Qui t'a raconté que la soixantaine est le seuil de la sénilité ? J'aimerais bien que tu arrêtes de te servir de ton âge comme d'une béquille ou d'un bouclier. Yugo est plus jeune que toi mais il a été exposé plus longtemps à l'Électrofiltre et résultat, il est plus las, plus grincheux et, à mon humble avis, encore plus déconnecté que toi. En plus sa véhémence me paraît bien puérile pour ce qui est de ta succession. Tu n'y vois pas une explication ?

— L'âge et le surmenage. Voilà mon explication.

— Non. C'est l'Électrofiltre. Il a sur vous deux un effet à long terme.

— Je n’en disconviens pas, Dors, admit Seldon après un temps d’arrêt, mais je ne vois pas non plus comment c’est possible. L’Électrofiltre est un appareil qui dégage un champ électromagnétique particulier, mais ce n’est jamais qu’un champ du même type que tous ceux auxquels l’homme est en permanence exposé. Il ne peut avoir aucun effet néfaste – et de toute façon, il est hors de question de renoncer à son emploi. Impossible de poursuivre le développement du Projet sans y recourir.

— Dans ce cas, Hari, je dois te demander une chose et tu devras te montrer coopératif : ne sors jamais sans m’en avertir et ne fais rien d’inhabituel sans m’avoir prévenue auparavant. Tu as compris ?

— Dors, comment veux-tu que je te donne mon accord ? Tu essaies de me passer la camisole de force.

— Ce n’est que transitoire. Donne-moi quelques jours. Une semaine.

— Que va-t-il se passer dans quelques jours ou une semaine ?

— Fais-moi confiance. Je vais tout éclaircir. »

25

Hari Seldon tapota doucement sur le battant de la porte le code d'antan et Yugo Amaryl leva les yeux :

« Hari ! Comme c'est gentil de passer me voir.

— Je devrais le faire plus souvent. Dans le temps, nous étions toujours fourrés ensemble. Aujourd'hui, je dois m'occuper de centaines de personnes – ici, là, partout – qui viennent s'interposer entre nous. As-tu appris la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— La junte instaure l'impôt par tête – et ils n'y vont pas de main morte. Trantor Vision doit l'annoncer demain. La mesure sera limitée à Trantor dans un premier temps, les Planètes extérieures devront attendre. Je suis un peu déçu. J'avais espéré qu'elle serait appliquée à tout l'Empire ; apparemment, j'ai sous-estime la prudence du général.

— Trantor suffira, observa Amaryl. Les Planètes extérieures auront tôt fait de comprendre que leur tour est proche.

— Il ne nous reste plus qu'à attendre de voir ce qui va se passer.

— Je parie que les protestations vont commencer dès que la nouvelle sera publique et les émeutes vont éclater avant même que l'impôt soit mis en application.

— Tu en es sûr ? »

Amaryl mit en route son Premier Radiant et agrandit la section concernée.

« Constatez vous-même, Hari : je ne vois pas quel doute on pourrait avoir sur l'analyse des prédictions dans les circonstances actuelles. Autrement cela voudrait dire que tout ce que nous avons élaboré en psychohistoire est faux et je refuse de le croire.

— J'essayerai de me montrer courageux, ironisa Seldon. Comment te sens-tu, ces derniers temps, Yugo ?

— Pas trop mal. Plutôt bien… Et vous, au fait ? J'ai entendu dire que vous songiez à donner votre démission. Même Dors a évoqué cette perspective.

— Ne fais pas attention à Dors. Ces derniers temps, elle raconte toutes sortes de choses. Elle s'est mis dans la tête qu'un danger menaçait le Projet.

— Quelle sorte de danger ?

— Mieux vaut ne pas demander. De toute façon dans ces cas-là, rien ne l'arrête.

— Vous voyez l'avantage d'être célibataire ? » Puis, plus bas : « Si vous démissionnez, Hari, quels sont vos plans d'avenir ?

— Tu prends ma succession. Quel autre choix pourrais-je avoir ? »

Et Amaryl sourit.

26

Dans la petite salle de conférences du bâtiment principal, Tamwile de Sorbh écoutait Dors Venabili avec une colère et une confusion grandissantes. Finalement, il éclata :

« Impossible ! »

Il se frotta le menton, puis poursuivit, prudemment :

« Sans vouloir vous offenser, docteur Venabili, vos suggestions sont ridic… ne peuvent pas être exactes. Il est inimaginable qu'il y ait, au sein de ce Projet, des sentiments meurtriers justifiant vos soupçons. Je l'aurais obligatoirement remarqué, or je vous garantis que ce n'est pas le cas.

— Oh, mais si, fit Dors, butée, et je vous en trouverai même la preuve.

— Je ne sais comment vous le dire sans être brutal, docteur Venabili, mais lorsqu'un esprit ingénieux et obstiné tient absolument à démontrer quelque chose, il arrive toujours à trouver des preuves – ou en tout cas, ce qu'il estime être des preuves.

— Me trouvez-vous paranoïaque ?

— Je crois que dans votre sollicitude pour le Maestro – sollicitude que je suis bien loin de vous reprocher – vous vous êtes, dirons-nous, emportée… »

Dors marqua un temps pour méditer la remarque de son interlocuteur.

« En tout cas, vous avez raison de dire qu'un esprit ingénieux et obstiné trouve des preuves n'importe où. Vous, par exemple, j'aurais de quoi vous mettre en accusation. »

De Sorbh agrandit les yeux, complètement éberlué.

« M'accuser, moi ? J'aimerais bien savoir quels arguments vous pourriez bien faire valoir.

— Très bien, puisque vous y tenez. La fête d'anniversaire, c'était bien votre idée, non ?

— J'y ai pensé, oui, mais je suis sûr que je n'étais pas le seul. Le Maestro se plaignait tant de vieillir que cela paraissait un bon moyen de lui remonter le moral.

— D'autres y ont songé, soit, mais c'est quand même vous qui avez insisté et enflammé ma belle-fille sur la question. Vous l'avez persuadée d'organiser des festivités de grande ampleur. N'est-ce pas ainsi que ça s'est passé ?

— Je ne sais pas si j'ai eu de l'influence sur elle, mais même si c'est vrai, quel mal y a-t-il ?

— A priori, aucun, mais organiser des célébrations d'une telle ampleur et d'une telle durée revenait à faire comprendre aux hommes

de la junte, par nature instables et méfiants, que l'extrême popularité de Hari risquait d'être un danger pour eux.

— Personne ne pourrait imaginer qu'une telle idée me soit passée par la tête.

— Je ne fais qu'évoquer une possibilité. En préparant les festivités d'anniversaire, vous avez tenu à ce qu'on débarrasse les bureaux centraux…

— Temporairement. Pour des raisons évidentes.

— … et à ce qu'ils restent totalement inoccupés un certain temps. Tous les travaux ont été suspendus durant ce laps de temps – sauf ceux de Yugo Amaryl…

— Je pensais que cela ne ferait pas de mal au Maestro de prendre un peu de repos avant les festivités. Ce n'est sûrement pas vous qui vous en plaindrez.

— Mais cela voulait dire que vous pouviez consulter d'autres personnes dans les bureaux vides et ce, dans la plus parfaite discrétion. Les pièces étant bien sûr à l'abri des écoutes.

— J'ai effectivement consulté diverses personnes : votre belle-fille, les traiteurs, les fournisseurs et d'autres artisans. C'était absolument nécessaire, vous ne pensez pas ?

— Et si l'une de ces personnes était un membre de la junte ? »

À voir de Sorbh, on aurait cru que Dors venait de le frapper.

« Je suis indigné, docteur Venabili. Pour qui me prenez-vous ? »

Dors ne répondit pas directement :

« Vous êtes allé parler au Professeur Seldon de sa rencontre prochaine avec le général en lui demandant, de manière pressante, de vous céder sa place afin d'assumer les risques éventuels. Le résultat fut bien sûr que le Professeur Seldon insista avec d'autant plus de véhémence pour voir le général lui-même, ce qui était précisément votre objectif. »

De Sorbh eut un bref rire nerveux.

« Sauf votre respect, docteur, cela ressemble vraiment à de la paranoïa.

— Ensuite, insista Dors, après les festivités, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez suggéré qu'un petit groupe des nôtres investisse l'Hôtel du Bord du Dôme ?

— Oui, et je me souviens vous avoir entendue dire que c'était une bonne idée.

— Et si une telle suggestion avait eu pour but de fournir à la junte un nouvel exemple de la popularité de Seldon ? Et si elle avait été arrangée pour que je sois tentée de m'introduire dans l'enclave du Palais ?

— Aurais-je pu vous en empêcher ? rétorqua de Sorbh, dont l'incrédulité cédait le pas à la colère. Votre décision était déjà bien

arrêtée. »

Dors ne releva pas.

« Bien entendu, vous espériez qu'en pénétrant dans l'enclave du Palais, je créerais assez de troubles pour braquer encore plus la junte contre Hari ?

— Mais pourquoi, docteur Venabili ? Pourquoi aurais-je voulu faire une chose pareille ?

— Pour vous débarrasser du Professeur Seldon et ainsi lui succéder à la tête du Projet.

— Comment pouvez-vous me croire capable de ça ? Vous ne parlez pas sérieusement. Vous faites exactement ce dont nous parlions tout à l'heure au sujet des capacités d'un esprit ingénieux et obstiné à découvrir de prétendues preuves.

— Passons à autre chose. J'ai dit que vous avez utilisé des bureaux vides pour des entretiens privés et que vous aviez donc pu y rencontrer l'un des membres de la junte.

— Cela ne vaut même pas un démenti.

— Si ce n'est que vous avez été entendu. Une petite fille s'est glissée dans la pièce et, tapie dans un fauteuil, hors de vue, elle a surpris votre conversation. »

De Sorbh fronça les sourcils.

« Et qu'a-t-elle entendu ?

— Elle a rapporté que deux hommes parlaient de mort. Ce n'est qu'une enfant et elle n'a pu tout répéter en détail, mais une phrase l'a impressionnée ; c'était : « mort en donnant ces parts de sorbet aux siens ».

— Voilà que vous passez du fantasme au délire – si vous voulez bien me pardonner. Que viennent faire ici des parts de sorbet et quel est le rapport avec moi ?

— Ma première idée fut de prendre l'expression à la lettre. La petite fille en question adore les sorbets ; on en a servi lors de la fête, mais personne ne les avait empoisonnés.

— Merci d'accorder cette petite place à la raison.

— Puis j'ai compris que la petite avait entendu autre chose, que sa maîtrise imparfaite de la langue associée à son goût pour le dessert lui avaient fait transformer le mot en « sorbet ».

— Et avez-vous découvert cette distorsion ? railla de Sorbh.

— Il m'a semblé, durant un temps, qu'elle pouvait avoir entendu « ordonnancée par un de ces béotiens ».

— Que veut dire ce charabia ?

— Un assassinat perpétré avec l'aide d'un ou plusieurs béotiens, des profanes – des non-mathématiciens. »

Dors s'arrêta, les sourcils froncés. Ses mains étreignaient sa poitrine.

« Ça ne va pas, docteur Venabili ? s'enquit de Sorbh, soudain inquiet.

— Si, si. »

Elle semblait se ressaisir. Durant quelques secondes, elle ne dit plus rien et de Sorbh se racla la gorge. Il n'y avait plus le moindre signe d'amusement sur son visage quand il nota :

« Vos remarques, docteur Venabili, deviennent de plus en plus ridicules et peu m'importe si je vous froisse, mais j'estime en avoir assez entendu. Pourrions-nous couper là cet entretien ?

— Nous sommes presque au bout, docteur de Sorbh. Certes, « ordonnancée par un de ces béotiens » est peut-être ridicule, comme vous dites. J'étais moi-même arrivée à la même conclusion. Mais vous êtes en partie responsable de la mise au point de l'Électrofiltre, n'est-ce pas ? »

De Sorbh parut se redresser tandis qu'il répondait, avec une pointe d'orgueil :

« Entièrement responsable.

— Sûrement pas entièrement. Je crois savoir qu'il a été conçu par Cinda O'Sihen.

— Une technicienne. Elle a suivi mes instructions.

— Une non-mathématicienne. Une béotienne. L'Électrofiltre est un appareil ordonnancé par un de ces béotiens. »

De Sorbh avait du mal à se contenir.

« Je ne crois pas avoir envie d'entendre plus longtemps ces divagations. Une dernière fois, puis-je disposer ? »

Mais Dors poussait son avantage, comme si elle n'avait pas entendu.

« Même si maintenant vous ne reconnaissez plus son mérite, vous l'avez fait devant elle – pour la pousser à travailler avec plus d'ardeur, je suppose. Elle vous en est d'ailleurs fort reconnaissante. Elle a même ajouté que vous aviez baptisé l'appareil de vos deux noms, même si ce n'est pas son nom officiel.

— Bien sûr que non. C'est l'Électrofiltre.

— Vous l'avez ensuite engagée à concevoir des améliorations, des amplificateurs, etc. – et elle vous a soumis le prototype d'une version améliorée de la machine.

— Quel est le rapport avec tout le reste ?

— Depuis que Seldon et Amaryl travaillent avec l'Électrofiltre, l'un et l'autre ont vu leur état se dégrader. Yugo, qui y travaille plus fréquemment, est le plus atteint.

— l'Électrofiltre ne peut en aucun cas provoquer ce genre de dégât. »

Dors porta la main à son front et grimaça durant quelques secondes.

« Maintenant, vous disposez d'un Électrofiltre plus puissant, susceptible de provoquer plus de dégâts, et de tuer vite, au lieu de tuer à petit feu.

— Que d'inepties !

— À présent, considérons le nom de cet appareil, un nom que, à en croire la femme qui l'a conçu, vous êtes le seul à employer. Vous l'avez appelé le Filtre de-Sorbh-et-O'Sihen.

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais employé cette expression, dit de Sorbh, mal à l'aise.

— Oh, mais si ! Et le nouveau filtre amélioré de-Sorbh-et-O'Sihen est conçu pour tuer en toute impunité – un simple accident regrettable dû à un appareillage nouveau et pas testé. Ce serait une « mort ordonnancée par de-Sorbh-et-O'Sihen » qu'une petite fille a traduit par « mort en donnant ces parts de sorbet aux siens. »

Dors porta la main à son flanc.

« Vous n'êtes pas bien, docteur Venabili, dit de Sorbh d'une voix douce.

— Je vais parfaitement bien. N'ai-je pas raison ?

— Écoutez, peu importe les mots que vous déformez en « parts de sorbet ». Qui sait ce qu'une petite fille peut avoir entendu ? Tout cela se ramène au prétendu caractère meurtrier de l'Électrofiltre. Traînez-moi devant les tribunaux ou devant une commission d'enquête scientifique et laissons les experts – aussi nombreux que vous voudrez – mesurer les effets de l'Électrofiltre, même dans sa version maintenant amplifiée, sur l'être humain. Ils ne trouveront aucun effet mesurable.

— Je n'en crois rien », marmonna Dors Venabili.

Elle se massait à présent le front, les yeux fermés. Elle oscillait légèrement.

« Visiblement, vos n'allez pas bien, docteur Venabili. Peut-être que mon tour est venu de parler. Vous permettez ? »

Les yeux de Dors se rouvrirent et elle le fixa, sans un mot.

« Je prends votre silence pour un assentiment, docteur. Mon intérêt n'est pas de me débarrasser des Professeurs Seldon et Amaryl pour m'asseoir à leur place au poste de directeur. Votre rôle est d'empêcher toute tentative d'assassinat, comme vous pensez le faire en ce moment. Au cas improbable où je réussirais à liquider ces deux grands hommes, vous auriez tôt fait de m'écharper. Vous êtes une femme peu commune – d'une force et d'une rapidité qui dépassent l'entendement : vous vivante, le Maestro n'a rien à craindre.

— Certes, dit Dors, furieuse.

— C'est exactement ce que j'ai dit aux hommes de la junte. Pourquoi n'auraient-ils pas le droit de me consulter au sujet du Projet ? La psychohistoire les intéresse beaucoup, comme il se doit. Ils

ont eu du mal à croire ce que je leur ai raconté sur vous – jusqu'à ce que vous ayez effectué votre petite visite dans l'enclave du Palais. Cela a suffi à les convaincre, soyez-en sûre, et ils ont accepté mon plan.

— Ah-ah. Nous y voilà, fit Dors d'une voix faible.

— Je vous ai dit que l'Électrofiltre ne peut nuire à des êtres humains. C'est vrai. Amaryl et votre précieux Hari vieillissent, c'est tout, même si vous refusez de l'admettre. Et alors ? Ils vont très bien, ils sont parfaitement humains. Le champ électromagnétique n'a aucun effet notable sur les tissus organiques. Bien sûr, il peut affecter des appareils électromagnétiques sensibles ou, éventuellement, un être humain fait de métal et de circuits électroniques. Les légendes nous parlent de tels êtres humains artificiels. Les Mycogéniens ont fondé leur religion dessus, ils les appellent des robots. S'ils existent, on peut imaginer qu'ils sont bien plus forts, bien plus rapides qu'un banal être humain, qu'ils sont dotés de qualités en vérité très proches des vôtres, docteur Venabili. De tels robots pourraient très bien être immobilisés, abîmés, voire détruits par un Électrofiltre assez puissant, tel que celui que nous avons ici, celui-là même qui fonctionne au ralenti depuis le début de notre conversation. C'est pour cela que vous vous sentez mal, docteur Venabili… pour la première fois de votre existence, j'en suis sûr. »

Dors ne dit rien. Elle fixait toujours l'homme. Lentement, elle s'effondra dans un fauteuil.

De Sorbh sourit et reprit :

« Bien entendu, une fois votre sort réglé, il n'y aura plus de problème, ni avec le Maestro ni avec Amaryl. En fait, le Maestro, sans vous, va s'effacer et démissionner avec chagrin, tout en restant persuadé qu'Amaryl est toujours un enfant. Il y a de bonnes chances qu'on n'ait à tuer aucun des deux. Quel effet cela fait, docteur Venabili, d'être démasquée après toutes ces années ? Je dois admettre que vous avez fort bien dissimulé votre nature véritable. Il est presque surprenant que personne n'ait découvert la vérité avant moi. Mais enfin, je suis un mathématicien brillant, un observateur, un penseur, un homme de déductions. J'avoue que cela m'aurait échappé sans votre dévouement fanatique au Maestro et ces accès de violence surhumaine que vous manifestez à volonté – chaque fois qu'il est menacé.

« Faites vos adieux, docteur Venabili. Tout ce qu'il me reste à faire désormais, c'est pousser l'appareil à fond et vous ne serez plus que de l'histoire. »

Dors parut se ressaisir. Elle se leva lentement de son siège en marmonnant :

« Je suis peut-être mieux protégée que vous ne l'imaginez. »

Puis, avec un grognement, elle se jeta sur de Sorbh.

Ce dernier, les yeux agrandis, poussa un cri et bascula en arrière.

Dors était sur lui. Le tranchant de sa main s'abattit sur le cou du docteur de Sorbh, écrasant la vertèbre et sectionnant la moelle épinière. Il tomba, raide mort.

Dors se redressa avec effort et gagna la porte en titubant. Il fallait qu'elle retrouve Hari. Il devait savoir ce qui était arrivé.

27

Hari Seldon se dressa sur son siège, horrifié. Il n'avait jamais vu Dors dans un tel état, les traits déformés, le corps voûté, titubant comme si elle était ivre.

« Dors ! Que s'est-il passé ! Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Il accourut, la saisit par la taille, à l'instant précis où elle défaillait et s'effondrait dans ses bras. Il la souleva (elle pesait plus lourd qu'une femme ordinaire de la même taille, mais Seldon ne s'en rendit pas compte sur le coup) et il la déposa sur le divan.

« Qu'est-il arrivé ? »

Elle le lui expliqua, d'une voix entrecoupée, tandis qu'il lui caressait la tête tout en cherchant à se convaincre de la réalité qu'elle lui exposait.

« De Sorbh est mort, dit-elle. J'ai finalement tué un être humain… Pour la première fois… c'est encore pire.

— As-tu été gravement endommagée, Dors ?

— Gravement. De Sorbh a poussé l'appareil… à fond… quand je me suis précipitée sur lui.

— On peut te réparer.

— Comment ? Il n'y a personne… sur Trantor… qui sache le faire. J'ai besoin de Daneel. »

Daneel. Demerzel. Quelque part, dans son for intérieur, Hari l'avait toujours su. Son ami – un robot – lui avait fourni un protecteur – un autre robot – pour que la psychohistoire et les germes de la Fondation aient une chance de prendre racine. Le seul problème, c'est que Hari était tombé amoureux de son protecteur. Amoureux d'un robot ! Tout se tenait, désormais. Les doutes, les questions irritantes trouvaient enfin leur réponse. Et d'une certaine manière, cela n'avait plus la moindre importance. Tout ce qui importait, c'était Dors.

« Nous ne pouvons pas laisser faire une chose pareille.

— Il le faut. » Les yeux de Dors s'entrouvrirent et elle regarda Seldon. « Il… le faut. Essayé de te… sauver… mais… raté… Question vitale… qui va te protéger désormais ? »

Seldon ne voyait plus bien. Il avait un problème avec ses yeux.

« Ne t'inquiète pas pour moi, Dors. C'est toi… c'est toi…

— Non. Toi, Hari. Dis à Manella… Manella… que je lui pardonne. Elle a mieux réussi que moi. Explique à Wanda… Raych et toi… faites attention tous les deux.

— Non, non, non, répétait Seldon en se balançant d'avant en arrière. Tu ne peux pas faire ça. Tiens bon, Dors. Je t'en prie. Je t'en prie, mon amour. »

Dors hocha la tête faiblement et sourit, encore plus faiblement.

« Adieu, Hari, mon amour. Souviens-toi à jamais… de tout ce que tu as fait pour moi.

— Je n'ai rien fait pour toi.

— Tu m'as aimée et ton amour m'a rendue… humaine. »

Ses yeux restèrent ouverts mais Dors avait cessé de fonctionner.

Yugo Amaryl entra comme un ouragan dans le bureau de Seldon.

« Hari ! Les émeutes ont commencé. Plus tôt et encore plus violentes que prév… »

Il avisa Seldon et Dors et murmura :

« Que s'est-il passé ? »

Seldon leva les yeux, éperdu :

« Des émeutes ! Qu'est-ce que j'en ai à fiche des émeutes, et du reste ? »

QUATRIÈME PARTIE

Wanda Seldon

SELDON, WANDA […] Dans les dernières années de son existence, Seldon s'attacha particulièrement (d'aucuns disent : se fia totalement) à sa petite-fille, Wanda. Orpheline dès son adolescence, Wanda Seldon se consacra au Projet psychohistorique de son grand-père, occupant la place laissée vacante par Yugo Amaryl…

Le contenu des travaux de Wanda Seldon demeure pour une grande part un mystère, car elle les a poursuivis dans un isolement presque total. Les seules personnes autorisées à accéder à ses recherches étaient Hari lui-même et un jeune homme du nom de Stettin Palver (dont le descendant, Preem, devait quatre siècles plus tard contribuer à la renaissance de Trantor, alors que la planète se relevait des cendres du Grand Pillage [300 A.F.])…

Bien qu'on ignore l'ampleur exacte de la contribution de Wanda Seldon à la Fondation, celle-ci reste sans aucun doute considérable…

Encyclopædia Galactica

1

Hari Seldon pénétra dans la Bibliothèque Impériale (il boitait un peu, comme de plus en plus souvent ces temps derniers) et se dirigea vers les rangées de glisseurs, ces petits véhicules qui parcouraient les interminables couloirs du complexe de bâtiments.

Il s'arrêta un instant devant trois hommes assis dans l'une des alcôves de galactographie. Le galactographe affichait une représentation tridimensionnelle de la Galaxie où l'on voyait ses mondes tourbillonner majestueusement autour du noyau.

Depuis sa position, Seldon nota que la province frontalière d'Anacréon était délimitée par une ligne rouge scintillante. Elle dessinait la lisière de la Galaxie et occupait un volume important mais sa population stellaire était réduite. Anacréon n'était remarquable ni par sa richesse ni par sa culture, mais par sa distance de Trantor : dix mille parsecs[6].

Agissant sur un coup de tête, Seldon alla s'installer devant un terminal non loin des trois hommes. Puis il lança une recherche au hasard, sachant qu'elle prendrait un temps indéfini. Son instinct lui disait qu'un tel intérêt pour Anacréon ne pouvait être que d'ordre politique, car sa position dans la Galaxie en faisait l'une des possessions les moins sûres de l'actuel régime impérial. Seldon gardait les yeux sur son écran, mais ses oreilles restaient ouvertes à la discussion qui se poursuivait à côté de lui. Il est rare d'entendre des discussions politiques à la Bibliothèque. À vrai dire, elles n'étaient pas censées s'y dérouler.

Seldon n'avait jamais vu ces trois hommes. Ce n'était pas vraiment surprenant. La Bibliothèque avait ses habitués, que Seldon connaissait presque tous de vue – il avait même engagé la conversation avec certains – mais l'institution était ouverte au public, sans critères de sélection. Tout citoyen pouvait y entrer et disposer de ses services, pour une durée limitée, bien sûr. (Seuls quelques rares élus, comme Seldon, avaient l'autorisation de « tenir boutique » à la Bibliothèque. Seldon s'était vu attribuer un bureau particulier isolé et un accès illimité à l'ensemble des ressources de la Bibliothèque.)

L'un des hommes (que Seldon baptisa Nez-busqué, pour des raisons évidentes) parlait d'une voix basse et insistante.

« Renonçons, disait-il. Renonçons. Cela nous coûte une fortune d'essayer de le maintenir et même si nous y arrivons, cela ne durera que tant qu'ils seront là-bas. Ils ne peuvent pas y rester éternellement et dès qu'ils seront repartis, on en reviendra à la situation antérieure. »

Seldon savait de quoi ils parlaient. TrantorVision avait diffusé la nouvelle trois jours plus tôt : le gouvernement impérial avait décidé

d'une démonstration de force pour ramener dans le droit chemin un gouverneur d'Anacréon récalcitrant. L'analyse psychohistorique personnelle de Seldon lui avait montré que la procédure était vaine, mais le gouvernement était rarement enclin à écouter les conseils lorsque des émotions étaient en jeu. Seldon esquissa un sourire désabusé en entendant Nez-busqué répéter mot pour mot ce qu'il avait dit lui-même – et le jeune homme n'avait pas eu besoin de recourir à la psychohistoire.

Nez-busqué poursuivit :

« Si nous abandonnons Anacréon, qu'y perdons-nous ? Elle sera toujours là, comme elle l'a toujours été, aux limites de l'Empire. Elle ne va pas filer rejoindre la Galaxie d'Andromède, n'est-ce pas ? Donc, il faudra bien qu'elle négocie avec nous et la vie continuera. Quelle différence cela fait-il qu'ils saluent ou non l'Empereur ? »

Le second personnage, que Seldon avait baptisé Dégarni pour des raisons encore plus manifestes, observa :

« Si ce n'est que ces perturbations ne se déroulent pas dans le vide complet. Si Anacréon s'en va, les autres provinces frontalières s'en iront aussi. L'Empire éclatera.

— Et après ? rétorqua Nez-busqué. De toute façon, l'Empire n'est plus capable de se maintenir efficacement. Il est devenu trop gros. Que les Planètes frontalières s'en aillent et se débrouillent toutes seules si elles en sont capables. Les Planètes intérieures n'en seront que plus fortes et ne s'en porteront que mieux. Les frontalières n'ont pas besoin de nous appartenir politiquement ; elles continueront de dépendre de nous du point de vue économique. »

Et là, le troisième homme (Joues-rouges) intervint : « J'aimerais que tu aies raison, mais ce n'est pas comme ça que ça va se passer. Si les Planètes frontalières décrètent leur indépendance, la première chose qu'elles feront sera d'essayer d'accroître leur pouvoir aux dépens de leurs voisines. Il y aura des guerres, des conflits et chaque gouverneur rêvera de devenir Empereur. On reviendra au temps d'avant le royaume de Trantor : un âge des ténèbres qui durera des milliers d'années.

— Quand même pas à ce point-là, protesta Dégarni. L'Empire éclatera peut-être, mais il se rétablira dès que les gens se rendront compte que l'éclatement est synonyme de guerre et d'appauvrissement. Ils se souviendront de l'âge d'or où l'Empire était intact et redresseront la situation. Nous ne sommes pas des barbares, tu sais. Nous trouverons bien une solution.

— Tout à fait, renchérit Nez-busqué. Rappelons-nous que l'Empire a affronté une succession de crises tout au long de son histoire et qu'il s'en est toujours sorti. »

Mais Joues-rouges hochait la tête :

« Cette nouvelle crise ne ressemble pas aux précédentes. Elle est beaucoup plus grave. L'Empire se détériore depuis des générations. Dix années de junte ont détruit l'économie, et depuis la chute du pouvoir militaire et l'avènement de ce nouvel Empereur, l'Empire s'est tellement affaibli que les gouverneurs de la Périphérie n'ont même pas à lever le petit doigt : l'Empire s'effondre sous son propre poids.

— Et la fidélité à l'Empereur… commença Nez-busqué.

— Quelle fidélité ? Nous avons vécu des années sans Empereur après l'assassinat de Cléon et personne ne s'en est formalisé. Quant au nouvel Empereur, ce n'est qu'une potiche. Il est impuissant. Nous sommes tous impuissants. Ce n'est pas une crise. C'est la fin. »

Les deux autres dévisagèrent Joues-rouges, le front plissé. Dégarni reprit :

« C'est que tu y crois vraiment ! Tu imagines que le gouvernement impérial va rester là, les bras ballants, à attendre la fin du monde ?

— Oui. Comme vous deux, ils refusent d'affronter la réalité. Après il sera trop tard.

— Que voudrais-tu qu'ils fassent, s'ils y croyaient effectivement ? » demanda Dégarni.

Joues-rouges contempla le galactographe, comme s'il pouvait y lire une réponse.

« Je n'en sais rien. De toute façon, le jour où je disparaîtrai, les choses n'iront pas encore trop mal. Quand la situation empirera, d'autres s'en préoccuperont. Je serai parti. Et le bon vieux temps avec moi. Peut-être à jamais. Je ne suis pas le seul à le penser, d'ailleurs. Hari Seldon, ça vous dit quelque chose ?

— Bien sûr, répondit aussitôt Nez-busqué. N'était-il pas Premier ministre sous Cléon ?

— Oui, confirma Joues-rouges. C'est une espèce de scientifique. Je l'ai entendu donner une conférence, il y a quelques mois. Cela m'a rasséréné de voir que je n'étais pas le seul à croire en la déliquescence de l'Empire. Il a dit…

— Que tout partait à vau-l'eau et que l'on se dirigeait vers un âge des ténèbres permanent ? intervint Dégarni.

— Eh bien non, reconnut Joues-rouges. Il est plutôt du genre prudent. Il a dit que cela pourrait se produire. Mais il a tort : cela va se produire. »

Seldon en avait assez entendu. Il se dirigea en boitillant vers la table où les trois hommes étaient installés et il tapota sur l'épaule de Joues-rouges.

« Monsieur, puis-je vous parler un instant ? »

Surpris, Joues-rouges leva les yeux :

« Eh, n'êtes-vous pas le Professeur Seldon ?

— Je l'ai toujours été. » Il tendit à l'homme une plaque d'identité

portant sa photographie. « J'aimerais vous voir ici, à mon bureau de Bibliothèque, après-demain à seize heures. Pouvez-vous vous libérer ?

— J'ai mon travail.

— Trouvez une excuse si nécessaire. C'est important.

— Eh bien, je ne peux pas vous assurer…

— Faites-le. Si cela vous cause le moindre problème, je le réglerai. Et en attendant, messieurs, cela ne vous dérange pas que j'étudie quelques instants cette simulation de la Galaxie ? Cela fait bien longtemps que je n'en ai plus contemplé. »

Ils acquiescèrent sans un mot, apparemment intimidés par la présence d'un ancien Premier ministre. L'un après l'autre, ils s'effacèrent pour laisser à Seldon les commandes du galactographe.

Le doigt de Seldon effleura les touches et le rouge qui avait délimité la province d'Anacréon disparut. La Galaxie apparut, intacte, roue éclatante de brume lumineuse tournoyant autour de la sphère éblouissante du cœur, au sein duquel était tapi le trou noir central.

Il était bien sûr impossible de distinguer chaque étoile, à moins d'agrandir la vue, mais dans ce cas, seule une portion de la Galaxie apparaissait sur l'écran, or Seldon voulait contempler l'ensemble de cet Empire moribond.

Il pressa un contact et une série de points jaunes apparut sur l'image galactique, symbolisant les planètes habitables – il y en avait vingt-cinq millions. On pouvait encore les discerner dans la brume éparse des confins de la Galaxie mais leur densité s'accroissait à mesure que l'on se rapprochait du centre. On voyait une ceinture jaune apparemment continue (mais qu'un grossissement permettait de distinguer en points séparés) tout autour du halo central. Ce dernier, bien entendu, restait d'un blanc éclatant, immaculé. Aucune planète habitable ne pouvait survivre au milieu des tourbillons d'énergie du noyau.

Malgré la grande densité de jaune, moins d'une étoile sur dix mille, Seldon le savait, avait en orbite une planète habitable. Cela restait vrai malgré les capacités de l'humanité à remodeler et terraformer les planètes. Tous les efforts de remodelage de la Galaxie n'auraient pu transformer ces mondes de façon que l'homme puisse y évoluer confortablement sans la protection d'une combinaison spatiale.

Seldon ferma un autre contact. Les points jaunes disparurent et une infime région s'illumina en bleu : Trantor et les planètes sous sa dépendance directe. Aussi proche que possible du noyau central, tout en restant isolée de ses effluves mortels, on la considérait généralement comme le « centre de la Galaxie », ce qui n'était pas à proprement parler exact. Comme d'habitude, on ne pouvait qu'être impressionné par l'exiguïté du monde de Trantor. Ce volume

minuscule dans les vastes étendues galactiques recelait en son sein la plus grande concentration de richesses, de culture et de pouvoir gouvernemental que l'homme ait jamais connu. Et tout cela était condamné à disparaître. Les trois hommes semblaient lire dans ses pensées – en tout cas, ils notèrent l'expression de tristesse peinte sur son visage. « L'Empire est donc promis à la destruction ? » demanda Dégarni, d'une voix douce.

D'une voix plus douce encore, Seldon répondit :

« C'est bien possible. C'est bien possible. Tout peut arriver. »

Il se leva, sourit à ses interlocuteurs et partit sans un mot, mais ses pensées lui hurlaient : « C'est certain ! C'est absolument certain ! »

2

Seldon soupira en grimpant à bord de l'un des glisseurs rangés côte à côte dans leur large alcôve. À peine quelques années plus tôt, il se glorifiait de parcourir à pied les interminables couloirs de la Bibliothèque, en se disant que, même la soixantaine passée, il en était encore capable.

Mais à présent qu'il était septuagénaire, ses jambes se fatiguaient trop vite et il en était réduit à emprunter un glisseur. Les jeunes les prenaient par facilité, mais Seldon le faisait par obligation – et c'était là toute la différence.

Après avoir pianoté sa destination, Seldon ferma un contact et le glisseur s'éleva de quelques millimètres au-dessus du sol. Puis l'engin démarra avec une certaine lenteur, en douceur et en silence, et Seldon se cala contre le dossier pour regarder défiler les murs, les autres glisseurs, les rares piétons.

Il doubla un certain nombre de bibliothécaires et sourit en les voyant. Ils constituaient la plus ancienne Guilde de l'Empire, celle dont les traditions étaient les plus respectées, et ils restaient attachés à des coutumes instaurées des siècles, pour ne pas dire des millénaires, plus tôt.

Ils étaient vêtus de toges soyeuses blanc cassé, presque aussi amples que des robes, fermées au cou et s'évasant vers le bas.

Comme sur bien d'autres planètes, la population masculine de Trantor hésitait entre pilosité faciale et visage glabre. Dans la plupart des secteurs, les Trantoriens étaient rasés de près et l'avaient toujours été du plus loin que Hari se souvienne, à l'exception des Dahlites, qui portaient la moustache, comme son fils adoptif Raych, par exemple.

Les bibliothécaires, en revanche, tenaient à leur barbe héritée d'un lointain passé. Chacun d'eux arborait un petit collier de barbe taillée avec soin, assez court, et laissant dégagée la lèvre supérieure. Ce détail à lui seul suffisait à les distinguer. D'ailleurs Seldon se sentait mal à l'aise, avec ses joues imberbes, quand il se retrouvait isolé au milieu d'eux.

À vrai dire, leur caractéristique la plus remarquable était la coiffe qu'ils arboraient en permanence (et qui sait, jusque durant leur sommeil, imaginait Seldon). Carrée, elle était constituée de quatre pans taillés dans une sorte de velours réunis par un bouton au sommet. Ces calots existaient dans toute une variété de couleurs et apparemment, chacune avait sa signification. Les familiers des usages de la Bibliothèque reconnaissaient à la couleur de son calot l'ancienneté de son porteur, sa spécialité, ses diplômes, et ainsi de suite. Les couleurs permettaient d'établir un ordre de préséance.

Chaque bibliothécaire savait, d'un simple coup d'œil au calot de son vis-à-vis, s'il devait se montrer respectueux (et à quel degré) ou autoritaire (et à quel degré).

La Bibliothèque Galactique était le plus vaste édifice de Trantor (et peut-être de toute la Galaxie), plus vaste même que le Palais impérial. Elle avait jadis brillé et resplendi, comme si elle se glorifiait de sa taille et de sa magnificence. Pourtant, au même titre que l'Empire, elle avait pâli, dépéri. Elle faisait penser à ces vieilles douairières qui continuent à porter les atours de leur jeunesse mais sur un corps désormais marqué de rides et de caroncules.

Le glisseur s'immobilisa devant la porte décorée du bureau du chef bibliothécaire. Seldon descendit.

Las Zenow sourit en accueillant Seldon.

« Bienvenue, mon ami », dit-il de sa voix aiguë.

(Seldon se demandait s'il avait été ténor dans sa jeunesse mais il n'avait jamais osé lui poser la question. Le bibliothécaire en chef restait en toutes circonstances la dignité incarnée et une telle question aurait pu paraître blessante.)

« Salutations », répondit Seldon.

Zenow avait une barbe grise, plus qu'à moitié blanche, et il portait un calot d'un blanc immaculé. Cela, Seldon le comprenait sans qu'on le lui explique : c'était un exemple d'ostentation à rebours. La totale absence de couleur symbolisait le summum de la position hiérarchique.

Zenow se frotta les mains, débordant visiblement de jubilation intérieure.

« Je vous ai appelé, Hari, parce que j'ai de bonnes nouvelles pour vous… Nous l'avons trouvée !

— Je suppose, Las, que vous voulez parler…

— D'une planète convenable. Vous en cherchiez une qui soit éloignée. Je crois que nous avons localisé le monde idéal. » Son sourire s'élargit. « Faites confiance à la Bibliothèque, Hari : nous trouvons toujours tout.

— Je n'en doute pas, Las. Mais parlez-moi de ce monde.

— Eh bien, laissez-moi vous montrer d'abord où il se trouve. »

Un pan de mur coulissa, l'éclairage diminua, et la Galaxie apparut en trois dimensions, tournant avec lenteur. Comme tout à l'heure, des traits rouges délimitaient la province d'Anacréon, au point que Seldon aurait presque pu jurer que l'épisode avec les trois hommes avait été une répétition de cette scène.

Puis une tache d'un bleu éclatant apparut à l'autre extrémité de la province.

« C'est là, dit Zenow. La planète idéale. De bonne taille, riche en eau, une proportion convenable d'oxygène dans l'atmosphère, et de la

végétation, bien sûr. Un biotope marin varié. Il n'y a qu'à se pencher pour la prendre. Ni remodelage, ni terraformation – du moins, qui ne soit réalisable quand elle sera habitée.

— Elle est inoccupée pour l'instant, Las ?

— Absolument. Pas le moindre habitant.

— C'est étonnant pour une planète si accueillante. Je présume que si vous avez un tel luxe de détails, c'est qu'on l'a déjà explorée. Pourquoi ne l'a-t-on pas colonisée ?

— Elle a été explorée par des sondes automatiques. Il n'y a pas eu de colonisation probablement parce qu'elle est trop loin de tout. La planète tourne autour d'une étoile beaucoup plus éloignée du trou noir central que toute autre planète habitée. Trop distante, je suppose, pour d'éventuels colons, mais, j'imagine, pas encore assez pour vous. Comme vous dites : « Plus elle sera loin, mieux cela vaudra. »

— Oui. » Seldon hocha la tête. « Et je continue de le dire. A-t-elle un nom ou simplement un numéro matricule ?

— Croyez-le ou pas, elle a un nom. Ceux qui ont envoyé les sondes l'ont baptisée Terminus, un terme archaïque qui signifie : le bout de la ligne. Ce qui semble une définition adéquate.

— Ce monde appartient-il au territoire de la province d'Anacréon ?

— Pas vraiment. Si vous étudiez attentivement le trait rouge et le dégradé de même couleur, vous remarquerez que le point bleu de Terminus est situé légèrement à l'écart – à cinquante années de lumière, en fait. Terminus n'appartient à personne ; elle ne fait même pas partie de l'Empire.

— Alors vous avez raison, Las. C'est la planète idéale que nous cherchions.

— Bien sûr, observa Zenow, songeur, une fois que vous aurez occupé Terminus, j'imagine que le gouverneur d'Anacréon la revendiquera comme soumise à sa juridiction.

— C'est possible, mais c'est un problème que nous réglerons quand il se présentera. »

Zenow se frotta de nouveau les mains.

« Quelle splendide idée ! Installer un immense projet sur un monde entièrement vierge, lointain et isolé, afin de constituer au fil des années et des décennies une gigantesque Encyclopédie de l'ensemble du savoir humain. La quintessence de ce qui existe dans cette Bibliothèque. Si seulement j'étais plus jeune, je me serais joint à l'expédition.

— Vous avez presque vingt ans de moins que moi », observa Seldon avec tristesse.

(« Presque tout le monde est bien plus jeune que moi », songea-t-il, encore plus tristement.)

« Ah, c'est vrai, dit Zenow, j'ai appris que vous veniez d'avoir soixante-dix ans. J'espère que vous avez fêté cet anniversaire comme il convient. »

Seldon tressaillit.

« Je ne célèbre pas mes anniversaires.

— Oh, mais si ! Je me souviens encore de ces fameuses festivités à l'occasion de vos soixante ans. »

Seldon sentit l'aiguillon de la douleur le transpercer comme si la perte de l'être qu'il chérissait le plus au monde était intervenue la veille.

« S'il vous plaît, n'en parlez pas.

— Je suis désolé, fit Zenow confus. Nous allons parler d'autre chose… Si Terminus est bel et bien le monde que vous recherchez, j'imagine que les travaux préparatoires à votre projet d'Encyclopédie vont redoubler. Comme vous le savez, la Bibliothèque sera ravie de vous aider de son mieux.

— J'en suis conscient, Las, et infiniment reconnaissant. Nous allons, effectivement, travailler sans relâche. »

Il se leva, encore incapable de sourire après la vive douleur occasionnée par l'évocation de son anniversaire, dix ans plus tôt.

« Je m'en vais donc poursuivre mes travaux. »

En sortant, Seldon eut des scrupules de conscience : Las Zenow ignorait tout de ses intentions réelles.

3

Hari Seldon parcourut du regard la suite confortable qui avait été son bureau personnel à la Bibliothèque Galactique ces dernières années. Il en émanait, à l'instar du reste des lieux, une atmosphère de décrépitude, d'abandon – comme lorsqu'un objet reste trop longtemps à la même place. Et pourtant, Seldon savait qu'elle demeurerait toujours au même endroit – avec des reconstructions judicieuses – plusieurs siècles, voire plusieurs millénaires encore.

Comment avait-il abouti ici ?

Pour la centième fois, il évoqua le passé, fit courir ses antennes mentales au long des lignes de développement de son existence. C'était sans doute un trait inhérent à la vieillesse. Son passé était tellement riche que son esprit se détournait des ombres menaçantes du futur pour préférer la sécurité des événements antérieurs.

Dans son cas, toutefois, un bouleversement avait eu lieu. Pendant trente ans, la psychohistoire s'était développée d'une manière presque linéaire – un progrès d'une lenteur irritante mais rectiligne. Et puis, six ans plus tôt, il y avait eu ce brusque virage à angle droit – totalement imprévu.

Seldon revoyait avec précision la succession d'événements qui avait rendu la chose possible.

C'était à cause de Wanda, bien sûr, Wanda, sa petite-fille. Hari ferma les yeux et, bien calé dans son fauteuil, récapitula les événements des six dernières années.

À douze ans, Wanda se sentait abandonnée. Sa mère, Manella, avait eu un autre enfant, une autre petite fille appelée Bellis, et le nouveau bébé l'accaparait totalement.

Raych, son père, avait achevé son livre sur son secteur natal de Dahl. L'ouvrage rencontrait un certain succès, octroyant à Raych une certaine célébrité. On l'invitait souvent à en parler et il répondait avec empressement à ces sollicitations car il était passionné par son sujet et, comme il l'expliquait à Hari avec un sourire : « Quand je parle de Dahl, je n'ai pas besoin de cacher mon accent dahlite. Au contraire même, mon public serait déçu. »

Le résultat, toutefois, était qu'il s'absentait fréquemment du domicile familial et à son retour, c'était le bébé qu'il voulait voir.

Quand à Dors… Dors était partie… et pour Hari Seldon, cette blessure était toujours ouverte, toujours douloureuse. Il y avait réagi de manière bien malencontreuse, car c'était le rêve de Wanda qui avait déclenché la succession d'événements qui devait aboutir à la disparition de Dors.

Wanda n'y était pour rien – Seldon le savait pertinemment.

Malgré tout, il se surprenait à l'éviter tant et si bien que lui aussi, il l'avait laissée tomber durant la crise provoquée par la naissance du nouveau bébé.

En désespoir de cause, Wanda s'était rabattue sur la seule et unique personne qui semblait toujours ravie de la voir, la seule et unique personne sur qui elle pouvait toujours compter. C'était Yugo Amaryl, le second de Hari Seldon pour le développement de la psychohistoire, mais le premier dans son absolue dévotion à l'étude de celle-ci. Hari avait eu Dors et Raych alors que la psychohistoire était toute la vie de Yugo ; il n'avait ni femme ni enfant. Pourtant, chaque fois que Wanda s'approchait de lui, il reconnaissait l'enfant en elle et il éprouvait alors, de manière fugace, un sentiment de perte qu'il n'arrivait à apaiser qu'en lui manifestant de l'affection. Certes, il avait tendance à la traiter comme une adulte en miniature mais Wanda semblait l'apprécier.

Cela faisait six ans maintenant qu'elle s'était pour la première fois hasardée dans le bureau de Yugo. Yugo leva la tête pour la considérer avec le regard de chouette de ses yeux reconstitués et, comme toujours, il lui fallut une ou deux secondes pour la reconnaître.

« Eh bien, dit-il enfin, mais c'est ma chère amie Wanda… Pourquoi as-tu l'air si triste ? Une jolie jeune fille comme toi ne devrait jamais se sentir triste. »

À quoi Wanda, la lèvre inférieure frémissante, répondit :

« Personne ne m'aime.

— Oh, allons, ce n'est pas vrai.

— Ils n'en ont que pour ce nouveau bébé. Ils ne s'occupent plus de moi.

— Je t'aime, moi, Wanda.

— Tu es bien le seul, oncle Yugo. »

Elle était trop grande pour monter sur ses genoux comme elle le faisait jadis, mais elle vint nicher sa tête contre son épaule et pleura.

Amaryl, totalement pris au dépourvu, ne put que la serrer contre lui en disant :

« Ne pleure pas. Ne pleure pas. »

Et, dans un élan de sympathie (et parce que sa propre existence lui donnait si peu de motifs de se lamenter), il découvrit que des larmes coulaient également le long de ses joues.

Alors, avec une énergie soudaine, il demanda :

« Wanda, veux-tu voir quelque chose de joli ?

— Quoi ? » renifla la petite.

Amaryl ne connaissait qu'une seule chose dans l'univers qui fût jolie.

« As-tu déjà vu le Premier Radiant ?

— Non. Qu'est-ce que c'est ?

— C’est l’appareil que nous utilisons, ton grand-père et moi, pour faire notre travail. Tu vois ? Il est juste ici. »

Il désignait le cube noir sur son bureau et Wanda considéra l’objet, maussade.

« Il est pas joli.

— Pas en ce moment, reconnut Amaryl. Mais regarde bien, je vais l’allumer. »

Ce qu’il fit. La pièce s’obscurcit pour s’emplir de points lumineux et d’éclairs de diverses couleurs.

« Tu vois ? À présent, on peut l’agrandir pour que tous les points deviennent des symboles mathématiques. »

Ce qu’ils firent. Ce fut comme si un brusque flot d’informations venait les submerger. Devant eux flottaient des signes de toutes sortes, des lettres, des chiffres, des flèches et d’autres formes que Wanda n’avait encore jamais vues.

« N’est-ce pas joli ?

— Si, si, dit Wanda en contemplant avec méfiance les équations qui décrivaient (mais elle ne le savait pas) des futurs possibles. Quoique j’aime pas cette partie. Je crois qu’elle est pas bonne. »

Elle indiquait une équation bariolée sur sa gauche.

« Pas bonne ? Pourquoi dis-tu qu’elle n’est pas bonne ? »

Amaryl fronçait les sourcils.

« Parce qu’elle est pas… jolie. Moi, je l’aurais faite autrement. »

Amaryl se racla la gorge.

« Eh bien, je vais essayer de l’arranger, dit-il en scrutant l’équation litigieuse de son œil de chouette.

— Merci beaucoup, oncle Yugo, de m’avoir montré tes jolies lumières. Peut-être qu’un jour je comprendrai ce qu’elles veulent dire.

— J’espère que tu te sens mieux, dit Amaryl.

— Un peu mieux, merci », et, après le plus fugitif des sourires, elle quitta la pièce.

Amaryl resta immobile, un rien chagriné. Il n’aimait pas qu’on critique la production du Premier Radiant – surtout une gamine de douze ans qui n’y connaissait rien.

En fait, à cet instant précis, Amaryl était bien loin de se douter que la révolution psychohistorique venait de commencer.

4

Cet après-midi-là, Amaryl se rendit au bureau de Seldon à l'Université de Streeling. En soi, c'était inhabituel, car Amaryl ne quittait pour ainsi dire jamais son propre bureau, même pour parler avec un collègue au bout du couloir.

« Hari, lança-t-il, le front plissé, l'air perplexe. Il vient de se produire quelque chose de très bizarre. Très étrange. »

Seldon considéra Amaryl avec une profonde tristesse. L'homme n'avait que cinquante-trois ans mais il paraissait bien plus âgé, voûté, usé à en être diaphane. Sous la contrainte, il avait accepté de subir des examens médicaux et tous les médecins lui avaient recommandé de laisser tomber son travail pendant un certain temps (certains disaient définitivement) et de se re-po-ser. C'était le seul moyen pour qu'il recouvre la santé. Sinon… Seldon hocha la tête. « Privez-le de son travail et il mourra encore plus vite – et pas plus heureux pour autant. Nous n'avons pas le choix. »

Seldon se rendit compte que, perdu dans ses pensées, il n'avait pas écouté Amaryl.

« Je suis désolé, Yugo. Je suis un peu distrait. Recommence.

— J'étais en train de vous dire qu'il s'était produit quelque chose de très bizarre. Très étrange.

— Quoi donc, Yugo ?

— C'est Wanda. Elle est venue me voir… toute triste, toute bouleversée.

— Pourquoi ?

— Apparemment, c'est à cause du nouveau bébé.

— Ah, oui, répondit Hari avec une culpabilité mal dissimulée.

— C'est ce qu'elle a dit et elle est venue pleurer contre mon épaule – moi-même, j'ai versé une larme, Hari. J'ai cru pouvoir la consoler en lui montrant le Premier Radiant. »

Arrivé à ce point, Amaryl hésita, comme pour choisir ses mots avec soin.

« Continue, Yugo. Que s'est-il passé ?

— Eh bien, elle contemplait toutes les lumières et j'ai agrandi une portion, plus précisément la Section 42R254. Vous voyez de laquelle il s'agit ?

— Non, Yugo, dit Seldon avec un sourire. Je n'ai pas, et de loin, mémorisé les équations aussi bien que toi.

— Eh bien, vous devriez, dit Amaryl avec sévérité. Comment voulez-vous faire du bon boulot si… mais peu importe. Ce que j'essaye de vous dire, c'est que Wanda en a désigné un fragment et a déclaré qu'il n'était pas bon. Qu'il n'était pas joli.

— Pourquoi pas ? Nous avons tous nos goûts personnels.

— Certes, mais ça m'a contrarié. J'y ai consacré un peu de temps et j'ai effectivement trouvé un problème. La programmation était erronée et cette section n'était pas bonne. C'est vrai, le résultat n'était pas joli. »

Seldon se redressa sur son siège, un peu raide, le front plissé.

« Récapitulons, veux-tu ? Elle a tendu le doigt vers une section au hasard en déclarant qu'elle n'était pas bonne, et tu me dis qu'elle avait raison ?

— Oui. Mais elle n'a pas tendu le doigt au hasard ; le geste était mûrement réfléchi.

— C'est impossible.

— Et pourtant vrai. J'étais là.

— Je ne dis pas que ça ne s'est pas produit. Je dis que c'est juste une incroyable coïncidence.

— Vous êtes sûr ? Pensez-vous, avec toutes vos connaissances en psychohistoire, que vous seriez capable, au premier coup d'œil, de me dire, au milieu d'une nouvelle série d'équations, laquelle est inexacte ?

— Dans ce cas, Yugo, explique-moi comment tu en es venu à agrandir justement cette série d'équations ? Qu'est-ce qui t'a fait choisir cette section en particulier pour l'examiner de près ? »

Amaryl haussa les épaules.

« Là, c'est effectivement une coïncidence. J'ai juste tripoté les commandes.

— Ça n'a pas pu être une coïncidence, marmonna Seldon. »

Il resta quelques instants abîmé dans ses pensées, puis il posa la question qui devait définitivement mettre en branle la révolution psychohistorique déclenchée par Wanda :

« Yugo, avais-tu, auparavant, eu le moindre soupçon au sujet de ces équations ? »

Amaryl tripota la ceinture de son unicombi. Il paraissait gêné.

« Oui, je crois bien. Voyez-vous…

— Tu le crois ou tu en es sûr ?

— J'en suis sûr. Je me souviens qu'au moment de les élaborer – il s'agit d'une section nouvelle, voyez-vous – mes doigts avaient comme dérapé sur le programmateur. Tout m'avait paru normal sur le coup, mais je suppose que cela a continué à me tracasser intérieurement. Je me revois maintenant me disant que quelque chose clochait dans ces équations mais j'avais d'autres soucis en tête et j'ai laissé courir. Seulement, lorsque Wanda a pointé la zone précise qui me préoccupait, j'ai décidé d'y regarder de plus près – sinon, je serais passé outre à ce qui n'était qu'une remarque enfantine.

— Et tu as amplifié ce fragment précis des équations pour les montrer à Wanda. Comme si elles hantaient ton inconscient. » Amaryl

haussa les épaules. « Qui sait ?

— Juste avant, vous étiez serrés l'un contre l'autre, à pleurer tous les deux. »

Amaryl haussa de nouveau les épaules, l'air de plus en plus gêné.

« Je crois comprendre ce qui s'est passé, Yugo. Wanda a lu tes pensées. »

Amaryl sursauta, comme si on l'avait mordu.

« C'est impossible !

— J'ai connu jadis, reprit lentement Seldon, quelqu'un qui avait ce genre de pouvoir mental inhabituel. » Il songea avec tristesse à Eto Demerzel ou plutôt à Daneel. » Il était, d'une certaine façon, plus qu'humain. Mais sa capacité à lire dans l'esprit des gens, à déchiffrer leurs pensées, et à les persuader d'agir dans une direction donnée était bel et bien un pouvoir mental. Je pense que, par certains côtés, Wanda possède ce don.

— Je ne peux pas le croire, dit Amaryl, buté.

— Moi, si, répondit Seldon. Mais je ne vois pas bien quel parti en tirer. »

Il croyait déceler les premières secousses d'une révolution dans la recherche psychohistorique, mais elles n'étaient qu'encore indistinctes.

5

« Papa, dit Raych, légèrement soucieux, vous avez l'air fatigué.

— Je l'avoue, dit Hari Seldon. Je me sens fatigué. Mais toi, comment vas-tu ? »

Raych avait quarante-quatre ans maintenant et ses cheveux commençaient à grisonner ; en revanche, sa moustache restait noire et fournie, tout à fait dahlite. Seldon se demanda s'il ne la teignait pas, mais il eût été maladroit de lui poser la question.

« En as-tu fini avec tes cycles de conférences ?

— Pour le moment. Ça ne durera pas. En attendant, je suis heureux d'être à la maison pour voir le bébé, Manella et Wanda – et vous, Papa.

— Merci. Mais j'ai des nouvelles pour toi, Raych. Fini, les conférences. Je vais avoir besoin de toi ici. »

Raych fronça les sourcils.

« Pourquoi ? »

À deux reprises déjà, Seldon lui avait confié des missions délicates, mais cela remontait à l'époque de la menace joranumite. Pour autant qu'il sache, la situation était calme aujourd'hui, surtout depuis le renversement de la junte et la proclamation d'un Empereur bien falot.

« C'est Wanda.

— Wanda ? Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle n'a rien du tout, mais il va falloir établir son génome complet, de même que le tien et celui de Manella, voire celui du bébé.

— Bellis, aussi ? Que se passe-t-il ? »

Seldon hésita.

« Raych, tu sais que ta mère et moi, nous avons toujours trouvé quelque chose d'adorable en toi, un élément qui inspirait la confiance et l'affection.

— Je sais. Vous l'avez assez souvent répété chaque fois que vous vouliez me persuader de faire quelque chose de difficile. Mais je serai honnête avec vous. Moi, je ne l'ai jamais ressenti.

— Tu m'as conquis, comme tu as conquis… Dors. (Il avait tellement de mal à prononcer ce nom, même si quatre années s'étaient écoulées depuis sa destruction !) Tu as conquis Rachelle de Kan et Jo-Jo Joranum. Tu as conquis Manella. Comment l'expliques-tu ?

— L'intelligence et le charme, dit Raych, avec un grand sourire.

— L'idée t'a-t-elle effleuré que tu aurais pu être en contact avec leur… avec notre… esprit ?

— Non, jamais. Je trouve ça parfaitement ridicule – sauf votre respect, Papa, bien sûr.

— Et si je te disais que Wanda a vraisemblablement lu dans les pensées de Yugo lors d'un moment de tension ?

— Coïncidence ou imagination, répondrais-je.

— Raych, j'ai connu jadis quelqu'un qui était capable de manipuler l'esprit des gens aussi facilement que nous sommes capables, toi et moi, de tenir une conversation.

— Qui était-ce ?

— Je ne peux pas t'en dire plus. Mais crois-moi sur parole.

— Eh bien… »

Raych était dubitatif.

« Je suis allé à la Bibliothèque Galactique faire des recherches sur la question. Il existe une curieuse légende qui remonte à près de vingt mille ans, donc aux origines brumeuses du voyage hyperspatial. Elle parle d'une jeune fille, guère plus âgée que Wanda, qui était capable de communiquer avec une planète entière en orbite autour d'un soleil appelé Némésis.

— Sûrement un conte de fées.

— Sûrement. Et inachevé, en plus. Mais la similitude avec Wanda est étonnante.

— Papa, qu'est-ce que vous tramez ?

— Je n'en sais rien, Raych. J'ai besoin de connaître ce génome, et de trouver d'autres sujets comme Wanda. Je crois qu'il naît des enfants – pas souvent, mais cela arrive – dotés de pouvoirs mentaux similaires, mais en général, cela ne leur cause que des ennuis, aussi apprennent-ils à les masquer. Et plus ils grandissent et plus leur pouvoir, leur don, s'enfouit dans leur inconscient – comme par réflexe d'autoprotection. Dans l'Empire, ou même simplement parmi les quarante milliards d'habitants de Trantor, il doit certainement exister d'autres enfants comme Wanda et si j'arrive à isoler le génome qui m'intéresse, je pourrai tester les candidats éventuels.

— Et qu'en ferez-vous, si vous les découvrez, Papa ?

— J'ai l'impression qu'ils sont ce dont j'ai besoin pour poursuivre le développement de la psychohistoire.

— Wanda serait la première que vous ayez reconnue et vous avez l'intention d'en faire une psychohistorienne ?

— Peut-être.

— Comme Yugo… Papa, non !

— Pourquoi non ?

— Parce que j'ai envie qu'elle grandisse comme une petite fille normale et qu'elle devienne une femme normale. Je ne veux pas que vous me la plantiez devant votre Premier Radiant et que vous fassiez d'elle un monument vivant aux mathématiques de la psychohistoire.

— Il n'en est pas question, Raych, mais il nous faut quand même son génome. Tu sais qu'il y a des milliers d'années qu'on pense mettre

sur fichier le génome humain. C'est uniquement le coût de l'opération qui l'a empêché de devenir une pratique courante ; nul ne doute de son intérêt. Le premier de ses avantages serait de nous permettre de repérer les tendances de Wanda à tel ou tel désordre physiologique. Si nous connaissions le génome de Yugo, je suis certain qu'il ne serait pas en train de mourir à l'heure qu'il est. On peut au moins faire ça.

— Peut-être, Papa, mais pas plus. Je suis prêt à parier que Manella se montrera encore plus ferme que moi sur la question.

— Très bien. Mais souviens-toi : plus de tournées de conférences. J'ai besoin de t'avoir sous la main.

— On verra. »

Et sur ces mots, Raych le quitta.

Seldon se retrouvait devant un dilemme. Eto Demerzel, le seul être à sa connaissance qui fût capable de manipuler les esprits, aurait su quoi faire, lui. Dors, avec son savoir non humain, l'aurait peut-être su, également.

Pour sa part, il avait une vision imprécise de la psychohistoire nouvelle – mais sans plus.

6

Ce ne fut pas une mince affaire d'obtenir le génome complet de Wanda. Pour commencer, les rares biophysiciens équipés d'outils pour manipuler le génome étaient tous constamment occupés.

En outre, Seldon n'avait pas la possibilité d'exposer ouvertement les motifs de sa recherche, afin d'y intéresser les biophysiciens. Il sentait en effet qu'il était absolument essentiel de dissimuler à l'ensemble de la Galaxie la raison véritable de son intérêt pour les pouvoirs mentaux de Wanda.

Et, difficulté supplémentaire, l'opération était diablement coûteuse.

Seldon hocha la tête et dit à Mian Endelecki, la biophysicienne qu'il était venu consulter :

« Pourquoi un tel coût, docteur Endelecki ? Je ne suis pas expert en la matière mais je sais que le processus est entièrement informatisé. Une fois effectué le prélèvement de cellules épidermiques, reconstituer puis analyser le génome est l'affaire de quelques jours.

— C'est exact. Mais déplier une molécule d'acide désoxyribonucléique et faire la liste de ses milliards de nucléotides, avec chaque purine, chaque pyrimidine à sa place exacte n'est que le début du travail ; le tout début, Professeur Seldon. Ensuite, il s'agit d'étudier chaque élément et de le comparer à un modèle de référence.

« Songez, pour commencer, que même si nous disposons d'enregistrements de génomes complets, ils représentent une fraction dérisoire de l'ensemble des génomes existant, de sorte que nous ne savons pas vraiment jusqu'à quel point ils peuvent servir de modèles.

— Pourquoi en a-t-on si peu ?

— Pour toutes sortes de raisons. Le coût, déjà. Peu de gens sont disposés à engager la dépense, à moins d'avoir de sérieuses raisons de penser qu'ils ont quelque chose d'anormal dans leur génome. S'ils n'ont pas de raison sérieuse, ils répugnent à entreprendre une analyse de peur d'y découvrir effectivement quelque chose d'anormal. Bien, à présent, êtes-vous toujours aussi certain de vouloir faire établir la carte génétique de votre petite-fille ?

— Oui, absolument. C'est d'une importance vitale.

— Pourquoi ? Présente-t-elle des signes d'anomalie du métabolisme ?

— Non, pas du tout. Ce serait plutôt l'inverse. Je la considère comme particulièrement exceptionnelle et je veux savoir ce qui la rend ainsi.

— Exceptionnelle à quel titre ?

— Du point de vue mental, mais il m'est impossible d'entrer dans

les détails car je ne saisis pas entièrement le phénomène. J'en serai peut-être capable lorsque son génome sera établi.

— Quel âge a-t-elle ?

— Douze ans. Elle va sur les treize.

— Dans ce cas, j'ai besoin de l'autorisation de ses parents. »
Seldon se racla la gorge.

« Elle risque d'être délicate à obtenir. Je suis son grand-père. Est-ce que mon accord ne pourrait pas suffire ?

— Pour moi, certainement. Mais il s'agit d'une question juridique. Je n'ai pas envie de perdre mon droit d'exercer. »

Il fallut donc que Seldon retourne voir Raych. Là non plus, ce ne fut pas évident, car il protesta une fois encore, disant que lui et son épouse voulaient que Wanda vive l'existence ordinaire d'une petite fille ordinaire. Et si son génome se révélait effectivement anormal ? Allait-on la leur enlever pour la tester et la sonder comme un spécimen de laboratoire ? Hari était capable, vu sa dévotion fanatique au Projet de Psychohistoire, d'entraîner Wanda vers une vie consacrée au travail, sans distractions, l'isolant des autres jeunes de son âge. Mais Seldon insistait.

« Aie confiance en moi, Raych. Je ne ferais jamais rien qui puisse nuire à Wanda. Mais j'ai besoin de connaître son génome. S'il est tel que je le suspecte, nous sommes à la veille d'un bouleversement du cours de la psychohistoire, de l'avenir même de la Galaxie ! »

Finalement, Raych se laissa convaincre et Seldon réussit à obtenir également le consentement de Manella. C'est ensemble que les trois adultes conduisirent Wanda au cabinet du docteur Endelecki.

Mian Endelecki vint les accueillir à l'entrée. Elle avait des cheveux d'un blanc éclatant mais son visage ne trahissait aucunement son âge.

La petite fille entra, manifesta une certaine curiosité mais pas le moindre signe d'appréhension ou de peur. Elle se tourna vers les trois adultes qui l'avaient accompagnée.

« La Maman, le Papa, et le Grand-Père – si je ne me trompe ? dit le docteur Endelecki avec un sourire.

— Absolument exact », répondit Seldon.

Raych avait un air de chien battu et Manella, le visage un peu bouffi et les yeux rouges, paraissait bien lasse.

« Wanda, commença le docteur. C'est bien ton nom, n'est-ce pas ?

— Oui, m'dame, dit Wanda, de sa voix claire.

— Je vais t'expliquer précisément ce que je vais te faire. Tu es droitière, je suppose.

— Oui, m'dame.

— Très bien, je vais te coller sur l'avant-bras gauche un petit transfert contenant un anesthésique. Tu sentiras juste une impression

de fraîcheur. C'est tout. Puis je vais te prélever une mince pellicule de peau, absolument infime. Il n'y aura ni douleur, ni sang, ni cicatrice ultérieure. Quand j'aurai terminé, je vaporiserai un peu de désinfectant. Tout cela ne prendra que quelques minutes. Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

— Non », dit Wanda en tendant le bras.

Quand ce fut terminé, le docteur Endelecki reprit :

« Je vais glisser le prélèvement sous le microscope, choisir une cellule convenable et mettre en route mon analyseur de gènes par ordinateur. Il va repérer chaque nucléotide, mais comme il y en a des milliards, cela va prendre presque une journée. Tout le processus est automatisé, bien entendu, donc je ne resterai pas plantée là à le regarder faire, et vous n'aurez pas besoin de rester non plus.

« Une fois le génome établi, il faudra l'analyser. Si vous voulez une carte complète, cela peut prendre une quinzaine de jours. C'est pourquoi la procédure est si coûteuse. C'est un travail long et difficile. Je vous appellerai dès que ce sera terminé. »

Elle se tourna, comme si elle venait de congédier toute la famille, pour s'affairer sur l'appareil étincelant posé sur la table devant elle.

« Si jamais vous tombez sur quelque chose d'inhabituel, intervint Seldon, voulez-vous avoir l'obligeance de me prévenir aussitôt ? Je veux dire, n'attendez pas d'avoir une analyse complète si vous découvrez quelque chose dès la première heure.

— Les chances de trouver quoi que ce soit dès la première heure sont infimes mais je vous promets, Professeur Seldon, de vous contacter aussitôt si cela paraît nécessaire. »

Manella saisit Wanda par le bras et la conduisit dehors, triomphante. Raych suivait en traînant les pieds. Seldon s'attarda :

« C'est plus important que vous ne l'imaginez, docteur Endelecki. »

La spécialiste répondit en hochant la tête :

« Quelle que soit la raison, Professeur, je ferai de mon mieux. »

Seldon la quitta, les dents serrées. Où avait-il été chercher qu'on pouvait cartographier le génome en cinq minutes et qu'il suffirait de cinq minutes de plus pour procéder à son examen et lui fournir la réponse ? Il n'aurait su le dire. Toujours est-il qu'il devrait patienter des semaines sans même savoir ce qu'on allait trouver.

Il grinça des dents. Réussirait-il à concrétiser le nouveau fruit de son imagination, la Seconde Fondation, ou bien était-ce une illusion destinée à rester à jamais inaccessible ?

7

Arborant un sourire crispé, Hari Seldon entra dans le cabinet du docteur Endelecki.

« Vous aviez dit deux semaines, docteur. Or, cela fait plus d’un mois. »

La spécialiste acquiesça.

« Je suis désolée, Professeur Seldon, mais vous vouliez que tout soit exact et c’est ce que je me suis efforcée de faire.

— Eh bien ? » L’anxiété ne disparut pas du visage de Seldon. « Qu’avez-vous trouvé ?

— À peu près une centaine de gènes défectueux.

— Quoi ! Des gènes défectueux ? Parlez-vous sérieusement, docteur ?

— Tout à fait. Pourquoi pas ? Il n’y a pas de génome sans au moins une bonne centaine de gènes défectueux ; en général, il y en a même beaucoup plus. Ce n’est pas aussi terrible qu’il y paraît, vous savez.

— Non, je ne sais pas. C’est vous l’expert, docteur. Ce n’est pas moi. »

Le docteur Endelecki soupira et s’assit sur son siège.

« Vous n’y connaissez rien en génétique, n’est-ce pas, Professeur ?

— Non, absolument rien. Un homme ne peut pas tout savoir.

— Vous avez parfaitement raison. Moi-même, je ne connais rien à votre… comment dites-vous, déjà ? votre fameuse psychohistoire. – Elle haussa les épaules et poursuivit : – Si vous vouliez tout m’expliquer par le menu, vous seriez forcé de partir de zéro et même ainsi, je ne saisirais sans doute pas tout. Mais pour en revenir à la génétique…

— Oui ?

— Un gène défectueux ne signifie en général pas grand-chose. Il y a certes des gènes imparfaits – si imparfaits et à la fois si cruciaux qu’ils produisent de terribles dérèglements. Mais ces cas sont rares. La plupart des gènes défectueux fonctionnent avec un défaut de précision. On les compare à des roues pas tout à fait bien équilibrées. Équipé de telles roues, un véhicule avancera en vibrant un peu, mais il avancera quand même.

— Est-ce ce dont souffre Wanda ?

— Oui. Plus ou moins. Après tout, si tous nos gènes étaient parfaits, nous serions tous exactement pareils, nous aurions tous exactement le même comportement. Ce sont les différences entre les gènes qui rendent les gens différents.

— Mais cela ne risque-t-il pas d’empirer avec l’âge ?

— Certes. Notre état empire à mesure que nous vieillissons. J'ai noté que vous boitiez en entrant. Pour quelle raison ?

— Une légère sciatique, grommela Seldon.

— En avez-vous souffert toute votre vie ?

— Bien sûr que non.

— Eh bien, certains de vos gènes se sont détériorés avec le temps et aujourd'hui, vous boitez.

— Qu'arrivera-t-il à Wanda, avec le temps ?

— Je n'en sais rien. Je ne peux pas prédire l'avenir, Professeur ; je crois que c'est là votre domaine. Toutefois, si je puis hasarder une prédiction, je dirais qu'il ne lui arrivera rien de particulier – du point de vue génétique, du moins – sinon un vieillissement progressif.

— En êtes-vous sûre ?

— Vous devrez me croire sur parole. Vous vouliez connaître le génome de Wanda et vous avez couru le risque de découvrir des choses qu'il vaut peut-être mieux ignorer. Mais je peux vous dire que, selon moi, rien de bien terrible ne lui arrivera.

— Les gènes défectueux… doit-on les réparer ? Le peut-on ?

— Non. Pour commencer, ce serait horriblement coûteux. Ensuite, il y a de grands risques que la réparation ne tienne pas. Et en définitive, les gens sont contre.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'ils sont contre la science en général. Vous devriez le savoir aussi bien que moi, Professeur. La situation, surtout depuis la mort de Cléon, a favorisé l'emprise du mysticisme. Les gens ne croient pas à la réparation des gènes par la science. Ils préfèrent se soigner par l'imposition des mains ou par n'importe quelle forme de magie ou de charlatanisme. Franchement, il m'est des plus difficiles de poursuivre mon travail. Nous recevons bien peu de subventions.

Seldon hocha la tête.

— En fait, je ne comprends que trop bien la situation. La psychohistoire l'explique mais, honnêtement, je n'imaginais pas qu'elle se dégradait aussi vite. Je suis trop absorbé par mes propres travaux pour voir les difficultés environnantes. – Il soupira. – Cela fait plus de trente ans que j'assiste à la lente décomposition de l'Empire galactique – et maintenant que la dégradation s'accélère, je ne vois même pas comment l'arrêter à temps.

— C'est ce que vous essayez de faire ? demanda le Dr Endelecki amusée.

— Oui, tout à fait.

— Eh bien, bon courage… Quant à votre sciatique, vous savez, il y a cinquante ans encore, on aurait pu la guérir. Hélas, plus aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Le matériel nécessaire a disparu ; les gens qui savaient le manier se consacrent à d'autres choses. La médecine décline.

— Comme tout le reste, fit Seldon, songeur. Mais revenons à Wanda. Je crois que c'est une jeune fille exceptionnelle dotée d'un cerveau différent de celui de la majorité de ses semblables. Que vous disent ses gènes sur son cerveau ?

Le Dr Endelecki se cala dans son fauteuil.

— Professeur Seldon, avez-vous une idée du nombre de gènes impliqués dans le fonctionnement cérébral ?

— Non.

— Je vous rappelle que, de tous les aspects du corps humain, la fonction cérébrale est de loin la plus complexe. En fait, pour ce que nous en savons, rien dans l'Univers n'égale en complexité le cerveau de l'homme. Vous ne serez donc pas surpris si je vous dis qu'il existe des milliers de gènes qui jouent chacun un rôle dans son fonctionnement.

— Des milliers ?

— Tout juste. Or il est impossible de les contrôler pour y relever une anomalie quelconque. Je vous crois sur parole pour ce qui est de Wanda. C'est une jeune fille exceptionnelle, dotée d'un cerveau exceptionnel, mais je ne vois rien dans ses gènes qui dit quoi que ce soit sur ce cerveau – sinon, bien entendu, qu'il est normal.

— Pourriez-vous trouver d'autres individus dont les gènes du fonctionnement cérébral soient analogues à ceux de Wanda, d'autres individus au cerveau structuré de manière identique ?

— J'en doute fort. Même si un autre cerveau ressemblait beaucoup au sien, il subsisterait des différences énormes au niveau des gènes. Inutile de chercher des similitudes. Dites-moi, Professeur, qu'y a-t-il chez Wanda qui vous porte à croire que son cerveau est si exceptionnel ? »

Seldon hocha la tête.

« Je regrette. C'est une chose dont je ne peux pas discuter.

— Dans ce cas, je suis tout à fait certaine que je ne pourrai rien trouver d'utile pour vous. Comment avez-vous découvert qu'il y avait quelque chose d'inhabituel dans son cerveau – cette fameuse chose dont vous ne pouvez pas discuter ?

— Par accident, répondit Seldon. Un pur accident.

— Dans ce cas, vous ne trouverez d'autres cerveaux comme le sien que par accident. »

Le silence s'installa entre eux. Seldon le rompit finalement : « Y a-t-il autre chose que vous puissiez me dire ?

— J'ai bien peur que non. Sinon que je vous enverrai ma note. »

Seldon se leva avec effort. Sa sciatique le faisait cruellement souffrir.

« Eh bien, dans ce cas, merci, docteur. Envoyez-moi votre note que je vous règle. »

Hari Seldon quitta le cabinet du docteur Endelecki. Il se demandait ce qu'il allait faire ensuite.

8

Comme tout intellectuel, Hari Seldon avait librement utilisé les différents services de la Bibliothèque Impériale. La plupart du temps, il recourait aux liaisons télématiques mais il avait eu l'occasion de s'y rendre en personne, plus d'ailleurs pour échapper aux pressions du Projet de Psychohistoire que pour toute autre raison. Ces deux dernières années, depuis qu'il avait élaboré son plan pour trouver d'autres sujets comme Wanda, il s'y était installé un bureau particulier, ce qui lui permettait d'accéder directement à l'immense stock de données de la Bibliothèque. Il avait même loué un petit appartement dans un secteur adjacent sous le dôme ; ainsi pouvait-il aller à pied à la Bibliothèque quand ses recherches, toujours plus absorbantes, l'empêchaient de regagner le secteur de Streeling.

Aujourd'hui, toutefois, son plan avait acquis une dimension nouvelle et il désirait rencontrer Las Zenow. C'était la première fois qu'il le rencontrerait en tête à tête.

Obtenir une audience du directeur de la Bibliothèque Impériale n'était pas chose facile. L'homme avait une haute opinion de la nature et de la valeur de sa fonction et l'on disait souvent que même l'Empereur devait se rendre sur place et attendre son tour lorsqu'il voulait consulter le bibliothécaire en chef.

Seldon en revanche n'eut aucun problème. Zenow le connaissait bien, même s'il ne l'avait jamais vu en personne.

« Très honoré, Premier ministre, dit-il pour l'accueillir.

— Je ne vous apprendrai pas que je n'occupe plus le poste depuis seize ans, dit Seldon en souriant.

— L'honneur du titre demeure. En outre, monsieur, vous avez joué un rôle essentiel pour nous débarrasser du joug brutal du pouvoir militaire. Vous savez que la junte a plusieurs fois violé la règle sacrée de neutralité de la Bibliothèque. »

(« Ah, se dit Seldon, voilà donc qui explique sa promptitude à me recevoir »)

« Simples rumeurs, observa-t-il tout haut.

— Bien, dites-moi maintenant ce qui vous amène ici, demanda Zenow sans pouvoir s'empêcher de jeter un bref coup d'œil sur son bracelet-chrone.

— Monsieur le directeur, il ne vous sera pas facile de répondre à ma requête. Je désire disposer de plus de place à la Bibliothèque. Je vous demande l'autorisation de faire venir un certain nombre de mes collaborateurs. Je veux entreprendre un programme long et complexe de la plus haute importance. »

Le désarroi s'inscrivit sur les traits de Las Zenow.

« Vous demandez beaucoup. Pouvez-vous expliquer l'importance de ce projet ?

— Oui. L'Empire est engagé dans un processus de désintégration. »

Il y eut un long silence. Puis Zenow reprit :

« J'ai entendu parler de vos recherches en psychohistoire. Je me suis laissé dire que votre nouvelle science contient la promesse de prédire l'avenir. Sont-ce des prédictions psychohistoriques que vous évoquez là ?

— Non. Je ne suis pas encore parvenu au stade où je peux parler de l'avenir avec certitude. Mais on n'a pas besoin de psychohistoire pour se rendre compte que l'Empire se désagrège. Vous pouvez le constater vous-même.

— Mon travail ici m'accapare totalement, Professeur Seldon, soupira Zenow. Je suis plus ignorant qu'un enfant des problèmes politiques ou sociaux.

— Vous pouvez à tout moment consulter les informations que détient la Bibliothèque. Tenez, rien que ce bureau : il est bourré de toute la documentation imaginable en provenance de l'ensemble de l'Empire Galactique.

— Je suis le dernier à me tenir au courant, j'en ai peur, dit Zenow avec un sourire triste. Vous connaissez le vieux proverbe : c'est le cordonnier qui est le plus mal chaussé. Il me semble, pour ma part, que l'Empire a été restauré. Nous avons de nouveau un Empereur.

— Simple façade. Dans la plupart des provinces périphériques, on cite son nom de manière rituelle, mais il ne joue pas le moindre rôle dans leurs décisions. Les Planètes extérieures maîtrisent leur propre politique et, plus important, elles ont la maîtrise des forces armées locales, qui ne dépendent pas de l'autorité impériale. Si l'Empereur voulait exercer son pouvoir hors de la sphère des Planètes intérieures, il échouerait. Je doute qu'il s'écoule plus de vingt ans avant que l'une d'elles ne déclare son indépendance. »

Nouveau soupir de Zenow.

« Si vous avez raison, nous vivons la pire période que l'Empire ait jamais connue. Mais quel rapport avec votre désir d'obtenir plus d'espace et plus de personnel à la Bibliothèque ?

— Si l'Empire s'effondre, la Bibliothèque Galactique n'échappera pas au carnage général.

— Oh, mais il faudra bien qu'elle résiste, dit Zenow avec conviction. Nous avons déjà traversé des temps difficiles et il a toujours été admis que la Bibliothèque Galactique de Trantor, en tant que conservatoire de l'ensemble du savoir humain, devait rester inviolée. Il continuera d'en être ainsi à l'avenir.

— Ce n'est pas certain. Vous avez reconnu vous-même que la

junte avait violé sa neutralité.

— Pas sérieusement.

— Cela risque d'être plus sérieux la prochaine fois, or nous ne pouvons permettre qu'on touche à ce conservatoire des connaissances humaines.

— En quoi le renforcement de votre présence ici l'empêcherait-il ?

— Ma présence, non. Mais le projet qui m'intéresse, oui. Je veux créer une grande Encyclopédie qui contiendra tout le savoir indispensable à l'humanité pour se rebâtir au cas où le pire surviendrait – une Encyclopédie galactique, si vous voulez. Nous n'avons pas besoin de la totalité du contenu de la Bibliothèque. Une bonne partie est sans intérêt. Les bibliothèques de province réparties dans la Galaxie peuvent également être détruites et de toute façon la plupart des données locales sont accessibles par liaison télématique avec la Bibliothèque Centrale Galactique. Mon projet se veut donc strictement indépendant puisqu'il vise à contenir, sous la forme la plus concise possible, l'essentiel du savoir nécessaire à l'humanité.

— Et si cette Encyclopédie est également détruite ?

— J'ose espérer qu'elle ne le sera pas. J'ai l'intention de trouver une planète suffisamment éloignée, aux confins de la Galaxie, sur laquelle je pourrai transférer mes Encyclopédistes afin qu'ils y travaillent en paix. Jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée, toutefois, j'aimerais que le noyau de ce groupe ait accès aux installations de la Bibliothèque pour sélectionner les éléments nécessaires au projet. »

Zenow grimaça.

« Je vois où vous voulez en venir, Professeur Seldon, mais je ne suis pas sûr que ce soit réalisable.

— Pourquoi, monsieur le bibliothécaire en chef ?

— Parce que ce titre ne fait pas de moi un monarque absolu. J'ai un conseil d'administration d'une importance non négligeable, une sorte de parlement auquel je devrais soumettre votre projet d'Encyclopédie. Or il n'est pas dit qu'il passe aisément.

— Vous m'étonnez.

— Il ne faut pas. Je ne suis pas un directeur très populaire. Depuis plusieurs années, le Conseil se bat pour limiter l'accès à notre établissement. J'ai résisté. Ils sont déjà ulcérés que je vous aie fourni votre petit bureau…

— Limiter l'accès ?

— Tout juste. Ils veulent instaurer un nouveau système de fonctionnement. Pour obtenir une information, il faudra demander à un bibliothécaire d'en faire la recherche. Le Conseil ne veut plus que les gens accèdent librement aux locaux et se servent eux-mêmes des ordinateurs. Ils prétendent que les dépenses nécessaires à l'entretien

de l'ensemble des équipements de consultation deviennent prohibitives.

— Mais c'est impossible ! La tradition de libre accès à la Bibliothèque Galactique est millénaire.

— Certes, mais ces dernières années, les crédits accordés à notre institution ont été amputés à plusieurs reprises et nous n'avons tout simplement plus les fonds dont nous disposions auparavant. Nous rencontrons des difficultés croissantes à maintenir à niveau notre équipement. »

Seldon se frotta le menton.

« Si vos crédits diminuent, j'imagine que vous devez réduire les salaires et licencier du personnel – ou, tout du moins, ne plus en embaucher.

— Vous avez parfaitement raison.

— Cela ne me paraît pas logique. Comment voulez-vous à la fois réduire les effectifs et imposer à votre personnel un tel surcroît de travail ? Il n'arrivera jamais à effectuer lui-même toutes les recherches bibliographiques que demandera le public !

— L'idée est qu'on ne trouvera pas toutes les informations demandées et que le public ne pourra accéder qu'à celles que nous aurons jugées essentielles.

— Donc, non seulement vous abandonnez le principe de la Bibliothèque ouverte à tous mais également celui de la Bibliothèque générale ?

— J'en ai peur.

— Je ne peux pas croire qu'un seul bibliothécaire puisse vouloir une chose pareille.

— Vous ne connaissez pas Gennaro Mummery, Professeur Seldon. » Devant l'air ahuri de son interlocuteur, Zenow poursuivit : « Qui est-ce ? vous demandez-vous. C'est le meneur de cette fraction du Conseil qui désire fermer la Bibliothèque au public. Et cette fraction grandit de jour en jour. Si je vous laisse, vous et vos collègues, constituer un noyau indépendant dans cette institution, un nombre croissant de membres du Conseil risquent d'apporter leur voix à Mummery, même si, a priori, ils ne sont pas dans son camp. Et dans ce cas, je serai contraint de présenter ma démission.

— Vous voyez bien, dit Seldon avec une soudaine énergie. Cette menace de fermeture, de restriction d'accès, de refus de délivrer une information complète… sans oublier les restrictions budgétaires – tout cela est en soi le signe de la désintégration de l'Empire. N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Vu sous cet angle, vous n'avez peut-être pas tort.

— Alors, laissez-moi m'adresser au Conseil. Je leur expliquerai ce que risque de nous réserver l'avenir et ce que je désire entreprendre.

Je réussirai peut-être à les convaincre comme j'espère vous avoir convaincu. »

Zenow réfléchit quelques instants.

« Je veux bien vous laisser essayer, mais ne vous faites pas trop d'illusions quant à vos chances d'aboutir.

— Je dois courir le risque. Prenez, je vous en prie, les dispositions nécessaires et faites-moi savoir où et quand je pourrai rencontrer le Conseil. »

Seldon quitta Zenow, l'esprit inquiet. Tout ce qu'il avait dit au bibliothécaire en chef était vrai – et sans grand intérêt. La véritable raison pour laquelle il allait avoir besoin de la Bibliothèque demeurait secrète.

En partie parce qu'il ne la cernait pas encore très clairement.

9

Hari Seldon se tenait au chevet de Yugo Amaryl avec tristesse et résignation. Yugo était totalement épuisé. La médecine ne pouvait plus rien pour lui, il avait d'ailleurs refusé de consulter un docteur.

Il n'avait que cinquante-cinq ans. Seldon en avait soixante-six et pourtant il était en parfaite santé, hormis les crises de sciatique – si c'était bien une sciatique – qui l'handicapaient parfois.

Amaryl ouvrit les yeux.

« Vous êtes toujours là, Hari ? »

Seldon hocha la tête.

« Je reste avec toi.

— Jusqu'à ma mort ?

— Oui. » Puis, laissant échapper son chagrin : « Pourquoi as-tu fait ça, Yugo ? Si tu avais vécu de manière raisonnable, tu aurais encore vingt ou trente années devant toi. »

Amaryl eut un pauvre sourire.

« Vivre de manière raisonnable ? Vous voulez dire en prenant des congés ? En partant en vacances ? En m'amusant à des futilités ?

— Oui ! Oui !

— À quoi bon ? Je n'aurais eu qu'une hâte : retourner à mon travail. Et si j'avais appris à perdre mon temps, même avec les vingt ou trente années supplémentaires dont vous parlez, je n'aurais rien accompli de plus. Regardez-vous.

— Comment cela ?

— Pendant les dix ans où vous avez été Premier ministre sous Cléon, qu'avez-vous eu comme activité scientifique ?

— J'ai consacré près du quart de mon temps à la psychohistoire, répondit doucement Seldon.

— Vous exagérez. Si je n'avais pas été là à m'escrimer, les progrès de la psychohistoire auraient été brutalement interrompus. »

Seldon acquiesça.

« Tu as raison, Yugo. Je t'en suis reconnaissant.

— Et en dehors de cette période, pendant que vous passiez la moitié de votre temps à des tâches administratives, qui faisait, qui continuait de faire le véritable travail ? Hein ?

— Toi, Yugo.

— Absolument. » Il referma les yeux.

« Pourtant tu étais prêt à prendre en charge ces tâches administratives si tu me survivais.

— Non ! Je voulais diriger le Projet pour le maintenir dans la direction qui convenait, mais j'aurais délégué tout ce qui relevait de l'administration. »

La respiration d'Amaryl devenait sifflante. Soudain il tressaillit, rouvrit les yeux et fixa Hari :

« Que va-t-il advenir de la psychohistoire quand je ne serai plus là ? Y avez-vous songé ?

— Oui, tout à fait. Et je veux t'en parler. Cela risque de te plaire. Yugo, je crois que la psychohistoire est à la veille d'une révolution. »

Amaryl fronça les sourcils.

« Comment cela ? Je n'aime pas trop…

— Écoute. C'était ton idée. Il y a des années, tu m'as dit qu'il faudrait établir deux Fondations séparées – isolées et bien à l'abri –, conçues de telle sorte qu'elles constituent le noyau d'un second Empire Galactique. Te rappelles-tu ? C'était ton idée…

— Les équations psychohistoriques…

— Je sais. Elles le suggèrent. C'est justement là-dessus que je travaille, Yugo. J'ai réussi à obtenir un bureau à la Bibliothèque Galactique…

— La Bibliothèque Galactique. » Les rides se creusèrent sur le front d'Amaryl. « Je ne les aime pas. Une bande d'imbéciles imbus d'eux-mêmes.

— Las Zenow, le bibliothécaire en chef, n'est pas un mauvais bougre, Yugo.

— Avez-vous déjà eu l'occasion de rencontrer un certain Mummery, Gennaro Mummery ?

— Non, mais j'en ai entendu parler.

— Un misérable. Nous nous sommes disputés, un jour, il m'accusait d'avoir déplacé je ne sais quoi. C'était entièrement faux et cela m'a profondément irrité, Hari. Tout d'un coup, je me suis cru de retour sur Dahl… Si Dahl a une spécialité, Hari, c'est son réservoir d'insultes. Je lui en ai servi quelques-unes ! Je lui ai aussi dit qu'il entravait nos recherches et que l'histoire se souviendrait de lui comme d'un scélérat. Et ce n'est pas exactement l'épithète que j'ai employée. » Amaryl eut un faible rire. « Je l'ai laissé sans voix. »

Soudain, Seldon comprit l'origine de l'animosité de Mummery à l'égard des étrangers et sans doute de la psychohistoire, mais il ne dit rien.

« Ton argument, Yugo, était d'instaurer deux Fondations, de sorte que si l'une échouait, l'autre continuerait. Mais nous n'en sommes plus là.

— Comment cela ?

— Te souviens-tu qu'il y a deux ans Wanda avait été capable de lire tes pensées et de déceler ainsi le défaut de programmation d'une partie des équations du Premier Radiant ?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien, nous en trouverons d'autres comme elle. Nous aurons

une Première Fondation constituée de spécialistes des sciences physiques, qui préserveront le savoir de l'humanité et serviront de noyau au second Empire. Et il y aura une Seconde Fondation formée de psychohistoriens – des psychohistoriens mentalistes, des télépathes – capables de travailler en mettant leur esprit en commun. Ils progresseront beaucoup plus rapidement que des penseurs isolés. Si nécessaire, leur groupe servira à infléchir en douceur le cours de l'histoire, vois-tu. Ils resteront en coulisse, toujours aux aguets. Ils seront les gardiens de l'Empire.

— Magnifique ! dit Amaryl, d'une voix éteinte. Magnifique ! Voyez comme j'ai bien choisi mon moment pour mourir. Il ne me reste plus rien à faire.

— Ne dis pas ça, Yugo.

— N'en faites pas une montagne, Hari. Je suis trop fatigué pour continuer. Merci… merci… de m'avoir parlé… » Sa voix faiblissait. « … de la révolution. Cela me rend… heureux… heureux… heur… »

Ce furent les dernières paroles de Yugo Amaryl.

Seldon se pencha sur son lit. Les larmes lui piquaient les yeux et roulaient sur ses joues.

Encore un vieil ami qui s'en allait. Demerzel, Cléon, Dors, et maintenant Yugo… le laissaient toujours plus démuni et solitaire à mesure qu'il vieillissait.

La révolution qui avait permis à Amaryl de mourir heureux pourrait bien ne jamais se produire. Parviendrait-il à utiliser la Bibliothèque galactique ? Trouverait-il d'autres sujets comme Wanda ? Et surtout, surtout, combien de temps cela prendrait-il ?

Seldon avait soixante-six ans. Si seulement il avait pu lancer sa révolution quand il en avait trente-deux, à son arrivée sur Trantor…

À présent, il était peut-être trop tard.

10

Gennaro Mummery le faisait attendre. Cette discourtoisie étudiée frisait l'insolence, mais Seldon gardait son calme.

Après tout, il avait absolument besoin de cet homme et se fâcher contre le bibliothécaire ne pourrait que lui nuire. Mummery serait en fait ravi de voir un Seldon furieux.

Aussi ce dernier se dominait-il en prenant son mal en patience jusqu'à ce que Mummery se décide enfin à apparaître. Seldon l'avait déjà vu – mais de loin, seulement. C'était la première fois qu'ils se rencontreraient en tête à tête.

Mummery était petit et dodu, visage rond et mince collier de barbe brune. Il arborait un sourire que Seldon rangea dans la catégorie des tics sans signification. Ce sourire dévoilait des dents jaunissantes et l'inévitable calot de Mummery était du même jaune, avec un liseré brun.

Seldon ressentit un début de nausée. Il avait l'impression qu'il ne pourrait que détester cet homme, même s'il n'avait aucune raison valable.

Mummery lança, sans préliminaires :

« Eh bien, Professeur, que puis-je pour vous ? »

Il jeta un coup d'œil sur le bandeau-chrone mural sans pour autant s'excuser de son retard.

« J'aimerais vous demander, monsieur, répondit Seldon, de bien vouloir mettre un terme à votre opposition à ma présence dans l'enceinte de la Bibliothèque. »

Mummery ouvrit les mains.

« Vous travaillez ici depuis deux ans. De quelle opposition parlez-vous ?

— Jusqu'à maintenant, la fraction du Conseil que vous représentez n'a pas pu mettre en minorité le bibliothécaire en chef, mais une nouvelle réunion doit se tenir le mois prochain et Las Zenow me dit qu'il n'est pas certain du résultat. »

Mummery haussa les épaules.

« Moi non plus. Votre bail – si on peut l'appeler ainsi – a des chances d'être renouvelé.

— J'ai besoin de plus, bibliothécaire Mummery. Je veux faire venir des collaborateurs. Le projet dans lequel je suis engagé – l'instauration des structures nécessaires à la mise en œuvre future d'une Encyclopédie très particulière – est une entreprise que je ne puis mener à bien tout seul.

— Nul doute que vos collègues peuvent travailler où bon leur semble. Trantor est bien assez vaste.

— Nous devons travailler à la Bibliothèque. Je suis un homme âgé, monsieur, et je suis pressé par le temps.

— Qui sait ce que nous réserve l'avenir ? Je ne crois pas que le Conseil vous autorisera à faire venir des collègues. Ce serait s'engager sur une pente savonneuse, Professeur. »

(« Tout à fait », reconnut Seldon, mais il ne dit mot.)

« Vous, Professeur, je n'ai pas réussi à vous mettre à l'écart. Jusqu'à présent. Il n'en est pas de même pour vos collaborateurs. »

Seldon se rendit compte qu'il était dans une impasse. Il décida de tenter un minimum de franchise.

« Bibliothécaire Mummery, votre animosité à mon égard n'a certainement rien de personnel. Vous connaissez l'importance de mes travaux.

— Vous voulez parler de votre psychohistoire ? Allons ! Vous y travaillez depuis plus de trente ans. Et qu'en est-il sorti ?

— Toute la question est là. Il se pourrait bien qu'il en sorte quelque chose très prochainement.

— Eh bien, que ce soit à l'Université de Streeling. Pourquoi tenez-vous à investir la Bibliothèque Galactique ?

— Bibliothécaire Mummery, écoutez-moi. Vous cherchez à fermer la Bibliothèque au public, rompant par là avec une longue tradition. Comment avez-vous le cœur de faire une chose pareille ?

— Ce n'est pas le cœur qui nous manque. Ce sont les fonds. Je suis sûr que le bibliothécaire en chef a pleuré sur votre épaule en vous racontant nos malheurs : les crédits qui diminuent, les réductions de salaire, le manque d'entretien. Que faire dans ces conditions ? Nous sommes obligés de tailler dans les services et nous ne sommes certainement pas en mesure de vous confier, à vous et vos collaborateurs, des bureaux et des équipements.

— L'Empereur est-il au courant de la situation ?

— Allons, Professeur, vous rêvez. N'est-il pas exact que votre psychohistoire annonce la détérioration de l'Empire ? J'ai appris qu'on vous surnommait Seldon le Corbeau, une expression qui, me semble-t-il, renvoie à un oiseau fabuleux de mauvais augure.

— Il est vrai que nous entrons dans une période difficile.

— Croyez-vous que la Bibliothèque restera à l'abri des remous ? Professeur, la Bibliothèque est toute ma vie et je veux qu'elle continue d'exister, mais nous n'y parviendrons que si nous trouvons le moyen de survivre avec un budget réduit… Et vous, vous venez me demander une Bibliothèque ouverte à tous, et dont vous pourriez jouir librement. C'est impossible, Professeur, tout bonnement impossible.

— Et si je vous trouvais le financement ? lança Seldon, en désespoir de cause.

— Fort bien. Et comment ?

— En en parlant à l’Empereur. J’ai été jadis Premier ministre. Il me recevra et m’écoutera.

— Et vous croyez obtenir de lui des crédits ? » Mummery éclata de rire.

« Si j’arrive à faire augmenter votre allocation budgétaire, pourrai-je faire venir mes collaborateurs ?

— Apportez-nous d’abord les crédits, ensuite nous verrons. Mais je doute que vous réussissiez. »

Mummery semblait très sûr de lui et Seldon se demanda combien de fois la Bibliothèque Galactique avait en vain fait appel à l’Empereur.

Son propre appel serait-il plus entendu ?

11

L'Empereur Agis XIV n'avait aucun droit réel à ce nom. Il l'avait adopté en accédant au trône dans le but de s'associer à la dynastie des Agis, qui avait régné deux mille ans plus tôt, la plupart avec succès, en particulier Agis VI, dont les quarante-deux années de règne avaient permis à l'Empire de connaître ordre et prospérité sous sa main ferme mais jamais tyrannique.

Agis XIV ne ressemblait à aucun des Agis d'antan – si l'on se fiait aux archives holographiques. Mais d'un autre côté, force était de reconnaître qu'Agis XIV ne ressemblait pas non plus au portrait holographique officiel que l'on distribuait au public.

« À vrai dire, songea Hari Seldon avec un brin de nostalgie, l'Empereur Cléon en comparaison, malgré tous ses défauts et ses faiblesses, avait sans conteste un port impérial. »

Ce n'était pas le cas d'Agis XIV. Seldon n'avait jamais eu l'occasion de le voir de près et les rares holographies qu'il avait contemplées n'étaient absolument pas ressemblantes. « L'holographe impérial connaît bien son boulot et l'accomplit parfaitement », songea Seldon avec une ironie désabusée.

Agis XIV était tout petit, avec un visage ingrat et des yeux légèrement exorbités qui ne brillaient pas particulièrement par leur intelligence. Sa seule qualification pour briguer le trône était d'être un parent éloigné de Cléon.

À son crédit, toutefois, il fallait reconnaître qu'il ne cherchait pas à jouer les Empereurs tout-puissants. On savait qu'il se faisait appeler « l'Empereur-citoyen » et que seuls le protocole de la Cour et les protestations outragées de la garde impériale l'empêchaient de quitter le dôme pour se promener dans les galeries de Trantor. On racontait qu'il aimait serrer la main des citoyens et s'enquérir lui-même de leurs plaintes.

(« Un point pour lui, songea Seldon, même si ça ne suffit pas à lui assurer la victoire. »)

Seldon fit la révérence en murmurant :

« Je vous remercie, Sire, d'avoir consenti à me recevoir. »

Agis XIV avait une voix claire et plutôt agréable, bien peu en accord avec son physique. Il répondit :

« Un ancien Premier ministre a sans aucun doute des privilèges, même si je dois me féliciter du courage surprenant dont je fais montre en acceptant de vous rencontrer. »

Il y avait de l'humour dans sa voix et Seldon réalisa soudain qu'un homme pouvait ne pas avoir l'air intelligent et l'être tout de même.

« Du courage, Sire ?

— Naturellement. Ne vous appelle-t-on pas Seldon le Corbeau ?

— J'ai entendu cette expression, Sire, pour la première fois il y a deux jours.

— Apparemment, elle fait référence à votre psychohistoire, qui nous prédit la Chute de l'Empire…

— Elle ne fait que signaler une éventualité, Sire…

— Et vous associer de la sorte à l'oiseau mythique de mauvais augure. En fait, j'ai l'impression que c'est vous, l'oiseau de mauvais augure.

— J'espère bien que non, Sire.

— Allons, allons. Les archives sont claires. Eto Demerzel, l'ancien Premier ministre de Cléon, était impressionné par vos travaux et voyez ce qui lui est arrivé : il a été contraint à la démission et à l'exil. L'Empereur Cléon lui-même était impressionné par vos travaux et voyez ce qui lui est arrivé : il s'est fait assassiner. Les militaires de la junte étaient impressionnés par vos travaux et voyez ce qui leur est arrivé : ils se sont fait balayer. Même les Joranumites, à ce qu'on raconte, étaient impressionnés par vos travaux et ils ont été détruits. Aujourd'hui, Seldon le Corbeau, c'est moi que vous venez voir. À quoi dois-je m'attendre ?

— Oh, à rien de bien tragique, Sire.

— J'imagine que non, car à la différence de tous ceux que j'ai mentionnés, vos travaux ne m'impressionnent pas. Dites-moi plutôt ce qui vous amène ici. »

Il écouta attentivement, sans l'interrompre, Seldon lui expliquer l'importance de lancer son Projet : une Encyclopédie destinée à préserver le savoir humain si d'aventure le pire se produisait.

— Oui, oui, dit finalement Agis XIV, vous êtes donc bien convaincu que l'Empire va s'effondrer.

— La probabilité est forte, Sire, et il serait imprudent de refuser d'en tenir compte. En un sens, mon objectif est d'empêcher que la chose se produise – ou à défaut d'en limiter les effets.

— Seldon le Corbeau, si vous continuez à fourrer votre nez dans les affaires de l'Empire, je suis convaincu qu'il va finir par s'effondrer.

— Sire, je ne demande que l'autorisation de travailler.

— Oh, mais vous l'avez, seulement je n'arrive pas à saisir ce que vous voulez de moi. Pourquoi m'avoir donné tant de détails sur cette Encyclopédie ?

— Parce que je désire travailler à la Bibliothèque galactique, Sire, ou, plus exactement, je désire que d'autres viennent y travailler avec moi.

— Je vous assure que ce n'est pas moi qui vous mettrai des bâtons dans les roues.

— Ce n’est pas suffisant, Sire. J’ai besoin de votre aide.

— De quel ordre, ex-Premier ministre ?

— Une aide financière. Si la Bibliothèque n’obtient pas de crédits supplémentaires, elle fermera ses portes au public et me renverra.

— Des crédits ! – Une note de surprise teinta la voix de l’Empereur. – Vous êtes venu me réclamer des crédits ?

— Oui, Sire.

Agis XIV se leva, très agité. Seldon l’imita aussitôt, mais l’Empereur lui fit signe de se rasseoir.

— Restez assis. Ne me traitez pas en Empereur, je n’en suis pas un. Je n’ai jamais voulu de ce boulot, on m’y a forcé. Je suis le plus proche parent de la famille impériale et ils sont arrivés à me convaincre que l’Empire avait besoin d’un Empereur. Ils m’ont eu, mais ça leur fait une belle jambe.

« Des crédits ! Vous croyez que j’en ai ! Vous parlez de la désintégration de l’Empire. Comment se désintègre-t-il, d’après vous ? Est-ce à la rébellion que vous songez ? La guerre civile ? Des désordres ici ou là ?

« Non. Songez plutôt aux crédits. Oui, aux crédits. Est-ce que vous vous rendez compte que je n’arrive plus à collecter le moindre impôt dans la moitié des provinces de l’Empire ? Elles en font pourtant toujours partie – « Vive l’Impérium ! », « Gloire à l’Empereur ! » – mais elles ne payent pas un sou et je ne dispose pas des forces nécessaires pour aller les chercher. En d’autres termes, elles ne font plus vraiment partie de l’Empire, n’est-ce pas ?

« Des crédits ! L’Empire souffre d’un monstrueux déficit chronique. Je ne peux plus rien payer. J’ai à peine de quoi subvenir à l’entretien du Domaine impérial et du Palais. Je dois rogner sur tout, laisser des bâtiments se délabrer et d’innombrables domestiques mourir de faim.

« Professeur Seldon. Je n’ai pas le moindre crédit à vous offrir. Où trouverais-je de quoi financer la Bibliothèque ? Ils devraient déjà s’estimer heureux que je réussisse chaque année à leur décrocher un petit quelque chose.

L’Empereur conclut sa tirade en ouvrant les mains, les paumes en l’air, comme pour montrer à quel point les caisses de l’Empire étaient vides.

Hari Seldon était abasourdi.

— Sire, même si vous n’avez pas les crédits, il vous reste le prestige impérial. Ne pouvez-vous ordonner à la Bibliothèque de me permettre de conserver mon bureau et d’autoriser mes collaborateurs à venir m’aider pour ce travail vital ?

Agis XIV se rassit comme si, dès qu’il n’était plus question de crédits, il pouvait cesser de s’agiter.

— Vous n'ignorez pas la tradition : la Bibliothèque galactique est indépendante du pouvoir impérial pour ce qui concerne sa gestion interne. Elle a toujours établi ses propres règles, et ce malgré la tentative infructueuse de mon homonyme (il sourit), Agis VI, pour prendre le contrôle des fonctions nouvelles de cette institution. Et là où Agis VI a échoué, me croyez-vous capable de réussir ?

— Je ne vous demande pas de recourir à la force, Sire. Tout au plus d'exprimer poliment un souhait. Dans la mesure où cela ne met pas en péril les fonctions vitales de la Bibliothèque, ils seront ravis de plaire à l'Empereur et d'exaucer ses vœux.

— Professeur Seldon, vous connaissez bien mal les Bibliothécaires. Il suffit que j'exprime un souhait, avec autant de douceur et de retenue qu'il faudra, pour être certain que, blessés dans leur dignité, ils s'empresseront de faire le contraire. Ils sont extrêmement sensibles aux moindres velléités de mainmise impériale.

— Alors, que dois-je faire ?

— Eh bien, je crois avoir une idée. Je fais moi aussi partie du public, je puis donc me rendre à la Bibliothèque galactique si cela me chante. Comme elle est située dans l'Enclave du palais, je ne violerai pas non plus le protocole. Eh bien, vous allez m'y accompagner et nous manifesterons ostensiblement notre amitié. Je ne vais rien leur demander mais s'ils remarquent que nous marchons bras dessus bras dessous, peut-être que certains membres de leur précieux Conseil se sentiront obligés d'être mieux disposés à votre égard… C'est tout ce que je peux faire pour vous. »

Seldon, profondément déçu, se demanda si ce geste lui serait d'une quelconque utilité.

12

C’est avec une nuance de crainte respectueuse que Las Zenow remarqua :

« J’ignorais que vous étiez en si bons termes avec l’Empereur, Professeur Seldon.

— Pourquoi pas ? Il est très démocrate pour un Empereur et mon expérience de Premier ministre au temps de Cléon l’intéresse beaucoup.

— Il nous a fait une très forte impression. Nous n’avions pas reçu la visite d’Empereur depuis de longues années. En général, quand l’Empereur veut quelque chose de la Bibliothèque…

— J’imagine sans peine. Il appelle et on le lui apporte. Simple question de courtoisie.

— On avait même suggéré, poursuivit Zenow décidément en veine de confidences, d’équiper l’Empereur d’un terminal informatique directement raccordé à l’ordinateur de la Bibliothèque, pour lui éviter la peine d’attendre. Cela remonte au bon vieux temps, quand les crédits abondaient, mais figurez-vous que la proposition fut rejetée.

— Pas possible ?

— Eh oui, presque à l’unanimité du Conseil : ils ont estimé que l’Empereur risquait de s’immiscer dans les affaires de la Bibliothèque et que cela menacerait notre indépendance vis-à-vis du gouvernement.

— Ce Conseil, qui refuse de s’incliner pour honorer l’Empereur, consentira-t-il à me laisser disposer de la Bibliothèque ?

— Pour le moment, oui. Le sentiment général – et j’ai fait mon possible pour l’encourager – est que si nous manquons de courtoisie à l’égard d’un ami personnel de l’Empereur, toute chance d’augmentation du budget sera définitivement compromise, de sorte que…

— De sorte que ce sont les crédits – voire la lointaine perspective de crédits – qui ont le dernier mot.

— J’en ai peur.

— Puis-je faire venir mes collaborateurs ? » Zenow parut gêné.

« J’ai bien peur que non. L’Empereur s’est promené avec vous – pas avec vos collaborateurs. Je suis désolé, Professeur. »

Seldon haussa les épaules et une profonde mélancolie l’envahit. Il n’avait personne à faire venir, de toute façon. Voilà un certain temps qu’il essayait de localiser d’autres sujets comme Wanda et il avait échoué. Lui aussi, il aurait eu besoin de subventions pour organiser convenablement des recherches. Or lui non plus, il n’avait rien.

13

Trantor, ville-planète capitale de l'Empire Galactique, avait notablement changé depuis ce jour où, trente-huit ans plus tôt, Hari avait pour la première fois débarqué de l'hypernef venue de son Hélicon natale. Était-ce la brume nacrée de la mémoire d'un vieillard qui faisait briller d'un tel éclat le souvenir de la Trantor d'antan ? Hari se le demandait. Dans l'exubérance de la jeunesse, comment un jeune homme issu d'une Planète extérieure comme Hélicon n'aurait-il pas été impressionné par les tours miroitantes, les dômes étincelants, ces foules animées, bariolées, qui grouillaient jour et nuit sur toute la planète ?

« Aujourd'hui, songea-t-il avec tristesse, les allées sont quasiment désertes, même en plein midi. » Des bandes de malfrats contrôlaient les divers quartiers de la cité, luttant entre elles pour la maîtrise de leur territoire. La Sûreté n'était plus que l'ombre d'elle-même ; les fonctionnaires de police étaient débordés par les plaintes affluant au bureau central. Bien sûr, on envoyait des policiers dès que parvenait un appel d'urgence, mais ils arrivaient toujours sur les lieux après le crime. Ils ne faisaient même plus semblant de protéger les citoyens de Trantor. Lorsqu'un individu sortait, c'était à ses risques et périls – et le risque n'était pas négligeable. Pourtant, Hari Seldon continuait à le prendre en se promenant quotidiennement, comme pour défier les forces qui détruisaient son Empire bien-aimé.

Alors Hari Seldon déambulait, boitillant et pensif.

Rien ne marchait. Rien. Il avait été incapable d'isoler la structure génétique qui faisait de Wanda un être à part et faute de cela, il était incapable de repérer d'autres individus analogues.

Le don de Wanda pour lire les pensées s'était considérablement affiné au cours des six années écoulées depuis qu'elle avait identifié l'erreur dans le Premier Radiant de Yugo Amaryl. Wanda était particulière à plus d'un titre. Consciente que ses capacités mentales la distinguaient de ses semblables, elle avait travaillé à les comprendre, à maîtriser leur énergie, à l'orienter. Les progrès accomplis durant son adolescence l'avaient mûrie, elle ne poussait plus les petits gloussements de fillette qui avaient tant ravi son grand-père. À présent elle le ravissait encore plus par sa détermination à l'aider dans ses travaux grâce aux pouvoirs de son « don ». Car Hari Seldon avait parlé à Wanda de son idée d'une Seconde Fondation et elle s'était engagée à concrétiser cet objectif avec lui.

Aujourd'hui, toutefois, Seldon était d'humeur sombre. Il arrivait à la conclusion que les dons télépathiques de Wanda ne l'amèneraient nulle part. Il n'avait plus de crédits pour poursuivre ses travaux – pas

de crédits pour localiser d'autres sujets comme Wanda, pas de crédits pour payer ses collaborateurs du Projet de Psychohistoire à Streeling, pas de crédits pour lancer son projet fondamental d'Encyclopédie à la Bibliothèque Galactique.

Alors que faire ?

Il continua de marcher en direction de la Bibliothèque. Il aurait mieux fait de prendre un gravi-taxi mais il avait envie de marcher – même en traînant la jambe. Il avait besoin de temps pour réfléchir.

Il entendit un cri : « Le voilà ! » mais n'y fit pas attention.

On le répéta :

« C'est lui, la psychohistoire ! »

Le mot psychohistoire lui fit lever la tête.

Un groupe de jeunes l'encerclait.

Automatiquement, Seldon se plaça le dos au mur et leva sa canne.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— Pour sûr que t'es Seldon le Corbeau, lança le jeune chef de la bande, à la fois ravi et détendu.

— T'es qu'un vieux saligaud, s'écria un autre.

— Qu'allez-vous faire si je ne vous donne pas de crédits ?

— On va te rosser, dit le chef, et on te les piquera, tes crédits.

— Et si je vous les donne ?

— On te rossera quand même ! »

Et tous d'éclater de rire. Hari leva plus haut sa canne.

« En arrière ! Tous ! »

Il avait eu le temps de les compter. Ils étaient huit.

Il se sentit suffoquer légèrement. Jadis, avec Dors et Raych, ils n'avaient eu aucune difficulté à contrer dix assaillants. À l'époque, il n'avait que trente-deux ans et puis Dors était Dors.

Aujourd'hui, c'était différent. Il brandit sa canne.

Le chef des voyous remarqua :

« Eh, mais c'est que le vieux veut nous attaquer. Qu'est-ce qu'on lui fait ? »

Seldon regarda rapidement alentour. Pas un policier en vue. Encore un signe de la dégradation de la société. Il y avait bien un ou deux badauds, mais inutile d'appeler à l'aide, ils pressaient le pas pour éviter le groupe. Personne n'avait envie d'être mêlé dans une sale affaire.

« Le premier qui approche, lança Seldon, je lui fracasse le crâne.

— Ah ouais ? »

Le chef avança rapidement sur lui. Après une lutte brève et violente, la canne fut arrachée des mains de Seldon. Le chef la jeta au loin.

« Et maintenant, l'ancêtre ? »

Seldon rentra la tête dans les épaules. Il ne pouvait qu'attendre

les coups. La bande le serrait de près, ils se battaient presque pour lui taper dessus. Seldon leva les bras pour tenter de parer les coups. Il savait encore pratiquer l'Esquive – plus ou moins. Face à un ou deux adversaires, il aurait pu faire pivoter son corps, esquiver, contre-attaquer. Mais pas contre huit – sûrement pas contre huit.

Il essaya quand même, glissant rapidement sur le côté pour esquiver l'attaque mais sa jambe droite, avec sa sciatique, se déroba. Il tomba et comprit qu'il était totalement sans défense.

C'est alors qu'il entendit résonner une voix de stentor :

« Que se passe-t-il ici ? Arrière, bandits ! Filez ou je vous zigouille tous !

— Allons bon, encore un vieux, railla le chef.

— Pas si vieux que ça », rectifia le nouveau venu. Du revers de la main, il frappa le chef, dont la joue prit une méchante teinte violacée.

« Mais c'est toi, Raych, s'étonna Seldon.

— Restez en dehors de tout ça, Papa. Relevez-vous et écartez-vous.

— Tu vas nous le payer, fit le chef en se massant la joue.

— Sûrement pas », répondit Raych en exhibant un poignard dahlite, long et brillant.

Un second poignard apparut. Il en tenait désormais un dans chaque main.

« Toujours avec tes couteaux, Raych, remarqua Seldon d'une voix faible.

— Toujours. Rien ni personne ne pourra jamais m'arrêter.

— Moi, si », dit le chef, en dégainant un fulgurant.

Fendant les airs à une vitesse hallucinante, l'un des couteaux de Raych vint se planter dans la gorge du chef. L'homme laissa échapper un soupir bruyant, puis un gargouillis avant de choir sous les regards ahuris des sept autres.

Raych s'approcha.

« Je veux récupérer mon couteau. »

Il retira la lame de la gorge du voyou et l'essuya sur le devant de sa chemise. Dans le même mouvement, il avait posé le pied sur la main de l'homme ; il se pencha pour récupérer le fulgurant.

Raych le fit disparaître dans une de ses immenses poches.

« Je n'aime pas trop utiliser ce genre d'arme, tas de bons à rien, parce qu'il m'arrive de manquer ma cible. En revanche, avec un couteau, je ne la rate jamais. Jamais ! Cet homme est mort. Vous êtes sept à rester plantés là. Vous vous incrustez ou vous dégagez ?

— Attrapez-le ! » lança l'un des voyous et les sept de se ruer comme un seul homme.

Raych fit un pas en arrière. Une lame jaillit, puis la seconde, et deux des voyous se figèrent : chacun avait un couteau planté dans

l'abdomen.

« Rendez-moi mes couteaux, dit Raych en les retirant avec un mouvement tranchant avant de les essuyer. Ces deux-là sont encore en vie mais pas pour longtemps. Il en reste encore cinq sur pied. Allez-vous attaquer de nouveau ou allez-vous partir ? » Ils s'apprêtaient à décamper mais Raych leur lança : « Récupérez votre mort et vos mourants. Je n'en veux pas. »

Ils chargèrent en hâte les trois corps sur leurs épaules puis tournèrent casaque et filèrent au pas de course.

Raych se pencha pour ramasser la canne de Seldon.

« Pouvez-vous marcher, Papa ?

— Pas trop bien. Je me suis tordu la jambe.

— Dans ce cas, montez dans ma voiture. Qu'est-ce que vous faisiez à pied, d'ailleurs ?

— Ce n'est pas interdit que je sache. Jusqu'ici, il ne m'était jamais rien arrivé.

— Vous attendiez que ça se produise, ou quoi ? Montez dans ma voiture, je vous raccompagne à Streeling. » Il programma tranquillement le véhicule terrestre avant d'ajouter : « Quel dommage de ne pas avoir eu Dors avec nous ! M'man les aurait attaqués à mains nues et les aurait étendus raides morts tous les huit en moins de cinq minutes. »

Seldon sentit des larmes lui brûler les paupières.

« Je sais, Raych, je sais. Crois-tu qu'elle ne me manque pas chaque jour ?

— Pardon, fit Raych à voix basse.

— Comment as-tu deviné que j'avais des problèmes ?

— Wanda m'a prévenu. Elle a dit que des méchants s'apprêtaient à vous attaquer, elle m'a dit où ils étaient et je suis venu aussitôt.

— Es-tu vraiment sûr qu'elle savait de quoi elle parlait ?

— Absolument. Nous la connaissons suffisamment désormais pour savoir qu'elle a une espèce de contact avec votre esprit.

— T'a-t-elle dit combien de personnes m'attaquaient ?

— Non. Elle ajuste dit : « une petite troupe ».

— Tu es venu tout seul, Raych, n'est-ce pas ?

— Je n'avais pas le temps de réunir un commando, P'pa. Et puis, j'en suis venu à bout, non ?

— Certes. Merci, Raych. »

14

Ils étaient de retour à Streeling et Seldon avait la jambe étendue sur un coussin.

Raych le considéra, l'air sombre :

« Papa, plus question dorénavant de vous balader tout seul à Trantor. »

Seldon fronça les sourcils.

« À cause de ce malheureux incident ?

— Pour un incident, c'en était un. Vous ne pouvez plus vous débrouiller seul. Vous avez soixante-dix ans et votre jambe droite ne vous porte plus en cas d'alerte. En plus, vous avez des ennemis…

— Des ennemis !

— Absolument. Et vous le savez. Ces rats d'égout ne s'en prenaient pas au premier venu. Ils ne guettaient pas n'importe quel badaud insouciant pour le dévaliser. Ils vous ont identifié, la preuve, ils ont crié : « Psychohistoire ! ». Et ils vous ont traité de vieux saligaud. Pourquoi, à votre avis ?

— Je n'en sais rien.

— C'est parce que vous vivez dans un monde à part, Papa, et que vous ne savez plus ce qui se passe sur Trantor. Est-ce que vous croyez que les Trantoriens ne sont pas conscients que leur planète est en train de couler et qu'ils ne savent pas que votre psychohistoire le prédit depuis des années ? Ne vous est-il pas venu à l'esprit qu'ils pourraient rendre le messager responsable du message ? Si les choses tournent mal – et c'est ce qui est en train de se produire – ils seront nombreux à penser que c'est de votre faute.

— Je ne peux pas le croire.

— Pourquoi, selon vous, certains membres de la Bibliothèque galactique cherchent à vous mettre dehors ? C'est qu'ils ne veulent pas être dans le passage quand vous allez vous faire lapider. Alors… il faut que vous fassiez attention. Vous ne pouvez plus sortir seul. Il faudra que je vous accompagne ou que je vous fournisse des gardes du corps. C'est comme ça que nous allons procéder. » Seldon paraissait terriblement malheureux. Raych se radoucit : « Mais pas pour longtemps, P'pa. J'ai trouvé un nouveau boulot. »

Seldon leva les yeux.

« Un nouveau boulot ? De quel genre ?

— Enseignant. À l'Université.

— Laquelle ?

— Santanni. »

Les lèvres de Seldon tremblèrent.

« Santanni ! Mais c'est à neuf mille parsecs de Trantor. C'est une

Planète provinciale à l'autre bout de la Galaxie.

— Tout juste. C'est bien pour ça que je veux m'y rendre. J'ai passé toute ma vie sur Trantor, P'pa, j'ai eu ma dose. Aucune autre planète sur tout l'Empire ne se délabre à la vitesse de Trantor. C'est devenu un repaire de criminels. Plus personne ne nous protège. L'économie se traîne, la technologie dégringole. Santanni, à l'opposé, est un monde agréable, encore bourdonnant de vitalité, et je veux m'y rendre pour bâtir une vie nouvelle, avec Manella, Wanda et Bellis. Nous y partons dans deux mois.

— Tous les quatre ?

— Avec vous, P'pa, avec vous. Pas question de vous abandonner sur Trantor. Vous venez avec nous sur Santanni. » Seldon hocha la tête. « Impossible, Raych. Tu le sais.

— Pourquoi impossible ?

— Tu sais pourquoi. Le Projet. Ma psychohistoire. Me demandes-tu d'abandonner l'ouvre de ma vie ?

— Pourquoi pas ? Elle vous a bien abandonné.

— Tu es fou.

— Non, pas du tout. Où voulez-vous en venir ? Vous n'avez plus de crédits. Vous ne pouvez plus en obtenir. Il ne reste plus personne sur Trantor pour vous soutenir.

— Depuis près de quarante ans…

— D'accord, je l'admets. Mais vous avez échoué, Papa. Ce n'est pas un crime. Vous vous êtes tué à la tâche et vous avez énormément avancé, mais vous vous heurtez à une économie en décomposition, un Empire qui s'effondre. C'est précisément ce que vous aviez prédit depuis le début qui vous bloque aujourd'hui. Alors…

— Non, je ne me laisserai pas bloquer. D'une manière ou d'une autre, je continuerai d'avancer.

— Je vais vous dire une bonne chose, Papa : prenez votre psychohistoire avec vous. Recommencez à zéro sur Santanni. Vous y trouverez peut-être assez de crédits – et d'enthousiasme – pour la financer.

— Et tous les hommes et les femmes qui ont collaboré avec moi si fidèlement ?

— Foutaises ! En vérité, ils sont en train de vous lâcher parce que vous ne pouvez plus les payer. C'est la solitude qui vous attend ici, rien d'autre. Oh, Papa ! Vous croyez que ça me fait plaisir de vous parler de la sorte ? C'est parce que personne n'a voulu le faire – n'a eu le cœur de le faire – que vous vous retrouvez dans cette triste situation. Soyons honnêtes l'un envers l'autre. Quand vous parcourez les rues de Trantor et que vous vous faites attaquer pour la seule raison que vous êtes Hari Seldon, vous ne croyez pas qu'il est temps de parler vrai ?

— Peu importe ce qui est vrai ou pas. Je n'ai pas l'intention de quitter Trantor. »

Raych secoua la tête.

« J'étais certain que vous vous entêteriez. Vous avez encore deux mois pour changer d'avis. Réfléchissez-y, d'accord ? »

15

Cela faisait bien longtemps que Hari Seldon n'avait plus souri. Il dirigeait le Projet comme il l'avait toujours fait : en donnant la priorité au développement de la psychohistoire, en faisant des plans pour la Fondation, en étudiant le Premier Radiant.

Mais il ne souriait pas. Il continuait à travailler d'arrache-pied, sans avoir pour autant l'impression que la réussite était proche. Il ressentait au contraire la menace d'un échec imminent.

Alors qu'il était installé dans son bureau à l'Université de Streeling, Wanda entra. Il leva les yeux sur elle et son cœur chavira. Wanda avait toujours été à part. Seldon ne se rappelait pas exactement à quel moment lui et les siens avaient commencé à écouter ses déclarations avec enthousiasme. Il semblait qu'il en avait toujours été ainsi. Petite fille, elle lui avait sauvé la vie en le prévenant de la « mort en donnant ces parts de sorbet aux siens », et tout au long de son enfance, elle avait mystérieusement su les choses.

Même si le docteur Endelecki avait affirmé que le génome de Wanda était en tout point normal, Seldon restait convaincu que sa petite-fille possédait des facultés mentales bien supérieures à la moyenne. Et il était tout aussi convaincu qu'il y en avait d'autres comme elle dans la Galaxie – même sur Trantor. Si seulement il pouvait les trouver, ces mentalistes, quelle contribution magistrale ils apporteraient à la Fondation ! Cet immense potentiel reposait sur sa superbe petite-fille. Seldon la contempla dans l'encadrement de la porte de son bureau, et il eut l'impression que son cœur allait se briser. Dans quelques jours, elle serait partie.

Comment pourrait-il le supporter ? Elle était si belle ! Elle avait dix-huit ans, de longs cheveux blonds, un visage un peu large mais toujours porté à sourire. Elle lui souriait justement et Seldon se dit : « Pourquoi pas ? Elle s'apprête à partir pour Santanni, pour une vie nouvelle. »

« Eh bien, Wanda, plus que quelques jours.

— Non, je ne crois pas, Bon-Papa. »

Il la dévisagea.

« Comment cela ? »

Wanda s'approcha et l'entoura de ses bras.

« Je ne pars pas pour Santanni.

— Tes parents ont changé d'avis ?

— Non. Ils y vont, eux.

— Et pas toi ? Pourquoi ? Où vas-tu ?

— Je reste ici. Avec toi. » Elle le serra plus fort. « Pauvre Bon-Papa !

— Mais je ne comprends pas. Pourquoi ? Est-ce qu'ils sont d'accord ?

— Tu parles de Papa et Maman ? Pas vraiment. On en a discuté pendant des semaines mais j'ai fini par gagner. Ils partent pour Santanni, ils sont ensemble et ils emmènent aussi la petite Bellis. Si je les accompagne et que je te laisse ici, toi, tu n'auras personne. Je ne crois pas que je pourrais le supporter.

— Mais comment as-tu réussi à les convaincre ?

— Eh bien, tu vois… j'ai forcé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est mon esprit. Je peux voir ce qu'il y a dans le tien et dans le leur, et plus le temps passe, plus je le vois distinctement. Du coup, j'arrive à les forcer à faire ce que je veux.

— Comment fais-tu ?

— Je n'en sais rien, mais au bout d'un moment, ils en ont assez et ils cèdent. Donc je vais rester avec toi. » Seldon la contempla, éperdu d'amour. « C'est magnifique, Wanda. Mais Bellis…

— Ne t'inquiète pas pour Bellis. Elle n'a pas un esprit comme le mien.

— En es-tu certaine ? » Seldon se mordilla la lèvre inférieure.

« Tout à fait. Et puis, Papa et Maman ont besoin d'une fille eux aussi. »

Seldon avait envie de se réjouir, mais il n'osait pas le faire ouvertement. Il y avait Raych et Manella.

« Wanda, as-tu songé à tes parents ? Comment peux-tu te montrer aussi insensible à leur égard ?

— Je ne suis pas insensible. Ils comprennent. Ils se rendent compte que je dois rester avec toi.

— Comment t'y es-tu prise ?

— J'ai forcé, dit-elle simplement, et à la fin, ils ont admis mon point de vue.

— Tu peux faire ça ?

— Ça n'a pas été facile.

— Et tu l'as fait parce que… »

Seldon marqua un temps.

« Parce que je t'aime. Bien sûr. Et parce que…

— Oui ?

— Je dois apprendre la psychohistoire. J'en sais déjà pas mal.

— Comment ?

— Je pioche dans ton esprit et dans celui des autres participants au Projet, en particulier celui d'oncle Yugo avant sa mort. Mais je ne dispose que de fragments épars. Je veux m'y mettre sérieusement. Je veux étudier avec un Premier Radiant. » Son visage s'illumina, les mots se bousculaient dans sa bouche, pleins de passion : « Je veux

étudier la psychohistoire en détail. Bon-Papa, tu es bien vieux et bien fatigué. Moi, je suis jeune et pleine d'ardeur. Je veux apprendre tout ce que je pourrai, afin de poursuivre le jour où… »

Seldon l'interrompit :

« Ma foi, ce serait formidable, seulement nous n'avons plus de subventions. Je t'apprendrai tout ce que je sais mais… nous sommes devenus impuissants.

— On verra, Bon-Papa, on verra. »

16

Raych, Manella et la petite Bellis attendaient à l'astroport. On préparait l'hypernef pour le vol, tous trois avaient déjà fait enregistrer leurs bagages.

« Papa, dit Raych, venez avec nous. » Seldon hocha la tête. « Je ne peux pas.

— Si vous changez d'avis, nous aurons toujours une place pour vous.

— Je le sais, Raych. Nous sommes ensemble depuis près de quarante ans – et ce furent quarante belles années. Dors et moi, nous avons eu de la chance de te rencontrer.

— C'est moi qui ai eu de la chance. » Ses yeux s'emplirent de larmes. « Ne croyez pas que je ne pense pas à Maman chaque jour.

— Oui, je sais. »

Seldon détourna les yeux, l'air misérable. Wanda jouait avec Bellis quand résonna l'ordre d'embarquer.

Après une dernière étreinte pleine de larmes, Wanda et ses parents se séparèrent. Raych se retourna pour dire adieu à Seldon. Il essayait crânement de sourire.

Seldon lui rendit son salut tandis que, à tâtons, son autre main venait enserrer les épaules de Wanda.

Il ne lui restait plus qu'elle. Tout au long de sa vie, il avait perdu ses amis et tous ceux qu'il aimait. Demerzel était parti, sans espoir de retour ; disparu, l'Empereur Cléon ; disparue, sa Dors bien-aimée ; disparu, son fidèle ami Yugo Amaryl ; et maintenant Raych, son fils unique, s'en allait à son tour.

Il ne lui restait plus que Wanda.

17

« Il fait un temps superbe à l'extérieur, dit Hari Seldon, une soirée magnifique. Quand on pense que l'on vit sous un dôme ! Imagine qu'on ait un temps pareil tous les soirs.

— On s'en lasserait vite, Bon-Papa, dit Wanda, négligemment. Un petit changement d'un jour sur l'autre ne peut que nous être profitable.

— Pour toi, parce que tu es jeune, Wanda. Tu as encore tant et tant de soirées devant toi. Moi, pas. Alors, je préfère qu'elles soient belles.

— Allons, Bon-Papa, tu n'es pas si vieux. Ta jambe va plutôt bien et tu as l'esprit plus vif que jamais. Je le sais, moi.

— Bien sûr. Continue. Réconforte-moi. » Puis il ajouta, légèrement mal à l'aise : « J'ai envie de marcher, de sortir de cet appartement minuscule pour aller faire un tour jusqu'à la Bibliothèque et profiter de cette merveilleuse soirée.

— Qu'as-tu à faire à la Bibliothèque ?

— Pour l'instant, rien. Je veux juste marcher. Mais…

— Oui. Mais ?

— J'ai promis à Raych que je ne sortirais pas me balader sans garde du corps.

— Raych n'est plus là.

— Je sais bien, grommela Seldon. Mais une promesse est une promesse.

— Il n'a pas dit qui devait être ton garde du corps, n'est-ce pas ? Allons donc faire un tour, moi, je serai ton garde du corps.

— Toi ? »

Seldon sourit.

« Oui, moi. Je te propose officiellement mes services. Va te préparer. »

Seldon était amusé. Il hésita à prendre sa canne car sa jambe, ces derniers temps, le faisait à peine souffrir mais, d'un autre côté, il avait une canne neuve, munie d'un pommeau plombé. Elle était à la fois plus lourde et plus robuste que l'ancienne et, s'il ne devait avoir que Wanda pour le protéger, il jugeait plus prudent de la prendre.

La promenade était délicieuse et Seldon était foncièrement ravi d'avoir cédé à la tentation quand soudain il leva sa canne avec un mélange de colère et de résignation en s'exclamant :

« Regarde-moi ça ! »

Wanda leva les yeux. Le dôme étincelait, comme toujours quand venait le soir, pour annoncer les premières lueurs du crépuscule. Il s'assombrissait à la nuit tombée, bien entendu.

Seldon pointait de sa canne une bande obscure le long du dôme. Une section de l'éclairage était en panne.

« Lorsque je suis arrivé à Trantor, remarqua-t-il, pareille chose était inconcevable. Il y avait en permanence du personnel pour entretenir l'éclairage. La cité fonctionnait, aujourd'hui, elle tombe en ruine. Cela se voit à tous ces petits détails, et ce qui m'inquiète le plus, c'est que tout le monde s'en fiche. Pourquoi n'adresse-t-on pas de pétitions au Palais impérial ? Pourquoi n'y a-t-il pas de manifestations de protestation ? C'est comme si les habitants de Trantor contribuaient à cette ruine pour me reprocher ensuite de la leur avoir signalée.

— Bon-Papa, intervint Wanda à voix basse, il y a deux hommes derrière nous. »

Ils s'étaient dissimulés dans l'ombre à la faveur de l'éclairage en panne et Seldon demanda :

« Est-ce qu'ils se promènent tranquillement ?

— Non, répondit Wanda sans se retourner. C'est toi qu'ils cherchent.

— Peux-tu les arrêter… en les forçant ?

— J'essaye. Mais ils sont deux et ils sont décidés. C'est comme… comme si je poussais contre un mur.

— À quelle distance sont-ils ?

— Trois mètres environ.

— Ils se rapprochent ?

— Oui.

— Préviens-moi quand ils ne seront plus qu'à un mètre. »

Il fit glisser la main le long de sa canne pour la saisir par l'embout.

« Maintenant, Grand-Père ! » siffla Wanda.

Seldon se retourna, brandissant sa canne. Il l'abattit rudement sur l'épaule de l'un de ses poursuivants. L'homme poussa un cri et s'effondra en se tordant de douleur.

« Où est passé l'autre type ? demanda Seldon.

— Il a pris la fuite. »

Seldon contempla l'homme étendu au sol et posa le pied sur sa poitrine.

« Fouille-lui les poches, Wanda. On a dû les soudoyer et j'aimerais bien retrouver son fichier bancaire pour l'identifier. » Puis il ajouta, pensif : « Je voulais le frapper à la tête.

— Tu l'aurais tué, Grand-Père. »

Seldon hocha la tête.

« C'était bien mon intention. Quelle honte, non ? Une chance que j'aie manqué mon coup. »

Une voix aigre retentit soudain.

« Que se passe-t-il ici ? » Une silhouette en uniforme accourait, en

nage : « Vous, là, donnez-moi cette canne !

— Madame l'agent… commença Seldon avec douceur.

— Vous me raconterez votre histoire plus tard. Il faut d'abord appeler une ambulance pour ce pauvre homme.

— Ce pauvre homme ! » Seldon était furieux. « Il s'apprêtait à m'agresser. J'ai agi en état de légitime défense.

— J'ai tout vu, dit l'agent de sécurité. Ce gars n'a pas eu le temps de lever un doigt contre vous. Vous l'avez frappé sans la moindre provocation. Je n'appelle pas ça de la légitime défense. J'appelle ça des voies de fait.

— Madame l'agent, puisque je vous dis que…

— Ne me dites rien du tout. Vous raconterez tout au tribunal.

— Madame l'agent, intervint Wanda d'une voix douce, si vous voulez bien nous écouter un instant…

— Vous, jeune fille, rentrez chez vous… » Wanda se redressa.

« Certainement pas, madame l'agent. Là où va mon grand-père, je le suis. »

Son regard flamboyait et l'agent de sécurité marmonna : « Bon, alors venez avec nous. »

Seldon enrageait.

« Je n’ai jamais été emprisonné de toute mon existence. Il y a deux mois, huit hommes m’ont agressé. J’ai réussi à les faire fuir avec l’aide de mon fils, mais croyez-vous qu’il y avait un agent de sécurité dans les parages ? Non. Cette fois, je suis mieux préparé et j’assomme un type qui s’apprêtait à m’attaquer. Ce coup-ci, y avait-il un agent de sécurité dans les parages ? Absolument. Pour me mettre la main au collet. Il y avait des témoins, également, et tous paraissaient fort amusés de voir un vieillard se faire interpeller pour voies de fait. Dans quel monde vivons-nous ? »

L’avocat de Seldon, Civ Novker, soupira et répondit calmement :

« Un monde corrompu, mais ne vous en faites pas, il ne vous arrivera rien. Je vais vous faire libérer sous caution et dans quelque temps, vous serez convoqué devant un tribunal pour être jugé par vos pairs. Le pire que vous risquez, c’est une remontrance de la Cour. À votre âge et avec votre réputation…

— Au diable ma réputation, coupa Seldon, qui n’avait pas décoléré. Je suis psychohistorien et, de nos jours, c’est devenu une insulte. Ils seront trop heureux de me voir sous les verrous.

— Non, pas du tout, dit Novker. Il se peut que quelques cinglés aient une dent contre vous mais je veillerai à ce qu’aucun ne fasse partie du jury.

— Doit-on vraiment soumettre mon grand-père à toutes ces épreuves ? intervint Wanda. Ce n’est plus un jeune homme. Ne peut-on pas comparaître simplement devant le juge sans devoir convoquer un tribunal avec un jury ? »

L’avocat se tourna vers elle.

« Cela peut se faire, si on déclare votre grand-père irresponsable. Les juges sont des individus impatients et avides de pouvoir qui préfèrent expédier un prévenu en taule pour un an plutôt que d’avoir à l’écouter. Personne ne se risque à affronter un juge.

— Je crois, moi, qu’il faut tenter le coup, dit Wanda.

— Allons, Wanda, intervint Seldon, nous ferions mieux d’écouter Civ… »

Mais, ce disant, il eut l’impression qu’on lui retournait les boyaux. C’était Wanda qui le « forçait ». Il reprit :

« Enfin, si tu insistes…

— Il n’est pas question qu’elle insiste, dit l’avocat. Je l’interdis.

— Mon grand-père est votre client, remarqua Wanda. Il agit à sa guise, à vous de lui obéir.

— Je peux refuser de le représenter.

— Dans ce cas, on ne vous retient pas, fit Wanda sèchement. Nous nous présenterons seuls devant le juge. »

Novker réfléchit.

« Très bien, puisque vous êtes aussi inflexibles. Je suis l'avocat de Hari depuis des années et ce n'est pas aujourd'hui que je vais le lâcher. Mais je vous préviens : il risque d'être condamné à une peine d'emprisonnement et j'aurai les pires difficultés à la faire commuer.

— Je n'ai pas peur », dit Wanda.

Seldon se mordillait la lèvre et l'avocat se retourna vers lui :

« Et vous, Hari ? Êtes-vous prêt à laisser votre petite-fille mener la barque ? »

Seldon réfléchit un instant puis reconnut, à l'extrême surprise de son vieil avocat :

« Oui. Tout à fait. »

19

Le juge lorgnait Seldon avec aigreur.

« Qu'est-ce qui vous fait penser, demanda-t-il, que l'homme que vous avez blessé avait bien l'intention de vous attaquer ? Vous a-t-il frappé ? Vous a-t-il menacé ? A-t-il eu une attitude propre à inspirer la peur ?

— Ma petite-fille a remarqué qu'il approchait et elle a eu la certitude qu'il s'apprêtait à m'agresser.

— Vous vous rendez bien compte, monsieur, que ce n'est pas un motif suffisant. Avez-vous autre chose à ajouter avant que je prononce ma sentence ?

— Hé, attendez une seconde. » Seldon était indigné. « Ne prononcez pas si vite votre jugement. Il y a quelques semaines, je me suis fait attaquer par huit hommes. J'ai réussi à m'en débarrasser avec l'aide de mon fils mais vous voyez bien que j'ai des raisons de craindre qu'on m'agresse à nouveau. »

Le magistrat fouilla dans ses dossiers.

« Attaqué par huit hommes. Avez-vous porté plainte ?

— Il n'y avait pas un seul agent dans les parages. Pas un seul.

— Cela mis à part, avez-vous porté plainte ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi cela ?

— J'avais peur de m'embarquer dans une interminable procédure juridique. Puisque nous avons fait décamper ces huit hommes et que nous étions sains et saufs, il semblait inutile d'aller chercher de nouveaux ennuis.

— Comment avez-vous réussi à chasser huit hommes à vous deux, vous et votre fils ? »

Seldon hésita.

« Mon fils est à présent sur Santanni, hors de la juridiction de Trantor. Je puis donc vous avouer qu'il avait sur lui des poignards dahlites et qu'il est expert en leur maniement. Il a tué un des hommes et en a gravement blessé deux autres. Le reste de la bande a pris la fuite, emportant le mort et les blessés.

— Mais vous n'avez pas signalé la mort d'un homme et les blessures de deux autres ?

— Non, monsieur. Pour les mêmes raisons que tout à l'heure. Nous étions en état de légitime défense. Toutefois, si vous retrouvez l'identité du mort et des deux blessés, vous aurez la preuve que nous avons été attaqués.

— Retrouver l'identité d'un mort et de deux blessés anonymes et sans visage ? Êtes-vous conscient que sur Trantor, on compte plus de

deux mille morts chaque jour – rien qu'à l'arme blanche ? Si ces agressions ne nous sont pas signalées sur-le-champ, nous sommes impuissants. Le récit de votre agression passée ne vaut rien. Nous traitons aujourd'hui des événements qui nous ont été signalés, eux, et qui ont eu pour témoin un officier de police.

« Donc, bornons-nous à la situation présente. Pourquoi croyiez-vous que cet individu allait vous attaquer ? Parce que vous passiez par hasard devant lui ? Que vous aviez l'air vieux et sans défense ? Ou que vous donniez l'impression d'avoir beaucoup de crédits sur vous ? À votre avis ?

— À mon avis, monsieur le juge, c'est à cause de mon identité. »

Le magistrat consulta ses papiers.

« Vous êtes Hari Seldon, professeur et lettré. Pourquoi cela vous rendrait-il particulièrement sujet aux agressions ?

— À cause de mes idées.

— Vos idées. Voyons cela… » Le juge remua négligemment sa paperasse. Soudain, il s'arrêta et dévisagea Seldon. « Attendez… Hari Seldon. » Il eut comme une illumination. « C'est vous le maniaque de la psychohistoire, c'est ça ?

— Oui, monsieur le juge.

— Je suis désolé. Je n'y connais rien, en dehors du fait que vous vous baladez partout en prédisant la fin de l'Empire ou quelque chose comme ça.

— Pas tout à fait, monsieur le juge. Mes idées sont devenues impopulaires parce qu'elles sont en train de se vérifier. Je crois que c'est pour cette raison que certains cherchent à m'agresser ou, plus probablement, sont payés pour le faire. »

Le magistrat observa Seldon avant d'appeler à la barre l'agent de sécurité qui avait procédé à l'interpellation.

« Avez-vous contrôlé l'identité de l'homme qui a été blessé ? A-t-il un casier ? »

La femme se racla la gorge.

« Oui, monsieur. Il a été arrêté plusieurs fois. Agressions, voies de fait.

— Ah, c'est donc un récidiviste. Le Professeur a-t-il un casier judiciaire ?

— Non, monsieur le juge.

— Donc, nous avons là un vieillard innocent qui se défend contre un agresseur notoire… et vous arrêtez le vieillard innocent. C'est bien cela ? » La femme agent garda le silence. « Vous êtes libre, Professeur, prononça le juge.

— Merci, monsieur le juge. Puis-je récupérer ma canne ? » Le magistrat claqua des doigts à l'adresse de l'agent, qui lui rendit la canne.

« Un conseil, Professeur, ajouta le juge. Si vous devez à nouveau faire usage de cette canne, soyez absolument certain de pouvoir prouver la légitime défense. Sinon…

— Oui, monsieur le juge. »

Hari Seldon sortit du tribunal, lourdement appuyé sur sa canne, mais la tête haute.

20

Wanda pleurait amèrement. Son visage était trempé de larmes, ses yeux rougis.

Penché sur elle, Hari Seldon lui donnait de petites tapes dans le dos, sans trop savoir comment la réconforter.

« Bon-Papa, je suis lamentable. Je croyais pouvoir forcer les gens, mais en fait, je n'y arrive que quand ils se laissent un peu faire, comme Papa et Maman – et encore, ça prend un certain temps. J'ai même mis au point un classement sur une échelle de un à dix – une sorte de jauge de poussée mentale. Seulement, j'ai présumé de ma force. Je pensais être à dix, ou au moins à neuf, et je me rends compte que je vaux à peine sept. »

Ses pleurs avaient cessé, elle reniflait juste un peu de temps en temps. Hari lui tapota la main.

« D'habitude… reprit-elle, ça ne me pose pas de problème. En me concentrant, j'arrive à entendre les pensées des gens et quand je veux, je les force. Mais ces agresseurs ! Oh ça, je les entendais très bien, mais impossible de les forcer à s'éloigner.

— Moi, je trouve que tu t'es très bien débrouillée, Wanda.

— Sûrement pas. J'ai… j'ai rêvé. J'ai cru qu'au moment où ils te tomberaient dessus, je serais capable de les envoyer valser d'une simple poussée. Et que je pourrais te protéger comme ça tout le temps. C'est pour ça que je me suis proposée pour être ton… ton garde du corps. Sauf que j'ai tout raté. Ces deux types se sont pointés et je n'ai rien pu faire.

— Mais si, tu as fait hésiter le premier. Cela m'a donné l'occasion de me retourner pour le bastonner.

— Non, non. Je n'y suis pour rien. Tout ce que j'ai réussi à faire, c'est te prévenir, tu t'es chargé du reste.

— Le second a pris la fuite.

— Parce que tu avais frappé le premier. Je n'y suis pour rien. » Frustrée, elle éclata de nouveau en sanglots. « Et puis le juge… C'est moi qui ai tenu à ce qu'on voie le juge. Je croyais pouvoir le forcer pour qu'il te relaxe aussitôt.

— C'est bien ce qu'il a fait, et presque tout de suite.

— Non. Il t'a fait subir ce numéro sordide, et il ne s'est ressaisi que lorsqu'il a compris qui tu étais. Je n'y suis pour rien. Je me suis plantée dans les grandes largeurs. Quand je pense à tous les ennuis que j'aurais pu t'occasionner…

— Non, je refuse de t'entendre dire ça, Wanda. Si tes efforts n'ont pas marché aussi bien que tu l'avais espéré, c'est uniquement parce que tu as travaillé dans des conditions d'urgence. Tu n'y pouvais rien.

Mais, écoute, Wanda… j'ai une idée. »

Notant l'excitation dans sa voix, elle leva les yeux.

« Quel genre d'idée, Grand-Père ?

— Eh bien, voilà, Wanda. Tu sais qu'il faut que j'obtienne des crédits. Sans financement, la psychohistoire est bloquée, or l'idée de n'aboutir à rien après tant d'années de dur labeur m'est insupportable.

— Elle l'est aussi pour moi. Mais comment faire pour obtenir des crédits ?

— Je vais demander une nouvelle audience à l'Empereur. Je l'ai déjà vu une fois ; il me plaît bien, il m'a l'air d'un brave homme, mais il ne roule pas précisément sur l'or. Toutefois, si je te prends avec moi et si tu le forces – en douceur –, il arrivera peut-être à dénicher une source de crédits qui me permettra de continuer un certain temps, jusqu'à ce que je trouve une autre idée.

— Crois-tu vraiment que ça pourrait marcher, Grand-Père ?

— Sans toi, non. Mais avec toi… peut-être. Allons, ça vaut le coup d'essayer, non ? »

Wanda sourit.

« Tu sais que je ferai tout ce que tu me demanderas, Grand-Père. De toute façon, c'est notre seul espoir. »

21

Il n’était pas difficile de voir l’Empereur. Le regard d’Agis pétillait quand il accueillit Hari Seldon.

« Bonjour, vieil ami, lança-t-il. Êtes-vous venu me porter malchance ?

— J’espère que non. »

Agis dégrafa sa lourde toge et, avec un grognement las, il la jeta dans un coin de la pièce, en disant :

« Toi, tu restes là ! » Puis, avec un hochement de tête, il regarda Seldon : « Je déteste ce truc. Il est pesant comme le péché et chaud comme un four. Je suis forcé de l’avoir sur le dos pour écouter des discours ineptes, planté là comme une gravure. C’est tout bonnement l’horreur. Cléon était né pour ça, il avait le port qui convient. Moi, pas. C’est bien ma chance d’être son petit-cousin par alliance du côté de ma mère. Je serais trop heureux de me débarrasser de cette charge. Voulez-vous être Empereur, Hari ?

— Non, non, en aucun cas, surtout n’entretenez pas de vains espoirs, dit Seldon en riant.

— Mais dites-moi, quelle est cette jeune femme extraordinairement belle qui vous accompagne aujourd’hui ? » Wanda rougit et l’Empereur s’empressa d’ajouter, affable : « Ne vous laissez surtout pas impressionner, ma chère. L’un des rares privilèges que possède un Empereur, c’est de pouvoir dire ce qu’il veut. Pas question de discuter ou de protester, on doit répondre “Oui, Sire”. Toutefois, je ne veux pas de “Sire” avec vous. Ce mot me fait horreur. Appelez-moi Agis. Ce n’est pas non plus mon vrai nom, c’est mon nom d’Empereur, mais il faut bien que je m’y fasse. Bien… racontez-moi tout, Hari. Quoi de neuf depuis notre dernière rencontre ? »

Seldon se montra bref :

« J’ai été agressé deux fois. »

L’Empereur se demanda s’il plaisantait ou non.

« Deux fois ? Vraiment ? » Son visage s’assombrit tandis que Seldon lui narrait par le menu les deux agressions. « Je suppose qu’il n’y avait pas un agent de sécurité aux alentours quand ces huit individus vous ont attaqué.

— Pas un. »

L’Empereur quitta son fauteuil tout en faisant signe à ses deux invités de rester assis. Il se mit à faire les cent pas, comme pour évacuer sa colère. Puis il se retourna et regarda Seldon.

« Pendant des milliers d’années, commença-t-il, chaque fois qu’un incident se produisait, les gens se disaient : « Pourquoi ne pas en appeler à l’Empereur ? » ou bien « Pourquoi l’Empereur ne fait-il

rien ? » Effectivement l'Empereur pouvait intervenir, et il le faisait même si ce n'est pas toujours la solution la plus intelligente. Mais moi… Hari, je suis impuissant. Absolument impuissant.

« Oh, bien sûr, il y a cette soi-disant Commission de la Sécurité publique, mais ils se préoccupent plus de ma propre sécurité que de celle du public. C'est d'ailleurs un miracle que cette audience ait pu avoir lieu, car vous n'êtes pas du tout apprécié des membres de la Commission.

« Non, je ne peux rien à rien. Savez-vous ce qu'est devenu le statut de l'Empereur depuis la chute de la junte et la restauration du (laissez-moi rire !) « pouvoir impérial » ?

— Je crois le deviner.

— Je parie que non. Pas complètement du moins. Nous avons la démocratie, maintenant. Savez-vous ce qu'est la démocratie ?

— Certainement. »

Agis fronça les sourcils.

— Je parie que vous estimez que c'est une bonne chose.

— Je pense effectivement que ça peut être une bonne chose.

— Eh bien, justement : pas du tout. La démocratie a complètement bouleversé l'Empire.

« Supposons que je veuille plus de patrouilles de police dans les rues de Trantor. Dans le temps, il aurait suffit que je signe avec emphase un petit texte rédigé pour moi par mon Secrétaire de Cabinet pour qu'il y ait des patrouilles de police à tous les coins de rue.

« Aujourd'hui, plus question d'agir de la sorte. Je dois soumettre mon projet à la Chambre – à savoir sept mille cinq cents hommes et femmes. Ce troupeau d'oies cancanantes est chargé d'étudier toutes les propositions. On bute sempiternellement sur le même problème : où trouver le financement ? Vous ne pouvez pas avoir, disons, dix mille policiers de plus sans payer dix mille traitements supplémentaires. Ensuite, en supposant que vous parveniez à un accord, qui va sélectionner les nouveaux policiers ? Qui va les contrôler ?

« Les membres de la Chambre s'invectivent, discutent, tempêtent, s'enflamment et au bout du compte… rien ne se fait. Hari, je n'ai même pas réussi à obtenir quelque chose d'aussi dérisoire que la réparation des projecteurs cassés du dôme que vous aviez remarqués. Combien cela va-t-il coûter ? Qui est responsable ?

Oh, les projecteurs finiront bien par être réparés, mais cela prendra facilement plusieurs mois. C'est cela, la démocratie.

— Autant que je m'en souvienne, nota Seldon, l'Empereur Cléon se plaignait tout le temps de ne pas arriver à faire ce qu'il désirait.

— L'Empereur Cléon, répliqua Agis avec impatience, a eu deux Premiers ministres hors pair – Demerzel et vous – et l'un comme l'autre, vous vous êtes escrimés à l'empêcher de faire des idioties. J'ai

pour ma part sept mille cinq cents Premiers ministres, tous plus idiots les uns que les autres. Passons. Dites-moi, Hari, vous n'êtes pas juste venu me voir pour vous plaindre des agressions.

— Non, pas du tout. Mais de bien pire. Sire – Agis –, j'ai besoin de crédits. »

L'Empereur le regarda, les yeux ronds.

« Après tout ce que je viens de vous raconter, Hari ? Je n'ai pas de crédits… Oh, certes, il y en a pour faire fonctionner cette institution, mais j'ai dû les arracher à mes sept mille cinq cents législateurs. Si vous croyez qu'il suffit que j'aille leur dire : « Je veux des crédits pour mon ami, Hari Seldon » pour que j'obtienne le quart de ce que j'aurai demandé dans un délai inférieur à deux ans, vous êtes fou. C'est totalement exclu. »

Il haussa les épaules et poursuivit, plus doucement :

« Ne le prenez pas mal, Hari. J'aimerais avoir les moyens de vous aider. Tout particulièrement pour faire plaisir à votre charmante petite-fille. Quand je la regarde, j'ai comme une envie irrésistible de vous donner tous les crédits que vous pourriez solliciter – mais hélas, c'est impossible.

— Agis, si je n'obtiens pas de financement, il n'y a plus qu'à tirer un trait sur la psychohistoire… après quarante ans de travail.

— Elle n'a pas donné grand-chose en quarante ans, alors, pourquoi se tracasser ?

— Agis, rétorqua Seldon, je ne puis plus rien faire, désormais. Les agressions étaient précisément tournées contre moi parce que je suis psychohistorien. Les gens me prennent pour l'annonciateur de la destruction. »

L'Empereur hocha la tête.

« Vous portez malheur, Seldon le Corbeau. Je vous l'ai déjà dit lors de notre première rencontre. »

Seldon se leva avec effort.

« Dans ce cas, j'en ai fini. »

Wanda se leva en même temps que son grand-père. Elle lui arrivait à l'épaule. Elle regarda fixement l'Empereur.

Hari se retournait pour partir quand l'Empereur l'interpella :

« Attendez. Il y a ce petit poème qui me revient :

Le mal envahit la terre,
Proie facile des maux croissants.
Là où s'accumulent les richesses,
Les hommes vont dépérissant.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda un Seldon fort déprimé.

— Que l'Empire tombe en ruine, mais que cela n'empêche pas certains de s'enrichir. Pourquoi ne pas faire appel à nos entrepreneurs les plus fortunés ? Ils n'ont pas de Chambre sur le dos et s'ils le

veulent, ils n’ont qu’à signer un simple bon de caisse. »

Seldon le fixa.

« Je vais essayer. »

22

« Monsieur Bindris, dit Hari Seldon, tendant la main pour serrer celle de son interlocuteur, je suis heureux de vous rencontrer. C'est fort aimable à vous d'avoir accepté de me voir.

— Pourquoi pas ? dit Terep Bindris, jovial. Je vous connais bien. Ou, plutôt, j'ai beaucoup entendu parler de vous.

— C'est agréable. J'en déduis que vous avez entendu parler de la psychohistoire.

— Mais bien sûr, quel homme intelligent n'en a entendu parler ? Ce n'est pas pour autant que j'y comprends quoi que ce soit, bien sûr. Mais qui est cette jeune personne qui vous accompagne ?

— Ma petite-fille, Wanda.

— Une bien charmante personne. » Il était radieux. » J'ai l'impression que je pourrais fondre entre ses mains.

— Je crois que vous exagérez, monsieur, dit Wanda.

— Non, c'est vrai. Mais je vous en prie, asseyez-vous et dites-moi en quoi je puis vous être utile. »

D'un grand geste de la main, il leur indiqua deux fauteuils profonds couverts de brocarts placés devant le bureau où il était lui-même installé. Ce meuble, ouvragé comme les fauteuils, les imposantes portes sculptées qui avaient coulissé sans bruit lorsqu'ils s'étaient annoncés, et le sol d'obsidienne étincelante du vaste bureau de Bindris, étaient de la plus grande qualité. Bien que le décor fût impressionnant – et imposant – Bindris, lui, ne l'était guère. Au premier coup d'œil, on ne risquait pas de prendre cet homme frêle et cordial pour l'un des financiers les plus influents de Trantor.

« Nous sommes ici, monsieur, sur le conseil de l'Empereur.

— L'Empereur ?

— Oui. Il ne peut pas nous aider mais il a pensé qu'un homme comme vous serait en mesure de le faire. C'est, bien sûr, une question de crédits. »

Le visage de Bindris se décomposa.

« De crédits ? Je ne saisis pas…

— Eh bien, dit Seldon, depuis près de quarante ans, la psychohistoire est financée par le gouvernement. Toutefois, les temps changent et l'Empire n'est plus ce qu'il était.

— À qui le dites-vous !

— L'Empereur ne dispose pas des crédits dont nous avons besoin et, même s'il les avait, la Chambre refuserait de nous les allouer. Il m'a recommandé par conséquent d'aller voir des hommes d'affaires qui en ont encore, et surtout qui n'ont, pour les débloquer, qu'à signer un bon de caisse. »

Il y eut un silence prolongé. Bindris, finalement, répondit : » L'Empereur, j'en ai peur, ne connaît rien au monde des affaires. Combien de crédits voulez-vous ?

— Monsieur Bindris, nous parlons d'une tâche gigantesque. Je vais avoir besoin de plusieurs millions.

— Plusieurs millions !

— Oui, monsieur. » Bindris fronça les sourcils.

« Envisagez-vous un prêt ? Et quand escomptez-vous être en mesure de le rembourser ?

— À vrai dire, monsieur Bindris, honnêtement, je ne peux pas vous promettre que je serai un jour en mesure de le rembourser. Non, je sollicite un don.

— Même si je voulais vous donner cette somme – et laissez-moi vous dire que, pour quelque étrange raison, cela me ferait vraiment plaisir –, cela me serait impossible. L'Empereur a peut-être sa Chambre, mais moi j'ai mon Conseil d'administration. Je ne peux pas faire un don de cette ampleur sans l'autorisation du Conseil, or il ne me l'accordera jamais.

— Pourquoi ? Votre entreprise est extrêmement riche. Quelques millions ne représentent pas grand-chose pour vous.

— En apparence, mais j'ai bien peur que notre firme soit entrée dans une phase de déclin. Pas suffisamment pour nous causer de sérieux ennuis mais sûrement assez pour nous gêner. La crise de l'Empire atteint fatalement ses divers constituants. Nous ne sommes pas en situation de distribuer plusieurs millions… Vous m'en voyez franchement désolé. »

Seldon resta assis sans répondre. Bindris paraissait malheureux. Il hocha finalement la tête et reprit :

« Écoutez, Professeur Seldon, j'aimerais vraiment vous aider, surtout pour faire plaisir à la charmante jeune personne qui vous accompagne. Mais c'est tout bonnement impossible… Toutefois, nous ne sommes pas la seule entreprise de Trantor. Allez voir mes confrères, Professeur. Vous aurez peut-être davantage de chance avec eux.

— Eh bien… dit Seldon en se relevant avec difficulté, on va essayer. »

23

Wanda avait les yeux emplis de larmes. Elle ne pleurait pas de chagrin mais de colère.

« Bon-Papa, je n'y comprends rien. Vraiment rien. Nous sommes allés voir quatre sociétés différentes. Chaque fois, on s'est montré de plus en plus malpoli et grossier à notre égard. La dernière fois, on nous a carrément flanqués à la porte. Et depuis, plus personne ne veut nous recevoir.

— Il n'y a pas de mystère, Wanda, dit doucement Seldon. Quand nous avons vu Bindris, il ignorait le motif de notre visite et il s'est montré parfaitement affable jusqu'à ce que je lui réclame un don de plusieurs millions de crédits. J'imagine qu'ils se sont alors donné le mot : nous avons été reçus de moins en moins amicalement et aujourd'hui, on ne nous reçoit plus du tout. Pourquoi prendraient-ils cette peine ? Ils n'ont pas l'intention de nous donner les crédits dont nous avons besoin, alors à quoi bon perdre leur temps avec nous ? »

Wanda retourna sa colère contre elle-même.

« Et moi, qu'ai-je fait ? Rien. Je suis restée plantée là, impuissante.

— Je ne dirais pas ça. Bindris a été affecté par ta présence. Il avait réellement envie de nous donner les crédits, en grande partie grâce à toi. Tu le forçais et cela l'a remué.

— Pas suffisamment. Et de loin. D'ailleurs, tout ce qu'il a remarqué, c'est que j'étais jolie.

— Pas jolie, rectifia Seldon. Belle. Très belle.

— Maintenant, qu'est-ce qu'on fait, Grand-Père ? demanda Wanda. Va-t-on laisser la psychohistoire s'effondrer ?

— En un sens, c'est inévitable. Cela fait près de quarante ans que je prédis l'effondrement de l'Empire et maintenant qu'il se produit, la psychohistoire le suit dans sa chute.

— Mais l'Empire sera sauvé par la psychohistoire, du moins en partie.

— Je le sais bien, mais je ne peux pas non plus l'y obliger.

— Alors on n'a plus qu'à attendre la catastrophe ? »

Seldon secoua la tête.

« Je ferai tout pour l'éviter, mais je dois admettre que je ne sais pas encore comment.

— Je vais m'entraîner. Il doit bien y avoir un moyen de renforcer mon don pour qu'il me soit plus facile de pousser les gens à faire ce que j'ai envie qu'ils fassent.

— Je te souhaite de réussir.

— Que vas-tu faire, Bon-Papa ?

— Ma foi, pas grand-chose. Il y a deux jours, quand je suis allé voir le bibliothécaire en chef, j'ai rencontré trois hommes qui discutaient de psychohistoire. L'un d'eux m'a beaucoup impressionné. Je lui ai demandé de passer me voir et il a accepté. Le rendez-vous est pour cet après-midi à mon bureau.

— Comptes-tu l'engager ?

— J'aimerais bien – si j'ai de quoi le payer. Mais je peux toujours discuter avec lui. Après tout, je n'ai plus rien à perdre. »

24

Le jeune homme arriva pile à seize heures T.T. (Temps de Trantor) et Seldon sourit. Il adorait les gens ponctuels. Il posa les mains sur son bureau pour se lever mais le jeune homme l'arrêta aussitôt.

« Je vous en prie, Professeur, je sais que votre jambe vous fait souffrir. Inutile de vous lever.

— Merci, jeune homme. Mais que cela ne vous empêche pas de vous asseoir. S'il vous plaît. » Le jeune homme ôta sa veste et s'assit. Seldon reprit : « Pardonnez-moi, mais quand nous nous sommes rencontrés et que nous avons fixé ce rendez-vous, j'ai omis de relever votre nom…

— Stettin Palver, dit le jeune homme.

— Palver ! Palver ! Ce nom me dit quelque chose.

— Je pense bien, Professeur. Mon grand-père se vantait sans cesse de vous avoir connu.

— Votre grand-père. Mais bien sûr ! Joramis Palver. Il était de deux ans mon cadet, si je me souviens bien. J'ai essayé de le convaincre de se joindre à mes travaux sur la psychohistoire, mais il a toujours refusé. Il disait qu'il n'atteindrait jamais le niveau de connaissances mathématiques nécessaire. Dommage ! Comment va ce cher Joramis ?

— J'ai bien peur, répondit Palver, solennel, que Joramis ait suivi le chemin que prennent la plupart des gens âgés. Il est mort. »

Seldon grimaça. Son cadet de deux ans… Ils avaient perdu contact depuis si longtemps que lorsque la mort avait frappé son vieil ami, il n'en avait rien su.

Seldon resta quelques secondes sans rien dire, puis il marmonna finalement :

« Je suis désolé. »

Le jeune homme haussa les épaules.

« Il a eu une belle vie.

— Et vous, jeune homme, où avez-vous fait vos études ?

— À l'Université de Langano. » Seldon fronça les sourcils.

« Langano ? Arrêtez-moi si je me trompe, mais ce n'est pas sur Trantor, n'est-ce pas ?

— Non. Je voulais connaître un monde différent. Les universités de Trantor, comme vous le savez, sont toutes surchargées. Je cherchais un endroit où je pourrais étudier en paix.

— Qu'avez-vous étudié ?

— L'histoire. Mais ce n'est pas avec ça qu'on obtient un bon boulot. »

(Nouvelle grimace de Seldon, encore plus accentuée. Dors Venabili avait été historienne.)

« Qu'est-ce qui vous a ramené sur Trantor ?

— Les crédits. Le travail.

— D'historien ?

— Ça ne risque pas, dit Palver en riant. Je télécommande un engin de manutention. Il y a mieux comme activité professionnelle. »

Seldon considéra Palver avec un pincement d'envie. Les muscles de ses bras et de son torse saillaient sous la mince étoffe de sa chemise. Il avait une stature imposante. Seldon n'avait jamais été musclé à ce point.

« Je présume que lorsque vous étiez étudiant, vous faisiez partie de l'équipe de boxe ?

— Qui ça, moi ? Pas du tout. Je fais de l'Esquive.

— De l'Esquive ! » Seldon sentit son moral remonter. « Êtes-vous originaire d'Hélicon ?

— On n'a pas besoin de naître sur Hélicon pour être un bon Esquiveur », remarqua Palver avec une pointe de mépris.

« Non, songea Seldon, mais c'est de là que viennent les meilleurs. »

Il se garda toutefois de rien dire et changea de sujet. « Bien, votre grand-père n'a jamais voulu me rejoindre. Et vous ?

— La psychohistoire ?

— Je vous ai entendu discuter avec vos compagnons l'autre jour et il m'a semblé que vous teniez un discours fort sensé sur la psychohistoire. Alors voulez-vous vous joindre à moi ?

— Comme je vous l'ai dit, Professeur, j'ai déjà un boulot.

— Votre engin de manutention. Soyons sérieux…

— Ça paye bien.

— Les crédits ne sont pas tout.

— Ils ont leur importance. Vous ne pourrez pas me payer beaucoup. Je suis absolument certain que vous êtes à court de crédits.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Je me hasarde un peu, mais ai-je tort ? »

Seldon serra les lèvres mais il avoua :

« Non, vous n'avez pas tort et je n'ai pas de quoi vous payer beaucoup. Je suis désolé. Je suppose que cela met un terme à notre petit entretien.

— Attendez, attendez, attendez. » Palver leva les mains. « Pas si vite, je vous prie. Parlons encore un peu de psychohistoire. Si je travaille pour vous, vous me l'enseignerez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Dans ce cas, les crédits ne sont pas tout, effectivement. Je vous propose un marché. Vous m'enseignez tout ce que vous pouvez en

psychohistoire et vous me payez ce que vous pouvez, j'arriverai bien à me débrouiller. Qu'en dites-vous ?

— Magnifique, dit Seldon, tout joyeux. Ça me paraît impeccable. À présent, encore un détail.

— Oh ?

— Oui. Je me suis fait agresser à deux reprises ces dernières semaines. La première fois, mon fils a pris ma défense mais depuis, il est parti pour Santanni. La seconde, j'ai recouru à ma canne à pommeau plombé. Ça a réussi, mais je me suis retrouvé devant un juge, accusé de voies de fait…

— Pourquoi ces agressions ? l'interrompit Palver.

— Je ne suis pas populaire. Je prédis la chute de l'Empire depuis si longtemps que, maintenant qu'elle est en train de se produire, on m'en fait le reproche.

— Je vois. Cela dit, quel rapport avec ce détail que vous évoquiez ?

— J'aimerais que vous soyez mon garde du corps. Vous êtes jeune, vous êtes fort et, surtout, vous pratiquez l'Esquive. Vous êtes exactement ce qu'il me faut.

— Je pense que ça peut s'arranger », dit Palver avec un sourire.

25

« Regardez-moi ça, Stettin », dit Seldon alors qu'ils effectuaient tous les deux une promenade vespérale dans l'un des secteurs résidentiels de Trantor, près de Streeling. Le vieillard désigna les détritus – divers emballages vides jetés des voitures ou bien laissés par des promeneurs négligents – qui jonchaient l'allée. « Dans le temps, poursuivit Seldon, vous n'auriez jamais vu de tels monceaux d'ordures. Les agents de sécurité avaient l'œil, et les équipes d'entretien nettoyaient quotidiennement les lieux publics. Mais surtout, il ne serait venu à l'idée de personne de se débarrasser ainsi de ses détritus. Trantor était notre demeure commune ; nous en étions fiers. Aujourd'hui… » Seldon hocha la tête, triste et résigné, puis soupira : « C'est… » Il s'interrompit brusquement. « Hé là, jeune homme ! » lança-t-il à l'adresse d'un gamin hirsute qui venait de les croiser. Il mâchonnait une friandise après avoir jeté le papier au sol sans même un regard. « Ramassez cela et jetez-le comme il convient, tança Seldon sous l'œil maussade du fautif.

— Ramasse-le toi-même, railla le gamin avant de tourner les talons et de s'éloigner.

— Encore un signe de la déliquescence de la société, comme l'avait prédit votre psychohistoire, nota Palver.

— Eh oui, Stettin. L'Empire se décompose peu à peu. En fait, sa ruine est déjà consommée… sans espoir de retour. L'apathie, la décadence, la cupidité jouent chacune leur rôle dans la destruction d'un édifice jadis glorieux. Par quoi sera-t-il remplacé ? Pourquoi… »

Seldon s'interrompit en découvrant le visage de Palver. Le jeune homme semblait tendre l'oreille, la tête inclinée sur le côté, le regard lointain. C'était comme si Palver essayait de déceler quelque son inaudible à tout autre que lui.

Brusquement, il revint au temps présent. Jetant un regard inquiet autour de lui, Palver saisit le bras de Seldon.

« Vite, Hari, il faut fuir. Ils arrivent… »

Soudain, le calme vespéral fut rompu par un bruit de pas qui approchaient rapidement. Seldon et Palver se retournèrent mais il était trop tard ; la bande d'assaillants était déjà sur eux. Cette fois, pourtant, Hari Seldon était prêt. Il leva aussitôt sa canne et la fit tournoyer au-dessus de sa tête et de celle de Palver. À ce spectacle, les trois agresseurs – deux garçons et une fille, de jeunes voyous – éclatèrent de rire.

« Alors comme ça, tu vas pas te laisser faire, le vieux, hein ? ricana le garçon qui semblait être le meneur. Eh bien, moi et mes potes, on va te corriger en deux secondes, recta. On va… »

Soudain, le meneur se retrouva à terre, victime de deux coups de pied à l'abdomen. Les deux autres larrons s'accroupirent aussitôt, parés à l'attaque. Mais Palver avait été plus rapide. À leur tour, ils se retrouvèrent au sol avant même d'avoir compris ce qui leur arrivait.

L'altercation se termina presque aussi vite qu'elle avait commencé. Un peu en retrait, pesamment appuyé sur sa canne, Seldon tremblait en songeant qu'il l'avait échappé belle. Palver contemplait la scène, à peine essoufflé. Les trois agresseurs gisaient, inertes, au milieu de l'allée déserte, sous le dôme qui s'assombrissait.

« Vite, filons d'ici ! pressa de nouveau Palver, conscient que cette fois, ce n'était pas aux agresseurs qu'il fallait échapper.

— Stettin, on ne peut pas s'en aller, protesta Seldon, en montrant les trois graines de voyou. Ce ne sont jamais que des enfants. Imaginez qu'ils meurent. Ce serait inhumain de s'en aller ainsi, il n'y a pas d'autre mot, or l'humanité est précisément ce que je m'efforce de protéger depuis toutes ces années. »

Seldon frappa le sol de sa canne pour souligner son propos ; la conviction flamboyait dans ses yeux.

« Balivernes, rétorqua Palver. Ce qu'il y a d'inhumain, c'est que des brigands de cet acabit se jettent sur des citoyens innocents tels que vous. Croyez-vous qu'ils vous auraient laissé une chance, à vous ? Ils auraient eu vite fait de vous planter un couteau dans le ventre pour vous dérober votre dernier crédit – avec en prime un coup de pied avant de s'enfuir ! Ils ne vont pas tarder à reprendre leurs esprits et à détaler pour aller lécher leurs blessures. À moins que quelqu'un ne les découvre et prévienne le commissariat central.

« Réfléchissez un peu, Hari. Après ce qui est arrivé la dernière fois, vous avez tout à perdre si l'on vous associe à une nouvelle rixe. Je vous en prie, Hari, il faut fuir ! »

Sur ce, Palver saisit le bras de Seldon, qui, après un dernier regard en arrière, se laissa entraîner.

Alors que les deux hommes s'éloignaient, une silhouette émergea de sa cachette derrière les arbres. Riant sous cape, l'adolescent aux yeux tristes marmonna :

« Bien aimable à vous de m'expliquer où se trouvent le bien et le mal, Professeur. »

Puis il tourna les talons et se hâta d'aller prévenir les autorités.

« Silence ! Silence dans la salle ! » aboya le juge Tejan Popjens Lih.

La comparution en audience publique du Professeur Seldon le Corbeau et de son jeune associé, Stettin Palver, avait soulevé un tollé dans la population de Trantor. Ainsi, l'homme qui avait prédit la chute de l'Empire et le déclin de la civilisation, qui exhortait les autres à revenir à l'âge d'or de l'ordre et de la courtoisie, était celui qui, au dire de témoins oculaires, était à l'origine de la violente raclée infligée à trois jeunes Trantoriens, apparemment sans provocation. Ah oui, l'audience promettait d'être spectaculaire, d'autant qu'elle déboucherait sans aucun doute sur un procès qui le serait encore plus.

Madame le juge pressa un bouton sur un panneau encastré dans son banc. Aussitôt, un gong sonore résonna dans la salle d'audience bondée.

« J'ai dit : silence ! répéta-t-elle au milieu des murmures. S'il le faut, je fais évacuer la salle. Dernier avertissement. Je ne le répéterai pas. »

Madame le juge avait une silhouette imposante dans sa robe écarlate. Originaire de la Planète extérieure de Lystena, Lih avait le teint légèrement bleuté, d'un bleu qui fonçait sous l'effort et virait quasiment au pourpre quand elle était vraiment en colère. En dépit de ses nombreuses années de pratique, de sa grande impartialité et de sa position d'interprète respectée de la loi impériale, Lih manifestait une légère vanité dans sa recherche de l'apparence extérieure. Elle éprouvait un réel plaisir à voir les robes rouge vif mettre en valeur la douce tonalité turquoise de sa peau.

Toujours est-il que Lih avait la réputation d'être particulièrement sévère à l'égard de ceux qui enfreignaient la loi impériale ; elle était de ces rares magistrats qui continuaient d'appliquer le Code civil sans faillir.

« J'ai entendu parler de vous, Professeur Seldon, et de vos théories sur notre destruction imminente. J'ai consulté le magistrat qui a récemment instruit une autre affaire dans laquelle vous étiez impliqué, et où vous aviez frappé un homme de votre canne à embout plombé. Là aussi, vous prétendiez être victime d'une agression. Votre raisonnement, semble-t-il, se fondait sur un incident antérieur, que vous n'aviez pas signalé, où vous et votre fils auriez été attaqués par pas moins de huit malfrats. Vous avez réussi à convaincre mon estimé collègue, Professeur Seldon, que vous étiez en état de légitime défense, malgré la déposition contraire d'un témoin oculaire. Cette fois, Professeur, il faudra vous montrer autrement convaincant. »

Les trois voyous qui avaient porté plainte contre Seldon et Palver ricanèrent sur leur siège à la barre des plaignants. Ils avaient aujourd'hui une allure bien différente de celle du soir de l'agression. Les deux garçons arboraient d'amples unicombis impeccables et la jeune fille était vêtue d'une tunique bien repassée. Dans l'ensemble, et à condition de ne pas y regarder (ou écouter) de trop près, les trois jeunes donnaient une image rassurante de la jeunesse trantorienne.

L'avocat de Seldon, Civ Novker (qui représentait également Palver), vint à la barre.

« Votre Honneur, mon client est un membre éminent de la communauté trantorienne. C'est un ancien Premier ministre de réputation stellaire. C'est un ami personnel de l'Empereur Agis XIV. Quel intérêt le Professeur Seldon aurait-il à agresser des jeunes gens innocents ? Il est l'un des plus fervents partisans d'une stimulation de la créativité intellectuelle de la jeunesse de Trantor. Pour preuve son Projet de Psychohistoire emploie de nombreux étudiants volontaires. C'est un membre apprécié du corps enseignant de l'Université de Streeling.

« En outre » et là, Novker marqua une pause pour balayer du regard la salle d'audience bondée comme pour dire : Attendez un peu d'avoir entendu ça et vous aurez honte de douter un seul instant de la véracité des dires de mon client « le Professeur Seldon est l'un des rares individus à être officiellement allié à la prestigieuse Bibliothèque Galactique. Il s'est vu accorder un usage illimité des équipements de cette institution pour préparer ce qu'il appelle l'*Encyclopædia Galactica*, véritable ode à la civilisation impériale.

« Je vous le demande, comment un tel homme peut-il se voir accuser dans une telle affaire ? »

Et d'un grand geste du bras, Novker montra Seldon, assis au banc des accusés à côté de Stettin Palver, l'air visiblement mal à l'aise. Hari avait les joues cramoisies à entendre ces louanges inhabituelles (après tout, ces derniers temps, son nom était plus souvent l'objet de ricanements de dérision que d'éloges fleuris) et sa main tremblait légèrement sur le pommeau gravé de sa fidèle canne.

Le juge Lih toisa Seldon, visiblement guère impressionnée.

« Quel intérêt, en effet, maître ? C'est précisément la question que je me suis posée. J'ai passé des nuits blanches à me creuser la cervelle pour chercher un motif plausible. Pourquoi un homme de la stature du Professeur Seldon irait-il commettre des voies de fait quand il est lui-même l'un des plus virulents critiques de la prétendue « déliquescence » de l'ordre civil ?

« Et puis, j'ai fini par comprendre. Peut-être que, frustré de ne pas être cru, le Professeur Seldon s'est senti obligé de prouver à la face du monde la validité de ses funestes prédictions. Après tout, voici un

homme qui a passé toute sa carrière à prédire la chute de l'Empire alors que tout ce qu'il peut nous signaler, ce sont quelques ampoules grillées sous le dôme, d'épisodiques défaillances dans les transports publics, des restrictions budgétaires ici ou là, bref, rien de bien dramatique. Mais une attaque – ou deux, ou trois – voilà qui est concret. »

Lih se carra dans son siège et croisa les mains devant elle, le visage satisfait. Seldon se leva en prenant lourdement appui contre le bord de la table. Non sans difficulté, il s'approcha de la barre, écartant d'un signe son avocat, pour affronter le regard d'acier du juge.

« Votre Honneur, permettez-moi de dire quelques mots pour ma défense.

— Bien entendu, Professeur Seldon. Après tout, ce n'est pas un procès, mais une simple audition destinée à définir l'ensemble des allégations, faits et théories en rapport avec l'affaire avant de décider s'il convient ou non d'instruire un procès. Je n'ai fait qu'exprimer une théorie ; aussi serais-je ravie d'entendre ce que vous avez à dire. »

Seldon se racla la gorge avant de commencer. « J'ai consacré ma vie à l'Empire. J'ai fidèlement servi les Empereurs. Ma science de la psychohistoire sert moins à prédire de sombres événements qu'à tenter de provoquer un rajeunissement salutaire. Elle nous permet de nous préparer à toutes les orientations que pourra prendre la civilisation. Si, comme je le crois, l'effondrement de l'Empire se poursuit, la psychohistoire nous aidera à mettre en place les briques qui bâtiront une civilisation nouvelle, une civilisation meilleure fondée sur tous les acquis favorables de l'ancienne. J'aime nos mondes, j'aime nos peuples, j'aime notre Empire, oui, notre Empire. Que gagnerais-je à contribuer à l'anarchie qui chaque jour le sape un peu plus ?

« Je n'ai rien de plus à dire. Vous devez me croire. Moi qui suis un homme d'intellect, d'équations, de science, je vous ai parlé du fond du cœur. »

Seldon pivota pour regagner d'un pas lent sa place à côté de Palver. Avant de s'asseoir, il chercha des yeux Wanda, assise dans la galerie du public. Elle lui adressa un petit sourire et un clin d'œil.

« Qu'elle vienne ou non du fond du cœur, Professeur Seldon, la décision d'instruire ou non un procès va me demander beaucoup de réflexion. Nous avons entendu vos accusateurs ; nous vous avons entendus, monsieur Palver et vous. Il me manque encore une déposition, celle de Rial Nevas, qui s'est présenté comme témoin oculaire de cet incident. »

Alors que Nevas approchait de la barre, Seldon et Palver s'entre-regardèrent, inquiets. C'était le garçon que Hari avait admonesté juste avant l'attaque.

Lin interrogeait l'adolescent.

« Voulez-vous décrire avec précision, monsieur Nevas, ce dont vous avez été témoin le soir de l'incident en question ?

— Eh bien, commença Nevas en lorgnant Seldon de son regard maussade, je me baladais, peinard, quand j'ai vu ces deux-là » il se tourna pour désigner Seldon et Palver « de l'autre côté de l'allée, qui venaient vers moi. Et puis j'ai vu ces trois gosses. » Nouveau doigt tendu, cette fois vers les trois plaignants. « Les deux vieux marchaient derrière les gosses. Ils m'ont pas vu parce que j'étais de l'autre côté de l'allée et qu'en plus ils s'intéressaient qu'à leurs victimes. Et puis, vlan ! Sans prévenir, ce vieux-là leur tombe dessus avec sa canne, le plus jeune vient en renfort, il leur balance des coups de pied et pas le temps de dire ouf, les voilà tous les trois étendus par terre. Là-dessus, le vieux et son copain se sont barrés, comme ça ! J'arrivais pas à le croire.

— Mensonge ! explosa Seldon. Jeune homme, c'est avec nos vies que vous êtes en train de jouer ! » Nevas se contenta de le fixer, impassible. « Madame le juge, implora Seldon, ne voyez-vous pas qu'il ment ? Je me souviens de ce gaillard. Je lui ai reproché de jeter des détritus par terre quelques minutes avant notre agression. J'en ai même fait la remarque à Stettin, y voyant un nouvel exemple de la déliquescence de notre société, de l'absence de sens civiques, de…

— Cela suffit, Professeur Seldon, ordonna le juge. Encore une sortie de ce genre, et je vous fais expulser. Voyons, monsieur Nevas, dit-elle en revenant au témoin. Qu'avez-vous fait pendant les événements que vous venez de nous décrire ?

— Je… euh… je me suis caché derrière des arbres. J'avais peur qu'ils s'en prennent à moi alors je me suis caché. Dès qu'ils sont partis, j'ai couru prévenir les agents de sécurité. »

Nevas s'était mis à transpirer ; il glissa un doigt dans le col trop serré de son unicombi, se balançant nerveusement d'un pied sur l'autre, appuyé à la barre des témoins. Il sentait, gêné, peser sur lui le regard de la foule et tâchait de ne pas se tourner vers l'assistance mais chaque fois qu'il le faisait, il se sentait immanquablement attiré par le regard assuré de la jolie jeune fille blonde assise au premier rang. C'était comme si elle lui posait une question, le pressait de répondre, le forçait à parler.

« Monsieur Nevas, qu'avez-vous à répondre à l'allégation du Professeur Seldon, selon laquelle lui et monsieur Palver vous auraient effectivement aperçu avant l'agression. Le Professeur vous a-t-il adressé la parole, oui ou non ?

— Eh bien, euh, pas du tout, enfin… Comme je l'ai dit… je marchais, tranquille, et puis… »

À cet instant, Nevas jeta un coup d'œil vers la table de Seldon. Ce dernier le considérait avec tristesse, comme s'il comprenait que tout

était perdu. Mais le compagnon de Seldon, Stettin Palver, soutint le regard du jeune homme sans broncher et ce dernier sursauta, ahuri, en entendant ces mots : « Dis la vérité ! » C'était comme si Palver lui avait parlé, pourtant ses lèvres n'avaient pas bougé. Confus, Nevas tourna brusquement la tête en direction de la jeune fille ; il crut également l'entendre : « Dis la vérité ! » alors que ses lèvres restaient également immobiles.

« Monsieur Nevas, monsieur Nevas… » La voix du juge vint interrompre ses pensées embrouillées. « Si le Professeur Seldon et monsieur Palver se dirigeaient vers vous, derrière les trois plaignants, comment se fait-il que vous ayez remarqué Seldon et Palver en premier ? C'est bien ce que vous avez dit dans votre déposition, n'est-ce pas ? »

Nevas considéra la salle d'audience, le regard éperdu. Il semblait incapable d'échapper à ces yeux, tous ces yeux qui lui hurlaient : « Dis la vérité ! » Se tournant vers Hari Seldon, Rial Nevas murmura simplement : « Je suis désolé », et, à l'étonnement de toute la Cour, ce garçon de quatorze ans éclata en sanglots.

27

La journée était magnifique, ni trop chaude, ni trop froide, ni trop claire, ni trop grise. Même si le budget des parcs et jardins avait été supprimé depuis pas mal d'années, les quelques plantes vivaces rabougries bordant l'escalier d'accès à la Bibliothèque Galactique réussissaient à donner une touche de gaieté à la matinée. (Édifiée dans le style antique classique, la Bibliothèque avait une façade dotée de l'un des escaliers les plus majestueux de tout l'Empire – seul l'escalier du Palais avait un nombre de marches supérieur. Toutefois, la plupart des visiteurs préféraient accéder au bâtiment par la rampe mécanique.)

Seldon mettait de grands espoirs dans cette journée. Depuis que Stettin Palver et lui avaient été lavés de tout soupçon dans la dernière affaire de coups et blessures, Hari Seldon se sentait un homme nouveau. L'expérience avait été douloureuse, mais le fait que l'audience ait été publique avait permis de faire progresser sa cause. Le juge Tejan Popjens Lih, considérée comme l'un des juges les plus influents de Trantor, avait exprimé son opinion avec force, le lendemain du témoignage émouvant de Rial Nevas.

« Quand, dans notre société dite civilisée, nous en arrivons à de telles extrémités, avait déclamé madame le juge du haut de sa tribune, quand un homme de l'envergure du Professeur Hari Seldon se voit infliger l'humiliation, les railleries et les mensonges de ses pairs pour la seule raison qu'il est ce qu'il est et qu'il défend ses idées, alors ce jour est un jour sombre pour l'Empire. J'admets, moi aussi, avoir été dupe au début. “Pourquoi, raisonnais-je, n'aurait-il pas recouru à une telle machination afin de prouver ses prédictions ?” Mais, comme j'ai pu le constater, je me trompais lourdement. » Le front du juge se plissa, une rougeur violacée monta de son cou et gagna ses joues. « J'ai attribué au Professeur Seldon les valeurs de notre nouvelle société, une société dans laquelle l'honnêteté, la décence et la bienveillance sont des qualités propres à vous faire tuer, une société dans laquelle il faut recourir à la malhonnêteté et à la tromperie pour survivre.

« Comme ils sont loin, nos principes fondateurs ! Nous avons de la chance, chers concitoyens de Trantor. Remercions le Professeur Hari Seldon de nous avoir révélé notre véritable personnalité ; prenons donc son exemple à cœur, et formons la résolution d'être vigilants contre les plus vils instincts de notre humaine nature. »

À la suite de cette audience, l'Empereur avait envoyé à Seldon un holo-disc de félicitations. Il y exprimait l'espoir que cette « publicité » aiderait Seldon à trouver de nouveaux financements pour son Projet.

Tout en se laissant porter par la rampe d'accès mécanique, Seldon songeait au statut actuel du Projet de Psychohistoire. Son bon ami Las Zenow – l'ancien bibliothécaire en chef – avait pris sa retraite. Tant qu'il était resté en poste, Zenow avait été un fervent partisan de Seldon et de ses travaux. Plus d'une fois, cependant, il avait été paralysé par les décisions du Conseil de la Bibliothèque. Fort heureusement, son successeur, l'affable Tryma Acarnio, était aussi progressiste que lui, et il avait la confiance de plusieurs clans au sein du Conseil.

« Hari, mon ami, avait dit Zenow avant de quitter Trantor pour sa planète natale de Wencory, Acarnio est un brave homme, d'une intelligence profonde et d'une grande ouverture d'esprit. Je suis sûr qu'il fera tout son possible pour vous aider à poursuivre votre projet. Je lui ai confié l'ensemble des fichiers informatiques concernant votre Encyclopédie ; je sais qu'il est aussi passionné que moi par la contribution à l'humanité que cette entreprise représente. Soyez prudent, mon ami. Je me souviendrai de vous avec affection. »

Ainsi donc, c'était aujourd'hui que Hari Seldon devait avoir sa première entrevue officielle avec le nouveau bibliothécaire en chef. Rasséréné par les propos de Las Zenow, il avait hâte de lui faire part de ses plans d'avenir pour le Projet et l'Encyclopédie.

Tryma Acarnio se leva pour accueillir Hari Seldon. Le bureau directorial portait déjà son empreinte ; alors que Zenow avait rempli chaque recoin de la pièce d'holo-discs et de tridi-revues émanant des divers secteurs de Trantor, tandis qu'une incroyable série de visiglobes représentant plusieurs mondes de l'Empire tournoyaient dans les airs, Acarnio avait fait le ménage dans l'amoncellement de données et d'images que Zenow se plaisait à garder à portée de main. Seul un vaste écran holographique occupait tout un mur. Seldon présumait qu'Acarnio s'en servait pour afficher tous les programmes ou publications de son choix.

Acarnio était un homme petit et râblé, dont le regard un rien distrait – stigmate d'une opération de la cornée mal effectuée dans son enfance – était démenti par une redoutable intelligence et la conscience perpétuellement en éveil de tout ce qui se passait autour de lui.

« Bien, bien, bien. Entrez donc, Professeur Seldon. Asseyez-vous. » Acarnio lui indiqua une chaise à dos droit, face à son bureau. « Cela tombe bien que vous ayez demandé ce rendez-vous. Je comptais justement vous contacter dès ma prise de fonction. »

Seldon acquiesça, ravi que le nouveau directeur ait jugé sa personne suffisamment importante pour désirer le rencontrer dans la frénésie des premiers jours de son installation.

« Avant tout, Professeur, dites-moi, je vous prie, ce qui motive

votre visite avant que j'en vienne à mes propres problèmes, sans aucun doute beaucoup plus prosaïques. »

Seldon se racla la gorge, puis il se pencha en avant :

« Monsieur le directeur, Las Zenow vous a probablement informé de mes travaux ici et de mon idée de constituer une Encyclopédie galactique. Las était tout à fait emballé et il a été d'une grande aide en me permettant de jouir d'un bureau particulier et de l'accès sans restrictions aux vastes ressources de la Bibliothèque. En fait, c'est même lui qui a trouvé le site qui a trouvé le site qui pourrait accueillir le projet de l'Encyclopédie, une lointaine Planète extérieure du nom de Terminus.

« Il y a une chose, toutefois, que Las n'a pu me procurer. Pour respecter le calendrier du projet, je dois absolument pouvoir faire bénéficier un certain nombre de mes collaborateurs des mêmes avantages : bureaux et accès aux données. La tâche s'annonce gigantesque. Nous devons commencer par collecter l'information, la copier et la transférer sur Terminus avant d'entamer le travail proprement dit de compilation de l'Encyclopédie.

« Las n'était pas très aimé du Conseil de la Bibliothèque, comme vous le savez. Vous, en revanche, vous l'êtes. Aussi, je vous réitère ma demande concernant mes collaborateurs. Nous donnerez-vous les moyens de poursuivre ce travail d'une importance vitale ?

Hari s'arrêta, presque essoufflé. Il était sûr que son discours, qu'il n'avait cessé de se répéter mentalement toute la nuit, aurait l'effet escompté. Il attendit, confiant, la réponse d'Acarnio.

— Professeur Seldon, commença celui-ci. – Le sourire de Seldon s'évanouit. Il y avait, dans la voix du Bibliothécaire en chef, une tension qu'il n'avait pas prévue. – Mon estimé prédécesseur m'a fourni un exposé détaillé de vos travaux à la Bibliothèque. Il s'est montré tout à fait passionné par vos recherches et favorable à ce que vos collaborateurs aient accès aux mêmes privilèges que vous. Comme je l'étais, Professeur Seldon… – Acarnio marqua une pause, Seldon leva brusquement les yeux. – Au début… j'étais même prêt à convoquer une réunion extraordinaire du Conseil pour proposer qu'on vous attribue, à vous et vos Encyclopédistes, un plus vaste complexe de bureaux. Malheureusement, Professeur Seldon, tous ces plans sont désormais bouleversés.

— Bouleversés ? Mais pourquoi ?

— Professeur Seldon, dois-je vous rappeler qu'il y a peu, vous étiez encore le principal inculpé dans une affaire de coups et blessures ?

— Mais j'ai été relaxé, lança Seldon. L'instruction a été close sans procès.

— Il n'empêche, Professeur Seldon, que vos dernières

interventions devant l'opinion publique vous ont donné un… comment dirai-je ? comme un parfum de mauvaise réputation. Oh, certes, vous avez été innocenté. Mais votre nom, votre passé, vos croyances et vos travaux ont été exhibés devant les yeux de toutes les planètes. Et même si un magistrat progressiste et de jugement sain a prononcé votre acquittement, que dire des millions – voire des milliards – de citoyens moyens qui n'ont pas vu un pionnier de la psychohistoire attaché à préserver la gloire de sa civilisation mais un fou délirant qui vitupère et menace des pires maux ce grand et puissant Empire ?

« Par la nature même de vos travaux, vous menacez l'Empire dans ses fondements. Je ne parle pas ici de l'immense Empire monolithique, anonyme et sans visage. Non, je veux parler de son cœur et de son âme son peuple. Quand vous dénoncez l'échec de l'Empire, c'est son échec personnel que vous dénoncez. Et cela, mon cher Professeur, le citoyen moyen ne peut le supporter.

« Seldon, que cela vous plaise ou non, vous êtes devenu un objet de dérision. On vous ridiculise, vous êtes la risée de toute la Galaxie.

— Pardonnez-moi, Bibliothécaire en chef, mais cela fait des années que je suis la risée de certains cercles.

— Certes, mais de certains cercles, seulement. En revanche, ce dernier incident vous a exposé aux railleries non seulement ici sur Trantor, mais sur l'ensemble des planètes. Professeur, en vous fournissant un bureau, la Bibliothèque galactique approuve tacitement vos travaux, ce qui en fait à son tour la risée de l'ensemble des planètes. J'accorde personnellement une grande valeur à vos théories et à votre Encyclopédie, mais en tant que Directeur de la Bibliothèque galactique de Trantor, je dois songer d'abord et avant tout à mon établissement.

« Aussi, Professeur Seldon, votre requête visant à faire admettre ici vos collaborateurs est repoussée.

Han Seldon eut un mouvement de recul, comme si la foudre l'avait frappé.

« En outre, poursuivit Acarnio, je dois vous informer d'une suspension de quinze jours de tous vos privilèges d'accès, suspension qui prend effet immédiatement. Le Conseil a convoqué une assemblée extraordinaire, Professeur Seldon. Dans deux semaines, nous vous notifierons s'il convient ou non, selon nous, de mettre un terme à notre association.

Sur ce, Acarnio se tut et, plaquant les mains sur l'impeccable surface laquée de son bureau, il se leva.

— Ce sera tout, Professeur…, pour l'instant.

Hari Seldon se leva à son tour, même si son mouvement était loin d'être aussi vif et souple que celui de Tryma Acarnio.

— M’accorderez-vous l’autorisation de m’adresser au Conseil ? demanda-t-il. Peut-être que si j’ai la possibilité de lui expliquer l’importance vitale de la psychohistoire et de l’Encyclopédie…

— J’ai peur que non, Professeur, dit Acarnio d’une voix douce et Seldon entrevit l’homme que Las Zenow lui avait décrit. Mais presque aussitôt le bureaucrate glacial reprit le dessus pour le raccompagner jusqu’à la porte.

Alors que les battants coulissaient, Acarnio rappela : – À dans deux semaines, Professeur Seldon. D’ici là…

Hari franchit le seuil pour récupérer son glisseur et les portes se refermèrent derrière lui.

« Que vais-je faire, maintenant ? songea-t-il, éperdu. Est-ce la fin de mon travail ? »

28

« Wanda chérie, qu'est-ce qui te captive à ce point ? » demanda Hari Seldon en entrant dans le bureau de sa petite-fille à l'Université de Streeling.

Le bureau avait été celui du brillant mathématicien Yugo Amaryl, dont la disparition avait cruellement marqué le Projet de Psychohistoire. Fort heureusement, Wanda avait peu à peu repris la tâche de Yugo ces dernières années, à savoir le perfectionnement du Premier Radiant.

« Je travaille sur une équation de la Section 33A2D17. Je suis en train de recalibrer cette zone… » Du geste, elle indiqua une tache lumineuse violette suspendue dans les airs devant son nez. « En prenant en compte le quotient standard et… Là ! C'est bien ce que je pensais… »

Elle recula d'un pas et se frotta les yeux.

« Qu'y a-t-il, Wanda ? » Hari s'était rapproché pour étudier l'équation. « Ma foi, cela ressemble à l'équation de Terminus et pourtant… Wanda, on dirait l'inverse de celle-ci, n'est-ce pas ?

— Oui, Grand-Père. Tu vois, les chiffres ne collaient pas tout à fait à l'équation de Terminus… regarde plutôt. » Wanda effleura un contact dans un panneau mural et une autre bande s'illumina soudain en rouge vif à l'autre bout de la pièce. Seldon et Wanda s'en approchèrent pour l'examiner. « Tu notes comme tout s'accorde parfaitement bien, désormais, Bon-Papa ? Il m'a fallu des semaines pour en arriver là.

— Comment as-tu procédé ? demanda Hari, en admirant le développement de l'équation, sa logique, son élégance.

— Au début, je me suis concentrée exclusivement dessus, en éliminant tout le reste. Pour arriver à faire marcher Terminus, je n'ai travaillé que sur Terminus – logique, non ? Sauf que je me suis rendu compte que je ne pouvais pas simplement introduire l'équation dans le système du Premier Radiant et espérer qu'elle s'y intègre avec harmonie, comme si de rien n'était. Intégrer un nouvel élément conduit à en déplacer un autre. Tout poids exige un contrepoids.

— Je crois que le concept auquel tu fais allusion est ce que les Anciens appelaient le yin et le yang.

— Oui. Plus ou moins. Donc, j'ai compris que pour parfaire le yin de Terminus, je devais isoler son yang. Ce que j'ai fait. Là-bas. » Elle se rapprocha de la tache violette, située aux antipodes de la sphère du Premier Radiant. « Je n'avais plus qu'à réajuster ces chiffres pour que l'équation de Terminus trouve sa place sans problème. L'harmonie ! s'exclama-t-elle, visiblement ravie, comme si elle avait résolu tous les

problèmes de l'Empire.

— Fascinant, Wanda. À l'occasion, tu m'expliqueras ce que tout cela signifie pour le Projet… Mais pour l'heure, il faut que tu viennes avec moi voir l'holo-écran. J'ai reçu il y a quelques minutes un message urgent de Santanni. Ton père veut que nous le rappelions immédiatement. »

Le sourire de Wanda s'évanouit. Elle s'était inquiétée à l'annonce des récentes émeutes sur cette planète. Les restrictions budgétaires frappaient de plein fouet les citoyens des Planètes extérieures. Ayant un accès limité aux Planètes intérieures plus riches et plus peuplées, elles rencontraient des difficultés croissantes à échanger leurs productions locales contre des produits de première nécessité. Les hypernefs impériales qui atterrissaient et décollaient de Santanni se faisaient rares ; ce monde lointain se sentait isolé du reste de l'Empire. Des poches de rébellion avaient éclaté sur toute la planète.

« Grand-Père, j'espère que tout va bien, dit Wanda, mais la crainte transparaissait dans sa voix.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. Après tout, ils doivent être en sécurité puisque Raych a réussi à nous transmettre un message. »

Une fois dans le bureau de Seldon, ils se tournèrent vers l'holo-écran qui venait de s'illuminer. Seldon composa un code sur le clavier latéral et ils attendirent quelques secondes l'établissement de la communication intragalactique. Lentement, l'écran parut s'enfoncer dans le mur et, comme du fond d'un tunnel, apparut l'image familière d'un homme puissamment bâti, À mesure que la communication se stabilisait, les traits de l'homme gagnèrent en netteté. Quand Seldon et Wanda distinguèrent l'épaisse moustache dahlite de Raych, la silhouette s'anima.

« Papa ! Wanda ! s'exclama l'hologramme tridimensionnel de Raych, projeté sur Trantor depuis Santanni. Écoutez-moi, je n'ai pas beaucoup de temps. » Il rentra la tête dans les épaules, comme surpris par un bruit violent. » La situation s'est nettement aggravée, ici. Le gouvernement est tombé, une faction a pris le pouvoir et nommé un gouvernement provisoire. C'est la pagaille, comme vous l'imaginez. Je viens juste de mettre Manella et Bellis dans une hypernef pour Anacréon. Je leur ai dit de vous contacter de là-bas. Le vaisseau s'appelle l'*Arcadia VII*.

« Il fallait voir Manella, P'pa. Elle enrageait à l'idée de partir. Le seul moyen de la convaincre de s'en aller a été de lui expliquer que c'était pour la sécurité de Bellis.

« Je sais ce que vous pensez, tous les deux. Bien sûr que j'aurais aimé partir avec elles, mais il n'y avait plus de place. C'est inimaginable ce que j'ai dû me démener pour arriver à les faire embarquer. – Raych leur lança un de ces sourires en coin que Seldon

et Wanda aimaient tant, puis il poursuivit : – En outre, puisque je suis ici, je participe à la garde de l'Université – nous faisons peut-être partie du système universitaire impérial, mais notre mission est d'enseigner et de bâtir, pas de détruire. Je peux vous dire que si l'un de ces excités de rebelles santanniens fait mine de s'approcher de notre matériel…

— Raych, coupa Hari, quelle est la gravité de la situation ? Êtes-vous sur le point de vous battre ?

— Papa, es-tu en danger ? demanda Wanda.

Ils attendirent quelques secondes, le temps que leur message franchisse neuf mille parsecs à travers la Galaxie pour parvenir à Raych.

— Je… je n'ai pas bien saisi ce que vous avez dit, répondit l'hologramme. Il y a pas mal de combats par ici. Cela a même quelque chose d'excitant, ajouta Raych en retrouvant son éclatant sourire. Je ne vais pas tarder à raccrocher. N'oubliez pas d'essayer d'avoir des nouvelles de l'*Arcadia VII* en route pour Anacréon. Je vous recontacte dès que possible. N'oubliez pas, je…

La transmission fut coupée et l'hologramme s'effaça. Le tunnel de l'holo-écran se replia sur lui-même, laissant Hari et Wanda face à un mur vide.

— Bon-Papa, selon toi, qu'est-ce qu'il allait dire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, ma chérie. Mais il y a une chose que je sais en tout cas, et c'est que ton père se débrouille très bien. Je plains le rebelle qui aura le malheur de se trouver à portée d'un coup d'Esquive de ton père ! Allons, retournons à cette équation et dans quelques heures, nous verrons ce qu'il en est de l'*Arcadia VII*.

— Commandant, avez-vous une idée de ce qu'il est advenu du vaisseau ?

Hari Seldon était de nouveau en communication intragalactique mais cette fois, c'était avec un commandant de la Flotte impériale en poste à Anacréon. Pour cette communication, Seldon utilisait le visiophone – certes moins réaliste que l'écran holographique mais bien plus simple.

— Je vous répète, Professeur, que nous n'avons reçu aucun message de cette hypernef, aucune demande de pénétrer l'atmosphère d'Anacréon. Les communications avec Santanni sont rompues depuis plusieurs heures. Elles étaient déjà sporadiques depuis une semaine. Il est possible que le vaisseau ait cherché à nous contacter via un relais sur Santanni mais sincèrement j'en doute.

« Il est plus probable que l'*Arcadia VII* se Soit déroutée. Vers Sarip, peut-être, ou Voreg. Avez-vous essayé de contacter l'une ou l'autre de ces planètes, Professeur ?

— Non, fit Seldon avec lassitude, mais je ne vois pas quelle raison pourrait l'empêcher de gagner Anacréon. Commandant, il est vital que je parvienne à localiser ce vaisseau.

— Évidemment, hasarda l'officier, l'*Arcadia VII* n'a peut-être pas réussi à passer. À quitter Santanni, je veux dire. On nous signale de nombreux combats. Les rebelles ne regardent pas trop sur quoi ils tirent. Ils braquent leurs lasers sur tout ce qui bouge en criant qu'ils font sauter l'Empereur Agis. Vous savez, Professeur, les choses se passent bien différemment ici, aux marches de l'Empire.

— Ma belle-fille et ma petite-fille sont à bord, Commandant, précisa Seldon, d'une voix tendue.

L'officier parut atterré : – Oh, je suis désolé, Professeur. Je vous contacte dès que j'ai des nouvelles.

Déprimé, Hari coupa la communication visiophonique. « Comme je suis las », songea-t-il. Il s'avisa qu'il n'était pas surpris : voilà près de quarante ans qu'il s'attendait à ce que de tels événements se produisent.

Il eut un petit rire triste. Peut-être que ce commandant avait cru l'impressionner avec ses remarques crues au sujet des conditions d'existence « aux marches de l'Empire ». Mais Seldon savait parfaitement à quoi s'en tenir. Et lorsque les marches se déferont tel un tricot dont les mailles filent, tout l'ensemble se défera jusqu'au cœur : Trantor.

Seldon entendit un bourdonnement discret. C'était la sonnerie de la porte.

— Oui ?

— Bon-Papa, dit Wanda en entrant dans le bureau. J'ai peur…

— De quoi, ma chérie ? demanda Seldon, soucieux.

Il ne voulait pas encore lui annoncer ce qu'il avait appris, ou plutôt ce qu'il n'avait pas appris, du commandant en poste sur Anacréon.

« D'habitude, bien qu'ils soient si loin, je sens Papa, Maman et Bellis… Je les sens là (elle indiqua sa tête) et puis là (elle posa une main sur son cour). Seulement, aujourd'hui, je ne les perçois pas… C'est moins sensible, j'ai l'impression qu'ils s'assombrissent, comme une des lampes du dôme. Je voudrais les faire revenir, mais je n'y arrive pas.

— Wanda, je crois sincèrement que ce n'est que le fruit de ton imagination, la conséquence de l'inquiétude. Tu sais qu'il y a des soulèvements en permanence dans tout l'Empire – de petites éruptions qui laissent échapper la pression. Allons, ne t'inquiète pas : les risques qu'il arrive quoi que ce soit à Raych, Manella et Bellis sont infinitésimaux. Ton père va nous appeler d'un jour à l'autre pour nous dire que tout va bien ; ta Maman et Bellis atterriront sur Anacréon et

profiteront de quelques semaines de vacances. C'est nous qui sommes à plaindre, bloqués que nous sommes ici avec du travail jusque par-dessus la tête ! Alors, ma chérie, va te coucher et ne pense qu'à des choses agréables. Je te promets que demain, sous un dôme ensoleillé, les choses iront beaucoup mieux.

— Très bien, Bon-Papa, dit Wanda, qui semblait loin d'être convaincue. Mais demain, si nous n'avons pas de nouvelles demain, il faudra… il faudra…

— Wanda, que pouvons-nous faire à part attendre ? » demanda Hari, d'une voix douce.

Wanda ressortit du bureau, les épaules voûtées sous le poids de l'inquiétude. Hari la regarda sortir, laissant enfin ses propres craintes remonter à la surface.

Trois jours s'étaient écoulés depuis la transmission holographique de Raych. Depuis : rien. Et aujourd'hui, le commandant de la flotte sur Anacréon avouait n'avoir jamais eu la moindre nouvelle d'un vaisseau du nom d'*Arcadia VII*.

Hari avait essayé de recontacter Raych sur Santanni mais tous les faisceaux de transmission étaient coupés. C'était comme si la planète – et l'*Arcadia VII* – s'était tout bonnement détachée de l'Empire, comme un pétale se détache d'une fleur.

Seldon savait désormais ce qu'il lui restait à faire. L'Empire était peut-être en mauvais état, mais il n'était pas détruit. Sa puissance demeurait redoutable. Seldon transmit un message urgent à l'Empereur Agis XIV.

29

« Quelle bonne surprise… mon ami Hari ! » Sur l'holo-écran, le visage d'Agis était radieux. « Je suis content d'avoir de vos nouvelles. Vous avez piqué ma curiosité. Pourquoi une telle urgence ?

— Sire, commença Seldon, mon fils Raych, sa femme et sa fille vivent sur Santanni…

— Ah, Santanni, dit l'Empereur, et son sourire s'évanouit. Une bande de pauvres types abusés comme je n'en ai jamais…

— Sire, s'il vous plaît, coupa Seldon, à sa grande surprise, comme à celle de l'Empereur, devant cette infraction manifeste au protocole impérial. Mon fils a réussi à faire embarquer Manella et Bellis sur une hypernef à destination d'Anacréon, l'*Arcadia VII*. Lui-même a été obligé de rester. C'était il y a trois jours, or le vaisseau ne s'est pas posé sur Anacréon, et mon fils semble avoir disparu. Mes appels à Santanni sont restés sans réponse et maintenant les faisceaux de transmission sont coupés. Sire, je vous en prie, pouvez-vous m'aider ?

— Hari, comme vous le savez, officiellement, tous les liens entre Santanni et Trantor ont été rompus. Malgré tout, je garde une certaine influence dans certains secteurs de Santanni par le biais de quelques fidèles qui n'ont pas encore été découverts. Même si je n'ai plus aucun contact direct avec mes agents en poste sur cette planète, je vous transmettrai toutes les informations qui m'en parviendront. Elles sont, bien sûr, strictement confidentielles mais, considérant votre situation et nos relations, je suis prêt à vous laisser accéder à toutes les pièces susceptibles de vous intéresser.

« J'attends une nouvelle dépêche d'ici à une heure. Si vous voulez, je vous recontacte dès qu'elle me parvient. En attendant, je vais demander à l'un de mes assistants d'examiner toutes les transmissions reçues de Santanni ces trois derniers jours pour y relever ce qui pourrait concerner Raych, Manella ou Bellis Seldon.

— Merci, Sire. Je vous remercie bien humblement. »

Hari Seldon inclina la tête alors que l'image de l'Empereur s'effaçait de l'écran holographique.

Soixante minutes plus tard, Hari Seldon, toujours assis à son bureau, attendait des nouvelles de l'Empereur. Cette dernière heure avait été l'une des plus difficiles de toute son existence, juste après celles qui avaient suivi la destruction de Dors.

C'était de ne pas savoir qui le minait. Toute sa carrière avait été consacrée au savoir – la connaissance de l'avenir autant que du présent. Or, il n'avait pas la moindre idée du sort des trois êtres qui lui étaient le plus précieux.

L'holo-écran bourdonna doucement et Hari pressa une touche.

Agis apparut à l’écran.

« Hari », commença l’Empereur.

À la douceur triste de son ton, Hari comprit qu’il s’apprêtait à lui apprendre de mauvaises nouvelles.

« Mon fils… dit Hari.

— Oui, répondit l’Empereur. Raych a été tué il y a quelques heures à peine, lors d’un bombardement de l’Université de Santanni. J’ai appris par mes informateurs que Raych était au courant de l’imminence de l’attaque mais qu’il avait refusé de déserter son poste. Vous comprenez, bon nombre de rebelles sont des étudiants et Raych pensait que, le sachant sur place, ils n’oseraient jamais… Mais la haine a eu raison de toute logique.

« L’Université, voyez-vous, est une Université impériale. Les rebelles se croient obligés de détruire tout ce qui évoque l’Empire avant de rebâtir. Les imbéciles ! Pourquoi… »

Agis s’arrêta net, comme s’il réalisait soudain que le statut de l’Université de Santanni ou les motivations des rebelles étaient le cadet des soucis de son interlocuteur – pour le moment, en tout cas.

« Hari, si cela peut vous consoler, rappelez-vous que votre fils est mort en défendant le savoir. Ce n’est pas pour l’Empire que Raych a lutté et trouvé la mort, mais pour l’humanité elle-même. »

Seldon leva vers l’écran des yeux pleins de larmes. D’une voix faible, il demanda :

« Et Manella et la petite Bellis ? Que leur est-il arrivé ? Avez-vous retrouvé l’*Arcadia VII* ?

— J’ai essayé, Hari. L’*Arcadia VII* a quitté Santanni, comme on vous l’a dit. Mais il semble avoir disparu. Il a pu être détourné par des rebelles, ou s’être dérouté à cause d’une panne. Pour l’heure, nous n’en savons rien. »

Seldon secoua la tête.

« Merci, Agis. Vous m’apportez de tragiques nouvelles mais au moins je sais à quoi m’en tenir. Rester dans l’ignorance est pire que tout. Vous êtes un véritable ami.

— Alors, mon ami, dit l’Empereur, je vais maintenant vous laisser seul – avec vos souvenirs. »

L’image de l’Empereur disparut de l’écran, tandis que Hari Seldon croisait les bras devant lui sur son bureau, baissait la tête et pleurait.

30

Wanda Seldon rajusta la ceinture élastique de son unicombi, la resserrant légèrement au milieu. Armée d'une binette, elle s'attaqua aux mauvaises herbes qui avaient envahi son petit jardin d'agrément devant le bâtiment de Psychohistoire à Streeling. D'habitude, Wanda passait la majeure partie de son temps dans son bureau, penchée sur son Premier Radiant. Elle trouvait l'apaisement dans l'élégance de sa précision statistique ; les équations invariables avaient quelque chose de rassurant dans cet Empire devenu fou. Mais quand le souvenir de son père, sa mère et sa petite sœur adorés devenait trop pénible à supporter, quand ses recherches ne parvenaient pas à lui faire oublier les pertes cruelles subies si récemment, Wanda se retrouvait invariablement ici, dans le jardin, à sarcler le sol terraformé, comme si faire pousser des plantes pouvait, si peu que ce soit, soulager sa douleur.

Depuis la mort de son père, un mois plus tôt, et la disparition de Manella et de Bellis, Wanda, pourtant déjà mince, s'était mise à maigrir. Alors que, quelques mois plus tôt, Hari Seldon se serait inquiété de la perte d'appétit de sa petite-fille chérie, aveuglé par le chagrin, il ne semblait même pas l'avoir remarquée.

Un profond changement s'était opéré en Hari et Wanda Seldon – et chez les quelques survivants du Projet de Psychohistoire. Hari semblait avoir renoncé. Il passait le plus clair de son temps assis dans un fauteuil au solarium de Streeling, à contempler le domaine universitaire, réchauffé par les lampes éclatantes du dôme. De temps à autre, des collaborateurs du Projet informaient Wanda que le garde du corps de son grand-père, un certain Stettin Palver, le harcelait pour qu'il fasse un tour sous le dôme, ou accepte de discuter des orientations futures du Projet.

Wanda s'isolait de plus en plus dans l'étude des équations fascinantes du Premier Radiant. Elle commençait à voir se concrétiser ce que son grand-père, au prix de tant d'efforts, avait cherché à obtenir. Et il avait raison : les Encyclopédistes devraient s'établir sur Terminus ; ils constitueraient la Fondation.

C'est dans la Section 33A2D17 que Wanda voyait ce que Seldon évoquait sous le nom de Seconde Fondation : une autre Fondation, secrète celle-ci. Mais comment avancer ? Sans l'actif intérêt de Seldon, elle était incapable de déterminer la méthode adéquate. Et si profonde était la blessure causée par la destruction de sa famille qu'elle doutait d'avoir jamais la force d'y parvenir.

Les membres du Projet proprement dit, la petite cinquantaine d'âmes endurcies qui résistaient encore, poursuivaient leur travail du

mieux possible. C'étaient en majorité des Encyclopédistes qui cherchaient les sources à répertorier et à copier en vue de leur installation sur Terminus – en espérant toujours que s'ouvrent à nouveau les portes de la Bibliothèque galactique. Pour l'heure, seule la foi les motivait. Le Professeur Seldon avait perdu son bureau particulier à la Bibliothèque, aussi les perspectives de voir un autre membre du Projet obtenir des privilèges d'accès aux informations étaient-elles bien minces.

Les autres membres du Projet (en dehors des Encyclopédistes) étaient des historiens-analystes et des mathématiciens. Les historiens interprétaient les événements présents et passés, puis transmettaient le fruit de leurs travaux aux mathématiciens qui, à leur tour, intégraient ces éléments à la grande Équation psychohistorique. C'était un labeur ingrat et long.

De nombreux chercheurs avaient quitté le Projet car les gratifications étaient rares : les psychohistoriens étaient en butte à de nombreuses plaisanteries sur Trantor, et les fonds limités avaient contraint Seldon à pratiquer des réductions de salaire radicales. Mais la présence constante et rassurante de Hari Seldon avait – jusqu'ici – compensé les difficiles conditions de travail au sein du Projet. Les chercheurs qui avaient choisi de continuer l'avaient fait, sans aucun doute, par respect et par dévotion pour le Professeur Seldon.

« À présent, songeait avec amertume Wanda Seldon, quelle raison ont-ils encore de rester ? » Une brise légère rabattit sur ses yeux une mèche de cheveux blonds ; elle la repoussa négligemment et continua de biner les mauvaises herbes.

« Mademoiselle Seldon, pouvez-vous me consacrer quelques instants ? »

Wanda se retourna et leva les yeux. Un jeune homme – elle lui donna à peine plus de vingt ans – se tenait dans l'allée de graviers derrière elle. Elle décela immédiatement chez lui une force et une intelligence redoutables. Son grand-père avait bien choisi.

« Je vous reconnais. Vous êtes le garde du corps de mon grand-père, n'est-ce pas ? Stettin Palver, je crois ?

— Oui, c'est exact, mademoiselle Seldon, dit Palver et ses joues s'empourprèrent légèrement, ravi qu'une aussi jolie jeune fille ait pu simplement le remarquer. Mademoiselle Seldon, c'est de votre grand-père que j'aimerais vous entretenir. Il m'inquiète beaucoup. Nous devons faire quelque chose.

— Quoi, monsieur Palver ? Je suis désemparée. Depuis que mon père… » Elle déglutit avec peine, comme si elle éprouvait de soudaines difficultés à parler. « Depuis que mon père est mort et que ma mère et ma sœur ont disparu, c'est tout juste si j'arrive à le tirer du lit le matin. Et pour tout vous avouer, moi aussi, je suis profondément

affectée. Vous comprenez, n'est-ce pas ? »

Elle le regarda dans les yeux et vit qu'il comprenait.

« Mademoiselle Seldon, dit Palver d'une voix douce, je compatis sincèrement à vos pertes cruelles, mais vous et le Professeur Seldon, vous êtes vivants, et vous devez continuer de travailler à la psychohistoire. Le Professeur me donne l'impression d'avoir renoncé. J'espérais que peut-être vous – ou vous et moi pourrions trouver un moyen de lui rendre espoir. Enfin, vous voyez, une raison de poursuivre. »

« Ah, monsieur Palver, pensa Wanda, Grand-Père n'a peut-être pas tort. Je me demande s'il y a vraiment des raisons de poursuivre. » Mais à la place, elle dit :

« Je suis désolée, monsieur Palver, je n'ai vraiment pas d'idée. » Elle tapa le sol avec sa binette. « Et maintenant, comme vous pouvez le constater, je dois continuer à arracher ces satanées mauvaises herbes.

— Je crois que votre grand-père s'est trompé. Je suis même convaincu qu'il y a une raison de poursuivre. À nous de la trouver. »

Ces paroles la frappèrent. Comment avait-il deviné ses pensées ? À moins que…

« Vous savez lire et forcer les esprits, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en retenant son souffle, comme si elle redoutait la réponse de Palver.

— Oui, absolument, répondit le jeune homme. Depuis toujours, je crois. En tout cas, je n'ai pas souvenance d'avoir jamais fait autrement. La moitié du temps, je n'en ai même pas conscience – je sais ce que pensent, ou ce que viennent de penser les gens, c'est tout…

« Parfois, poursuivit-il, encouragé par la compréhension qu'il sentait chez Wanda, je détecte des éclairs émanant de quelqu'un d'autre. Malheureusement cela se passe toujours au milieu d'une foule, ce qui m'empêche de localiser l'émetteur. Mais je sais qu'il y en a d'autres comme moi – comme nous. »

Wanda lui saisit la main, tout excitée, oubliant sans regret ses outils de jardin.

« Est-ce que vous vous rendez compte de ce que cela signifie ? Pour Bon-Papa, pour la psychohistoire ? Un seul d'entre nous peut déjà faire tant de choses, imaginez ce qu'à deux… »

Wanda prit la direction du bâtiment de Psychohistoire, laissant Palver planté dans l'allée. Presque arrivée à l'entrée, elle s'arrêta, se retourna. « Venez, monsieur Palver, il faut en informer mon grand-père », dit-elle sans ouvrir la bouche.

« Oui, je suppose que vous avez raison », répondit Palver en la rejoignant.

« Est-ce que tu es en train de me dire que j'aurais parcouru Trantor dans tous les sens à la recherche de quelqu'un doté de tes pouvoirs, Wanda, alors qu'il était ici, à nos côtés, depuis plusieurs mois, sans que nous nous en soyons rendu compte ?

Hari Seldon était incrédule. Il somnolait au solarium quand Wanda et Palver l'avaient secoué pour lui donner cette incroyable information.

— Oui, Bon-Papa. Réfléchis un peu. Je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer Stettin. Lorsque vous êtes ensemble, c'est presque toujours ailleurs qu'au Projet, alors que je passe la majeure partie de mon temps cloîtrée dans mon bureau à travailler avec le Premier Radiant. Quand aurions-nous pu nous rencontrer ? En fait, la seule fois où nos chemins se sont effectivement croisés, le résultat a été des plus significatifs.

— Quand était-ce ? demanda Seldon en se creusant la cervelle.

— Lors de ta comparution devant le juge Lih, répondit aussitôt Wanda. Tu te souviens du témoin oculaire qui jurait que Stettin et toi aviez agressé ces trois brigands ? Tu te souviens comment il a craqué pour finir par avouer la vérité lui-même semblait incapable de savoir pourquoi. Mais Stettin et moi, nous avons percé le mystère. Nous forcions l'un comme l'autre Rial Nevas à se montrer honnête. Il restait jusque-là fermement campé sur ses positions. Je doute que, séparément, nous ayons été l'un ou l'autre capables de le forcer. Mais ensemble… – Elle adressa un coup d'œil à Palver, qui se tenait légèrement en retrait. – Ensemble, notre pouvoir est stupéfiant !

Hari Seldon absorba la nouvelle, puis il fit mine de parler. Mais Wanda poursuivit :

— En fait, nous avons l'intention de passer l'après-midi à tester nos capacités télépathiques, séparément puis ensemble. À première vue, le pouvoir de Stettin serait légèrement inférieur au mien – je l'évalue à cinq sur mon échelle d'intensité. Mais combiné à mon sept, ce cinq nous donne un douze ! Rends-toi compte, Bon-Papa, un pouvoir stupéfiant !

— Wanda et moi, intervint Palver, nous sommes la percée que vous recherchiez. Nous pourrons vous aider à convaincre les planètes de l'utilité de la psychohistoire, nous pourrons vous aider à trouver d'autres personnes comme nous, et à remettre la psychohistoire sur ses rails.

Hari Seldon leva les yeux vers les deux jeunes gens. Leur visage irradiait la jeunesse, la vigueur et l'enthousiasme, et il se rendit compte que cela réchauffait son vieux cœur. Peut être que tout n'était

pas perdu, en définitive. Il pensait ne pas survivre à cette ultime tragédie, la mort de son fils, puis la disparition de l'épouse et de l'enfant de celui-ci, mais il réalisait à présent que Raych survivait en Wanda. Et c'était en Wanda et Stettin, il le savait maintenant, que reposait l'avenir de la Fondation.

— Oui, oui, approuva Seldon en hochant vigoureusement la tête. Venez, tous les deux, aidez-moi à me lever. Il faut que je regagne mon bureau pour élaborer notre prochaine étape.

« Professeur Seldon, entrez donc, dit Tryma Acarnio sur un ton glacial.

Accompagné de Wanda et de Palver, Hari Seldon entra dans le bureau imposant du Bibliothécaire en chef.

— Merci, monsieur le Directeur, dit Seldon en s'asseyant dans un fauteuil en face d'Acarnio, installé derrière son vaste plan de travail. Puis-je vous présenter ma petite-fille Wanda et mon ami Stettin Palver ? Wanda est un membre éminent du Projet de Psychohistoire, sa spécialité étant les mathématiques. Et Stettin, eh bien, Stettin est en train de se révéler un psychohistorien généraliste de premier ordre – enfin, quand il n'est pas accaparé par sa mission initiale qui est de me servir de garde du corps.

Seldon étouffa un rire aimable.

— Vous m'en voyez ravi, Professeur, dit Acarnio, abasourdi par la bonne humeur de son interlocuteur. – Il s'était attendu à le voir arriver maugréant, implorant une nouvelle fois des privilèges particuliers. – Mais je ne saisis pas pour quelle raison vous désirez me voir. Je vous assure que notre position est ferme : nous ne pouvons autoriser une collaboration entre notre établissement et un individu aussi impopulaire que vous l'êtes. Nous sommes avant tout une bibliothèque publique et nous devons tenir compte de l'opinion du public.

Acarnio se carra dans son fauteuil, prêt à supporter la litanie des doléances.

— Je me rends bien compte que je n'ai pas réussi à vous infléchir. Toutefois, j'ai pensé que si vous entendiez le point de vue de mes jeunes collaborateurs, les psychohistoriens de demain en fait, vous verriez peut-être d'un meilleur œil le rôle vital que ce Projet – et en particulier l'Encyclopédie – doit jouer dans notre avenir. Je vous en prie, écoutez jusqu'au bout Wanda et Stettin.

Acarnio jeta un œil froid sur les deux jeunes gens qui flanquaient Seldon.

« Fort bien, dans ce cas… dit-il en lorgnant sans discrétion le bandeau-chrone mural, je vous donne cinq minutes, pas une de plus. J'ai une Bibliothèque à diriger.

— Monsieur le bibliothécaire en chef, commença Wanda, comme vous l'a expliqué mon grand-père, la psychohistoire est un instrument des plus précieux pour la sauvegarde de notre culture. Oui, je dis bien sa sauvegarde, répéta-t-elle en voyant que les yeux d'Acarnio s'étaient arrondis en entendant ce mot. On a par trop évoqué la destruction de l'Empire. Ce faisant, la véritable valeur de la psychohistoire a été

négligée. Car si la psychohistoire permet de prédire l'inévitable déclin de notre civilisation, elle permet également de prendre des mesures pour en assurer la sauvegarde. C'est l'objet même de l'*Encyclopædia Galactica*. Et c'est pourquoi nous avons besoin de votre aide, et de l'aide de votre grande institution. »

Acarnio ne put retenir un sourire. La jeune femme avait un charme indéniable. Elle était si franche, si sincère. Il la regarda, assise en face de lui, avec ses cheveux blonds tirés en arrière, dans un style sévère et professoral, sans pour autant réussir à dissimuler ses traits séduisants : au contraire, cela les mettait en valeur. Ce qu'elle était en train de lui dire commençait à se tenir. Peut-être que Wanda Seldon avait raison – peut-être qu'il avait abordé le problème sous un mauvais angle. S'il s'agissait d'abord de sauvegarde, et non de destruction…

« Monsieur le directeur, enchaîna Stettin Palver, cette grande Bibliothèque existe depuis des millénaires. Plus encore que le Palais impérial, elle symbolise l'immense pouvoir de l'Empire. Car le Palais n'abrite que l'Empereur, alors que la Bibliothèque centralise l'ensemble du savoir impérial, de sa culture et de son histoire. Sa valeur est incalculable.

« Ne serait-il pas logique d'offrir un hommage à ce vaste sanctuaire ? C'est précisément ce que sera l'*Encyclopædia Galactica* : un gigantesque condensé de l'ensemble du savoir contenu dans ces murs. Imaginez cela ! »

Tout paraissait soudain évident à Acarnio. Comment avait-il pu laisser le Conseil (en particulier ce grincheux de Gennaro Mummery) le convaincre de résilier les privilèges de Seldon ? Las Zenow, dont il estimait le jugement au plus haut point, avait toujours soutenu avec enthousiasme l'Encyclopédie de Seldon.

Il considéra de nouveau les trois personnes qui attendaient sa décision. Le Conseil aurait bien du mal à trouver matière à se plaindre des membres du Projet – si les jeunes personnes qui se trouvaient dans son bureau constituaient un échantillon représentatif des collaborateurs de Seldon.

Acarnio se leva pour traverser son bureau, les sourcils froncés, comme s'il mettait de l'ordre dans ses pensées. Il s'empara d'une sphère de cristal laiteux posée sur une table et la soupesa.

« Trantor, commença-t-il, songeur, siège de l'Empire, centre de toute la Galaxie. Incroyable… quand on y pense. Nous avons peut-être jugé le Professeur Seldon d'une manière trop hâtive. À présent que votre Projet, cette *Encyclopædia Galactica*, m'a été présenté sous un tel jour » il adressa un bref signe de tête aux deux jeunes gens, « je saisis combien il est important de vous permettre de poursuivre vos travaux ici. Et, bien sûr, d'élargir cet accès à un certain nombre de vos

collaborateurs. »

Seldon sourit avec reconnaissance en serrant la main de Wanda.

Ce n'est pas seulement pour la gloire de l'Empire que je recommande cette décision, poursuivit Acarnio, apparemment de plus en plus enthousiasmé par cette idée (et par le son de sa propre voix). Vous êtes célèbre, Professeur Seldon. Que les gens vous prennent pour un doux dingue ou pour un génie, tout le monde a, semble-t-il, une opinion sur vous. Si un universitaire de votre envergure s'allie à la Bibliothèque galactique, cela ne fera qu'accentuer notre prestige de bastion de la recherche intellectuelle de plus haut niveau. Sans compter que l'éclat de votre présence pourra contribuer à augmenter le montant des subventions dont nous avons grand besoin pour mettre à jour nos collections, renforcer nos effectifs, prolonger nos heures d'ouverture au public…

« Et cette *Encyclopædia Galactica* – quel projet monumental ! Imaginez les réactions du public quand il apprendra que la Bibliothèque galactique collabore à une telle entreprise, destinée à mettre en valeur la splendeur de notre civilisation – notre histoire glorieuse, nos brillantes réussites, nos cultures magnifiques. Et dire que moi, bibliothécaire en chef Tryma Acarnio, je serai responsable de la mise en œuvre de ce Projet imposant… »

Acarnio fixait intensément la sphère de cristal, perdu dans ses rêveries.

Il revint à l'instant présent :

« Oui, Professeur Seldon, vous et vos collaborateurs pourrez jouir de tous les privilèges réservés au personnel employé ici – et d'un ensemble de bureaux. » Il reposa sur la table la sphère de cristal et, dans une grande envolée de robe, regagna son bureau.

« Cela nécessitera bien sûr quelques efforts pour convaincre le Conseil – mais je suis certain d'y parvenir. Faites-moi confiance. »

Seldon, Wanda et Palver se dévisagèrent, triomphants, un petit sourire au coin des lèvres. Ils prirent congé, laissant le bibliothécaire en chef rêver à la gloire et à l'honneur qui reviendraient à l'établissement placé sous son égide.

« Incroyable ! dit Seldon, quand ils se retrouvèrent bien à l'abri dans leur véhicule terrestre. Si vous aviez pu le voir à notre dernière rencontre ! Il disait que je « menaçais l'Empire dans ses fondements » et autres balivernes du même acabit. Aujourd'hui, il a suffi de quelques minutes d'entretien avec vous…

— Ce n'était pas trop difficile, Bon-Papa, dit Wanda en pressant un contact pour faire démarrer le véhicule. » Elle se cala contre le dossier, laissant l'auto-propulseur prendre les commandes ; Wanda avait pianoté sur le tableau de commande les coordonnées de leur destination. « C'est un homme extrêmement imbu de son importance.

Nous avons simplement souligné les aspects positifs de l'Encyclopédie et son ego a fait le reste.

— Il était fichu à l'instant même où Wanda et moi sommes entrés, dit Palver dans son dos. À deux pour le forcer, c'était du gâteau. »

Palver étendit la main pour toucher avec affection l'épaule de Wanda. Elle se retourna, sourit et lui tapota la main.

« Il faut prévenir au plus tôt les Encyclopédistes, dit Seldon. Même s'ils ne sont plus que trente-deux, ce sont des travailleurs capables et dévoués. Je vais les installer à la Bibliothèque, ensuite, je m'attaquerai au prochain obstacle : les crédits. Peut-être que cette alliance avec la Bibliothèque est ce qu'il me fallait pour convaincre les financiers. Voyons voir… je vais rappeler Terep Bindris et cette fois, je vous emmène avec moi. Il était plutôt bien disposé à mon égard, au début du moins. Mais comment désormais serait-il en mesure de nous résister ? »

Le véhicule s'arrêta enfin devant le bâtiment de Psychohistoire à l'Université de Streeling. Les portes latérales coulissèrent mais Seldon, au lieu de descendre, se tourna vers Wanda.

« Wanda, tu es consciente de ce que Stettin et toi avez été capables de tirer d'Acarnio ; je suis sûr que vous réussirez de même à soutirer quelques crédits à un certain nombre de mécènes.

« Je sais à quel point tu détestes quitter ton Premier Radiant bien-aimé mais ces visites vous donneront à tous deux l'occasion de vous exercer, d'affiner vos dons.

— Très bien, Bon-Papa, même si je suis sûre que maintenant que tu as reçu la bénédiction de la Bibliothèque, tu vas rencontrer nettement moins de résistances.

— Il y a une autre raison pour laquelle je vous conseille de sortir ensemble. Stettin, je crois qu'à certaines occasions vous avez senti un esprit similaire au vôtre, mais sans réussir à l'identifier.

— Oui, répondit Palver, parce que ces éclairs se sont toujours produits dans une foule. D'autant qu'en trente-quatre ans, je n'ai ressenti cet éclair que quatre ou cinq fois.

— Mais, Stettin, dit Seldon d'une voix grave et tendue, chaque éclair rencontrait l'esprit de quelqu'un comme vous et Wanda – un mentaliste. Wanda n'a jamais ressenti ces éclairs parce qu'à vrai dire elle est restée protégée toute sa vie. Les rares fois où elle s'est retrouvée dans une foule, il ne devait pas y avoir d'autres mentalistes dans les parages.

« C'est une bonne raison – peut-être la plus importante – pour que vous sortiez ensemble, avec ou sans moi. Nous devons trouver d'autres mentalistes. Rien que tous les deux, vous êtes capables de forcer un individu. Imaginez que tout un groupe s'y mette : il aura le pouvoir de déplacer un Empire ! »

Sur ces mots, Hari Seldon sortit de la voiture. Wanda et Palver le regardèrent remonter en boitillant l'allée menant au bâtiment de Psychohistoire. Ils n'étaient que vaguement conscients de l'énorme responsabilité que Seldon venait de faire reposer sur leurs jeunes épaules.

33

C'était le milieu de l'après-midi et le soleil trantorien se reflétait sur la peau de métal recouvrant la vaste planète. Debout au bord de la passerelle d'observation de l'Université de Streeling, Hari Seldon protégeait de la main ses yeux de cet éclat aveuglant. Cela faisait des années qu'il n'avait plus quitté l'abri du dôme, hormis pour ses rares visites au Palais, et d'ailleurs, celles-ci ne comptaient guère : on se sentait toujours extrêmement confiné dans l'enclave impériale.

Seldon voyageait à nouveau seul. D'abord parce que Palver passait le plus clair de son temps avec Wanda, soit à travailler sur le Premier Radiant, soit absorbé dans ses recherches mentalistes, soit en quête d'éventuels semblables. S'il l'avait voulu, Seldon aurait pu trouver un autre jeune homme – étudiant à l'Université ou membre du Projet – pour lui servir de garde du corps.

Toutefois, il n'avait plus besoin de garde du corps. Suite à l'extrême médiatisation de l'audience du tribunal puis au rétablissement de ses liens avec la Bibliothèque Galactique, la Commission de Sécurité publique gardait en permanence un œil sur lui. Il se savait suivi ; il avait surpris son « ombre » un certain nombre de fois ces derniers mois. Il savait aussi que son domicile et son bureau avaient été truffés de dispositifs d'écoute mais peu lui importait : quand il avait une communication confidentielle à passer, il lui suffisait d'activer un champ électrostatique.

Seldon ne connaissait pas l'opinion précise de la Commission à son égard – peut-être ne la connaissaient-ils pas eux-mêmes. Mais qu'ils le prennent pour un prophète ou pour un cinglé, ils mettaient un point d'honneur à savoir à tout moment où il se trouvait – ce qui voulait dire que, jusqu'à ce qu'ils changent d'avis, Seldon était protégé.

Une brise légère fit gonfler la cape bleu foncé que Seldon avait passée sur son unicombi, ébouriffant les rares cheveux blancs et fins restant sur son crâne. Il se pencha au-dessus de la balustrade, embrassant du regard la couverture d'acier tendue sans la moindre couture. Sous cette couverture vrombissait la machinerie d'un monde immensément complexe. Si les dômes avaient été transparents, on aurait pu voir foncer les véhicules terrestres, les gravi-taxis se faufiler dans le dédale des tunnels interconnectés, se dresser les hypernefs spatiales qu'on chargeait et déchargeait de céréales, de produits chimiques, de joyaux, en partance pour tous les mondes de l'Empire ou revenant de ceux-ci.

Sous cette peau de métal étincelante, quarante milliards d'individus menaient une existence faite de joies, de peines et de

drames. Il chérissait tendrement cette image de la réussite de l'homme et cela lui fendait le cœur de savoir que, dans quelques siècles seulement, tout ce qui s'étendait devant lui ne serait plus qu'un champ de ruines. Le grand dôme fendu, défoncé, révélerait un immense terrain vague désolé là où jadis s'épanouissait le cœur d'une civilisation florissante. Il hocha la tête avec tristesse car il se savait impuissant à empêcher cette tragédie. Mais Seldon savait également que de ce sol ravagé par les dernières batailles de l'Empire naîtraient de nouvelles pousses et que, d'une manière ou d'une autre, Trantor redeviendrait un élément vital du nouvel Empire. Le Plan y veillerait.

Seldon se laissa tomber sur l'un des bancs installés tout autour de la passerelle. Sa jambe relançait douloureusement ; le trajet avait été un peu trop long. Mais il était heureux de contempler une fois encore Trantor, de sentir l'air pur autour de lui, de voir le vaste ciel au-dessus de lui.

Mélancolique, Seldon songea à Wanda. Il ne voyait plus que rarement sa petite-fille et Stettin l'accompagnait invariablement.

Depuis leur rencontre trois mois plus tôt, ils étaient devenus inséparables. Wanda affirmait que ce contact permanent était indispensable au Projet, mais Seldon soupçonnait que cette assiduité dépassait la simple ardeur au travail.

Certains indices révélateurs lui rappelaient ses premiers jours avec Dors. Les regards échangés par les deux jeunes gens avaient cette intensité née de la stimulation intellectuelle mais aussi d'une implication émotionnelle.

En outre, Wanda et Palver semblaient plus à l'aise ensemble qu'avec les autres. Seldon avait découvert que lorsqu'ils étaient seuls Wanda et Palver ne se parlaient même pas ; leurs dons mentalistes étaient suffisamment développés pour leur permettre de se passer de mots pour communiquer.

Les autres membres du Projet n'étaient pas conscients des talents de Wanda et de Palver. Seldon avait jugé préférable de taire leur activité, du moins tant que leur rôle dans le Plan n'était pas strictement défini. En fait, le Plan proprement dit était nettement délimité – mais uniquement dans l'esprit de Seldon. Lorsque les derniers éléments auraient trouvé leur place, il révélerait son Plan à Wanda et à Palver et, plus tard, à un ou deux autres fidèles.

Seldon se releva lentement, avec raideur. Il devait être de retour à Streeling dans une heure pour retrouver Wanda et Palver. Ils lui avaient laissé un mot pour le prévenir qu'ils lui réservaient une grande surprise. Une nouvelle pièce du puzzle, espérait Seldon. Une dernière fois, il embrassa Trantor du regard et, avant de réintégrer l'ascenseur à répulsion gravifique, il sourit et murmura :

« Fondation. »

34

Quand Hari Seldon entra dans son bureau, Wanda et Palver étaient déjà installés à la table de conférence située au fond de la pièce. Comme d'habitude avec ces deux-là, la pièce était totalement silencieuse.

Seldon s'immobilisa, remarquant un troisième larron assis en leur compagnie. Étrange. Par politesse, Wanda et Palver parlaient à voix haute en présence d'un tiers et pourtant, aucun des trois ne disait mot.

Seldon étudia l'inconnu – un homme étrange, âgé d'environ trente-cinq ans, avec le regard myope des éternels étudiants. S'il n'avait pas remarqué la détermination de sa mâchoire, Seldon aurait jugé l'individu sans intérêt – et c'eût été une erreur. Il y avait à la fois de la force et de la douceur sur le visage de cet homme. Un visage qui inspirait la confiance, décida Seldon.

« Grand-Père », dit Wanda, en quittant son siège avec grâce.

Seldon eut un pincement au cœur lorsqu'il contempla sa petite-fille. Elle avait tant changé depuis la perte de sa famille ! Elle qui l'avait toujours appelé Bon-Papa, elle optait désormais pour le plus strict Grand-Père. Naguère, elle ne pouvait s'empêcher de rire aux éclats et de glousser ; ces derniers temps, son regard serein n'était qu'épisodiquement illuminé par un sourire béat. Mais – et là, ça n'avait pas changé – elle était toujours aussi belle et seule sa formidable intelligence surpassait sa beauté.

« Wanda, Palver, dit Seldon, embrassant la première sur la joue, et gratifiant le second d'une tape sur l'épaule. Bonjour, dit-il en se tournant vers l'inconnu, qui s'était levé. Je suis Hari Seldon.

— Je suis extrêmement honoré de faire votre connaissance, Professeur, répondit l'homme. Je m'appelle Bor Alurin. »

Alurin tendit la main à Seldon, geste de salut archaïque et par conséquent empreint de cérémonie.

« Bor est psychologue, Hari, dit Palver, et fervent admirateur de vos travaux.

— Et plus important, Grand-Père, intervint Wanda, Bor est l'un des nôtres.

— L'un des vôtres ? » Seldon les scruta l'un après l'autre.

« Voulez-vous dire… ? »

Son œil se mit à pétiller.

« Oui, Grand-Père. Hier, nous déambulions tous les deux dans le Secteur d'Ery, comme tu nous l'as conseillé, en sondant les autres, quand tout d'un coup – bang ! – ça y était.

— Nous avons aussitôt senti la présence d'un mentaliste et nous avons commencé à établir la liaison, enchaîna Palver. Nous étions

dans une zone commerciale, près de l’astroport : les allées étaient encombrées de clients, de touristes et de négociants des mondes extérieurs. Nous commencions à perdre espoir quand Wanda eut l’idée de s’arrêter et de l’appeler : « Viens ». Bor est alors sorti de la foule, il nous a immédiatement rejoints et nous a répondu : « Oui ? »

— Incroyable, dit Seldon, en contemplant, radieux, sa petite-fille. Docteur Alurin – vous êtes bien docteur, n’est-ce pas ? – que pensez-vous de tout ceci ?

— Eh bien, commença le psychologue, songeur, je suis ravi. Je me suis toujours senti un peu différent des autres, maintenant je sais pourquoi. Et si je puis vous être d’une aide quelconque… » Le psychologue regarda le bout de ses pieds, comme s’il avait soudain conscience de se montrer bien présomptueux. « Je veux dire que Wanda et Stettin m’ont fait comprendre que je pourrais contribuer, d’une manière ou d’une autre, à votre Projet de Psychohistoire. Professeur, rien ne me ferait plus plaisir.

— Certes, certes. C’est tout à fait vrai, docteur Alurin. En fait, je crois même que vous contribuerez largement au Projet – si vous vous joignez à moi. Bien entendu, il vous faudra renoncer à votre présente activité, que vous exerciez ou enseigniez la psychologie. Est-ce envisageable ?

— Absolument, Professeur. J’aurai peut-être besoin d’un petit coup de main pour convaincre ma femme… » Il étouffa un rire en adressant un coup d’œil timide à ses interlocuteurs. » Mais de ce côté, je crois que je réussirai à m’en sortir…

— Eh bien, l’affaire est entendue, s’empressa de conclure Seldon. Vous voilà intégré au Projet de Psychohistoire. Je vous promets, docteur Alurin, que vous ne regretterez pas votre décision. »

« Wanda, Stettin, dit Seldon, peu après le départ de Bor Alurin. Voilà une avancée fort bienvenue. Selon vous, combien de temps vous faudra-t-il pour en trouver d’autres comme lui ?

— Grand-Père, il nous a fallu plus d’un mois pour localiser Bor. Nous ne pouvons pas prédire la fréquence avec laquelle nous trouverons d’autres mentalistes.

« Pour être franche, nos “déambulations” nous distraient, dans tous les sens du terme, de notre travail sur le Premier Radiant. Maintenant que j’ai Stettin avec qui “parler”, je trouve la communication verbale un peu trop rude, trop bruyante. »

Le sourire de Seldon s’évanouit. Voilà ce qu’il avait redouté. À mesure que Wanda et Palver affinaient leur don télépathique, leur tolérance vis-à-vis de l’existence « ordinaire » diminuait. Ce n’était que logique ; leur communication silencieuse avait tendance à les isoler.

« Wanda, Stettin, le moment est venu de vous en dire plus sur l’idée émise par Yugo Amaryl, il y a bien des années, et sur le Plan que

j'ai conçu à partir de cette idée. Je n'étais pas jusqu'alors en mesure de la concrétiser, car il me manquait des éléments.

« Comme vous le savez, Yugo estimait que nous devions établir deux Fondations, l'une étant la sauvegarde de l'autre. C'était une idée brillante, et j'aurais voulu que Yugo vive assez pour la voir se réaliser. » Hari Seldon s'interrompit, poussant un gros soupir de regret. « Mais je m'égare. Il y a six ans, quand j'ai acquis la certitude que Wanda avait des dons mentalistes et télépathiques, il me vint à l'esprit que les deux Fondations devaient être de nature distincte. La première serait composée de spécialistes des sciences physiques, les Encyclopédistes, qui formeraient le groupe pionnier sur Terminus. La seconde serait constituée d'authentiques psychohistoriens mentalistes : vous. D'où ma hâte à vous en voir trouver d'autres.

« Un détail encore, mais capital : la Seconde Fondation doit rester secrète. Sa force repose sur son isolement, son omniprésence et son omniscience télépathiques.

« Il y a quelques années, quand il est devenu manifeste que je ne pouvais me passer des services d'un garde du corps, j'ai compris que la Seconde Fondation serait le garde du corps robuste, muet et secret de la Première.

« La psychohistoire n'est pas infaillible, même si ses prédictions ont une forte probabilité de se réaliser. La Fondation, surtout dans ses débuts, aura donc de nombreux ennemis, comme c'est mon cas aujourd'hui.

« Wanda, Palver et toi, vous êtes les pionniers de la Seconde Fondation, les gardiens de la Fondation de Terminus.

— Mais c'est impossible, Grand-Père ! Nous ne sommes que deux… enfin, trois, en comptant Bor. Pour garder la Fondation entière, il faudrait que nous soyons…

— Des centaines ? des milliers ? Tu en trouveras autant qu'il faudra, ma petite-fille. Tu en es capable. Tu sais comment faire.

« Tout à l'heure, quand vous me racontiez la façon dont vous avez découvert Alurin, Stettin a dit que vous vous étiez simplement arrêtés pour communiquer avec cette présence mentaliste que vous aviez détectée, et que Bor s'est alors approché de vous. Tu vois ? Depuis le début, je t'ai poussée à sortir pour chercher d'autres personnes comme toi. Mais c'est une tâche difficile, presque douloureuse. À présent, Stettin et toi, vous devez vous isoler afin de constituer le noyau de la Seconde Fondation. Vous pourrez alors jeter vos filets dans l'océan de l'humanité.

— Grand-Père, qu'es-tu en train de me dire ? demanda Wanda dans un souffle. » Elle quitta son siège pour venir s'agenouiller près du fauteuil de Seldon. « Tu veux que je m'en aille ?

— Non, Wanda, répondit Seldon, la voix nouée par l'émotion. Je

ne veux pas que tu t'en ailles mais c'est le seul moyen. Stettin et toi, vous devez vous isoler du matérialisme grossier de Trantor. Plus vos capacités télépathiques s'intensifieront, plus vous attirerez d'autres mentalistes, et plus la Fondation secrète et muette se développera.

« Nous resterons en contact – épisodique – bien sûr. Et chacun de nous disposera d'un Premier Radiant. Tu comprends l'absolue nécessité de ce que je t'explique, n'est-ce pas ?

— Oui, je comprends, Grand-Père, dit Wanda. Et surtout, j'en ressens la luminosité. Ne t'inquiète pas ; nous ne te laisserons pas tomber.

— Oh, je n'en doute pas, ma chérie », dit Seldon, d'une voix lasse.

Comment pouvait-il chasser sa petite-fille adorée ? Elle était son dernier lien avec les jours heureux, avec Dors, Yugo et Raych. Elle était la dernière Seldon de la Galaxie.

« Tu me manqueras terriblement, Wanda, dit Hari tandis qu'une larme coulait sur sa joue creusée de fines rides.

— Au fait, Grand-Père, dit Wanda en se levant en même temps que Palver, prête à partir. Où irons-nous ? Où se trouve donc la Seconde Fondation ? »

Seldon leva les yeux :

« Le Premier Radiant te l'a déjà dit, Wanda. »

Wanda fixa son grand-père tout en se creusant la cervelle.

Alors Seldon tendit le bras et serra la main de sa petite-fille.

« Touche mon esprit, Wanda. La réponse est là. »

Les yeux de Wanda s'arrondirent tandis qu'elle pénétrait l'esprit de Seldon.

« Je vois », murmura-t-elle.

« Section 33A2D17 : Star's End. »

Là où finissent les étoiles…

CINQUIÈME PARTIE

Épilogue

« Je m'appelle Hari Seldon. Ex-Premier ministre de l'Empereur Cléon Ier. Professeur émérite de Psychohistoire à l'Université de Streeling sur Trantor. Directeur du Projet de Recherche sur la Psychohistoire. Directeur général de l'*Encyclopædia Galactica*. Créateur de la Fondation.

« Tout cela paraît fort impressionnant, je sais. J'ai accompli bien des choses dans mes quatre-vingt-une années d'existence et je suis las. Quand je fais le bilan, je me demande si je n'aurais pas pu – pas dû – faire certaines choses autrement. Par exemple : étais-je à ce point accaparé par le grand bouleversement de la psychohistoire que les gens qui ont croisé ma vie m'ont parfois semblé négligeables, par comparaison ?

« Peut-être ai-je également omis d'opérer, ici ou là, quelques ajustements minimes qui n'auraient en rien compromis le futur de l'humanité mais auraient considérablement amélioré l'existence des êtres qui m'étaient chers… Yugo, Raych… Je ne peux m'empêcher de me poser la question… Y avait-il une chose que j'aurais pu faire pour sauver ma Dors bien-aimée ?

« Le mois dernier, j'ai enregistré les derniers hologrammes de crise. Mon assistant, Gaal Dornick, les a apportés à Terminus pour superviser leur installation dans la crypte Seldon. Il veillera à ce que la crypte soit hermétiquement scellée et que soient conservées les instructions pour sa réouverture éventuelle, lors des crises.

« À ce moment-là, je serai mort depuis longtemps, bien sûr.

« Que penseront les futurs Fondateurs quand ils me verront (ou plus exactement, quand ils verront mon hologramme) à l'époque de la première crise, dans presque cinquante ans ? Feront-ils des remarques sur mon âge, sur ma voix si faible, s'étonneront-ils que je paraisse si petit, tassé dans mon fauteuil roulant ? Comprendront-ils, apprécieront-ils le message que je leur aurai légué ? Ah, il est vain de se perdre en conjectures ! Comme auraient dit les Anciens : les dés sont jetés.

« J'ai eu des nouvelles de Gaal, hier. Tout va pour le mieux sur Terminus. « L'exil » semble profiter à Bor Alurin comme aux membres du Projet. Sans vouloir me vanter, je ne peux m'empêcher de rigoler doucement en songeant à l'air suffisant de ce crétin pédant de Linge Chen quand il a banni le Projet sur Terminus, il y a deux ans. Même si cet exil a été défini selon les termes d'une Charte impériale (« Une institution scientifique financée par l'État et appartenant au domaine personnel de Son Auguste Majesté, l'Empereur » car le haut commissaire ne voulait pas nous avoir sur le dos à Trantor, mais il ne pouvait supporter l'idée de nous laisser une complète autonomie), cela reste une satisfaction secrète de savoir que c'est en vérité à Las Zenow

et moi que revenait le choix de Terminus pour accueillir la Fondation.

« Mon seul regret, en ce qui concerne Linge Chen, c'est que nous n'ayons pas été capables de sauver Agis. Cet Empereur était un brave homme et un noble chef, même s'il n'avait d'impérial que le nom. Son erreur a été de croire en son titre, or la Commission de Sécurité publique n'a pu tolérer ses velléités d'impériale indépendance.

« Je me demande souvent quel sort ils ont fait subir à Agis – l'ont-ils exilé sur quelque Planète extérieure lointaine, ou fait assassiner comme Cléon ?

« L'enfant installé sur le trône aujourd'hui est l'Empereur fantoche idéal. Il obéit à tout ce que Linge Chen lui glisse à l'oreille et se prend pour un homme d'État en herbe. Le Palais et les apparats de la vie impériale ne sont pour lui que les jouets de quelque vaste jeu fantastique.

« Que vais-je faire à présent ? Maintenant que Gaal est parti rejoindre le groupe de Terminus, je me retrouve entièrement seul. J'ai de temps à autre des nouvelles de Wanda. Le travail à Star's End poursuit normalement son cours ; ces dix dernières années. Stettin et elle ont augmenté leurs effectifs de dizaines de mentalistes. Leur pouvoir s'accroît régulièrement. C'est le contingent de Star's End – ma Fondation secrète – qui a poussé Linge Chen à envoyer sur Terminus les Encyclopédistes.

« Wanda me manque. Cela fait bien des années que je ne l'ai pas vue, que je ne lui ai plus tenu la main, tranquillement assis à ses côtés. Quand Wanda est partie, j'ai cru que j'allais mourir. Ce fut la décision la plus dure à prendre de ma vie et, même si je ne le lui ai jamais avoué, j'ai bien failli me raviser. Mais pour le succès de la Fondation, il était nécessaire que Wanda et Stettin partent pour Star's End. La psychohistoire l'avait décrété – alors ce n'était pas vraiment ma décision, en définitive.

« Je continue chaque jour à venir ici, dans mon bureau du bâtiment de Psychohistoire. Je me souviens du temps où cet édifice grouillait de monde, jour et nuit. Parfois, je crois y entendre résonner des voix, celles de ma famille depuis longtemps disparue, des étudiants, des collègues – mais les bureaux sont vides et silencieux. Seul résonne dans les couloirs le bourdonnement de mon fauteuil roulant électrique.

« Je suppose que je ferais mieux d'évacuer les lieux, de restituer le bâtiment à l'Université pour qu'elle l'attribue à un autre département. Mais il m'est difficile d'abandonner cet endroit. J'y ai tant de souvenirs…

« Tout ce qui me reste désormais est cet objet : mon Premier Radiant. Grâce à lui, la psychohistoire devient calculable, les équations de mon Plan sont analysables. Quel surprenant petit cube

noir ! Je contemple, posé au creux de ma main, cet appareil d'aspect trompeusement simple, et je me prends à regretter de ne pouvoir le montrer à R. Daneel Olivaw…

« Mais je suis seul. Je ferme un contact pour atténuer les lumières de la pièce, je me cale contre le dossier de mon fauteuil et le Premier Radiant s'allume, déployant autour de moi sa splendeur en trois dimensions. Pour un œil profane, ce tourbillon multicolore n'est qu'un fouillis de formes et de chiffres mais pour moi – et pour Yugo, Wanda, Gaal – c'est la psychohistoire qui prend vie.

« Je contemple devant moi, autour de moi, l'avenir de l'humanité. Trente mille ans de chaos potentiel, comprimés en un seul millénaire…

« Cette tache dont l'éclat grandit de jour en jour, c'est l'équation de Terminus. Et là, déformés à en être irrécupérables, ce sont les chiffres de Trantor. Mais j'aperçois une lueur d'espoir… Elle est stable, douce et radieuse… Star's End !

« La voici – oui, la voici – l'œuvre de ma vie. Mon passé – le futur de l'humanité. La Fondation. Si belle, si vivante. Et rien ne pourra…

« Dors ! »

SELDON, HARI […] retrouvé mort, effondré sur son bureau de l'Université de Streeling en l'an 12069 E.G. (an I de l'Ère de la Fondation). Apparemment, Seldon a travaillé jusqu'au dernier moment à ses équations psychohistoriques ; serré dans sa main, on retrouva son Premier Radiant encore allumé. […]

Conformément à ses instructions, l'instrument fut expédié à son collègue Gaal Dornick, qui venait d'émigrer sur Terminus. […]

Le corps de Seldon fut largué dans l'espace, toujours conformément aux instructions qu'il avait laissées. Le service funèbre sur Trantor fut simple, mais suivi par une assistance nombreuse. Il convient de noter que le vieil ami de Seldon, l'ancien Premier ministre Eto Demerzel, assista à la cérémonie. On ne l'avait pas revu depuis sa mystérieuse disparition juste après le Complot joranumite sous le règne de l'Empereur Cléon Ier. Les efforts de la Commission de Sécurité publique pour le retrouver après les funérailles de Seldon restèrent toutefois infructueux. […]

Wanda Seldon, sa petite-fille, n'assista pas à la cérémonie. Le bruit courait que, terrassée par le chagrin, elle avait refusé toute apparition publique. Jusqu'à ce jour, on se perd en conjectures sur son sort. […]

On a dit que Hari Seldon avait quitté cette vie comme il avait vécu, car il est mort en regardant le futur qu'il avait créé se déployer devant lui…

Encyclopædia Galactica

---

[1] Toutes les citations de l'*Encyclopædia Galactica* reproduites ici sont extraites de la 116e édition, publiée en 1020 E.F. par la *Société d'Edition de l'Encyclopædia Galactica*, Terminus, avec l'aimable autorisation des éditeurs.

[2] Lire *Prélude à Fondation*, chez le même éditeur. (N.d.T.)

[3] En français dans le texte. (N.d.T.)

[4] En français dans le texte. (N.d.T.)

[5] En français dans le texte. (N.d.T.)

[6] Unité correspondant à la distance à laquelle l'ouverture de l'orbite terrestre serait vue sous un angle d'une seconde (*parsec* est l'abrégé de parallaxe-seconde), soit 3.26 années-lumière ou si l'on préfère, un peu plus de trente mille milliards de kilomètres. 10 000 parsecs, cela représente 32 000 années-lumière, soit à peu près le tiers du diamètre du disque galactique. (N.d.T.)